

CHRONIQUES DE LA
TROISIÈME GUERRE
MONDIALE

TOME II:

LA FORÊT DES
AMOURS MORTES

PAUL BAYLEVILLE

Chroniques de la Troisième Guerre Mondiale

Tome II

La Forêt des amours mortes

« Toutes les peines on les peut supporter si on les fait entrer dans une histoire, ou si on peut raconter une histoire sur elles » Hanna Arendt (« Vies politiques »)

Que se passe-t-il lorsque l'on tombe amoureux ? Un partage du désir qui va au-delà du désir : double reconnaissance !

Il faut d'abord parler de ce qui est vu. Chaque être porte une image de l'amour, et plus l'être est complexe, plus l'image est exclusive. L'amour survient lorsque deux images se rencontrent, coïncident, ou semblent coïncider. C'est Spinoza qui a compris, il dit quelque chose comme « l'amour est une joie accompagnée de l'idée d'une cause extérieure ». Tout le monde est à la recherche de sa « cause extérieure ». Spinoza parle d'idée et non d'image, mais c'est la même chose... Tout le problème est de savoir si l'idée est juste ou fautive, si l'image est vraie ou trompeuse, adéquate ou inadéquate. D'où viennent ces images ? De l'inconscient... réponse facile qui semble dire quelque chose, mais ne dit rien, ou bien peu. On peut tout imaginer sur la façon dont ces images se sont formées avant de se transformer en « cause extérieure ». Un croyant a le droit d'y voir cette lumière qui est le « visage » de Dieu. Un autre y verra un

souvenir du « monde des idées » selon Socrate : l'âme y aurait contemplé la vérité avant de revenir en ce Monde, ou d'y tomber. Et encore mille autres choses. Il n'y a que les psychologues arrogants qui sur ces choses prétendent accéder à la gnose des images de l'amour. Chaque être sait que l'image existe même s'il en ignore l'origine... mais le sait-il s'il ignore qu'il sait ?

Dans l'ordinaire de nos vies, où l'amour humain est la plus extraordinaire des choses ordinaires, cela passe par le corps et les désirs du corps. Les désirs du corps sont sources de désordres, c'est pourquoi toutes les sociétés primitives et même les autres cherchent à contrôler le désir des corps : l'islam est disciple de Tartuffe : « Cachez ce sein que je ne saurais voir ! », l'Afrique est plus radicale : « Pas de clitoris pas de soucis ! ». Les sociétés du moderne Occident sont les premières à ne plus vouloir contrôler le désir des corps... mais il y a un prix à payer : elles ont fait du désir une marchandise comme les autres. Certains êtres ne vont pas au-delà du désir du corps, qui, dans ses pulsions puissantes, n'est pas difficile à satisfaire : masturbation, ce qu'Albert Camus dans sa correspondance amoureuse avec Maria Casarès appelle ses « crises d'autonomie ». Mais le corps est une fausse évidence. Une évidence puisque le corps est là, inévitable, mais souventefois il lui arrive de se tromper d'image. Comme le chante avec intelligence et talent une chanteuse *pop rock* dont le nom de scène est Pink (née en 1979) : la chanson s'appelle « *Try* » (*Essaye*) :

Why do we fall in love so easy

Pourquoi tombe-t-on amoureux si facile

Even it's when it's not right

Même quand c'est du toc

On ne tombe pas seulement amoureux de ce qui se voit. Le mystère de l'amour est dans le fait que l'on tombe amoureux de ce qui ne se voit pas, alors même que ce qui ne se voit pas s'incarne sous la forme d'un corps, son odeur, son « toucher », son grain de peau, sa voix, ses mouvements, son sourire ! (la voix, le sourire et le regard sont la révélation du mystère de l'être) Cela explique les fausses évidences de l'amour lorsque l'on tombe amoureux d'un corps qui n'est pas porteur de l'image invisible dont on a cru que ce corps était l'incarnation. D'où l'ambiguïté du désir qui place la couronne impériale de l'amour sur ce qu'il voit et risque de créer ainsi l'illusion éphémère d'être un couple, une totalité, l'union de deux moitiés qui ne seront plus jamais seules.

Le Président en était là dans sa réflexion sur l'amour. Il lui arrivait parfois de s'émerveiller de la chance qu'ils avaient eue l'un l'autre, lui, si jeune, de tomber amoureux de Jocelyne ; elle, sa jolie prof de théâtre et de français en terminale. Déjà plus de vingt ans d'amour, et les corps étaient toujours là, et tout le reste n'avait fait que devenir de plus en plus fort et harmonieux au service de l'ambition de sauver la France !

Au début, on l'avait appelé Zeus, il y avait cru ! On pouvait le comprendre, arriver si jeune au pouvoir suprême avait éveillé l'hybris (on trouve aussi « hubris »), la démesure, la seule faute mortelle chez les Grecs, qui par ailleurs ignoraient la notion de péché : Œdipe ne se punit pas parce qu'il a commis un péché mortel, mais parce que, sans le savoir, il est tombé dans l'hybris, il a commis un parricide puis un inceste. L'hybris est l'orgueil du vainqueur qui dans ses actes se croit au-dessus des lois des dieux et des hommes. Les psys contemporains, quotidiennement confrontés au narcissisme universel des puissants de notre temps, appellent l'hybris « le

syndrome du gagnant », dominants et dominantes, tous, plus ou moins en souffrent. Le Président avait gardé de l'adolescence cette qualité majeure qu'est l'optimisme et ce défaut mortel qu'est la conviction de son invincibilité. C'est ainsi qu'Œdipe avance vers sa perte.

Un des drames de notre temps est que les gens de pouvoir y accèdent grâce à des qualités et à des défauts qui ne sont pas celles et ceux qui permettent le sage exercice du pouvoir. Alors les fautes et les hybris s'additionnent, et nous les peuples, coupables de nous être lâchement laissés séduire par « une cause extérieure », qui nous promettait d'être la solution de tout, en subissons les conséquences. Cela avait commencé chez les premiers partisans du Président, presque tous marqués du sceau de l'adolescence, les plus fidèles et les moins intelligents, et bientôt par contagion le Président avait été touché. Alors, la jacquerie des « gilets jaunes » était venue... heureusement, Jocelyne était la France, elle en sentait les émois, les goûts et les dégoûts... Les drames aussi, alors que le Président était trop jeune pour avoir de la tragédie humaine une autre perception que celle que lui donnait une culture livresque considérable, que Jocelyne avait amoureusement inculquée à ce jeune homme si doué. Le Président, une fois de plus, était surpris de constater qu'il était « en même temps » un homme libre et puissant et la création d'une femme, celle qu'il aimait et qui l'aimait.

Lorsqu'il devait annoncer une mauvaise nouvelle, Roger Dulac avait une façon particulière de frapper à la porte du bureau présidentiel (pas le bureau de réception, le salon doré, l'autre, plus modeste où il avait ses dossiers) : trois coups, sur un rythme qui changeait selon l'intensité du négatif. Un rythme différent annonçait une nouvelle neutre, ou bonne. Au rythme des trois coups, le

Président sut que la nouvelle était mauvaise, mais pas catastrophique.

- Monsieur le Président, l'Américain veut vous parler.
- Et bien Roger, passe-le-moi.

L'Américain était un cas. Il avait été élu de justesse. Son opposant avait eu trois millions de voix de plus que lui. Si les États-Unis avaient eu un système à deux tours, avec vote direct, comme en France, son opposant l'aurait emporté. Aux États-Unis, ils avaient un système compliqué, initialement destiné à lutter contre la dictature d'un élu démagogique, et populaire dans les états les plus riches et les plus peuplés. Pour éviter ce danger d'un président exclusivement élu par les États les plus riches et les plus peuplés, les citoyens de chaque État de la fédération élaient dans leur État des représentants des candidats en lice. Ils élaient 538 grands électeurs selon les modalités suivantes : deux par état fédéré selon le nombre fixe de sénateurs élus dans chaque état à la chambre haute, quelle que soit la population de l'état fédéré (cinquante états, donc 100 grands électeurs). À ces 100 grands électeurs s'ajoutent les 435 qui correspondent au nombre de députés de la chambre basse : un total de $435 + 3$ (ces trois grands électeurs sont du district de Columbia, la capitale fédérale considérée comme un cas particulier). Ces 438 grands électeurs entérinent de fortes différences démographiques (par exemple 53 députés pour la Californie, environ 40 millions d'habitants, et un seul pour l'Alaska, moins d'un million). Toutefois, en raison de la limitation du nombre de ces grands électeurs à $435+3$, les états les plus peuplés sont globalement désavantagés. Ce système favorisait les états les moins peuplés (deux sénateurs) par rapport aux états les plus peuplés (deux sénateurs). Ces grands électeurs, $435+3$ élus du District de Columbia+100 = 538, s'engageaient à voter

pour leur candidat. Résultat, les états moins peuplés ont globalement plus de grands électeurs que les états plus peuplés. D'où l'étrange situation de celui que Roger venait d'appeler « l'Américain », il avait eu dans l'ensemble de la fédération moins de votes populaires que sa rivale, mais plus de grands électeurs au décompte état par état lors de l'addition finale. Il y avait eu dans l'histoire étasunienne quatre précédents de ce genre. Avant le cas de 2016, il y avait eu trois cas au XIXe siècle plus celui de l'an 2000 (Gore-Bush), qui, peut-être, signalait le début d'une crise politique majeure des États-Unis : l'arrivée fracassante du mensonge en démocratie.

En soi, le mensonge, s'il reste modéré, n'est pas nécessairement un problème politique. C'en était devenu un en raison de la personnalité très particulière de l'Américain. Dans sa dernière dépêche avant la proclamation des résultats, l'ambassadeur de France à Washington avait décrit la fête que l'Américain, un multimillionnaire peut-être milliardaire de l'immobilier, avait donnée dans son gratte-ciel new-yorkais : il fêtait sa défaite, pour lui, elle était une victoire : il s'était vengé du Président Obama qui, en 2011 et en 2016, avait ridiculisé l'homme d'affaires lors du dîner annuel des correspondants de presse à la Maison Blanche. Mais en 2017, le multimillionnaire avait fait un pied de nez à ces élites qui le méprisaient : sa fête de la défaite victorieuse était soudain devenue la célébration d'une victoire stupéfiante, que personne, y compris le vainqueur malgré lui, n'attendait. Dans une campagne d'une féroce médiocrité, il avait rallié derrière son nom tous les humiliés du Nouveau Monde. Les exclus de la culture, de l'estime de soi, de l'argent du rêve américain. Il les avait séduits en se présentant comme un des leurs, qui aurait réussi à devenir riche, immensément riche, en trichant, en cultivant une image ambivalente de brave homme capable de générosité et de butor viril dans ses émissions de

télévision, capable de péter pendant les cocktails mondains. Le premier à avoir posé cette nouvelle équation du pouvoir : Médiocrité + Argent + Télévision $\times n^*$ = Pouvoir, était le mini Mussolini italien appelé Berlusconi (dans l'équation n^* désigne la puissance positive ou négative de l'impondérable). Des millions et des millions d'Américains s'étaient reconnus dans cette image. Des conservateurs traditionnels du parti Républicain ; des racistes bon teint ; des évangélistes radicaux ; des gens intelligents enragés par les dégâts causés par la domination du politiquement correct dans les médias, des révoltés contre les idéologues universitaires de la déconstruction qui appliquaient des quotas de recrutement et de réussite « raciaux » (discriminer pour ne plus discriminer) ; et pour finir, des braves gens en colère qui se défoulaient en regardant des *reality shows* tout en zappant sur les chaînes sportives ou pornographiques, les kleenex et les cannettes de bière fraîche alignées sur la table face au téléviseur, braillant de temps en temps le mot clef de la télé réalité *The Apprentice* : « Vous êtes viré ! » (« *You are fired !* »). Ils n'étaient pas les plus pauvres des pauvres, ces derniers ne votaient plus, ils étaient hors système, l'obésité, la drogue et les calmants opiacés allaient les achever. Non, ils étaient les soldats vétérans du capitalisme d'avant, celui des protestants qui croyaient en Dieu autant qu'en l'argent. La bourse et la chasse aux dividendes avaient expulsé Dieu des affaires. La cupidité menait la danse macabre du capitalisme libéral mondialisé agonisant dans son triomphe.

Certes, l'ambassadeur du Président n'allait pas jusqu'à écrire des propos aussi tranchés, il était en partance, un nouvel ambassadeur venait d'être nommé, il savait que le Président était l'homme du « en même temps », ce qui incitait à la prudence des propos sur les affaires sérieuses : « en même temps » la prospérité de la France et la

mondialisation des profits ; « en même temps » la droite et la gauche ; « en même temps » la richesse des riches et la satisfaction des pauvres ; « en même temps » la lutte contre « le séparatisme » et la défense de l'islam ; etc., etc. Un humoriste un peu lourd, que l'on entendait de moins en moins (« en même temps », la liberté d'expression et les propos « décents » encadrés par la loi) avait dit : « Le président veut le beurre, l'argent du beurre et baiser la crémère ! » Pour ce qu'il en est de la crémère, il ne fallait pas y penser, Jocelyne veillait au grain... de plus, la libido du Président était apaisée par la France, et par Jocelyne, ou l'inverse : par Jocelyne, et par la France.

- Quel temps fait-il à Paris ?
- Gris avec quelques éclaircies...
- Ici, j'ai un temps fantastique, fantastique ! du soleil partout. Je joue au golf, bien mieux qu'Obama, déjà trois *birdies* !

Faux ! Il n'avait fait qu'un seul *birdy* (c'est-à-dire un coup en dessous du *par*), en trichant, mais c'était son style à l'Américain : mentir, envoyer une pique contre Obama ; puis, parler de rien et de lui-même dans ce rien, avant d'en venir à lui-même et aux faits, s'il ne les avait pas oubliés. Le Président laissa venir la suite :

- Bon, j'ai bien compris tes arguments, mais j'achète pas ! Demain je vais dénoncer le traité d'Obama avec l'Iran. C'est un très mauvais traité, très, très mauvais ! Ces marchands de tapis vous ont tous trompés. Ils vous ont trompés. Ça fait quarante ans que ces barbus trompent tout le monde et vous les avez crus ! comme Obama. Mais moi, moi j'ai tout compris, tout compris !

Le Président allait dire à l'Américain qu'il ouvrait une boîte de Pandore, comme avec l'Iraq, qui mettrait toute la région à feu et à sang... et le monde avec. Mais il pensa que l'Américain risquait de ne pas comprendre l'expression « boîte de Pandore » (*Pandora's box* en anglais). Il risquait de confondre avec une de ces femmes avec lesquelles il avait fait un « bunga bunga » à la Berlusconi : une « miss Pandora » d'un pays quelconque rencontrée lors d'un concours « Miss Univers » qu'il avait organisé à Moscou ou ailleurs. En effet, si la libido de l'Américain prétendait à l'abondance, son inculture était extraordinaire. Il était pauvre en mot, son lexique ne devait pas dépasser les deux mille mots, et encore, moins peut-être. Son élection, bien que de justesse et peu glorieuse, mettait à nu la ruine du système éducatif des États-Unis. La chanson populaire de l'époque, le rap, donnait en musique sa touche finale à la catastrophe. À quelques exceptions près, ce malheur ou sa menace touchaient tous les systèmes éducatifs du monde occidental : une élite cynique et cupide, de mieux en mieux formée selon les critères de l'arrivisme contemporain, se séparait dans des écoles privées d'un substrat populaire de moins en moins éduqué dans des écoles publiques tiers-mondisées. Dans le jeu démocratique, le peuple abandonné à ses justes rancœurs se défoulait en votant pour ceux qui lui tendaient un miroir plus ou moins déformant. Ces triomphateurs étaient souvent des marginaux de la fortune et de la célébrité, des amateurs surpris par le succès. L'arrivée au pouvoir de Berlusconi en Italie, puis de Trump aux États-Unis, et de quelques autres entre les deux, étaient les premières étapes de cette marche au désastre. Le Président français était un faux amateur et un vrai marginal, il dit à l'Américain :

- Certes, les Iraniens sont des maîtres au double, triple et quadruple jeu. La France a d'ailleurs insisté pour que l'accord se dote de clauses contraignantes en matière de contrôles.

Le Président regretta d'avoir employé l'expression « clauses contraignantes », elle risquait de passer au-dessus de la tête de l'Américain. Il aurait dû dire « très, très fortes obligations ». L'Américain ne s'exprimait qu'en superlatifs, cela rendait sa conversation spontanée d'une monotonie étonnante : s'exprimer en superlatifs revient à porter des jugements instantanés où la sentimentalité va aux extrêmes (comme les « *like* » interneteux qui alimentaient de façon exponentielle les *tweets* du Président) ; après quoi, la seule porte qui demeure ouverte est celle du mensonge dont le Président faisait un usage sans précédent dans l'histoire de l'Occident, hormis la période nazie. La parole de l'Américain balançait entre les « fantastiques » et les « très mauvais » avant de basculer dans des apologies de lui-même qui s'égrainaient dans une répétition qui finissait par donner l'impression que le locuteur s'adressait à un jardin d'enfants.

- Vos contrôleurs, ils les aveugleront, vous n'y verrez que du feu ! Que du feu ! Ils mettront au point leurs fusées et derrière un écran de fumée, ils feront leurs bombes. Moi, je sais cela ! Je le sais, parce que je suis très intelligent, j'ai des doctorats, je suis tellement riche...

Le Président pensa qu'il ne fallait pas le laisser partir dans son délire habituel, qui, dans une cascade d'associations d'idées, finissait par sombrer dans un abîme narcissique. Le président profita d'une pause dans la traduction pour dire :

- Si tu penses qu'ils vont faire bombes et vecteurs **avec** l'accord, comment peux-tu croire qu'ils ne les feront pas **sans** l'accord ?

Il y eut un silence. Le Président pensait que l'on était en train de changer d'époque, tout le problème était de savoir jusqu'où l'Américain en était conscient. Ça avait commencé avec Clinton, puis continué avec Obama qui s'intéressait peu à l'Europe et bien davantage à l'Asie.

Considéré comme un homme de couleur aux États-Unis (qui, en France, avant l'arrivée au pouvoir médiatique des « indigènes de la République » et de leurs collabos, aurait eu l'idée de considérer Alexandre Dumas comme un « homme de couleur » ?), le président Obama n'avait pas la « fibre occidentale » : ce sens d'appartenir à une civilisation « blanche » qui s'était voulue universelle, et, dans une certaine mesure, l'était devenue par ses sciences et par ses techniques, mais peu dans ses valeurs (même si ces valeurs avaient été le terreau qui avait permis la germination des sciences et des techniques) : tolérance, esprit critique, égalité hommes femmes, liberté de conscience, d'expression, etc. En lançant l'exploitation des schistes bitumineux en Amérique, Obama avait rompu le lien de son pays avec l'arrière-cour de l'Europe : le Moyen-Orient. De plus, la Chine n'était plus un géant qui dort, mais un géant éveillé. Quant à l'Europe, elle s'était ruinée et déconsidérée en déclenchant deux guerres mondiales. Des guerres déclenchées par l'Allemagne, un pays qui étrangement avait fort bien tiré son épingle du jeu après les catastrophes qu'il avait provoquées. Sur ces points, l'Américain, bien qu'obsédé par la volonté de défaire tout ce que son prédécesseur avait fait, suivait la même route : il marginalisait l'Europe... . Il le faisait à sa façon, brouillonne, instinctive, comme un adolescent en crise : il agissait d'abord, le reste du monde et son Administration

devaient gérer les conséquences. Le Président se demandait si l'Américain allait lui avouer son mépris pour l'Europe et le reste du monde... Chine et Russie exceptées : comme tous les hommes fourbes, le Président ne respectait que la force. Son mépris pour l'Europe n'était pas pensé. Il n'était pas philosophique en quelque sorte comme l'isolationnisme de certaines élites étatsuniennes, non, un mépris spontané, issu d'une personnalité totalement narcissique convaincue que les États-Unis, le monde et l'espèce humaine, n'existaient que pour le mettre en valeur. Un narcissisme primitif, comme chez certains dictateurs asiatiques, orientaux et africains auxquels l'Américain donnait parfois des signes de sympathie, ainsi qu'au Président Poutine. Toutefois, le monde était vaste et compliqué, alors les États-Unis, puissance mondiale dominante, suffisaient au narcissisme triomphant de l'Américain : son « l'Amérique d'abord ! » signifiait « Moi d'abord ! ». Le plus étonnant était que l'Américain ait convaincu un noyau dur de 30% à 40% de fidèles avec son slogan : « Je vais gérer l'Amérique comme je gère mes affaires ! ». Slogan paradoxal puisqu'en raison de son refus de rendre public l'état de sa fortune, il était impossible d'évaluer objectivement ses capacités de gestionnaire. D'autant qu'il avait été à deux doigts de faire faillite et que seule la peur des banques d'être entraînées dans son naufrage l'avait sauvé. De plus, il avait eu le génie de mettre ses affaires en bourse, ce qui sur la seule célébrité de son nom lui avait rapporté plus d'un milliard de dollars d'argent frais. En outre, loin d'être un « self-made-man » de la mythologie étatsunienne, il avait hérité sa fortune de son père qui l'avait soutenu dans ses moments difficiles.

Le silence devenait pesant, le Président français demanda :

- As-tu un plan B ? Comment vas-tu les empêcher de fabriquer la bombe et leurs fusées ?
- Tu n'as pas lu mon dernier tweet ? C'est simple, je vais faire exploser leur économie, ils ne pourront plus rien acheter et plus rien vendre. C'est mon idée. Idée superbe ! Très, très efficace !

Le Président avait lu le dernier tweet de l'Américain : « Après des années de très, très mauvaise présidence, la pire de notre histoire ! J'ai tout remis en ordre avec l'Iran, tout remis en ordre ! Total embargo ! Je mettrai fin au blocus quand ils seront prêts à faire un *deal* extraordinaire avec moi ! Obama, c'est fini ! L'Amérique est grande à nouveau ! ». Le quai d'Orsay et le conseiller diplomatique du Président avaient cru à un faux, voire une (mauvaise) plaisanterie. Une première vérification avait montré l'authenticité du message. Pour plus de sûreté, le Quai s'était adressé à l'ambassadeur des États-Unis à Paris. Il avait avoué que le Secrétariat d'État n'ayant pas été informé de cette décision présidentielle, il avait dû en demander confirmation à la Maison Blanche, qui venait de confirmer. Un des principes essentiels du Président français était que plus la situation était folle, plus il fallait rester calme, d'où sa conversation apaisée avec l'Américain :

- Ton blocus va toucher les économies européennes qui utilisent encore le dollar. Ne sommes-nous pas les alliés de l'Amérique ? Tu vas favoriser les Russes et surtout les Chinois. Les Chinois n'arrêtent pas d'acheter de l'or... tu verras, un jour le renminbi sera gagé sur l'or, et remplacera le dollar !
- Ouais ! et un jour les cochons auront des ailes ! Les Chinois, je m'en occupe ; les Russes, c'est votre affaire, comme les sauvages remuants d'Afrique et d'Orient ! Cela fait très, très

longtemps que nous payons pour votre défense, des milliards et des milliards ! Nous payons depuis trop longtemps, bien trop longtemps ! Des milliards et des milliards !

Le Président pensa : selon Napoléon « La répétition est la première figure de la rhétorique », mais ce type manie la répétition sans aucun sens de la rhétorique. Il se contenta de répondre :

- La France a augmenté son budget de la Défense, nous sommes opérationnels dans le Sahara et en Irak !
- D'accord ! D'accord ! Un peu avec notre aide quand même ! Mais il y a l'Allemande, la Merkel, elle ne sait faire que quatre choses : hésiter, acheter du gaz russe, vendre des voitures et accueillir des millions de musulmans chez elle ! Elle s'imagine qu'ils vont se mettre à fabriquer ses Mercedes, BMW... ses Volkswagen ? Ces *lousers* achèteront des voitures d'occasion qu'ils feront exploser aux quatre coins de l'Allemagne : boum, boum !

Et il éclata de rire. Un des aspects les plus désolants des propos de l'Américain était le fait qu'un peu comme un enfant il lui arrivait de dire des vérités auxquelles les prisonniers du politiquement correct, l'idéologie dominante des élites occidentales, n'osaient plus accéder.

Telle était la pensée de Roger Dulac alors qu'il écoutait la conversation. Par ailleurs, les échanges présidentiels étaient enregistrés et seraient archivés. Dulac n'était pas seulement un conseiller du Président, et son assistant, il était une de ses consciences, moins que Jocelyne, mais plus que bien d'autres.

Ils s'étaient connus au collège d'Amiens, puis retrouvés à l'École Nationale d'Administration. Merkel ayant été mentionnée par l'Américain, Roger Dulac pensa au « couple franco-allemand ».

Ce que l'on appelait « le couple franco-allemand », qui avait joué un rôle central dans la création de l'Union Européenne, ne fonctionnait pas bien. En un mot, si la France voulait faire des choses dans le monde, l'Allemagne voulait s'en tenir au statu quo, vendre des voitures, digérer l'intégration de l'ex-Allemagne de l'Est, la DDR, qui lui posait quelques problèmes. Et pas à pas, prendre le contrôle de l'Europe : le rêve de Bismarck, de Guillaume II, et d'Hitler réalisé avec le sourire impitoyable du libéralisme économique : le mark allemand s'étant déguisé en euro. Par-delà la brutalité de l'Américain, Dulac, germanophone, comprenait le drame de Merkel et de l'Allemagne : cicatriser la grande blessure du nazisme qui avait provoqué la destruction de l'Allemagne après qu'elle eut brisé la France et l'Europe.

Roger Dulac savait que les censures et les métamorphoses de l'hymne national allemand, le *Deutschlandlied*, symbolisaient le malheur germanique. Dès son origine, en 1840, l'hymne national proclamait en son premier complet, le plus chanté : *Deutschland, Deutschland über alles, über alles in der Welt* (Allemagne, Allemagne avant tout, avant tous dans le Monde). Les nazis en avaient fait leur « *Allahu akbar* » pour la conquête du monde et à présent l'Américain en reprenait la lettre, sinon l'esprit, avec son slogan « L'Amérique avant tout ! » (*America first*).

En Allemagne non communiste, entre 1945 et 1952, il y avait eu hésitation entre changer d'hymne ou garder le *Deutschland über alles* : la partie communiste de l'Allemagne, celle de l'Est, avait adopté un hymne nouveau en accord avec son idéologie nouvelle. En

1952, dans la partie non communiste des deux Allemagne, on avait fini par s'entendre pour garder l'hymne traditionnel, musique de Haydn, paroles d'un poète libéral nationaliste, Hoffmann von Fallersleben (1798-1874). Toutefois, dans les cérémonies officielles le premier couplet avait été remplacé par le troisième jugé moins agressif et plus conforme au politiquement correct qui commençait son expansion : *Eingkeit und Recht und Freiheit für das Deutsche Vaterland.* (« Unité et Droit et Liberté pour la patrie allemande » que l'on désignait officiellement par *Eingkeit und Recht*). Comme tout « changement dans la continuité », un autre « en même temps », cela avait créé de la confusion. Certaines confusions étaient voulues. Notamment par les nostalgiques du nazisme qui optaient pour la continuité, ils avaient connu un regain inespéré grâce à la politique islamo-humanitaire de Merkel, qui voulait le changement pour que tout continue. C'est le problème du « en même temps », on ne sait plus très bien où l'on va et l'on fait du surplace alors que d'autres en profitent pour avancer leurs pions. Les partisans de la continuité chantaient le premier couplet *Deutschland über alles* dans leurs rassemblements. En fin de compte, la confusion était due à la multiplicité des phases idéologiques de l'histoire de l'Allemagne : impériale et belliciste sous Guillaume II entre 1888 et 1918 – 1888 est l'année où Jacques l'Éventreur commence ses exploits dans le quartier de *White Chapel* à Londres ; démocratique pendant la République de Weimar (1919-1933), nazie dans son ensemble (1933-1945), communiste pour une part (1945-1990), démocratique et mondialiste libérale depuis quelque temps... les non-spécialistes pouvaient s'y perdre. Par exemple, le gouvernement français lors de l'invitation de la Chancelière Merkel en France aux cérémonies du 11 novembre 2009, c'était au début de la carrière de Roger Dulac. Il s'agissait alors de théâtraliser la réconciliation franco-allemande : le

président français de l'époque, un socialiste normalement médiocre, s'essayant à rejouer la scène grandiose créée par François Mitterrand avec le chancelier Kohl, le 22 septembre 1984, face à l'ossuaire de Douaumont près de Verdun. Sur les programmes officiels des cérémonies du 11 novembre 2009, un fonctionnaire du ministère de la Défense avait inscrit l'exécution de l'hymne allemand sous le nom de *Deutschland über alles*. Il avait fallu corriger en catastrophe et remplacer le programme par un nouveau portant le titre politiquement correct *Eingkeit und Recht*. Il est vrai que le 11 novembre, la France célèbre annuellement l'armistice de 1918. En 1918, l'hymne allemand était encore, et jusqu'en 1951-52, *Deutschland über alles*.

Un peu comme l'Américain qu'il écoutait, et par contagion peut-être, la pensée de Dulac connaissait une étonnante dérive d'associations d'idées. Il en était venu à une chanteuse française, de mère allemande, Patricia Kaas. Elle chantait au deuxième couplet de « D'Allemagne » : « L'histoire passée est une injure... L'avenir est une aventure... Je connais les sens interdits Je sais où dorment les fusils Je sais où s'arrête l'indulgence ». Toujours dans son répertoire, cette chanson bien-pensante de 1988 ne manque pas de poésie, gâchée par des rimes trop faciles, elle a un côté sirupeux. Elle fut écrite par Didier Barbelivien et François Bernheim. En raison des origines franco-allemandes de Patricia Kaas, elle vient d'un village de l'Est où se parle encore un patois germanique, la chanson colle à la peau de cette chanteuse à la voix exceptionnelle, comme celle d'Ella Fitzgerald : chaque syllabe par elle prononcée est distinctement entendue, une rareté aujourd'hui. Il faut dire que Roger Dulac était un fan de Patricia Kaas. Depuis sa Première à l'Olympia, il ne manquait aucun de ses concerts. Lorsqu'il avait entendu l'Américain dire : « Ils lui feront exploser des voitures aux quatre coins de

l'Allemagne, boum, boum ! », Dulac avait littéralement sauté sur son siège, du faux Louis XV fourni par le Mobilier national. Penser en un éclair à l'histoire allemande puis à la chanteuse Patricia Kaas avait été pour lui un dérivatif, un calmant ; à la fois pour oublier et pour se souvenir de la mort de Corine... son amour. Corine ressemblait à Patricia Kaas... enfin, peut-être... il en était ainsi dans son souvenir. Il y avait une photo de Corine sur son bureau de l'Élysée, dans la petite pièce qui communiquait avec le bureau présidentiel. Objectivement, il fallait de l'imagination pour voir la ressemblance ; c'était peut-être pour ce veuf une façon de voir Corine en scène, en mouvement dans la vie, ce n'est là qu'une hypothèse. L'Américain avait continué sur sa lancée :

- Moi, je n'accepte plus les migrants musulmans aux États-Unis. Pas question de nous faire avoir comme vous en Europe ! J'en ai un peu plus de 1 %, c'est déjà trop !
- Moi, j'en ai environ 10 %. Mais on contrôle, on sait faire !
- Oui, comme le 13 novembre 2015 ! Combien de morts déjà ?
- 413 blessés, 130 morts.
- Nous, on a commencé le siècle, le 11 septembre j'ai eu près de 3000 morts... et ça nous a coûté des milliards. Alors j'ai compris ! On n'en veut plus. Le mieux, c'est qu'ils se massacrent les uns les autres, mais chez eux, pas chez nous. Ils font ça très, très bien chez eux, depuis très longtemps, ils ont l'habitude, c'est leur sport national, il faut les laisser jouer tranquille. Je ne comprends pas pourquoi vous laissez l'Europe devenir leur terrain de jeu et vos concitoyens leur servir de ballons !

Roger Dulac n'entendit pas la dernière phrase de l'Américain, ni la réponse du Président. Le laconique « 413 blessés 130 morts » l'avait transporté au Bataclan, vendredi 13 novembre 2015.

Roger avait accompagné Corine par amour pour Corine ; le groupe américain *Eagles of Death Metal* ne lui plaisait pas, trop bruyant, rock'n roll décadent : sexe, drogue, et bisexualité pour être « à la mode » et ratisser large, pas de discrimination, plon, plon ! Mais Corine aimait cette musique d'enfer, et il aimait Corine. Ils étaient loin du bar, dans la fosse pas loin de la scène quand ça avait commencé. Corine dansait, Roger essayait de se trémousser en rythme pour tromper son ennui et montrer à Corine qu'il ne s'ennuyait pas trop. Il pensait qu'il avait l'air d'un con. Étrangement, c'est Corine qui a senti que la pétarade que l'on entendit soudain n'était pas normale, lui, dans le même instant, il a vu un des guitaristes du groupe prendre la fuite en panique. Avant, par réflexe, de se coucher au sol, Corine et Roger se sont regardés, sans savoir que ce regard surpris et inquiet était le dernier. Autour d'eux, les gens se sont mis à tomber comme s'ils avaient dansé sur la nouvelle musique. Celle d'un étrange silence souligné par les rafales des AK 47. On tirait à l'arme de guerre soviétique en plein Paris sous un gouvernement socialiste pendant un concert de rock ! Et un vendredi 13 en plus ! Ce genre d'idées idiotes tournait en boucle dans la tête de Roger qui se demandait si Corine était touchée... avant de se demander si lui-même l'était. Puis, il y eut un instant de silence absolu, suivi d'un bruit métallique, *Death Metal* ; Roger, qui avait fait son stage ENA chez les gendarmes, pensa « ils introduisent un nouveau chargeur... combien de temps pour charger, combien de balles dans un chargeur de kalachnikov ? », il n'eut pas le temps de fouiller dans sa mémoire, la tuerie avait repris, les rafales se concentraient sur des gens qui s'étaient relevés pendant l'accalmie et

couraient paniqués vers des issues de secours. Au premier étage il y avait une mezzanine en forme de fer à cheval, elle faisait presque le tour de la salle, il y avait du monde là-haut ; alors les tueurs, trois ou quatre, tiraient aussi en haut. Une balustrade en fer forgé bordait cet espace ouvert, des balles ricochaient dessus en faisant des étincelles, certaines retombaient près de Roger qui avait réussi à se rapprocher de Corine et à lui prendre la main. Ses doigts étaient chauds et répondaient tendrement à ses pressions. Elle vivait !

Ni rapide ni lent, le temps avait reçu une dimension nouvelle. Dans l'ancien temps, les premières rafales avaient dû commencer vers 21.00 heures. Sans bouger la tête Roger pouvait voir la montre d'un gars allongé bras tendus près de lui, une montre élégante, genre Rolex, ses aiguilles indiquaient entre 21.30 et 21.40. Roger se demandait si Corine était blessée, lui était sûr de ne pas l'être. Il se demanda : comment est-il possible qu'en une demi-heure et quelques minutes, je n'aie pas trouvé le moyen de faire quelque chose pour la sortir de là ? C'est alors qu'il sentit l'odeur du sang et de la fumée des armes ; dans l'instant, le mélange produisait une senteur douce, la rouille et les fraises trop mures, qui très vite devient atroce. Puis, il sentit qu'il baignait dans une mare de sang. C'est alors qu'il eut la pensée la plus folle de toute la soirée, il pensa qu'avec tous les homosexuels qu'il y avait dans la salle (y en avait-il tant que ça ? impossible à dire !) « Ils » allaient attraper le sida. « Ils » c'était Corine et lui... ce qui le ramena à Corine : Et si c'était son sang à elle ? Angoisse dans l'angoisse... mais non, ce n'était pas son sang, ses doigts répondaient toujours à ses pressions amoureuses... un peu moins fortement que lorsqu'elle allait avoir un orgasme pendant l'amour. Les pensées de Roger furent interrompues par un changement de rythme du massacre. Fini les rafales assourdissantes qui faisaient le silence dans les espaces à l'entour des armes. À

présent, ils tiraient au coup par coup : bruit meurtrier et silence de mort ! Il y en avait un ou deux qui tiraient du haut de la loggia, un autre était monté sur la scène et jouait au soliste de la mort. Ils tiraient en bas, dans la fosse où les corps s'empilaient comme sur certaines photos prises par les SS dans les chambres à gaz, et découvertes dans les bureaux lors de la libération de Dachau en avril 1945, ou sur certaines photos prises par des soldats allemands pendant les massacres de Juifs par les *einatzgruppen* en Ukraine, à Babi Yar et ailleurs. Roger avait l'impression qu'un autre tueur, deux peut-être étaient en bas dans la grande salle, ou peut-être sur la scène, ils tiraient posément sur les personnes dont à présent on entendait les râles d'agonie et de douleurs. Roger entendit une femme plaider pour sa vie et demander poliment : « Pourquoi faites-vous ça ? » « Palestine ! » puis le coup de feu lui répondit. Des voix d'hommes insultaient les tueurs : « Fils de pute, enculé, raclure, tas de merde, vas-y pauvre con ». Roger pensa qu'il n'aurait jamais cru que les gens puissent être aussi courageux alors que blessés, désarmés, ils étaient totalement sans défense.

Un tueur se rapprochait d'eux et Roger ne savait pas que faire, il se demanda : faut-il mourir debout ? mais alors, il lui faudra lâcher les doigts chauds de Corine. Le tueur était tout près lorsque Roger entendit un dernier coup de la kalachnikov, puis trois coups d'une arme différente, un Manurhin de la police française (quand il ne s'agissait pas du *rock Metal*, Roger avait l'oreille musicale). Un type s'effondra sur lui ; simultanément, il y eut une explosion assourdissante. Le visage du mort touchait presque celui de Roger. Le gars avait une tête d'Arabe. Roger pensa que tous les Arabes n'avaient pas une tête d'Arabe, mais que celui-là l'avait jusqu'à la caricature... son arme était un peu plus loin. Roger n'arrivait plus à bouger, il ne savait pas si c'était en raison de la proximité de ce

nouveau cadavre, celui d'un des tueurs, ou si sa paralysie était causée par l'explosion qui avait projeté un peu partout des débris de métal, de tissu, de sang, et de chair ; ou encore si sa transformation en gisant de pierre était due au fait qu'il venait de sentir que les doigts de Corine ne répondaient plus à ses pressions. Ils étaient froids comme en hiver quand elle avait oublié ses gants. En tombant, le terroriste avait recouvert le bras du type à la Rolex, Roger ne pouvait plus lire l'heure. Après un laps de temps qu'il est incapable d'évaluer (quelques minutes, une heure, deux, il avait cessé de penser, il n'était plus que les doigts froids de Corine), il y eut de nouveaux coups de feu. Des armes automatiques, types et calibres différents du ou des premiers Manurhin. Une chose est sûre : les terroristes de la loggia, deux, trois peut-être, ne tiraient plus au coup par coup sur la colline formée par les corps empilés des gens d'en bas, dans la fosse. Des hommes en noir, le visage couvert par un passe-montagne, armés jusqu'aux dents, que Roger identifia comme les forces spéciales de la Gendarmerie Nationale, la BRI, contrôlaient à présent la salle, ils évacuaient les survivants et les blessés mobiles tout en s'assurant qu'ils n'étaient pas des terroristes. Roger attira leur attention sur le terroriste arabe qui gisait près de lui, un gendarme constata qu'il portait un gilet explosif, il appela un de ses collègues qui désamorça l'engin.

Couvert de sang, mais sans aucune blessure, Roger se releva en vacillant, le premier gendarme venu à lui le crut blessé, un autre s'approcha, constatant qu'il était indemne, il lui dit de prendre place dans la file indienne qui avançait vers la sortie en enjambant cadavres et blessés graves. Des volontaires spontanément portaient hors du passage les blessés, posaient des garrots, et rangeaient (si l'on peut dire) les morts afin qu'ils n'entravent pas la marche des vivants.

Tout se faisait dans un mélange d'ordre et de chaos qui ressemblait à l'inversion du massacre. L'ordre et le temps du retour à la vie, pas à pas, remplaçaient l'ordre et le temps qui avaient dirigé le massacre. Car les terroristes étaient porteurs d'un ordre et d'un temps différents, qu'ils suivaient avec une sorte de froideur, un seul d'entre eux avait semblé enthousiaste alors qu'il tirait de la loggia sur les gens d'en bas. Il parlait le français, il s'était écrié « Ouallah ! Mieux qu'un jeu vidéo ! » L'autre ou les autres n'avaient pas répondu. Ils tiraient en prenant leur temps, ni rapide ni lent, un rythme semblable à celui des gestes de la prière musulmane, juste ce qu'il fallait pour passer d'une cible statique ou faiblement mouvante à une autre.

Pour se relever, Roger avait dû lâcher les doigts de Corine. Il dit aux gendarmes qu'il ne voulait pas partir sans sa femme. Un gendarme posa un genou à terre et du bout de ses doigts nus qui sortaient de ses gants de combat toucha la carotide de Corine. Il dit à Roger : « Hélas, Monsieur, elle ne vit plus. Partez ! On viendra la chercher plus tard ». Quelques coups de feu éclatèrent dans la loggia et les deux hommes rejoignirent un groupe rangé derrière un énorme bouclier, ils montaient vers l'étage. Depuis qu'il était debout, Roger n'avait qu'une seule idée : partir avec Corine. Il demanda à deux hommes qui étaient déjà dans la file d'évacuation de l'aider à porter sa femme. Ce qu'ils firent sans discuter. Comme il était couvert de sang, ils crurent qu'il était blessé et commencèrent à porter Corine, épaules et jambes ; ils étaient en travers du passage et soudain un amoncellement de corps, blessés ou morts, limita l'espace à une ouverture que même une personne seule pouvait difficilement franchir. De ce tas de morts comme de toute la fosse commune, on entendait les sons multiples des téléphones portables, ils sonnaient comme un tocsin électronique. Ce n'est qu'à cet instant que Roger

prit conscience du fait que ce son avait aussi rythmé le massacre. Roger demanda à ses compagnons de charger le corps de sa femme sur son dos, ce qu'ils firent. À quelques mètres du goulot d'étranglement, on voyait les lumières de la rue. Les deux gars qui l'avaient aidé déplacèrent quelques cadavres afin d'élargir le passage. Sitôt dans la rue, il fut ébloui par la lumière et assailli par des secouristes qui lui demandaient de déposer sa compagne, il ne le fit qu'après avoir repéré un coin de mur qui, allez savoir pourquoi, lui sembla décent.

Alors qu'un médecin l'examinait, il y eut une série de détonations et d'explosions, il était un peu plus de deux heures du matin. Roger remarqua qu'il y avait des militaires armés qui patrouillaient ou montaient la garde. Il se demanda : « Pourquoi ne sont-ils pas intervenus ? »

Puis, ce fut le silence, c'est-à-dire les bruits de la rue, des voix humaines ; des véhicules des urgences, des pompiers, de la police et de la gendarmerie. Les sons qui succèdent aux catastrophes. Presque tous les survivants indemnes étaient debout, enveloppés comme lui dans des couvertures de survie, brillantes, dorées ou argentées selon le côté dont on les portait. Ils se regardaient, échangeaient quelques mots, s'étreignaient, s'embrassaient selon les cas. S'il n'y avait pas eu cette atmosphère lourde qui sentait le drame dans tous ses détails, on eût pu se croire à une fête, avec des gens qui s'étaient déguisés pour ressembler aux boules des sapins de Noël. Roger avait couvert une partie du corps de Corine d'une couverture de survie, sa « Bouboulinette adorée », si mince, si longue (elle mesurait 1,77), avait sur son beau visage cette expression sévère qu'elle avait lorsqu'elle pensait à quelque chose de sérieux ou de grave : « Tu m'aimes ? »

Il n'eut pas le courage de rentrer à la maison, chez eux venait de devenir chez lui. Il donna à l'équipe qui enregistrerait les morts le nom de sa femme, les conduisit à son corps et leur laissa ses coordonnées. Avant de partir, il vérifia qu'elle était proprement enveloppée dans la couverture de survie. Il la photographia sur son portable. Il était toujours couvert de sang, sauf sur ses mains et son visage que les secouristes avaient lavés. Vêtu de la couverture de survie qui cachait sa chemise, sa veste et son pantalon ensanglantés, il se dirigea avec quelques survivants vers la station de métro Oberkampf, il voulait aller chez ses parents.

Ce n'était pas avec l'intention d'y trouver un réconfort, ils n'avaient jamais approuvé sa liaison avec Corine, mais d'y trouver un lieu de repos, clos, sécurisé, et qui ne fût pas leur chez eux, où il n'aurait senti que son absence à elle. Il lui fallut plus d'une heure de marche et de métro pour aller de la station Oberkampf au terminus de la ligne treize : Basilique de Saint-Denis. Pendant le trajet, ses compagnons et compagnes d'infortune échangèrent leur numéro de portable et quelques mots de réconfort, peu. Il était trop tôt pour qu'ils pussent parler de ce qu'ils avaient vécu. Instinctivement, ils savaient déjà qu'ils étaient les seuls à pouvoir comprendre ce qu'ils avaient ressenti, ressentaient et ressentiraient. Les seuls avec lesquels ils pourront raconter ce qu'ils avaient vécu. Roger perdit le dernier couple qui l'accompagnait à la station Clichy. Progressivement, la ligne 13 avait changé d'allure. Sur la ligne 9, d'Oberkampf à Saint-Lazare, les Français, et les Européens en général, étaient les plus nombreux. Sitôt sur la ligne 13, les survivants avaient vu les musulmans et les Africains, musulmans ou non, devenir de plus en plus nombreux. À tel point qu'après le départ du couple à Clichy, Roger se sentit en danger face à ces gens qui le dévisageaient et murmuraient des remarques dans des langues qu'il

ne pouvait comprendre. Il avait même l'impression que certains, informés de la série d'attentats qui avait frappé Paris, se réjouissaient de cette victoire de leur camp. Un peu partout dans le monde, après le 11 septembre, il y avait eu des manifestations de liesse musulmane, comme après un match de foot France-Algérie. Il pensa qu'il aurait dû aller dans un hôtel près du Bataclan, ou ailleurs, plutôt que de s'exposer ainsi à des gens qui avaient le faciès de l'Arabe qui avait été abattu près de Corine et de lui. Pendant ce trajet hors du temps et hors des normes, il avait téléphoné à ses parents pour leur dire qu'il était au Bataclan, que Corine était morte, qu'il n'était pas blessé, qu'il venait chez eux. Son père eut un immense Hooo ! suivi de « Mais qu'est-ce que tu faisais là-bas ? ». Roger raccrocha.

Chapitre 2

L'Américain avait raccroché après une série de compliments dithyrambiques adressés au Président français qui se contenta d'un sobre remerciement suivi de la demande de transmettre les amitiés de Jocelyne à la Première Dame des États-Unis. Les deux femmes s'étaient rencontrées lors de voyages officiels de leurs époux dans leurs pays respectifs. À la fin de sa litanie complimenteuse, l'Américain oublia d'énoncer quelques mots de politesse en faveur de Jocelyne. Le Président ne s'en offusqua pas. Il savait que ce que l'on appelle la galanterie ne faisait pas partie des comportements courants de son homologue, même s'il avait l'habitude de lancer des compliments excessifs. Cette débauche faisait partie du style de l'Américain : vous noyer sous des compliments dont l'excès signalait l'insincérité à toute personne un peu subtile. Il s'agissait d'une coutume du show-business où tout devait se faire dans l'exagération pour être, sinon crédible, au moins visible par les spectateurs qui attendaient des comédiens un simulacre réussi. L'Américain avait contracté cette habitude au fil des ans en présentant son émission de télévision *The Apprentice* (L'Apprenti) dont il avait été l'animateur en chef pendant plus de dix ans. Cette télé-réalité avait fait de cet homme né riche un homme riche et célèbre du show-business. Il s'agissait d'une nouvelle façon de vivre et de s'exprimer qui rendait les gens superficiels, vides, et malheureux quand ils étaient porteurs d'une lumière qu'en raison de l'hybris de la célébrité, ils ne parvenaient pas ou plus à exprimer. Cette automutilation avait peu affecté l'Américain : ses lumières, hélas, brillaient peu. Avec le temps, il avait totalement intégré les règles de la réussite étatsunienne :

l'argent exposé sous toutes ses formes, et ses artifices, qui se substituent à toute autre expression humaine. Quant aux pauvres, qui ne disposaient pas de cette fortune illimitée qui croissait avec le temps, ils compensaient ce manque en se goinfrant de nourritures malsaines qui mettaient leurs corps en inflation... ils devenaient obèses. Les très riches étaient minces et les pauvres étaient gros. L'abondance s'exposait où elle le pouvait dans une société qui avait perdu toute mesure.

Malheur aux naïfs qui prenaient les chapelets d'éloges de l'Américain pour des garanties d'amitié indéfectible. Ce n'était qu'un masque d'empathie vide, il suffisait d'un changement d'humeur provoqué par ceci ou cela, ou par on ne sait quoi qui avait blessé son narcissisme insatiable pour qu'aux éloges succédassent les injures les plus odieuses, voire les plus vulgaires... ou tout simplement l'oubli. Par mimétisme, on voyait de plus en plus de gens riches ou pauvres qui se comportaient « à l'américaine ».

On reconnaît les âmes médiocres au besoin irréprensible qu'elles éprouvent à dénigrer les autres. Les autres, ce sont leurs collègues de travail et leur entourage en général. La nouvelle équipe de la Maison-Blanche était composée d'individus organisés en clans à l'intérieur desquels le dénigrement des autres s'élevait au niveau d'un art subtil, ou grossier selon les personnes. Comme toujours chez *homo sapiens*, cette attitude résultait de la rencontre de capacités innées et d'un mimétisme qui prenait le chef de la meute pour modèle.

Que dans l'action et l'exaspération une critique fuse, cela peut se comprendre. Mais lorsque le dénigrement devient un système, il signale la décadence d'une élite qui a perdu le respect d'elle-même et des autres. Alors le système devient fou. La « nef des fous » était l'image qui convenait à l'Aile Ouest de la Maison-Blanche depuis que

l'Américain et son équipe en avaient pris possession. L'image de « La nef des fous » est née à la fin du Moyen âge, en un temps de troubles généralisés : guerres, invasions musulmanes, famines, épidémies, etc. L'Aile Ouest est l'espace du bâtiment de la Maison-Blanche où se trouvent les principaux services du président des États-Unis d'Amérique.

Une des meilleures sources d'informations de l'ambassadeur de France sur l'ambiance à la Maison-Blanche était un maître d'hôtel d'une cinquantaine d'années dont les parents étaient des Canadiens français qui avaient émigré à Washington une dizaine d'années après la fin de la Deuxième Guerre mondiale, il s'appelait Luc Chabot. L'homme était de petite taille, ni beau ni laid, ni gros ni maigre, un homme plus normal que la normale. Résultat : il était transparent, on ne le voyait pas, ne l'entendait pas... il faisait partie des meubles de la Maison-Blanche où il avait servi cafés, thé, tisanes, sandwiches, et parfois repas à six présidents : de Ronald Reagan (tisanes) à celui que l'on appelle aujourd'hui l'Américain (hamburgers, coca, café). Chabot était entré à la Maison-Blanche au début du second mandat de Reagan, en janvier 1987. Quelques mois avant le krach boursier dont évidemment il n'était pas la cause ! Il y avait perdu quelques économies placées en actions dont sa banque lui avait garanti les honnêtes rendements.

Le Président Reagan, un homme tranquille, presque paresseux. Un ancien acteur spécialisé dans les rôles de cowboy que l'industrie cinématographique avait habitué à travailler en équipe. Sa journée de travail commençait rarement avant 10.00 heures, pour s'achever vers 18.00 heures. Il dînait avec sa femme, Nancy, elle veillait à ce que ses repas, même les sandwiches, ne soient pas salés, ou si peu. Il faisait confiance à son équipe et savait déléguer à des hommes

capables, la Maison-Blanche était alors parfaitement organisée. Il y avait de la rigueur dans les réunions de travail. Les gens étaient polis ; les discussions n'accumulaient pas les « *fuck* » (foutre), « *licking my balls* » (léchant mes couilles), « *my ass hole just got so tight* » (mon trou du cul s'est alors contracté), « *masturbatory fantasies* » (fantaisies masturbatoires) et autres gracieusetés que l'on entendait à présent à la Maison Blanche. Elles rappelaient aux anciens, en plus épicié, ce qu'ils avaient entendu du temps de Richard Nixon au temps du *Watergate*. Avec Bush le vieux (thé de Ceylan, nuage de lait), c'était plus ou moins comme au temps du Président Reagan, sauf qu'il travaillait beaucoup. Le fils de Bush, George W. travaillait moins que son père, mais beaucoup plus que ce que l'on a dit. Lui, il aimait les capucinos. Le Président Obama et sa femme Michèle étaient des adeptes du thé du Kenya (genre Ceylan), sans lait. Comme Reagan, Obama ne cessait jamais d'être Président : dignité, mesure et politesse... parfois un peu froide, comme certains aristocrates français pensait Luc Chabot, qui n'avait jamais rencontré d'aristocrate français, mais avait lu des livres. Dans la chronologie des présidents, Bill Clinton (café, thé au lait, chocolat) se plaçait entre le vieux et le jeune Bush ; Bill Clinton avait été président de janvier 1993, départ du vieux Bush (thé, nuage de lait), à janvier 2001, arrivée du jeune Bush (capucino) après une élection chaotique.

Clinton, c'était autre chose, sérieux, travailleur... mais il donnait toujours l'impression de cacher quelque chose, comme un garnement qui fait ses coups en douce. Il avait ce côté gamin, ça se voyait surtout pendant les weekends, s'il les passait à la Maison-Blanche. Il portait alors une tenue décontractée, sans prétention, qui lui donnait l'air d'un adolescent entré par surprise à la Maison-Blanche. C'était à la fois sympathique et pas présidentiel du tout. C'était le début de ces temps étranges des présidents *Peter Pan*. Il

arrivait aussi à Reagan d'être sans cravate, mais lui, allez savoir pourquoi, il avait toujours l'air d'être le président. Cela dit, du temps des Clinton la Maison-Blanche était bien tenue, surtout par la femme du président, Hillary Clinton.

Ce que Bill Clinton cachait, Luc Chabot en eut une idée précise lorsqu'un jour en passant l'aspirateur dans le salon ovale, sous le sofa il aspira un string de jeune fille, une pièce de tissu de rien du tout, mais suffisante pour vous forcer à démonter l'appareil bloqué par l'objet oublié. Discrétion, discrétion... d'ailleurs, Luc Chabot savait par les plus anciens employés de la Maison-Blanche que sous Kennedy, puis sous Johnson, il y avait eu d'autres copulations illégitimes... C'est que le pouvoir suprême rajeunit les libidos des mâles dominants tout en stimulant celle des jeunes filles... enfin... il faut bien que jeunesse, même prolongée, se passe pour que vieillesse se souviene. Après cela, le maître d'hôtel avait regardé Bill Clinton avec un regard neuf, l'adolescent était un sacripant dont le mantra, qui lui garantissait des extases charnelles, était « pas vu, pas pris ». Ce qui était humain, sans conséquence quand on a l'esprit latin ; mais gravissime dans l'univers puritain étasunien. Puis, il y avait eu le *Whitewatergate*, une affaire des Clinton dans l'immobilier qui avait mal tourné (l'immobilier n'est pas un secteur porteur pour les présidents américains, pensait Luc Chabot qui se souvenait que du temps de Reagan la crise économique avait commencé par celle des prêts immobiliers). Puis, il y avait eu le *bimbogate*, qui avait culminé dans « l'Affaire Monica Lewinsky » précédée et suivie par toutes ces femmes qui avaient participé au renouvellement des plaisirs de la libido de Bill Clinton. Comme le Président avait officiellement menti sur la nature de ses relations avec Mademoiselle Lewinsky, l'affaire était allée jusqu'à une procédure d'*impeachment* que le Sénat avait heureusement bloquée. Bill Clinton avait terminé son second mandat avec un certain aplomb,

comme de rien, ou presque. Le « syndrome du vainqueur » le protégeait des hontes ordinaires qui affectent les hommes, pas les dieux. Regardez les aventures galantes de Zeus dans l'Olympe et sur la Terre : la Maison-Blanche, c'est l'Olympe sur Terre. Celle qui avait souffert le plus, c'était Hillary Clinton, devenue malgré elle Héra : l'épouse légitime et trompée de Zeus. Luc Chabot n'a jamais oublié le regard triste qu'elle lui accordait sitôt que le maître d'hôtel lui apportait un thé ou un rafraîchissement. Jamais un mot, uniquement ce regard où s'exprimait ce besoin d'humanité que Luc Chabot lui offrait en retour parce qu'il devinait la profondeur de sa tristesse - même quand les lèvres de la Première Dame souriaient en public. C'était la tristesse du triomphe américain ; au sommet de son orgueil, prisonnière de son abondance, l'Amérique découvrait le vide.

Dans les rapports verbaux qu'il faisait à son contact de l'ambassade de France, un certain Hubert Viguière, Luc Chabot avait adopté un style comique que la situation même à l'intérieur de l'Aile Ouest avait rendu pertinent. Il avait pris pour modèle narratif les « Aventures des Pieds Nickelés ». Une bande dessinée française créée en 1908 par Louis Forton, et reprise jusqu'à aujourd'hui par plusieurs auteurs et éditeurs. Il y avait près d'une centaine d'albums, dont un, édité à plusieurs reprises par la revue « L'Épatant » (1921-1927) avait pour titre « Les Pieds Nickelés en Amérique ». Les albums des « Pieds Nickelés » étaient très connus au Québec, son père les collectionnait. Ils avaient fait rire l'enfance et l'adolescence de Luc Chabot. En France, aujourd'hui encore si l'on vous dit d'une personne « c'est un Pied Nickelé », cela désigne un individu à la fois paresseux, malhonnête, rusé et lourdaud dont les entreprises capotent inmanquablement.

Pour comprendre les rapports verbaux faits à l'ambassade de France (les conversations avaient lieu lors de rencontres discrètes), il faut avoir une idée de l'esprit des aventures racontées par l'entremise des trois personnages créés par Louis Forton, et modifiés par ses nombreux successeurs jusqu'à notre époque.

Le scénario le plus courant commence par nos trois personnages, dignes, solidaires et sans ressource. Parfois, ils sortent de prison. Le plus grand de taille est Croquignol, c'est un penseur aux vêtements fatigués, mais portant nœud papillon, et monocle (à ses débuts). Sous ce nom, Luc Chabot désignait le clan et le gendre de l'Américain, un jeune homme juif orthodoxe, multimillionnaire issu d'une famille multimillionnaire new-yorkaise. Il avait épousé la fille de l'Américain, Jana, elle s'était convertie au judaïsme. Les petits-enfants de l'Américain étaient donc juifs. Le second personnage de la bande dessinée, Ribouldingue, est un barbu mal rasé, mal lavé, portant la tenue des « Apaches » de la Belle Époque : casquette caca d'oie, foulard rouge, pantalons en accordéon. Chabot donnait ce nom à un anarchiste d'extrême droite, un idéologue à la fois confus, brouillon et cohérent dans ses lubies « nationales-populistes » (pas très loin du national-socialisme et pourtant différent). Lui et son clan réussissaient l'exploit d'être à la fois pro-israélien, antisémite et financé par des milliardaires juifs et non juifs. Dans la bande des Pieds Nickelés, le troisième personnage, le plus court de taille, est Filochard. Il est borgne, sanguin et costaud. Dans la saga contée par le maître d'hôtel, Filochard désigne le chef et son clan des conservateurs américains de base, dominant au sénat et animant divers conclaves conservateurs et ultraconservateurs : CPAC (*Conservative Political Action Conference* : Conférence de l'Action Politique Conservatrice), mouvements du *Tea Party*, etc. Ces trois clans : la famille (Croquignol), les nationaux populistes (Ribouldingue)

et les conservateurs (Filochar) étaient des constantes de la nouvelle Maison-Blanche.

Toutefois, en ce qui concerne les individus formant et dirigeant chaque clan, c'était une autre histoire, à l'exception du clan familiale, Croquignol, qui, par force, était stable (la fille de l'Américain, très proche de son père, avait fait un mariage heureux et trois enfants avec son mari juif orthodoxe). Vu la rotation rapide des individus gravitant autour de l'Américain, Luc Chabot n'entrait guère dans le détail des personnes qui changeaient selon les volontés présidentielles. La formule employée par l'Américain dans *The Apprentice* : « Vous êtes viré ! » était devenue un classique de l'Aile Ouest de la Maison Blanche où le personnel était aussi changeant que les humeurs présidentielles : la nef des fous avait autant de naufragés que de coups de vent. Toutefois, l'équation du pouvoir de l'Américain représentée par les trois groupes de base demeurait constante : Croquignol (les Juifs multimillionnaires plus ou moins libéraux) ; Ribouldingue (la droite nationale populiste anarchisante, parfois raciste et antisémite) ; Filochar (les conservateurs, ordinaires et ultras). Entre ces clans et personnages, il y avait à la fois coopération et rivalité : tous unis, deux contre un et un contre tous. Par exemple, Croquignole, Ribouldingue et Filochar étaient d'accord pour soutenir Israël (transfert de l'ambassade à Jérusalem, fin de l'aide aux Palestiniens) ; alors que Croquignole s'opposait à Ribouldingue sur de nombreuses questions de politique intérieure (par exemple, l'emprisonnement des enfants migrants) ; quant à Filochar, il était souvent effondré lorsque l'Américain perdait son calme devant la presse, montrait son ignorance de la Constitution américaine et des règles élémentaires régissant l'administration fédérale. Une ignorance iconoclaste que Croquignole faisait semblant de ne pas voir, que Ribouldingue, le révolutionnaire, encourageait

afin de « détruire le système » alors que Filochard voulait protéger le système pour le mettre au service des Républicains conservateurs. Pourtant, entre Ribouldingue et Filochard, il y avait des groupes intermédiaires, tels les « *tea party* » qui servaient de lien. En général, tout le monde se trompait en croyant que l'Américain n'était qu'un clown ignorant et mal élevé. Clown ignorant, assurément ; mais mal élevé seulement quand il le voulait et perdait son calme, le voulant ou pas. L'homme, formé au show-business était un comédien... plus ou moins bon selon les goûts et les rôles. Mais derrière ses incohérences, ses maladresses contrôlées ou non, il menait une révolution conservatrice nationale-populiste qui aboutissait au plein emploi, au lancement de grands travaux d'infrastructure, à l'accroissement des crédits militaires, et au désengagement des États-Unis d'Amérique sur tous les fronts qui n'avaient pas une importance immédiate selon ses évaluations d'homme d'argent, et selon les isolationnistes les plus convaincus. Un des slogans de l'Américain était : pourquoi dépenser tant d'argent sur des affaires étrangères qui ne nous rapportent rien ! Pourquoi donner de l'argent à des Palestiniens qui nous haïssent ! Dans leur simplicité, les slogans plaisaient, et ils n'étaient pas nécessairement fallacieux. Il y avait dans ces délires un certain « bon sens » qui pouvait surprendre des médias dont le politiquement correct était systématique. Savoir si ce bon sens était bon pour l'avenir de la planète Terre est une autre affaire. Il faudra, hélas, du temps pour le savoir. Par contre, ce que l'on sait, c'est que l'Américain était un homme sans valeurs morales, seul importait sa réussite, la fin justifiait les moyens, d'où sa prudence face aux puissants et sa rapacité devant les proies faibles. Il avait des biens de ce monde, ses seules valeurs, une conception de jeu à somme nulle : le gain de l'un est la perte d'un autre (fort bien exprimé dans son jeu télévisé *The apprentice : You are fired!*). Alors

qu'en général les succès du monde moderne se sont établis sur un principe opposé : celui d'un jeu de coopération qui permet de multiplier les parts et la taille du gâteau et non, comme dans les sociétés primitives, de s'emparer d'un maximum de parts d'un gâteau, dont la grosseur ne varie pas : les terres, les stocks de récoltes et autres produits. D'ailleurs, pour le Président les élites de ce monde se divisent entre celles qui ont l'instinct du tueur et celles qui ne l'ont pas... et seront la proie des autres. Nous sommes plus près de *Mein Kampf* que des aventures des Pieds Nickelés.

Le scénario des albums des Pieds Nickelés est toujours le même : il suit le modèle des frustrations humaines des sociétés modernes. Le trio est pauvre et s'ennuie. On l'oublie souvent, mais l'ennui est un des grands ressorts de l'action, surtout chez les paresseux. Pour tromper leur ennui, afin de devenir riche et célèbre, une idée d'arnaque survient, souvent le penseur du trio : Croquignol, en est l'auteur. L'affaire est rocambolesque et l'on en suit l'évolution, le succès : les voilà riches ! ou l'échec, les revoilà pauvres... ce qui prépare le prochain album, la prochaine élection ou destitution. C'est à peu près le destin de toutes les affaires humaines extrêmes : le nazisme, le fascisme, le communisme... Tous ces mouvements « Pieds Nickelés » ont commencé dans l'enthousiasme pour finir en catastrophe. Il faut toutefois exclure de la brièveté du succès l'aristocratie de la richesse (un à deux pour cent de la population de la planète) : des familles si riches qu'en principe elles ne peuvent plus jamais devenir pauvres, même s'il arrive à leurs membres d'aller en prison, comme Carlos Ghosn ou d'être assassinés, comme les Sherman de Toronto ou Maurizio Gucci à Milan. Les trois Pieds Nickelés des albums sont sympathiques, inventifs et roublards... tout en ayant le cœur sur la main. Ils ne se sont pas habitués à être riches. Sont-ils de droite ou de gauche ? Difficile à dire, car cela change selon

les scénaristes. Demeure constants un certain patriotisme et une sorte d'esprit anarchisant et loufoque adepte du système D : en s'avançant un peu, ou beaucoup, on pourrait dire une sorte de cocktail mêlant Charlot, Coluche et les Pieds Nickelés !

À la Maison-Blanche, si le système D partait dans tous les sens, aucun des membres du trio qui entourait l'Américain n'avait le cœur sur la main. Tous étaient durs et mesquins, nombre d'entre eux avaient fait fortune dans les *Edge Funds*, le show-business, l'immobilier, ou un mélange d'un peu tout ça. Des secteurs où les profits sont aussi rapides que les faillites, et les pratiques souvent aux frontières de la légalité. Plusieurs de ces multimillionnaires avaient eu maille à partir avec la Justice. Toutefois, comme le Président dont l'avocat était aussi celui des chefs de la mafia, ils ont en général les moyens de se protéger des lois qui condamneraient les moins puissants.

Pour Luc Chabot, c'était l'aspect loufoque, anarchisant et chaotique de ces nouveaux Pieds Nickelés qui avait provoqué la collision entre les aventures des personnages créés par Louis Forton et la folle équipe qui dirigeait à présent la Maison-Blanche.

Toutefois, si l'on s'en tient aux récits de Luc Chabot, il est abusif d'affirmer que cette folle équipe dirigeait la Maison-Blanche. Les nouveaux « Pieds Nickelés en Amérique » avaient un maître, l'Américain en personne, qui, on le sait, était le personnage principal de toute l'affaire. Il se servait des Pieds Nickelés comme l'homme d'affaires s'était servi de tout le monde pour conforter sa fortune dans l'immobilier et sa célébrité dans et par la télévision. La célébrité du show-business avait conforté sa fortune dans l'immobilier (et elle l'avait protégé de la faillite), alors que sa fortune finançait et stimulait sa célébrité télévisuelle. Il avait créé un cercle vicieux qui, si l'on peut

dire, « faisait boule de neige ». Il était clair que son accession à la présidence des États-Unis était une expansion de sa célébrité télévisuelle... elle préparait les nouveaux succès de ses affaires ! Fantastique !

Dans le McDonald de la 5^e Avenue où ils s'étaient rencontrés ce jour-là, Hubert Viguié demanda à Luc Chabot :

- Mais alors qui dirige ? l'Américain ou vos Pieds Nickelés ?
- C'est compliqué. Ça dépend. L'Américain c'est un cas ! Il est le chef des Pieds Nickelés, il est tous les clans simultanément ou alternativement, selon l'inspiration de l'instant. Et puis, il n'arrête pas de téléphoner à ses amis milliardaires. Ça va dans tous les sens, mais avec une ligne directrice : une sorte de conservatisme révolutionnaire qui prépare la fin ou un renouveau de la démocratie ! Son instinct politique est parfois surprenant. Il ne faut jamais oublier qu'un de ses inspirateurs en politique fut un catcheur et acteur Jesse Ventura, devenu par surprise le sénateur du Minnesota en 1999. Candidat d'un petit parti, le *Reform Party of the United States*, il réussit à s'imposer face aux deux grands partis traditionnels qui conduisent la politique étatsunienne. Outre la défiance vis-à-vis de la politique traditionnelle, Jesse Ventura expliqua au futur Président que « les gens ne retiennent pas ce que tu leur dis, ils retiennent la façon dont tu dis ce que tu dis ». Le Président s'en souviendra, lui qui a remplacé la « langue de bois » de la politique traditionnelle par un langage de conviction dans un style de show-business sans souci pour les vérités factuelles. En général, le Président parle selon l'inspiration du moment et il croit en son texte, cela donne un parfum d'authenticité, même si ce sont des conneries. L'authenticité plait à un certain public !

Et Luc Chabot d'expliquer que les Pieds Nickelés avaient permis à l'Américain d'accéder au pouvoir par une élection que tous pensaient perdue. L'Américain semblait convaincu de n'être pas élu, mais cela variait selon les jours, encore qu'il se soit engagé pour gagner ! En tout cas, s'il devait perdre, il voulait que ce fût de justesse, comme une quasi-victoire. Car il s'était présenté pour vaincre après plusieurs semi-tentatives vites avortées en 1988, 2000 et 2012 sous la bannière du *Reform Party of the United States*. Un parti qu'il finira par juger sans avenir, et qu'il abandonna pour entrer en compétition pour la nomination chez les Conservateurs. Il ne fait cependant aucun doute que certains thèmes xénophobes, isolationnistes, populistes, etc. du *Reform Party* ont fait partie de sa campagne de 2015. Parmi les organisateurs de sa campagne de 2015, rares étaient les professionnels de la politique et de l'administration américaine. Nombreux étaient les amateurs brouillons et foldingues qui avaient tout à gagner à cette défaite. L'Américain allait retrouver ses affaires, bonifiées par la célébrité universelle que sa campagne électorale lui avait conférée : la boule de neige allait encore grossir ! Il serait désormais l'homme qui avait disputé jusqu'au bout une élection présidentielle à l'américaine, ridiculisant tous les candidats de son camp, insultant copieusement son opposante avant de condescendre à sa victoire ; d'ailleurs, pour continuer à faire parler de lui, son intention était de « faire le buzz » en hurlant que l'élection avait été truquée. Gâteau **sous** la cerise, la campagne ne lui avait rien coûté, les millionnaires et milliardaires donateurs avaient tout payé ! S'il en était ainsi pour le chef, pour les auxiliaires des Pieds Nickelés, à leur propre niveau la victoire dans la défaite était encore plus considérable.

Toutes et tous étaient en majorité des volontaires ambitieux, jeunes et inconnus. Les femmes y étaient nombreuses. La campagne

les avait mis en évidence, leur avait créé un carnet d'adresses de gens riches et célèbres. Après la défaite heureuse, ces sans-grades allaient accéder à des postes de premier plan, dans les affaires, dans les médias... des postes auxquels ils et elles n'auraient jamais osé penser avant de prendre place sur la nef des fous de l'Américain.

« Vraiment ! Ils ne voulaient pas gagner ? » demanda un Viguiier surpris. Selon les conversations entendues par le maître d'hôtel de la Maison-Blanche, il semblait certain que lors de la proclamation des résultats, la consternation fût générale. Sauf chez Ribouldingue, qui avait toujours pensé que ses idées conduiraient au triomphe. La femme de l'Américain, deux fois moins âgée que son époux, avait pleuré de tristesse. Sa vie de luxe et de voluptés (surtout culinaires), à mi-distance d'un mari volage dont elle était le trophée, allait s'achever. C'était une jeune femme simple, mentalement toute en surface et superficiellement très réussie. Elle était belle et avait su se servir de sa beauté. Elle avait ce que l'on appelle « l'esprit de famille » et protégeait le fils qu'elle avait eu avec ce mari infidèle. Certains la disaient simplette. Originaire d'un petit pays d'Europe centrale, née en 1970 dans Novo Mjesto une petite ville de Slovénie, elle n'en revenait pas d'avoir réussi à accéder, grâce au mannequinat, à une vie qui comblait tous ses désirs. Des désirs coûteux, mais, tout compte fait, faciles à combler si l'on en avait les moyens. Homme d'argent avant tout, ces moyens ne manquaient pas à l'Américain.

Luc Chabot répétait ce qui se disait dans les couloirs et les bureaux de la Maison-Blanche. Les bureaux, y compris le salon ovale, laissaient systématiquement leurs portes ouvertes, cela faisait partie du style nouveau, comme les tweets présidentiels.

- J'ai souvent entendu dire que dans un premier temps, temps très bref, l'Américain partagea la désolation de son camp. Il

n'avait aucune idée du travail d'un président des États-Unis d'Amérique, aucune culture politique...

En fait, l'Américain n'avait aucune culture en quelque domaine que ce fût... si l'on fait exception du secteur du bâtiment... dans ses grandes lignes. Il était inculte de la façon dont d'autres sont cultivés : il considérait son absence de connaissances comme un bien précieux qui lui donnait des intuitions que les « experts » et « professeurs » (termes pour lui injurieux) étaient incapables d'avoir. C'était son côté Adolf Hitler face aux généraux plus conventionnels de la Wehrmacht. Cette pensée, intuitive, spontanée et primitive dans ses instincts lui avait permis de gagner les primaires contre les candidats de son camp, puis les élections. Si selon le philosophe Alain « la culture est ce qui reste quand on a tout oublié », il avait eu le génie d'oublier tout ce qu'il n'avait pas appris.

Une des forces de l'ignorance est de croire que tout est simple, c'est un avantage qui peut donner une grande détermination dans l'action, à condition d'avoir le courage d'agir. Comme souvent chez les hommes brutaux, l'Américain, bien qu'hyperactif, n'était pas naturellement courageux. Toutefois, il était un cas... un vrai ! Il échappait aux catégories traditionnelles de la vie politique occidentale, y compris celles du nazisme. Il était un homme, plein d'énergie, mais sans qualités, qui se croyait le centre de l'univers. Il avait une surabondance d'énergie qui le poussait à toujours entreprendre de nouvelles affaires ; sitôt créées, elles étaient confiées à des gestionnaires prudents. Ses capacités de manipulateur narcissique avaient bluffé ses sous-traitants (qu'il ne payait pas) et ses banquiers. S'il n'était pas né immensément riche et énergique, son absence de qualités en aurait fait un homme quelconque, invisible dans la masse de ses contemporains (quelques milliards

d'individus). Sans fortune, son énergie du toujours plus n'aurait guère trouvé d'exutoires, et son absence de qualités lui aurait imposé une vie banale. Il aurait suivi les modes et les us et coutumes étasuniens : travail, argent, sexe, alcool, drogues de délasserment, évangélisme tardif et délirant, surpoids entraînant un décès prématuré après deux ou trois divorces. La routine. Mais l'argent est un pouvoir, et le pouvoir rend fou ! S'il est des folies douces, d'autres ne le sont pas. Surtout lorsqu'au pouvoir de l'argent, qui vous a pourri la vie dès votre plus jeune âge, vous ajoutez l'énergie qui vous a permis d'accéder au pouvoir politique à la tête du pays le plus puissant du moment. La conclusion fut donnée par le maître d'hôtel dans un style pompeux qui surprit l'Attaché de l'ambassade de France :

- C'est ainsi qu'après un instant de doute, l'Américain a trouvé conforme à son ego et aux décrets divins d'être élu le quarante cinquième président des États-Unis d'Amérique !

La marche vers la folie, qui a conduit l'Américain à devenir le capitaine de la nef des fous, est perceptible dans l'évolution de son émission de télé-réalité *The Apprentice*. Cette émission a fait d'un multimillionnaire américain moins assuré que beaucoup d'autres, mais d'une totale rapacité, une star élue à la présidence de son pays.

Les propos de Luc Chabot étaient utilisés par l'Attaché de l'ambassade de France pour rédiger des notes à son ambassadeur, Jacques de Varachdine, vieille noblesse du Poitou. Avant de rédiger sa note, Hubert Viguier fit quelques recherches qui lui permirent d'étoffer son rapport. Il découvrit que le concept de l'émission *The Apprentice* était dû à un Anglais, Mark Burnet, inspiré par l'émission populaire française « Le raid Gauloise » auquel il avait participé dans les années quatre-vingt. Pour les États-Unis, Mark Burnet avait créé un concept à la gloire du capitalisme. En Californie, l'Anglais avait

commencé sa carrière américaine en étant « la *nanny* » et le garde du corps (c'est un ancien parachutiste de l'armée britannique) d'une vedette internationale du show-business : Mike Jagger.

Afin de donner à son Ambassadeur, Jacques de Varachdine, récemment nommé par le Président une idée du contexte étasunien, Hubert Vigier explique dans une note à son rapport que le thème de l'émission de l'Américain est l'affrontement de 14 à 18 personnes, groupées en deux ou trois équipes en compétition pour gagner un maximum d'argent dans un projet commercial ou financier. En fin d'émission, les performances sont évaluées par le chef d'équipe, les équipiers, et *in fine* par le maître du jeu. L'affrontement est à la fois par équipe et individuel. Très individuel à la fin du jeu, lorsqu'il ne reste plus beaucoup de candidats en lice. La musique du générique donne le ton, il s'agit de la chanson « *For the love of Money* » (Pour l'amour de l'Argent) : un hymne à la cupidité. La personne gagnante est engagée par l'Américain dans une de ses affaires : salaire annuel de 250.000 dollars. Il est donc le maître du jeu. À la fin de chaque émission, il lance aux vaincus (une ou plusieurs personnes) : « *You are fired !* » (Vous êtes viré !) que les crétins d'Amérique et de Navarre ont copié.

Dans sa note à son ambassadeur, Hubert Vigier souligne le fait que toute l'affaire tourne autour de l'ego de l'Américain. Il écrit : « Le jeu se déroule dans un grand traversant de la « Trump Tower » à Manhattan. La famille de l'Américain, sa fille, ses fils, sa femme jouent un rôle épisodique dans l'émission. Il s'agit de montrer la réussite des affaires familiales, et le rayonnement naturel de l'Américain qui fut le maître du spectacle de sa création en 2004 jusqu'en 2010. Après 2010, l'Américain se désengagea, tout en gardant des intérêts financiers dans l'émission jusqu'en 2016. Depuis

l'élection miraculeuse et calamiteuse, le créateur de l'émission Mark Burnet a évoqué la possibilité de monter une suite : *The Apprentice* Maison Blanche... on aura donc, peut-être, une nouvelle version des « Pieds Nickelés en Amérique », la bande finissant sa carrière en triomphe ou en prison. »

Dans cette remarque qui concluait sa note, Monsieur l'Attaché s'avançait beaucoup... mais il ne s'agissait que d'une note à son ambassadeur et non d'une dépêche envoyée au Ministère. Si l'avenir lui donnait raison, il pourrait toujours exhumer sa note et en faire état ; dans le cas contraire, la note resterait dans les fichiers du disque dur d'un ordinateur de l'ambassade à Washington d'où nous l'avons exhumée. Dans un plan de carrière, il faut toujours chercher les stratégies « gagnant-gagnant », et gagnant-perdant si l'on a la certitude de gagner.

Si l'on en croit l'Américain, *The Apprentice* lui aurait rapporté 214 millions de dollars en 14 saisons, ce n'est pas impossible bien qu'il ait tendance à la surenchère, et au mensonge. Toutefois, ces chiffres donnent une idée du monde dans lequel cet homme vit depuis toujours : un monde où la seule expression de la valeur est monétaire. Un monde mort, puisque dans la symbolique de l'inconscient telle qu'elle se voit dans les rêves, l'argent, c'est la matière morte rejetée dans les toilettes : la merde ! La marche à la folie est lisible d'émission en émission : plus de vingt millions de spectateurs en 2004, moins de cinq millions en 2010 (beaucoup en Europe, moyen aux États unis). Outre la lassitude qui gagne tous les spectacles « à la mode », la chute dans l'audience serait due au fait qu'en 2008 l'Américain usa de son émission pour lancer l'idée mensongère que le candidat démocrate Barack Obama n'était pas né aux États-Unis (une personne qui n'est pas née aux États-Unis ne

peut pas devenir président du pays). Par ailleurs, au fil des émissions le délire égocentrique de l'Américain prend pas à pas le contrôle d'une personnalité au narcissisme exacerbé.

Dans ses premières apparitions, on voit un multimillionnaire américain modèle courant de l'époque, vieillissant, mais content de lui (il est né le 14 juin 1946), suant l'argent à grosses gouttes derrière un maquillage rose, et s'exhibant avec plaisir. Il est alors bienveillant avec candidats et candidates. Il est plein de bons conseils et d'empathie dans la mesure où les participants ne heurtent pas son ego et flattent son narcissisme. Puis, entre 2005 et 2008, ça se gâte, la vulgarité et le cynisme s'exposent à répétition. Par exemple en 2005, dans des propos enregistrés et filmés l'Américain se vante d'être une star et en conséquence de pouvoir faire tout ce qu'il veut. À un journaliste d'une chaîne de télévision, il dit qu'il pourrait assassiner quelqu'un au vu et au su de tout le monde et que cela aurait encore moins de conséquences que le double meurtre commis par O.G. Simson. Il se vante de ses succès auprès des femmes lorsqu'il leur met « la main au panier ». En anglais l'expression est très vulgaire : *grab them by the pussy* ! Un mot d'explication en ce qui concerne l'expression française : du XVIe au XVIIIe siècle les femmes des aristocraties européennes portaient autour de leur taille « un panier » : une construction en osier ou en fanons de baleine qui donnait de l'ampleur à leurs robes. « Mettre la main au panier » signifiait donc tâter son contenu ou « les attraper par la chatte » (traduction littérale de « *grab them by the pussy* »). Un peu plus tard ; pendant son émission de télévision, à une candidate qui lui dit qu'elle est honnête, il répond dans un murmure : « quelle idiote ! ». Les propos vulgaires et stupides de 2005, ne seront connus du public qu'en 2016, et deviendront ce qui fut appelé le « *Pussygate* », (sur le modèle du « *Bimbogate* »), en référence au *Watergate* qui avait

abouti à la démission de Richard Nixon. Lors du *Pussygate* l'Américain était en pleine campagne électorale. On crut sa défaite assurée. Il n'en fut rien : par un mélange complexe alliant des batteries d'avocats, des achats de silence, des intimidations de témoins, et, surtout une contre-attaque magistrale centrée sur une conférence de presse des femmes victimes de la boulimie sexuelle de Bill Clinton, l'Américain conforta sa base des exclus de la mondialisation en symbiose avec l'exaspération populaire contre « le politiquement correct ». Il y a là un phénomène extraordinaire, en effet l'Américain est passé à travers tous les orages que son comportement et ses propos hors normes provoquaient. Il y a là une situation étrange que l'on peut essayer de comprendre. Tel est le conseil de Spinoza dans son *Traité Politique* : « Ne pas se moquer, ne pas déplorer, ne pas détester, mais comprendre. » On trouve aussi cette traduction : « Ni rire, ni pleurer, ni haïr, mais comprendre ».

La société des États-Unis d'Amérique est partagée entre un puritanisme de tradition et une pornographie de libre entreprise. Il est vraisemblable que loin d'être séparés l'un de l'autre, ils se nourrissent l'un l'autre pour créer des individus à la libido exacerbée et dérangée. Résultat : les citoyens pataugent dans une société où l'hypocrisie est de moins en moins acceptée, et comme *homo sapiens* a tendance à aimer le prêt-à-penser, l'hypocrisie est remplacée par une idéologie du « politiquement correct » qui est la conséquence d'un mouvement de déconstruction des valeurs traditionnelles de la société américaine, voire occidentale dans son ensemble. Cela aboutit à respecter obsessionnellement et donner pouvoir systématiquement à tout ce qui peut se réclamer du statut de Victime. Victime du pouvoir des dominants. Les dominants de choix sont les Blancs, les mâles blancs dont les « autres » sont les victimes naturelles : les femmes, les homosexuel.le.s, les noirs, les

musulmans, les obèses, les indiens (*Native Americans* est le terme politiquement correct). Si l'on a la chance d'être femme, homosexuelle, musulmane, obèse, noire avec du sang amérindien, c'est le top ! (Note : musulmane et homosexuelle, ça peut poser problème avec la communauté musulmane). Le grand paradoxe est que les doctrinaires des idéologies victimaires et leurs victimes désignées, programmées ou auto proclamées sont des tribus minoritaires dans la population générale (sauf peut-être les obèses). La population générale que l'on appelle le peuple, la nation, américaine, française, anglaise, etc. Il en résulte une révolte profonde qui entraîne « le peuple » à coûte que coûte faire exploser le carcan des idéologies du politiquement correct. Elles dominent la pensée des élites dont les médias sont le fer de lance : séries télévisées, films, interviews d'artistes, journaux, magazines... avec ici ou là quelques îlots de résistance. On assiste, ou l'on est sur le point d'assister à la déconstruction de la déconstruction. Ce qui permet à l'idéologie majoritaire portée par des élites minoritaires de dénoncer le peuple comme « populiste » c'est-à-dire mal-pensant, fasciste selon la doxa de la bien-pensance. À tout dénoncer comme fasciste, on en vient à rendre le fascisme banal, voire « constructif ». L'Américain a été élu en surfant sur la vague de cette révolte, celle des mal-pensants moyens ou riches, celle des pauvres, des déclassés, celles et ceux que le monde globalisé et la robotisation des tâches dans l'industrie et les services a laissés sur la touche, soit entre 47 et 51% de l'électorat étatsuniens. Ceux que les bien-pensants du politiquement correct appellent les « *red neck* », les « cous rouges ». Le terme désignait à l'origine les paysans blancs et pauvres, qui travaillaient la terre exposés au soleil du matin au soir : en raison de leur peau blanche, leurs nuques brûlées au soleil tournaient au rouge. Le terme équivalent en français est « cul terreux » ou

« plouc », dont, en France la version moderne est devenue « ceux qui conduisent un diesel en fumant une clope », « les gens qui ne sont rien »... les gilets jaunes, etc.

Ce point donne une explication politico-sociologique à la victoire de l'Américain. Elle n'est pas suffisante. Si l'on regarde les résultats électoraux, on constate deux faits essentiels : globalement l'opposante à l'Américain, Hillary Clinton, a obtenu quelque trois millions de voix de plus que lui ; pourtant, trois états (Wisconsin, Michigan et Pennsylvanie) ont donné à l'Américain les grands électeurs qui lui ont permis de remporter l'élection présidentielle. Si l'on fait le décompte des voix qui ont permis à l'Américain d'obtenir les voix des grands électeurs de ces trois états, on remarque un déplacement de voix relativement faible en sa faveur (environ 3%). Pour ces trois états, ce sont un peu moins de 80.000 voix qui ont permis l'élection de l'Américain grâce à ces trois états, alors qu'il est minoritaire au niveau national. Minoritaire, certes, mais une minorité proche de 50% : ce qui fragilise toute majorité.

Dans le vocabulaire politique américain, les états qui font basculer l'élection présidentielle sont appelés *swing states* (« états clefs, pivots ou charnières »). La question qui se pose est de savoir si ce déplacement de 80.000 voix (rien par rapport à l'électorat total) peut s'expliquer par d'autres raisons qu'un libre choix des électeurs. On peut dissenter à l'infini sur la notion de « libre choix », et au bout du compte, on se retrouvera face au mystère de la liberté humaine, ce qu'au XVI^e siècle la très chrétienne Marguerite de Navarre appelait le « franc arbitre ». On peut, par contre avoir une idée objective des techniques qui permettent de manipuler le franc arbitre des électeurs lorsque les sondages montrent que l'élection va se jouer au plus près. Sur ce point, le nouvel ambassadeur de la France

récemment nommé par le Président avait envoyé quelques mois après son agrément par le Gouvernement des États-Unis une dépêche en 13 points à son ministre. Le document est un peu long et littéraire (Jacques de Varachdine, un ami de longue date du Président, est un agrégé de lettres modernes connu pour ses ouvrages sur l'œuvre littéraire de Marguerite de Navarre). On peut citer les bonnes feuilles de la dépêche en 13 points de l'ambassadeur :

« 1- Le 23 juin 2016, quelques mois avant l'élection américaine eut lieu le référendum du Royaume-Uni sur le brexit [note Paul Bayleville : la sortie du pays hors de l'Union Européenne]. Tous les sondages avaient montré que le pays était partagé sur cette question. Tel était bien le cas puisque le brexit l'a emporté avec 52% des voix. Soit environ 3% de votants de plus que l'autre camp (1,26 million de voix sur 33,55 millions de scrutins validés) ; avec, de surcroit, de fortes disparités régionales : l'Écosse, l'Irlande du Nord et Londres votant largement, à 60% et plus, contre le brexit. Dans le cas du brexit comme dans celui du basculement des trois états clefs des États-Unis, il ne fait aucun doute qu'il y eut des manipulations particulières de l'électorat afin de l'emporter dans un scrutin dans lequel aucun camp n'avait une nette majorité. »

(suivent quelques considérations qui n'intéressent que le Quai d'Orsay) Puis :

« 3- Tout commence avec une société britannique : « *Cambridge Analytica* ». Cette société vend à ses clients des stratégies dont l'objectif est d'influencer le public en faveur d'un produit, d'un comportement, d'un vote en faveur d'un parti, d'un candidat, etc. Ces stratégies sont élaborées par des mathématiciens, psychologues, sociologues et informaticiens qui accèdent aux données objectives

collectées sur des millions d'individus, le plus souvent à leur insu en utilisant les données recueillies par les GAFAs (Google, Apple, Facebook, Amazon) : tweeter, Skype, Netflix, les cartes bancaires, etc. Les sciences et techniques de l'informatique ont permis d'accéder à ces millions de données personnelles, et d'en faire l'analyse psychométrique afin de développer des stratégies de manipulation adaptées aux profils définis par le client et par sa volonté d'aboutir à l'action qu'il désire. En accédant aux données personnelles de millions de personnes grâce à leurs banques, cartes de crédit, leurs achats en ligne, les sites qu'ils consultent sur le net, etc. Cambridge Analytica a construit le profil psychologique de 87 millions d'individus, y compris un nombre considérable de citoyens des États-Unis d'Amérique. Facebook a joué un rôle particulièrement important dans cette collecte de données personnelles.

« 4- En ce qui concerne le brexit au Royaume-Uni : à partir des données recueillies et du profil établi, des messages ciblés ont été envoyés aux individus les plus susceptibles de voter en faveur du brexit. Ces messages vont dans le sens du profil psychologique de la personne qui le reçoit. Une des variables de chaque profil individuel est la variable « névrotique » : les peurs et les phobies. Ces messages (souvent des intox, *fake news*, mais pas toujours) ne sont lisibles que par l'individu concerné, ils ne peuvent pas être partagés et se détruisent une heure ou deux après avoir été lus. Au Royaume-Uni, on sait que M. Nigel Farage, un maître de la désinformation, a utilisé les services de Cambridge Analytica en ciblant les zones favorables au brexit pour faire la différence : 3% (pourcentage faible ou élevé selon le point de vue dont on se place).

« 5- Il est établi qu'au début de la campagne de l'Américain, Nigel Farage lui a proposé de s'attacher les services de *Cambridge*

Analytica. Nigel Farage a commencé sa carrière dans une banque d'investissements de la City à Londres, il avait donc des contacts d'affaires voire d'amitié avec la famille Trump et ses réseaux. Soit parce qu'il croyait vaincre en se passant des professionnels, soit parce qu'il ne tenait pas à vaincre, soit par radinerie (l'Américain est connu comme mauvais payeur), il refusa d'employer les services de *Cambridge Analytica*.

« 6- Un peu plus tard, lorsque le débat des primaires fut bien engagé, il devint de plus en plus clair que l'Américain serait le candidat des Républicains opposé aux Démocrates au poste de 45^e Président des États-Unis. Il avait fini par battre le candidat officiel du parti conservateur, le sénateur du Texas Ted Cruz. Dans les milieux conservateurs et de droite, en général, cette victoire de l'Américain fut une mauvaise surprise. L'Américain n'était pas crédible et sa campagne organisée par des amateurs manquait de sérieux. Pourtant, son énergie au service de son mépris des élites avait gagné ! Il était celui qui savait parler à cet électorat qui se sentait trahi par les élites traditionnelles : démocrates ou républicains. L'argent des donateurs commença à affluer. C'est alors que ceux que notre informateur appelle « les Pieds Nickelés » sont entrés en scène, et plus particulièrement le national populiste qu'il appelle plaisamment « Ribouldingue ».

«7- Steve Bannon (Ribouldingue) est né en 1953, dans une famille modeste. Son père, ouvrier spécialisé chez AT&T (*American Telephon and Telegraph*) fut en partie ruiné par la crise des *subprimes* de 2007-2008. Il fait des études dans une académie militaire catholique. Puis, il suit plusieurs cursus universitaires (urbanisme, sécurité nationale, et MBA de la *Harvard Business School*). Il commence une carrière comme officier dans la marine des États-Unis. Il quitte la

marine en 1983 et entre dans une banque d'investissement (Goldman Sachs, il n'est pas impossible que ses premiers contacts avec Nigel Farage datent de cette époque). Puis, il crée sa propre banque d'investissement qui se spécialise dans le domaine des médias. Il travaillera plusieurs années en Chine, Shanghai et Hong Kong. Il produira plusieurs films, quelques fictions et de nombreux documentaires, ce qui le conduira à devenir le président exécutif de *Breitbart News*. Un média d'extrême droite, un réseau multiforme qui a des bureaux au Texas, à Londres (Nigel Farage, brexit) et à Jérusalem.

« 8- Lors de la création de *Breitbart News*, son fondateur annonçait que le but de son groupe était la défense de la liberté en général et d'Israël en particulier. Par ailleurs, le même décrivait Steve Bannon comme le « Leni Riefenstahl du mouvement *Tea Party* » (Riefenstahl : la cinéaste préférée d'Adolf Hitler). Il faut ajouter à cela le fait que *Breitbart News* est connu pour ses intox, théories du complot, etc. La philosophie de Steve Bannon dans le domaine des médias est que le monde occidental est passé d'une aire de la persuasion, qui demandait de solides arguments, à une aire de la mobilisation où tous les coups sont permis.

« 9- Défense d'Israël, Leni Riefenstahl, et *Tea Party*, ces mots forment un cocktail étrange. La défense d'Israël n'est pas particulièrement un thème national-socialiste puisque le grand mufti de Jérusalem, Mohammed Amin al Husseini, invité par Hitler en 1941, se mit au service de la propagande nazie en faveur de l'élimination des Juifs de Palestine et d'Europe. Il soutint activement la formation des régiments SS musulmans en Bosnie, etc., etc. Avec Leni Riefenstahl (1902-2003), dont les techniques cinématographiques ont été fortement influencées par Arnold Frank (1889-1974) et son équipe,

on est à la fois dans le talent et totalement dans le national-socialisme, puisque cette cinéaste nazie est l'auteure des plus célèbres films de propagande du national-socialisme. La philosophie de la mobilisation par la conviction a donc ses références.

« 10- Les *Tea Party* sont issus d'une autre histoire et d'un autre type de mobilisation. Le terme désigne l'origine de la révolution américaine contre le Royaume-Uni. En 1773, afin de protester contre les taxes de la Couronne sur les produits livrés dans les colonies par la Marine de Sa Majesté, les Bostoniens jettent à la mer des caisses de thé stockées dans le port de Boston. L'événement est considéré comme le début de la lutte de la colonie américaine pour son indépendance. Depuis 2009, l'expression est utilisée pour désigner un mouvement influent au sein du parti Républicain qui dénonce ce qu'il considère comme les pouvoirs excessifs du gouvernement fédéral : taxes, régulations, immigration, envois de troupes à l'étranger. C'est un mouvement identitaire, souvent xénophobe, isolationniste, à la fois populaire et populiste. Un mouvement beaucoup plus complexe que ses détracteurs libéraux ne l'affirment. Et c'est bien le problème : on trouve dans ce mouvement des néonazis bon teint et des braves gens (comme le père de Steve Bannon) ruinés par la crise des *subprimes* de 2007-2008.

« 11- Le reproche populaire fait au Président Obama par cette classe moyenne déclassée est d'avoir secouru des banques irresponsables qui avaient camouflé leurs pertes (des crédits immobiliers irrécouvrables) en avoirs débités en actions « bidons » : technique utilisée, avec succès, par l'Américain lors de sa quasi-faillite. Lors de la crise de 2007-2008, ces actions pourries ont contribué à la ruine des classes moyennes. Pour compléter cette descente aux enfers des classes moyennes aux États-Unis, on peut ajouter le fait que selon

une étude de l'*Economic Policy Institute* de Washington DC, entre 1978 et 2018 le revenu des patrons des 350 plus grandes entreprises américaines a augmenté de 940 % contre 12 % pour le salaire de l'employé moyen. Quant à Google, grâce à la vente des données collectées sur ses utilisateurs, quelques milliards de personnes, entre 2000 et 2004, le chiffre d'affaires de Google s'est accru de 3500% !

« 12- Il n'est pas étonnant que dans ces conditions, la démocratie étatsunienne soit en crise. Et que les démocraties européennes suivent le mouvement, puisqu'en France notamment, les classes dirigeantes font ce que font les Étatsuniens avec dix à vingt ans de retard. Je précise que « les classes moyennes » constituent la majorité de la population étatsunienne qui avait l'habitude de vivre bien avec l'espérance que ses enfants vivraient encore mieux. Sommes-nous, en France, dans une situation très différente ?

« 13- La démocratie repose sur la parole et la confiance. La parole des médias et des élites n'est plus comprise par une fraction importante de la population en raison d'un manque de vocabulaire dû à une importante migration de populations ne parlant pas l'anglais ou le parlant mal ; ainsi qu'à la faillite du système public d'éducation de ce grand pays. J'ajoute à cela le fait que les élites ont développé un jargon du pouvoir que la population ne comprend pas (chez nous, j'observe le développement d'un français parfaitement ésotérique). La « crise de la parole » est également due au fait que cette parole est jugée hostile au bon sens populaire. J'ajoute à cela le mensonge honteux utilisé par le président Bush junior lors de la guerre en Iraq, une stratégie du mensonge qui semble avoir commencé lors de la guerre du Vietnam... et que le Président a porté à une sorte de perfection. Tous ces éléments se combinent et se renforcent. Il en résulte une perte de confiance du peuple en ses élites.

Je veux terminer cette dépêche un peu littéraire par une anecdote que l'on m'a rapportée. Il y a quelques années, le magnat de l'immobilier qui vient de devenir Président du pays voyageait dans un jet privé avec un de ses compatriotes milliardaires accompagné d'une maîtresse mannequin originaire d'un pays d'Europe centrale. Trump venait d'acquérir le casino d'Atlanta. Il proposa au couple d'atterrir à Atlanta pour leur montrer son casino, géré alors par son épouse d'origine tchèque, Ivana. Le compatriote milliardaire répondit qu'il ne voyait guère d'intérêt à s'arrêter dans cette ville de *losers red neck*. La belle étrangère demanda ce que le terme *red neck* signifiait. Trump répondit : « Ce sont des gens comme moi ; mais moi, je suis riche ! Je ne suis pas un *loser*, un perdant, mais un gagnant ! » C'est ainsi que l'Amérique profonde a trouvé son candidat.

Conclusion de l'Ambassadeur : « C'est ainsi que l'hybris a pris le dessus. Tout le monde doit chanter l'hymne « Trump *über alles in der Welt* ». Le sait-on en France ? Le film préféré du Président serait le chef-d'œuvre d'Orson Wells « Citizen Kane » (1941). L'histoire d'un triomphe financier suivi d'une chute politique et dans tous les domaines essentiels de la vie : amour, amitiés, raisons de vivre... Je ne sais si cet aveu du Président à une journaliste alors qu'il n'était encore qu'un homme d'affaires célèbre fait partie des mensonges publicitaires du personnage, ou s'il livre là un secret d'une personnalité étrange. L'avenir le dira, peut-être. Désormais, je crois que la marche à l'abîme d'un pouvoir qui ne croit qu'en lui-même ne s'arrêtera plus. Mais la grande énigme est de savoir ce qui sera découvert au fond de l'abîme ? » Fin de citation de la dépêche de l'ambassadeur.

Quand le diable veut une âme, il donne tous pouvoirs au corps qui la porte. On perçoit bien à travers cette dépêche la complexité de la

situation actuelle des États-Unis d'Amérique, et du monde... puisque les États-Unis y jouent un rôle majeur. Quelle que soit l'importance de l'Américain qui donne le ton à la Maison-Blanche, il ne faut pas sous-estimer le rôle des Pieds Nickelés. Luc Chabot insiste toujours sur ce point, car en raison des frasques et de la flamboyance égotiste de l'Américain, les médias lui accordent une importance qui, souvent, masque l'essentiel selon Luc Chabot. Pour lui, l'essentiel est ce qu'il appelle « la Révolution conservatrice ». Cette Révolution lui semble essentielle ; et en partie masquée par les extravagances, tweets et déclarations clownesques de l'Américain. Sitôt que les forces qui mènent de conserve avec Trump cette révolution conservatrice auront la certitude que leur révolution est mise en danger par les excès du personnage, il sera balayé. Jusque-là, ces excès font partie du jeu de déconstruction de la déconstruction. Selon Luc Chabot, l'Américain est certes un missile erratique, mais il sait parfaitement où il va. Cela sera-t-il bon pour les États-Unis, cela sera-t-il bon pour le Monde ? Pour l'instant, Dieu seul le sait... peut-être.

Chapitre 3

L'attentat du Bataclan et la mort de Corine avaient tout changé dans la vie de Roger Dulac. Une des manifestations secondaires de cette métamorphose avait été sa perte du goût de l'action politique auprès du Président « En Même Temps ». Le changement n'avait pas été brutal, il avait pris du temps. Le temps d'approfondir son malheur tout en constatant, en même temps, que les attentats du 13 novembre 2015, comme ceux du début de la même année contre Charlie Hebdo ; contre les juifs français, contre les policiers, contre les Français juifs, catholiques, protestants, athées ou agnostiques qui s'étaient succédé depuis plus de dix ans, n'avaient éveillé qu'une molle compassion bien-pensante chez ses compatriotes énarques, politiciens, intellectuels, etc. qui formaient son réseau professionnel et amical. Certes, il y avait eu les habituelles manifestations des premiers jours, les déclarations larmoyantes : *Facebook*, *hashtag* « Je suis Charlie », « Plus jamais ça ! », « Vous n'aurez pas ma haine ! » cierges allumés, fleurs déposées ; et cœurs musulmans psalmodiant « nous sommes les premières victimes du terrorisme ! Halte à la stigmatisation ! Tontaine et tonton »... comptine de la source du crime proclamant son innocence. Comme Yasser Arafat au côté du Président Holland pour protester contre les attentats de novembre 2015. L'Islam et ses prudentes larmes de crocodile quand il n'exulte pas au massacre des infidèles !

Roger Dulac avait fini par penser que le but de ces commémorations hâtives était d'oublier les faits, et non de s'en souvenir pour agir. Petit à petit, ses contacts avec ses connaissances d'avant s'étaient espacés, pour se réduire aux simples obligations professionnelles, qui, elles aussi, lui pesaient de plus en plus.

Ses parents qui vivaient à Saint-Denis ne l'avaient pas aidé dans sa solitude dans l'épreuve. Il en avait été peiné, mais nullement surpris. Ses parents étaient des bobos soixante-huitards qui portaient le même prêt-à-penser depuis plus de quarante ans. Ils vivaient rue du Cygne, à deux pas de la basilique où sont enterrés rois et reines du royaume de France, un des rares quartiers encore propres de Saint-Denis, les ordures y étaient régulièrement ramassées... un coin où il restait des cafés tenus par des musulmans qui n'étaient pas des salafistes, et où les femmes pouvaient encore boire un coup sans se faire insulter, et plus si affinités. Roger avait raconté l'attentat à ses parents, pas en détail, c'était trop tôt... et puis, il savait que son récit les mettait mal à l'aise. Ils enseignaient à l'université de Nanterre, son père : la linguistique avec Theodorov ; sa mère : la sociologie avec Touraine. Pour ses parents les musulmans étaient les nouveaux damnés de la Terre, le nouveau prolétariat et le lumpen qui seraient le fer de lance de la révolution. Étrange conception quand on sait que trente pour cent des jeunes musulmans ne travaillent pas, et vivent soit du paternaliste RMI (Revenu Minimum d'Insertion) remplacé depuis 2009 par le politiquement correct RSA (Revenu de Solidarité Active), soit de trafics divers (drogue, cigarettes), voire des deux. Les attentats mettaient ses parents en contradiction avec leurs idées, en gros, c'était : « la violence est regrettable, mais c'est le cri de désespoir des opprimés » ; ce à quoi, lorsqu'il était adolescent Roger répliquait : « Opprimés, comme les milliardaires musulmans de la Péninsule Arabique ! ». En bons trotsko-marxistes adeptes d'un Staline à la mie de pain appelé Mélanchon, ses parents répliquaient que la contradiction n'était qu'apparente. Formule ésotérique pour Roger. Depuis longtemps déjà, le jeune Dulac pensait ne pas accorder grande importance aux idées de ses parents. Elles lui semblaient à la fois des abstractions et des souvenirs d'enfance, des élucubrations du

passé sans grand lien avec le présent : une « lutte finale » qui avait fini avec l'URSS et ses satellites qui avaient changé d'orbite. Des idées presque innocentes. Mais le présent avait tout chamboulé. Dans l'immédiat, il se refusait à considérer ses parents comme des complices du massacre dont il venait de réchapper, alors que Corine avait été assassinée... pourtant, il ne pouvait pas s'empêcher de voir un lien entre les attentats et les idées de ses parents. Dans sa confusion, il avait essayé de trouver quelque réconfort auprès d'eux en évoquant ce qui était devenu sa réalité : l'assassinat de Corine, sa main dans la sienne, son corps froid, son sourire, sa mort.

Malgré leur lâcheté bien-pensante, ses parents avaient fait ce qu'ils pouvaient, c'est-à-dire pas grand-chose. C'est alors qu'il avait pleinement ressenti sa solitude. Avant, il savait que ses parents n'aimaient pas Corine, elle était trop sauvage, imprévisible dans ses idées et ses comportements... mais pas de gauche, elle se foutait de tout et surtout des idées des gens de gauche. Alors, évidemment, ça ne plaisait pas à ses parents. Après avoir passé une nuit et un jour de deuil dans l'appartement de son enfance, Roger Dulac était parti plus seul que jamais.

C'est peut-être pour cela qu'un groupe de survivants s'était rapidement formé. Ils s'appelaient entre eux « Les Amis du Bataclan ». Ils se réunissaient chez les uns et chez les autres, à la mauvaise franquette, lorsque le mal-être s'emparait d'un survivant ou d'une survivante qui ne parvenaient plus à faire face au malheur et à la solitude. La personne en crise faisait appel aux autres survivants, qui, selon leur disponibilité, intervenaient pour porter secours. Si ces rencontres étaient fortuites, c'est-à-dire dépendantes de l'appel d'un membre du groupe, il y avait un rendez-vous fixe, une fois par mois le troisième week-end, sauf en décembre.

Le groupe formait une structure légère, informelle, sans distinction d'origine, de fortune, d'âge ou de sexe. Le seul point commun était leur survie aux attentats du 13 novembre. Avec le temps, des survivants et survivantes d'autres attentats terroristes avaient rejoint « Les amis du Bataclan ». Au total, cela faisait plusieurs centaines de personnes regroupées en cellules qui communiquaient librement avec leurs membres ou entre elles selon les opportunités. Une vingtaine de personnes formait le noyau dur de cet ensemble informel. Toutefois, la réunion mensuelle était variable dans sa composition. On pouvait ne rien entendre d'un individu pendant plusieurs semaines, voire plusieurs mois - et puis soudain, il lançait un appel de détresse ; ou bien la personne annonçait sa présence à la prochaine réunion mensuelle.

Peut-être parce qu'il avait été le premier à appeler des survivants (les gens du métro de la station Oberkampf), Roger Dulac était devenu le point de ralliement du groupe. C'est lui qui louait l'auberge de la forêt de Fontainebleau qui servait au rendez-vous du troisième week-end. Cette auberge portait un nom aussi ridicule que sa décoration intérieure : « Au Joyeux Chasseur ». Pourtant, l'extérieur ne manquait pas de charme, une ferme à colombages, aux vastes dépendances permettait d'accueillir jusqu'à une vingtaine de clients, seuls ou en couple, dans un cadre bucolique, au seuil de la forêt de Fontainebleau. Toutefois, à chaque rencontre mensuelle, le groupe des « Amis du Bataclan » rassemblait souvent moins d'une dizaine d'hôtes. La décoration intérieure était spéciale, cet adjectif s'applique à quelque chose de mauvais goût mais qui, ici, finissait par être sympathique. Il y avait des boiseries partout, et dans un grand salon un lustre créé par un assemblage d'andouillers de cerfs façonnait une boule hérissée remarquablement hideuse. Une lourde cheminée complétait le décor où s'amoncelaient des sofas, des fauteuils,

quelques tables, le tout très fatigué. Et puis il y avait les chromos accrochés aux murs : des scènes de chasse d'un autre temps : chasse à courre à cor et à cris, à l'affut, aux chiens courants... gibier à poil, à plume, bêtes noires, bêtes brunes, cerfs bramant dans des paysages convenus, faisans et faisanes, natures mortes avec deux bécasses ou lièvre et fusil de chasse... Les chambres, soit au rez-de-chaussée soit à l'étage, étaient à l'avenant... toutefois, les lits étaient confortables et la cuisine goûteuse... sans excès.

L'auberge du « Joyeux Chasseur » était un de ces lieux où l'histoire de France, présente par la force des choses, restait discrète comme dans tant d'autres lieux situés sur le territoire national, ou ailleurs. La forêt de Fontainebleau était une chasse royale depuis le Moyen-âge. Les rois capétiens y avaient fait construire un relais de chasse que François Ier, le frère de Marguerite de Navarre, transforma en château. À bonne distance du château, dès le XVIIe siècle, l'auberge du « Lion d'Or », c'était alors son nom, avait été un important relais de poste où les coches de l'Est et de la Bourgogne s'arrêtaient avant d'arriver à Paris. Pendant la Révolution, les messagers de l'Armée du Rhin y faisaient un bref arrêt pour se restaurer et changer de monture. On raconte même qu'après Waterloo, Napoléon avant « Les Adieux de Fontainebleau »... mais on raconte qu'il a couché et soupé dans tant d'auberges qu'il n'est pas utile de s'attarder à ce récit douteux. Depuis la Révolution qui abolit les chasses royales, l'auberge recevait des chasseurs issus de la bourgeoisie aisée. De plus, sa cuisine était réputée : gibier et champignons. En 1870, les Prussiens avaient occupé le « Joyeux Chasseur » et pillé son mobilier (sauf le lustre), y compris le piano de la cuisine qu'une légende locale disait avoir été utilisé par le célèbre François Vatel (1631-1671). Pendant la Grande Guerre, son patron mobilisé, et, pour la même raison, l'établissement manquant de personnel, « Le Joyeux

Chasseur » était tombé à l'abandon. Une ex-servante de l'auberge, femme d'un braconnier du coin, reprit alors l'auberge qui servit de cantonnement à plusieurs généraux. C'est elle, une certaine Germaine Durand, qui remeubla l'auberge dans les années vingt. Veuve d'un mari mort pendant l'offensive de la Somme, un mari violent qui la battait... . Étrange époque que celle pendant laquelle elle et ses enfants firent fortune. Quant au propriétaire de l'établissement à l'abandon, Jules Grandjean, il avait été tué dès les premières grandes offensives de 1914, mort au champ d'honneur lors de la charge fatale que conduisait le jeune capitaine Charles Péguy. Juste avant l'assaut, Péguy avait rédigé le testament de Jules Grandjean qui léguait le « Joyeux Chasseur » à sa maîtresse, Germaine Durand. Par-delà ces joies ou drames individuels et collectifs, on peut dire que Madame Durand trouva son bonheur dans la guerre, sans elle son destin se serait limité à faire des enfants à un homme violent et à être la maîtresse du propriétaire de l'auberge. Sans entrer dans les ragots de village, on a entendu dire que le dernier né des Durand, décédé en 1998, ressemblait beaucoup à Jules Grandjean... mais aujourd'hui, lors des rencontres du troisième week-end, personne ne songe à tout ça, pas même la petite-fille de Germaine Durand, Solange, qui gère avec simplicité l'auberge familiale où sa grand-mère et sa mère avaient reçu les Allemands pendant toute la période de l'Occupation. Pour des raisons aussi obscures que celles du pillage des premiers, de septembre 1940 au 28 août 1944, les Allemands ont payé leurs séjours au « Joyeux Chasseur » qu'ils quittèrent précipitamment, et sans rien voler. Les chromos accrochés aux murs datent du début des années cinquante, en un temps où le Général de Gaulle se morfondait encore dans son petit domaine de « La Boiserie » (un nom un peu snob donné à un lieu qui traditionnellement s'appelait « La Brasserie »), à Colombey-

Les-Deux-Églises. Imaginons que les de Gaulle aient conservé l'ancien nom « La Brasserie », tous ces fidèles rendant visite au Général à la Brasserie (saucisses, bière et choucroute), ça n'aurait pas fait sérieux. Si ça se trouve, André Malraux n'aurait pas même daigné écrire « Les chênes qu'on abat ».

Ce sont, peut-être, tous ces épisodes réels, ou imaginaires, et bien d'autres encore, qui donnent au « Joyeux Chasseur » son aura particulière.

Lors des premières rencontres, les participants éprouvaient une sorte de retenue. Se savoir porteur d'une douleur de semblable origine suffisait au réconfort que l'on trouvait dans la présence des autres. On confiait au silence la peine que l'on avait à parler de l'essentiel. On parlait de choses sans importance : du temps, de la forêt de Fontainebleau, du château, des peintres de « l'École de Barbizon », des chromos accrochés au mur dont l'aspect compassé prêtait à sourire. Quand le temps était beau, on faisait une promenade en forêt de Fontainebleau. C'est au cours d'une de ces promenades, en septembre, qu'ils découvrirent parmi les chênes une mince ouverture bordée de rochers en grès. Elle formait une aire où l'on pouvait s'asseoir pour écouter une personne parlant assis ou debout sur la dalle d'un rocher parsemé de mousse et de lichen. « Un lieu magique ! » fit remarquer une jeune survivante. Cette étudiante en Lettres de la Sorbonne ajouta « Nous voici partis pour refaire, à notre façon, l'École de Barbizon ». Ce village était en effet à quelques kilomètres de leur auberge. Roger Dulac trouva la remarque insolite, ni lui, ni aucune de ses jeunes compagnes ou compagnons n'avaient le moindre talent de peintre, ou de peintresse à la Rosa Bonheur. Et personne parmi eux n'avait l'idée de jouer les Théodore Rousseau, Corot, Daumier, etc. tous ces artistes aujourd'hui considérés comme

les créateurs de cette étrange école de peintres naturalistes, dite « École de Barbizon » où les « impressionnistes » firent leurs premiers pas en forêt.

En ce début septembre, « Les amis du Bataclan » marchaient dans la forêt de Fontainebleau. Ils étaient cinq à deviser en chemin. C'était une de ces journées d'automne où la lumière du soleil, plus argentée que dorée, est intense alors que les arbres commencent à peine à perdre leurs feuilles dont les couleurs sont d'un vert profond, qui commence à changer. Hormis les gris des grès qui réfléchissaient le vif argent des cieux, l'instant n'offrait pas de couleurs exceptionnelles, rien de ce qu'aurait pu peindre un Sisley ou un Corot, pensa Roger Dulac, toujours un peu cuistre, non par désir de briller mais par naïveté ; d'ailleurs, il se trompait sur ce point. En effet, il existe un tableau de Théodore Rousseau peint en 1850 « Paysage de forêt et soleil » qui décrit assez bien le lieu magique de l'étudiante de la Sorbonne et rend parfaitement la lumière verte et argentée de ce jour de début d'automne ou de fin d'été. Le tableau de Théodore Rousseau est en même temps sublime et inquiétant. L'énergie du silence vertical et latéral des arbres, la puissance des racines, l'abondance têtue de l'univers végétal, la présence de la lumière forte et masquée par le feuillage efficace et fragile, tout donne une impression de vie intense, joies et drames mêlés. Sublime ! et inquiétant comme le signale le petit personnage esquissé en bordure du tableau, une hotteuse lasse, assise sur le sol, tête penchée, son fardeau passe ses épaules. Elle se repose en chemin, immergée dans le sublime de la forêt dont elle ne perçoit, hélas, que la fatigue de sa condition humaine. À l'évidence, le peintre était un disciple de Spinoza. Celui qui considère que « le souverain bien » de l'Homme est de s'unir à la nature dans une vision de la nature qui se confond avec ce que nous appelons Dieu. Idée

considérée comme sacrilège par le rabbinat d'Amsterdam qui « excommunia » Spinoza en 1656 (le terme hébreu est *herem*). Ce panthéisme spiritualisé est une « vision du monde » qui est plus proche du nirvana bouddhiste et du shintoïsme que ce que l'on croit habituellement.

Comme nombre de ses successeurs impressionnistes, le naturaliste Théodore Rousseau était capable de s'unir à la nature dans la lumière pour restituer l'extase que sa vision et son travail lui avaient donnée : Claude Monnet. Rien à voir avec nos peintres nés, grandis, pourris, dans les grandes métropoles qui font des abstractions d'abstraction de leurs névroses de droguistes drogués. On n'arrive plus à distinguer les créateurs des spéculateurs : il suffit qu'un milliardaire achète une œuvre quelques dizaines de milliers d'euros pour qu'un peu plus tard elle en vaille dix fois plus. Parmi le petit groupe qui cheminait sans le savoir dans le tableau de Théodore Rousseau, personne n'avait conscience de vivre un de ces instants qui font la magie du monde... voire de tout l'univers. Une idée longuement mûrie fut exprimée par la jeune étudiante qui s'assit sur un rocher et invita les autres à faire une pause :

- Je vais vous parler du Décaméron de Boccace et de l'Heptaméron de Marguerite de Navarre. Le Décaméron, c'est le XIVe siècle en Italie, un siècle de prospérité des villes et des campagnes, et de catastrophes : guerres, lutte contre l'islam, épidémies. L'Heptaméron, c'est le XVIe siècle en France, la Renaissance, idem : prospérité et catastrophe, guerres, invasions musulmanes... . Bref, c'est comme aujourd'hui.

Les quatre autres l'écoutaient avec un intérêt qui n'était pas feint. Entrés par effraction dans le tableau « Paysage de forêt et soleil » ils étaient assis dans l'aire ombragée. Chacun portait son fardeau

comme la hotteuse discrète de Théodore Rousseau. L'étudiante, Osyle, avait survécu au mitraillage de la terrasse du « Petit Cambodge », rue Alibert à Paris, le 13 novembre 2015 ; Roger Dulac et Dagoucin étaient au Bataclan ; Geburon avait survécu à l'attentat de Nice et Longarine à celui de l'école juive de Toulouse. Ils écoutaient :

- Un peu comme nous : tout commence par une catastrophe. Dans le « Décaméron », en son temps Boccace écrit : « Cette terrible peste qui fit des cruels ravages dans les lieux où elle pénétra ». Aujourd'hui, la « peste verte musulmane » frappe la France. Environ deux siècles après la peste du « Decaméron » (1348), vers 1540 Marguerite de Navarre décrit une inondation qui ravage le Béarn et crée une accumulation de drames : des noyades, des chutes en montagne, des attaques meurtrières de bêtes féroces, et des violences purement humaines provoquant des homicides. N'avons-nous pas, à notre façon, connu cela ?

Après cette dernière phrase, il y eut un silence. On sentit l'émotion qui étreignait la voix de l'étudiante. L'auditoire ne voyait pas où elle voulait en venir, mais il était sous le charme de la conteuse dont ils respectaient la douleur qui l'avait conduite jusqu'à eux. Elle parla enfin :

- Pour Boccace, la peste qui ravage Florence en 1348 n'est pas allégorique, il faut fuir, se réfugier en un lieu que l'épidémie n'a pas encore touché. Sept jeunes femmes et trois jeunes hommes vont ainsi se retrouver à la campagne en un château enchanteur où se trouve un lieu magique que Boccace décrit ainsi : « un endroit du jardin que le feuillage des arbres rendait impénétrable aux rayons du soleil, où la terre était couverte d'un gazon de verdure, et où l'on respirait un air frais et

délicieux ». Pour Marguerite de Navarre, le refuge des survivants est au monastère des Prémontrés à Sarrance, dans le diocèse d'Oloron et dans un pré « qui estoit si beau et plaisant qu'il avoit besoing d'un Bocace pour le dépeindre à la vérité ; mais vous vous contenterez que jamais veu un pareil ». À l'inverse de Boccace on festoie peu chez Marguerite, on va beaucoup à la messe et l'on raconte ses histoires en un lieu ailleurs décrit comme ombragé dans « un beau pré le long du gave » (les gaves sont les rivières et les torrents des Pyrénées). J'admets sans peine que le « Joyeux Chasseur » n'est pas un monastère des Pyrénées, ni un château enchanteur, même si nous ne sommes pas loin de celui de Fontainebleau ! Mais, ici, ne sentez-vous pas la magie des lieux où nous sommes ?

Il n'y eut pas à répondre... la magie était portée par la voix de l'étudiante et par les chants des oiseaux :

- Je vous l'avoue, j'ai un faible pour l'Heptaméron de Marguerite de Navarre. Le grand professeur de la Sorbonne, Jacques de Varachdine (il vient d'être nommé ambassadeur à Washington) nous l'a fait lire, étudier, nous l'a commenté, expliqué pendant toute mon année de Maîtrise.

Roger Dulac se souvint en effet que, conformément à l'usage le Professeur Varachdine avait rendu visite au Président quelques jours avant sa nomination. Très influencé par l'origine monarcho-gaulliste des institutions de la Ve République, le Président avait reçu le Professeur en le saluant d'un « Bonjour, Monsieur le Professeur... et cher ami ! ». L'entrevue terminée, il avait pris congé de son hôte en lui disant : « Au revoir, Monsieur l'Ambassadeur... et cher ami ! ». Par ces formules, en même temps qu'il soulignait son amitié, le Président insistait avec élégance sur sa capacité, selon la Constitution, de

nommer aux plus hautes charges de la République. Il le faisait selon l'usage gaulliste, repris aux coutumes des rois de France. Le Président connaissait le Professeur de longue date, vraisemblablement par l'intermédiaire de Jocelyne, qui avait enseigné les Lettres dans des collèges d'excellence et dont la passion pour la littérature, y compris celle dite « libertine », était connue. Peu au fait de la littérature libertine du XVI^e siècle, hormis Rabelais comme tout le monde, Dulac pensa « on va rire un peu ». Une fois de plus, il se trompait et l'étudiante allait le démontrer :

- Au XVI^e siècle, les aristocrates lisent beaucoup. Ils organisent des rencontres où l'on parlait des livres lus, racontait des anecdotes, etc. Ils ne vivaient pas comme nous qui travaillons et, en général, avons peu de temps pour nous ennuyer. En ce temps-là, le matin les dames vont à la messe ; dans la journée elles filent la laine, brodent, lisent. Après la messe, les gentils hommes vont à la chasse, s'entraînent au maniement des armes, usent de leur droit de cuissage et font des bâtards... c'est ainsi que 40% de la population française de souche possède des briques génétiques qui la rattachent à la haute noblesse, française ou européenne. Maintenant, pensez aux soirées dans les châteaux des gens bien nés : pas de journal, pas de radio, pas de télévision, on dîne puis on s'ennuie. Alors on joue aux cartes, aux dominos, aux échecs, on lit, on fait de la musique, on parle, parfois on danse, et, si l'on a de la culture, on parle selon des règles de parole et d'écoute très civilisées... on pratique ce qui prit le nom « d'art divin de la conversation ». Un art aujourd'hui perdu, qui s'acheva dans les salons des XVIII^e et XIX^e siècles... Je voudrais que nous essayions de le ressusciter.

- Pourquoi cet art s'est-il perdu ?

La question avait été posée à l'étudiante par Monsieur Geburon, un niçois propriétaire d'une pizzeria des Champs Élysée dont une des spécialités était la « pissaladière niçoise » (sorte de pizza, mais garniture d'oignons mijotés dans l'huile d'olive, couverte de quelques anchois). Geburon avait survécu à l'attentat de Nice du 14 juillet 2016. L'étudiante de la Sorbonne avait espéré la question afin de pouvoir donner sa réponse :

- L'art de la conversation demande du temps, et une attention aux autres qui s'expriment dans l'intérêt attendu des propos entendus. Nous vivons l'époque du temps rapide et du « moi d'abord », alors on ne s'entend plus et on ne parle aux autres que pour le plaisir de s'entendre parler. L'art divin de la conversation s'est perdu.

« C'est pas mal vu » répondit Monsieur Géburon avec une nuance d'humour vis-à-vis de l'étudiante bavarde. Toutefois, comme il travaillait plus de treize heures par jour dans son restaurant et n'avait avec ses employés et ses clients que des propos professionnels ou conventionnels, il comprenait l'étudiante. Il n'y avait qu'au « Joyeux Chasseur » qu'il pouvait parler de sa tristesse, et parfois pleurer en pensant au camion zigzaguant qui l'avait effleuré, et à tous les corps brisés, aux enfants, 86 morts et 458 blessés, qu'il avait essayé de secourir. Il ajouta : « Mais quel intérêt trouvez-vous à lire ces vieux écrivains italiens ou français ? »

- Grâce à eux, je me sens moins seule. Et puis... ils me font voyager dans le temps, sans quitter la France ou l'Europe.

« Voyageuse immobile, que rapportes-tu de tes voyages ? » Demanda Longarine, la maîtresse d'école qui enseignait l'histoire et

la géographie aux enfants de l'école juive Ozar Hatorah de Toulouse (quatre morts, un blessé grave lors du dernier attentat de la série de mars 2012 dans le Sud-Ouest) :

- J'en rapporte la certitude que l'extériorisation de la violence a beaucoup changée en Europe, et notamment en France, depuis le XVIe siècle.

Devant l'expression de surprise qu'exprimaient les visages autour d'elle, l'étudiante se sentit autorisée à développer le thème qui lui tenait à cœur et qu'elle avait préparé depuis longtemps. Elle sortit un petit carnet où elle avait noté des citations qui lui semblaient propres à soutenir sa parole. Une parole spontanée quant à l'instant choisi, mais pas en ce qui concerne le contenu de sa pensée. Il faut dire que son nom « l'étudiante » lui avait été donné par Roger Dulac lors d'une de leurs premières rencontres de mutuel soutien, il y a plus d'un an. Elle était encore étudiante en ce temps-là, mais plus pour longtemps, elle venait de passer sa thèse avec le Professeur de Varachdine qui, peu de temps avant sa nomination à Washington, en fera une Chargée de cours à la Sorbonne. Ce qu'elle était à présent. D'où ce rôle de professeur donnant un cours magistral qu'elle tenait en ce jour de début d'automne dans la forêt de Fontainebleau.

- Ma préférence va aux soixante-douze nouvelles de Marguerite de Navarre.

Comme si l'enseignante avait entendu la question que son auditoire se posait mentalement, elle enchaîna :

- La raison en est simple : alors que les nouvelles de Boccace sont des contes imaginés par leurs auteurs, les histoires de Marguerite sont vraies. La reine de Navarre, la sœur de François

ler, insiste sur ce point alors qu'elle s'adresse à ses compagnes et compagnons.

Lisant dans son carnet qui ne la quittait jamais, l'étudiante cita : « Je crois qu'il n'y a nulle de vous qui n'ait lu les cent Nouvelles de Boccace, nouvellement traduites d'italien en français que le roi François, premier de son nom, monseigneur le Dauphin, madame la Dauphine, madame Marguerite, font tant de cas »

- J'abrège le texte, dit-elle, vous avez compris que « madame Marguerite » c'est notre auteure, c'est Marguerite de Navarre, née Marguerite d'Angoulême en 1492, dite aussi Marguerite de Valois, puis Marguerite de France après que son frère François est devenu roi de France (François 1^{er}) et fait d'elle la duchesse de Berri, en 1517... je reprends ma citation : « J'ai deux dames dessus nommées, avec plusieurs autres de la cour, qui se délibérèrent d'en faire autant » et là j'insiste dit l'étudiante : **« en faire autant, sinon en une chose différente de Boccace : c'est de n'écrire nulle nouvelle qui ne soit véritable histoire »**. Et Marguerite de Navarre enfonce le clou : **« Et promirent les dites dames et monseigneur le Dauphin avec d'en faire chacun dix et d'assembler jusqu'à dix personnes qu'ils pensaient plus dignes de raconter quelque chose, sauf ceux qui avaient étudiés et étaient gens de lettres ; car monseigneur le Dauphin ne voulait que leur art y fut mêlé, et aussi de peur que la beauté de la rhétorique fît tort en quelque partie à la vérité de l'histoire »**.

Ayant achevé de lire ses textes, l'étudiante dit :

- Ne sommes-nous pas « dignes de raconter quelque chose » ? N'avons-nous pas tous une vérité à dire ? Et « sans faire tort en quelque partie à la vérité de notre histoire ».

C'est ainsi que tout commença. Roger Dulac fut séduit par l'idée sans pouvoir expliquer l'origine de son engouement. Il était coutumier de ce type de savoir qu'il appelait « l'ignorance qui sait ».

Il y a une dizaine d'années, plus peut-être, il avait lu le livre d'un Anglais qui enseignait la philosophie à Manchester (en fait, il s'agissait d'un Juif hongrois venu en Angleterre dans les années trente), Michael Polanyi. Le titre du livre était « *Personal Knowledge* » (« Savoir ou Connaissance Personnelle »), il en avait conservé quelques idées qui guidaient sa vie sans qu'il en eût toujours pleinement conscience. Par exemple, en politique il pensait que des acteurs **libres de s'organiser à leur guise** trouveront toujours un ordre spontané dans une situation considérée comme chaotique. C'est là un des fondements de la pensée libérale. Ce que les Français, bien que peu portés au libéralisme, connaissent bien et qu'ils appellent « le système D » (D pour Démerde). Si l'on veut faire dans le grandiose, on prendra l'exemple de Michel-Ange qui à coups de marteau et de ciseau libère l'œuvre d'art cachée dans le bloc de marbre... ou l'écrivain, qui trace son chemin dans le chaos des mots et des choses inconnues et connues des mots. À l'instar du même créateur d'idées lumineuses, ce Michael Polanyi, Roger était convaincu que nous avons deux types de connaissances : les connaissances factuelles, que l'on peut acquérir par accumulation de faits objectifs et subjectifs, par les voies ordinaires de l'enseignement (écoles, etc.) ; et les connaissances tacites qui se révèlent en nous par l'imitation d'un exemple séduisant, par une expérience concrète où l'on prend plaisir ou non, par un événement, qui nous révèlent un

affect (un goût, une capacité d'action et de penser que nous ignorions) et qu'un enseignement théorique ne saurait transmettre. De là les différences parfois considérables entre les individus de classes et de civilisations semblables ou différentes : les enfants imitent spontanément ce qui se fait autour d'eux. C'est ainsi que faire d'un jeune musulman un homme qui spontanément respecte les femmes qui ne sont pas sa mère ou sa tante est difficile, surtout si de surcroît elles ne sont pas musulmanes. Dans la vie réelle, ces deux savoirs se combinent et, plus ou moins, s'harmonisent dans la personnalité. Toutefois, le savoir tacite est de tous le plus mystérieux et nul n'en connaît les limites dans le bien et dans le mal. L'exemple le plus simple de ce type de savoir ignoré est la pratique du vélo. Vous pouvez enseigner à un enfant toutes les lois de la dynamique, la gravitation, etc. ça ne lui servira à rien pour rouler sur sa bicyclette. Montrez-lui le mouvement, mettez-le en selle, donnez-lui un peu de vitesse, de soutien, des encouragements... et c'est parti ! Il en est de même avec un bourreau débutant qui ne sait pas comment s'y prendre. L'étudiante venait de mettre Roger Dulac en selle sur son vélo.

Les autres ont réagi selon leur personnalité propre. Dagoucin, un militaire, il avait le grade de capitaine et travaillait à la DGSI (la Direction Générale de la Sécurité Intérieure). Lors de la nuit du Bataclan, il avait fait l'expérience de l'impuissance du soldat sans arme face à la violence de civils armés. Il pensa que l'histoire des autres pourrait l'aider à comprendre son trouble tout en l'aidant dans son travail à la DGSI. Monsieur Geburon, le restaurateur parisien, le Niçois qui avait vécu l'horreur du 14 juillet à Nice se dit qu'il aimerait parler de ce qui avait bouleversé sa vie et dont il ne parlait à personne. Quant à Longarine, elle ne parvenait pas à sortir du deuil des deux enfants et de l'adolescente de son école assassinés

pour la seule raison qu'ils étaient juifs. Elle pensa qu'écouter les autres l'aiderait à comprendre que les Juifs n'étaient pas aussi seuls qu'elle-même se sentait depuis l'attentat. C'est elle qui prit la parole pour demander à l'étudiante :

- Tu dis que la violence a beaucoup changé en France depuis le XVI^e siècle. Que veux-tu dire par là ?
- Très simple. Il suffit de lire les récits de l'Heptaméron. La violence est partout : on tue sans remord, les manants et les valets se noient ou sont dévorés par les bêtes féroces sans porter à conséquences, la mort et le meurtre font partie des actes de la vie, surtout chez les nobles : le mari tue l'amant de sa femme, la femme tue son mari ou son amant, les bandits des chemins assassinent et se font assassiner ; si leur honneur est en jeu, les nobles se provoquent en duels qui déciment la noblesse française... sur les soixante-douze histoires contées par Marguerite de Navarre, plus de la moitié évoquent un ou plusieurs meurtres. Les autres critiquent les moines et les clercs aux mœurs dépravées.
- Si l'on exclut le duel qui n'est plus dans les mœurs, la violence n'est-elle pas aujourd'hui obsessive dans les romans policiers ou d'épouvante, les séries télévisées ou les films dont les effets spéciaux esthétisent une violence extrême ?
- Mais tout à fait ! mais une grande, très grande différence : Marguerite de Navarre insiste sur la vérité de ses histoires. Nos producteurs de scènes sanglantes insistent, le plus souvent, sur leur caractère imaginaire. Lire l'Heptaméron nous donne une idée exacte des violences pratiquées parmi les gens aisés dans la France du XVI^e siècle. Considérer que les violences mises en

scène par les auteurs contemporains sont l'image exacte de nos vies quotidiennes serait une idiotie. Avant les attentats musulmans, nous vivions comparativement dans des sociétés paisibles.

- Est-ce pourquoi les gens s'en foutent de ce qui nous est arrivé ?
- Peut-être... désir de croire que ces événements sont exceptionnels, qu'ils ne changent pas la nature paisible de nos vies.

« La violence est pourtant ce que nous avons vécu », dit le Niçois. Il regardait le rocher gris et plat sur lequel il était assis, dont l'image, soudain, l'avait précipité sur l'asphalte ensanglanté de la Promenade des Anglais, où en vain, il essayait de secourir des morts broyés par un camion islamisé. Le camion n'était pas conduit par un homme, mais par le Dieu du Coran en personne, dont l'homme musulman, selon la promesse faite dans la sourate 8, « Le butin », n'est que le fidèle serviteur :

17 [Croyants !,] vous n'avez donc point tué [ces Infidèles], mais [c'est] Allah [qui] les a tués. Tu n'as point visé quand tu as visé. C'est Allah qui a visé afin de faire éprouver aux Croyants une faveur [venue] de Lui. Allah est audient et omniscient. (Coran, sourate 8, traduction Régis Blachère)

- En un mot, ou l'homme est un musulman fidèle qui suit le Coran et il est un assassin ; ou il ne suit pas le Coran, ne tue pas les infidèles, et il est un apostat condamné à mort par les fidèles. À partir du moment où, selon la théologie musulmane, le Coran est parole divine, il n'est pas facile d'échapper à l'idéologie totalitaire la plus parfaite inventée par l'espèce humaine.

C'est le lieutenant de la DGSI, spécialiste des groupes terroristes musulmans, qui venait de faire la citation et son commentaire. Monsieur Geburon répondit :

- J'ai vu plusieurs musulmans parmi les victimes, même des enfants...
- On a eu le même problème au XIIIe siècle lors de la croisade contre les Albigeois.
- Pardon ?
- Dans la ville de Béziers, en 1209 la population était très mélangée, il y avait autant d'albigeois que de bons catholiques. Les croisés qui venaient de prendre la ville ne savaient pas que faire, alors ils demandent conseil au légat du pape, un dominicain je crois, qui aurait répondu : « Tuez-les tous, Dieu reconnaîtra les siens ».
- Comme quoi chez nous aussi on sait massacrer religieusement.
- Ne compare pas le XIIIe siècle avec le XXIe !
- Mais... finalement quel rapport avec les Arabes aujourd'hui ?
- Je viens de citer le Coran. Les musulmans mènent la guerre sainte contre nous. Selon les commentateurs reconnus ou autoproclamés du Coran, les victimes musulmanes appartiennent à deux catégories : les croyants et les renégats. Les croyants, victimes collatérales sont des martyrs au même titre que les soldats de Dieu morts au combat, ils vont au paradis ! Les renégats méritent la mort, ils vont en enfer ! C'est simple. De plus, je ne suis pas certain de la sincérité d'une famille musulmane qui, interviewée par un journaliste, commente la mort de son enfant... quelque chose sonne faux,

comme un acte de propagande, pour dire que les musulmans étaient aussi des victimes. Brouiller les pistes, créer de la confusion !

« Eux, le bien ; nous, le mal ! Que Dieu nous protège de la simplicité musulmane ! » s'écria le Niçois à la pensée confuse, mais qui depuis l'attentat de Nice avait retrouvé la foi simple de son enfance. À l'inverse de Geburon, Dagoucin, le capitaine de la DGSI, n'avait jamais été religieux, et ce n'est pas ce qu'il avait vécu au Bataclan qui aurait pu changer son attitude :

- S'il y a un Dieu dans tout ça, ce n'est pas en ne faisant rien contre ses fous qu'il nous protégera. D'autant que ces fous nous massacrent au nom d'un Dieu silencieux dont ils se font les interprètes. Je n'ai pas entendu Dieu protester contre eux ! Si Dieu existe, c'est donc à nous qu'il ordonne de combattre ceux qui tuent en son nom. S'il n'existe pas, c'est la même chose : il faut se mettre au travail ! N'avons-nous pas ce proverbe qui dit : « Aide-toi, le Ciel t'aidera ! »
- Penses-tu que raconter nos histoires sera une bonne façon de combattre, de nous aider, d'aider la France?

Demanda Roger Dulac toujours confus et que cette série de dialogue avait ramené aux affaires politiques. « Certainement, répondit le capitaine, puisque les Français dans leur ensemble, passé l'instant de stupeur, refusent de considérer que notre civilisation est en guerre contre l'Islam ». Dulac pensa à ses parents et au Président « En Même Temps » qui, à certains égards, vivaient tous dans la même illusion paisible. Non que le Président soit un adepte de la révolution prolétarienne mondiale, ce fantasme familial, mais il était convaincu qu'en dépit des difficultés l'Islam était soluble dans la

République... sans penser que la France est plus que la République. L'attentat du Bataclan avait convaincu Dulac du contraire : la République était soluble dans l'Islam. Et la France ? À chacune de nos demi-mesures, les musulmans devenaient plus agressifs, et plus nombreux. En raison de son poste à l'Élysée, Roger Dulac lisait certains rapports des préfets des régions de France les plus exposées à l'invasion musulmane : les villes de l'Est, du Nord, et du Sud méditerranéen. Les résumés qu'il faisait pour le Président, sans être bien-pensants, étaient mesurés au sens où il évitait ce que la pensée dominante du moment appelait « l'amalgame ». Il savait que le Président, originaire d'une ville du nord-ouest où il y avait peu de musulmans, n'était guère sensible à cette question qu'il jugeait secondaire dans la France abstraite et confortable dans laquelle il avait grandi et étudié. La même que celle de Roger Dulac... mais Roger était au Bataclan, et Corine est morte.

Chapitre 4

En ce début septembre, les jours étaient encore longs ; toutefois, dès six heures, surtout dans la forêt la fraîcheur et l'humidité remontaient du sol et tombaient des frondaisons. Sur le chemin du retour, les cinq survivants d'attentats firent des suppositions à propos de qui, en premier, raconterait son histoire vraie pour jouer le rôle d'un des dix personnages conteurs d'histoires de Marguerite de Navarre... ou de ceux de Boccace revisités par la nécessité de ne dire que la vérité. Ils ne parlaient pas seulement d'eux-mêmes, certains évoquaient des victimes qu'ils connaissaient soit pour être venus à leur secours un jour ou un soir de déprime, soit parce ces victimes avaient répondu à leur propre appel à l'aide. Les propos échangés permettaient de comprendre que grâce à internet le réseau des « Amis du Bataclan » était vaste et couvrait toute la France, voire au-delà. Dans le débat, on ne donnait pas de nom. C'était une des règles des « Amis du Bataclan » : se donner dans la conversation et les courriels un nom d'emprunt. Pas nécessairement dans un souci de secret, mais pour favoriser le dialogue et une sorte de détachement par rapport à une identité officielle de victimes reconnues par les « autres », et par le gouvernement français.

Volonté de prise en charge de sa souffrance, le récit fait aux autres survivants, sous un nom factice, permettait pour un instant d'échapper au statut de victime : être à la fois soi et autre est une façon de tenir le malheur à distance. On aura remarqué que dans ces pages, hormis Roger Dulac et Corine, ainsi que celle que l'on appelle

« l'étudiante » et qui avait reçu le nom d'Osyle, la sage moraliste de l'Heptaméron ; les autres victimes survivantes portent des noms issus du Décaméron et de l'Heptaméron : Dagoucin, le militaire ; Geburon, le Niçois ; Longarine la maîtresse d'école de Toulouse. Il en sera de même pour toutes les histoires vraies qui vont nous être contées.

À l'auberge du « Joyeux Chasseur », dans le grand salon austère face à la cheminée la discussion se poursuivait. La propriétaire de l'auberge, Solange, la petite-fille de Germaine Durand, était pingre selon certains fournisseurs, économe selon d'autres. Pour économiser le bois de chauffage, elle n'avait pas allumé la cheminée en dépit de la fraîcheur de la pièce. La fraîcheur jouait le rôle des arachides trop salées offertes dans les bars prétentieux, elle forçait à la consommation : cognac, whisky, eaux minérales, sodas, et boissons chaudes. Il serait faux d'en déduire que l'auberge du « Joyeux Chasseur » était un lieu où le client était mal accueilli, pas du tout ! Si la gestion était stricte, et le salon frais en cette saison, l'accueil était toujours chaleureux et le séjour plaisant pour un coût raisonnable. Solange avait la satisfaction de sa clientèle à cœur, les chambres étaient propres, le service simple, mais efficace. En ce jour de septembre, les hôtes, des habitués pour certains, se sentaient à l'aise et les conversations allaient bon train. C'était du genre : « Je connais une personne de la région Rhône-Alpes qui.. » « J'ai parlé avec un Espagnol de Barcelone... » où « Une fille de Marseille, à la gare Saint-Charles... », mais aucun des hôtes de ce jour n'avait l'idée ou le courage de se lancer dans sa propre histoire.

Longarine avait peu participé au débat. Elle s'était contentée de boire son thé, de répondre par oui ou par non aux questions qui commandaient ces réponses et de rester silencieuse le reste du

temps. C'est pourquoi tous furent surpris lorsqu'après avoir posé sa tasse elle déclara :

- Je vais raconter mon histoire. Selon la règle que nous venons d'établir, elle sera vraie. Et s'il m'arrive de ne pas dire la vérité, ce ne sera pas de ma faute, mais celle de la complexité des événements dont je vais parler. Cependant, je peux vous assurer que tout ce que je dirai sera bel et bien **ma** vérité.

Ainsi commence l'histoire de Madame Longarine :

« Je suis née à Toulouse, je ne vous dirai pas mon âge. Je suis la première dans notre famille à être née en métropole. Toute leur vie mes parents ont dit « la Métropole ». Je crois qu'aujourd'hui on ne dit plus « la métropole » qu'en Corse où j'ai de la famille et peut-être aux Antilles et dans l'Océan Indien... . En fait, je crois que les Corses, eux, ils disent « le continent ». Avant moi, tous les miens naissaient à Constantine, en Algérie. Ma mère et mon père, mes oncles, tantes et cousins m'ont toujours parlé de Constantine. Je n'y suis jamais allée, mais le récit tant familial que communautaire, les photos de ma famille et nos petits films en double 8 et super 8 m'ont tellement impressionnée que j'ai parfois l'impression d'avoir vécu plus longtemps à Constantine qu'en France. Ce n'est pas vrai, mais on ne contrôle pas ces choses-là. Nous sommes des juifs séfarades, comme tous les Juifs qui vivaient en Afrique du Nord. Mais les juifs ashkénazes qui vivent en France nous ont quelque peu « ashkénazés ». Nous étions plus de 40.000 à Constantine, nous étions la plus grande communauté juive d'Afrique du Nord. Nous étions là depuis le Moyen-âge, venus d'Espagne... mais certains disent que le premier noyau de la communauté est venu de Palestine après la destruction du temple de Jérusalem par les Romains au 1er siècle, et même peut être encore plus tôt. Enfin... nous étions là

avant l'arrivée des armées musulmanes au VIII^e siècle et celle des Français en 1830. L'arrivée des Français a été une libération pour nous en Algérie. Depuis la conquête musulmane, nous étions sous le régime d'*apartheid* du système turc fondé sur le Coran qui est rempli d'insultes à notre égard, sans oublier les chrétiens (à croire que les chrétiens ne sont qu'une secte juive !) : nous étions tous des *dhimmis*, c'est-à-dire des êtres juridiquement inférieurs aux musulmans, comme les chrétiens. Nous vivions dans un système discriminatoire, si nous avions la chose nous n'en avions pas le nom moderne. Comme aujourd'hui, il n'y avait plus de chrétiens en Algérie où pourtant un des « Pères de l'Église », saint Augustin, avait été un évêque de la colonie romaine christianisée à partir du III^e siècle. Les chrétiens qui vivaient en Algérie étaient des esclaves ou des otages capturés par les Turcs. Jusqu'au début du XIX^e siècle, Alger était un grand marché aux esclaves (Ils étaient capturés en mer, sur les côtes nord de la Méditerranée, l'Europe, et en Afrique noire). Dès 1830, les Français ont aboli et le système des *dhimmis*, l'*apartheid* local ; et l'esclavage, en 1846. Paradoxalement, l'abolition de l'esclavage par les Français a favorisé les conversions à l'islam en Afrique noire. Quant à l'abolition du système des *dhimmis*, c'est certainement une des raisons pour lesquelles les Juifs ont rapidement accepté la présence des Français, alors que les musulmans s'y sont opposés : plus d'esclaves et plus de juifs à imposer et discriminer. Globalement, ce choix de la communauté en faveur de la France ne s'est jamais démenti. Je crois qu'il était porté par l'esprit français, exprimé dans la Déclaration des droits de l'homme et du citoyen du 4 août 1789, qui, pour les Juifs de France, s'était concrétisée par le décret du 28 septembre 1791, qui devient loi lorsqu'il est ratifié par Louis XVI, le 13 novembre 91. Par cette loi, les Juifs de France deviennent des citoyens français. Je crois que ce fut le dernier acte constitutionnel du

roi. Ce décret de 91, mis en œuvre par Napoléon, va changer le sort des Juifs dans toute l'Europe, sauf en Russie et en Pologne. Lors du retour de la République, en 1870, l'Assemblée a voté le décret Crémieux qui proclame : « Les israélites indigènes des départements de l'Algérie sont déclarés citoyens français ». Un musulman pouvait aussi devenir Français, mais seulement à 21 ans révolus et à sa demande librement exprimée. En fait, il y eut des musulmans qui devinrent français, mais peu, soit que l'administration française d'Alger ne les encourageât pas, soit qu'il y eût peu de volontaires... les deux sans doute. L'histoire de la France en Algérie est compliquée. Je ne suis pas favorable à l'idéologie coloniale, la défendre aujourd'hui serait un anachronisme sans intérêt, mais je constate que si toutes les colonisations ont échoué, celle de la France en Algérie est celle qui s'approcha le plus de la réussite... un écrivain algérien de langue française, dont j'aimais les livres, un musulman berbérophone, Mouloud Mammeri je crois (1917-1989, mort dans un accident de la route suspect), a reproché à la France d'avoir abandonné les Algériens « au milieu du gué ». Alors, évidemment, les Algériens d'aujourd'hui ne savent plus de quel côté aller. Je vous raconte tout ça pour vous donner le contexte de mon histoire vraie, elle se confond avec celle de mes deux pays, la France et l'Algérie... . Nous étions donc des citoyens français à part entière depuis 1870... Malheureusement, le 7 octobre 1940, le gouvernement de Vichy a abrogé le décret Crémieux ; puis, le 30 il a promulgué ses lois sur le statut des Juifs qui se sont immédiatement appliquées aux trois départements français en Algérie. Selon les historiens que j'ai pu consulter, environ 10% des Juifs d'Algérie furent envoyés en camps d'internement et camps de travail où ils retrouvèrent des communistes et des républicains espagnols. Toutefois, aucun ne fut livré aux Allemands, et mes parents n'ont pas été inquiétés à

Constantine. Mon père tenait un petit café près de la mosquée Sidi Lakhdar où tout le monde se rencontrait ; je veux dire les juifs, les musulmans et quelques Français. il n'y a pas eu de *Shoah* en Algérie française. D'ailleurs, comme en Métropole les Juifs ont joué un rôle non négligeable dans les mouvements de résistance, et notamment lors du débarquement allié de novembre 1942 en Algérie. Ce sont les Américains, qui, après l'amiral Darlan (assassiné par les gaullistes ?), ont mis le général Giraud et le gouverneur Peyroudon à la tête de l'Algérie. Tant que le général Giraud dominait en Algérie, l'antisémitisme de Vichy resta dans les lois (que les Américains ne respectaient pas), mais sitôt que le général De Gaulle prit le pouvoir, le décret Crémieux s'appliqua à nouveau. Les Juifs, les chrétiens, bref les « Pieds noirs », tout comme les musulmans d'ailleurs, s'engagèrent en masse dans la nouvelle armée française qui participa à la libération de la Tunisie, puis à celle de l'Italie, et de la France. En 1945, à Sétif et dans le Constantinois, il y eut des manifestations de nationalistes algériens (d'après mes grands-parents, dès 1943, le Constantinois ressemblait à ce que nous avons en France aujourd'hui). En tout cas, les manifestations du 8 mai 1945, pour fêter la victoire, se passent mal. Il y a des massacres d'Européens suivis d'une répression féroce. Puis, de 46 à 52, c'est calme... puis il y eut ce que l'on appela en France « les événements » : la guerre d'Algérie. Elle commence le 1er novembre 1954 par une attaque de la caserne de Batna et l'assassinat d'un dignitaire musulman profrançais accompagné d'un couple de jeunes instituteurs venus de la métropole pour enseigner dans une école chaouia des Aurès. Ils sont assassinés pendant leur voyage en autocar entre Constantine et Batna. La guerre s'achève en mars 1962 par les accords d'Évian suivis du référendum d'autodétermination largement remporté par les indépendantistes algériens. La guerre d'Algérie est une guerre

étrange, militairement gagnée par les Français et politiquement gagnée par les indépendantistes algériens. C'est une guerre moderne, à l'image de celle d'aujourd'hui, car c'est une guerre qui oppose des conceptions du monde : celle des Français, celle des musulmans. Dans le passé, on se battait pour un territoire (les Romains contre les Gaulois), une question d'héritage (la guerre de Cent Ans entre les rois de France et d'Angleterre), une religion (catholiques et protestants, musulmans contre tout le monde), une idéologie (nazisme, communisme). Aujourd'hui on se bat pour imposer sa conception du monde : celle de l'Orient musulman s'oppose à celle de l'Occident, car l'islam est plus qu'une religion, c'est une conception du monde. Les conceptions du monde sont soit compatibles soit incompatibles... aujourd'hui, la seule conception du monde qui n'en accepte aucune autre est celle des musulmans. Pourtant, en Algérie, les conceptions du monde n'étaient pas aussi rigides que l'on croit, et nous les Juifs nous étions un pont entre les Arabes et les Français. Dans la mesure où les peuples musulmans sont sous la domination d'un peuple qui n'est pas musulman, l'islam se tient tranquille, il est quiétiste ; mais sitôt qu'il devient dominant sur l'ensemble des populations, l'islam montre ce qu'il est vraiment : un système totalitaire. Tant que les Français gouvernaient l'Algérie, l'islam était accommodant, séparé, mais tolérant, voire coopérant avec les Français qui étaient admirés. Constantine est une ville bâtie des deux côtés d'un abîme profond que l'on appelle les gorges du Rummel. Les Romains, puis les Français avaient construit des ponts sur l'abîme... les Algériens ont détruit les ponts, ils ont choisi l'abîme. Je peux même vous dire le jour où ils ont fait ce choix : le 22 juin 1961, lorsqu'un musulman armé d'un revolver muni d'un silencieux a assassiné Raymond Leyris au marché entre la synagogue et la mosquée. Le silencieux de l'arme est important, il prouve que

l'assassinat de Cheik Raymond est un meurtre politique, pensé, préparé : un silencieux n'est pas un objet facile à trouver. Raymond Leyris est un Juif d'adoption - si l'on peut dire. Son père est Juif mais sa mère est une Bretonne. Selon certains rabbins orthodoxes Raymond Leyris n'est pas Juif : nous aussi, nous avons nos « radicaux », mais ils ne tuent pas, ou peu. Toutefois, Raymond a été élevé dans la religion juive et dans la tradition musicale de la musique juive andalouse, le *malouf*, qui est une culture spécifique... une forme de spiritualité musicale. À Constantine, et même dans toute l'Algérie, Raymond Leyris est considéré comme un maître du *malouf*. Or cette tradition musicale est partagée par les juifs autant que par les musulmans, d'ailleurs le surnom de Raymond Leyris était « Cheikh Raymond ». En ce temps-là, un mariage juif ou musulman ne se concevait pas sans un orchestre de *malouf*. Que l'orchestre soit celui de Cheikh Raymond, qu'il dirige et qui compte des musiciens juifs et musulmans ; ou que l'orchestre interprète des morceaux découverts ou recomposés par celui qu'un de ses jeunes musiciens, Enrico Macias (il deviendra son gendre), appelle affectueusement « Tonton Raymond ». Le rayonnement de cet homme est extraordinaire ! Mes parents me disaient que « Maître Raymond » était l'expression de leur art de vivre. Je n'ai pas connu cela, mais les poèmes chantés d'Enrico Macias, musicien, élève et gendre de Raymond Leyris, donnent une idée de ce que fut cet « art de vivre », certains livres d'Albert Camus le disent aussi. Dans les semaines qui ont suivi le meurtre de Tonton Raymond, les 40.000 Juifs de Constantine et tous les chrétiens, ou presque, ont quitté la ville et sont venus se réfugier en France ! C'est difficile à comprendre, mais, voilà, Cheikh Raymond était le pont sur l'abîme... c'est le 22 juin 1961 que, sans le savoir, sans nécessairement le vouloir, l'Algérie a choisi l'abîme. En juin 1961 les juifs et les chrétiens d'Algérie, les « Pieds noirs », savent que le

général de Gaulle veut accorder l'indépendance à l'Algérie. Dans ma famille, on a su que l'indépendance allait venir dès décembre 1960, après le voyage en Algérie du général de Gaulle. On s'est dit : « Après tout, pourquoi pas ? », mais le meurtre de Cheikh Raymond nous a dit que ce qu'il y a de pire chez les musulmans va l'emporter. Alors que même les émeutes antisémites de 1934 ne nous avaient pas chassés, pas plus que celles de 1945, et 54... en 1961 nous sommes tous partis. Il faut dire que les Juifs de Constantine étaient bien renseignés sur la situation en Algérie. Le capitaine David Galula, un Juif de Tunisie, avait de la famille chez nous. Le capitaine Galula avait étudié en Chine la guérilla des communistes de Mao Tse Tong, il parlait le chinois, il avait formé les agents français des services antiterroristes. On savait des choses... on savait qu'un élève du capitaine Galula, le capitaine Léger, avait réussi à tromper les chefs de plusieurs wilayas (groupes armés terroristes opérant dans le *bled* : la campagne, les montagnes). Il leur avait fait croire qu'il avait des espions parmi eux, ce qui était faux. Les chefs des wilayas, souvent des paysans incultes et brutaux, ont torturé à mort les suspects, souvent des jeunes gens instruits, nationalistes ou communistes, venus des villes. Sous la torture, jeunes gens et jeunes filles ont dénoncé n'importe qui, que les terroristes ont torturés à leur tour... résultat, en 1961, les wilayas du *bled* s'étaient largement autodétruites. Il ne restait que le pire, les groupes armés qui s'étaient réfugiés à l'abri des frontières, en Tunisie et surtout au Maroc avec Boumediene et sa clique. C'est à eux que de Gaulle a donné le pouvoir ! Mes parents et, je crois, toute la communauté ont pensé : « Puisque de Gaulle veut leur accorder l'indépendance, puisqu'ils ont été capables de faire ce qu'ils ont fait à leurs compatriotes musulmans, ce qu'ils nous feront à nous juifs et chrétiens sera encore pire ». Alors ils sont tous partis ! Ils ont eu raison ! Le 5 juillet 1962,

après le référendum, à Oran où les Français juifs et chrétiens étaient presque aussi nombreux qu'à Constantine, le FLN a massacré des juifs et des chrétiens pour faire fuir les survivants. L'armée française avait ordre de ne pas intervenir... afin de ne pas rallumer la guerre... qu'elle aurait gagnée ! Nous, à Constantine, à partir du moment où nous avons compris que pour De Gaulle l'Algérie n'avait jamais été, et ne serait jamais la France, nous avons prévu le nettoyage ethnique de l'Algérie. On peut dire que le meurtre de Cheikh Raymond nous a sauvés de ce qui nous serait arrivé en 1962... ou plus tard : pendant la période de la seconde guerre civile algérienne de 1991 à 2002, où ils se sont massacrés entre eux, plus de 150.000 morts, ils ont achevé leur nettoyage ethnique : l'assassinat des derniers Français, juifs ou chrétiens... les moines de Tibbirine, des trappistes, vous en avez entendu parler ?

Il y eut des réponses imprécises à propos du massacre de ces moines de Tibbirine. Bien qu'il soit le sujet d'un film admirable de Xavier Beauvois : « Des hommes et des dieux » (2010), l'affaire datait de dix ans et en France la tendance était à l'oubli. L'Algérie était un pays sans prestige, source de problèmes et de migrants arrogants. Un pays dont l'unité reposait sur la haine de la France. Seul Dagoucin suivait les affaires algériennes de près. Il resta silencieux. Longarine reprit son récit :

- Ma vie en France n'a pas été mauvaise, mes parents ont été envoyés à Toulouse, le gouvernement nous a aidés, la communauté aussi. J'ai pu faire l'École Normale, pas celle de la rue d'Ulm, l'autre ! Je suis devenue institutrice dans une petite école du quartier Bourbaki à Toulouse, c'est un quartier où il y a beaucoup de musulmans. Mes trois premières années se sont bien passées, j'avais parfois l'impression de revivre les

souvenirs heureux de mes parents à Constantine : l'accent (celui des Arabes est un peu différent du nôtre... mais on s'y retrouve), la cuisine, le thé à la menthe que certaines mères de mes élèves apportaient dans un thermos... et puis, cette gentillesse particulière qui, pour moi, est un des traits de l'Orient. Mais les Arabes, ceux de chez nous, ont aussi une face sombre, quelque chose de mauvais, de méchant qui fait surface sitôt qu'ils vous refusent ce que Hannah Arendt appelle « le partage humain »... si vous voulez : sitôt qu'ils vous considèrent comme un ou une « infidèle », sitôt qu'ils sont nombreux et se sentent forts de la faiblesse des autres. Alors là ! vous rencontrez autre chose, la haine primitive, têtue, aveugle même, celle sur laquelle les services français ont su jouer pour que les wilayas s'autodétruisent entre 1958 et 1960. Pour moi, ça a commencé lorsqu'un grand, le frère d'un de mes élèves du quartier, un barbu qui avait au front le signe *tabah* (la marque que font au front les prosternations répétées), m'a traitée de « sale juive tueuse de Palestiniens ». Très vite, tout a changé, je suis devenu « la sale juive ». Je suis passé d'un paradis relatif à l'enfer. Les insultes, les menaces... les souvenirs tragiques de mes parents me sont revenus en boucles, comme ces passés « qui ne passent pas ». Alors que mes parents avaient dû quitter Constantine, allais-je devoir quitter Toulouse ? Pour aller où ? Au nom de quoi pouvais-je demander ma mutation ? Dans quelle école n'y aurait-il pas des musulmans ? J'étais perdue... J'ai dû me mettre en congé maladie. On a quitté le quartier Bourbaki. Mes parents parlaient parfois de l'*alyah*... à l'origine c'est un mouvement de jeunesse créé en 1933 en Allemagne et financé par les Juifs américains pour encourager les jeunes à émigrer en Palestine. Quand elle vivait à Paris, Hannah Arendt

en faisait partie, jusqu'en 1941... Aujourd'hui une loi de 1950 permet à tous les Juifs du monde de venir s'établir en Israël... mes parents en parlaient pour dire qu'ils connaissaient des gens de la communauté qui étaient allés en Israël et revenus en France, c'était trop dur et trop différent de la vie en France. Ils ne sont pas très nombreux les Juifs de Constantine, ou d'Algérie, qui sont allés vivre en Israël... nous sommes Français depuis longtemps. Notre pays, c'est ici... où nous parlons notre langue, le français ; où nous avons contribué à l'histoire de la France, même si nous aimons Israël. D'ailleurs, on n'est pas obligé d'être Juif pour aimer Israël... Je ne savais plus quoi faire, je ne pouvais pas rester en congé maladie, je ne pouvais pas changer d'école, je déprimais. La communauté m'a trouvé un poste dans une école privée de Toulouse, l'école juive Ozar Hatorah, c'était très religieux, mais moi j'enseignais l'histoire et la géographie ; et puis, j'étais tranquille, il n'y avait que des Français dans ce quartier où mes parents sont venus vivre avec moi. J'ai demandé mon transfert à l'Éducation Nationale, les écoles Ozar-Hatorah existaient déjà en Afrique du Nord, elles sont sous contrat avec l'État français ; sauf pour la religion, les programmes sont identiques. J'étais tranquille, même si on recevait des menaces et des insultes de l'extérieur ; dans l'école, avec mes élèves j'étais en sécurité... Ouais ! en sécurité jusqu'au 19 mars 2012, lorsqu'un petit gangster musulman, semblable aux recrues du FLN en Algérie, mi-voyou mi-informateur manipulateur des services français, devenu un vrai djihadiste, après avoir assassiné deux soldats français, dont un musulman, a massacré joyeusement un rabbin qui enseignait dans notre école. Il l'a tué avec ses deux enfants, Aryeh, cinq ans, Gabriel, trois ans, et une de mes élèves. Myriam, jolie

comme un cœur, intelligente et gentille, elle avait huit ans, il l'a tué alors qu'elle allait rentrer en classe. Il l'a saisie par les cheveux et lui a mis une balle en pleine tête. Joyeusement. Je dis joyeusement, car je l'ai entendu rire aux éclats dans la cour de l'école entre deux rafales d'arme automatique, et puis se fâcher quand une arme s'est enrayée. J'étais dans le couloir, les élèves venaient de rentrer en classe, j'allais fermer ma porte... je suis restée tétanisée pendant de longues minutes. Tuer des enfants, uniquement parce qu'ils sont Juifs, il faut être porteur d'une haine extraordinaire pour en arriver là. Que faut-il penser d'une religion capable de déshumaniser ses fidèles à ce point ? Les Européens ont cru que le nazisme les avait vaccinés contre l'antisémitisme, à l'évidence le vaccin n'a pas pris sur les musulmans. Les Arabes se cachent derrière la peur des Européens de faire renaître la bête nazie pour avancer masqués et traiter de nazis quiconque veut les combattre. Ils se cachent derrière la *Shoah* pour massacrer sans provoquer de représailles. Il y a là une sorte d'habileté diabolique. Regardez le monde aujourd'hui, il n'y a que chez les musulmans que vous trouvez cette capacité de haïr en toute bonne conscience... et de mentir. Ces gens mentent au monde entier en se faisant passer pour des victimes... et à eux-mêmes lorsqu'ils se croient victimes des « autres » alors qu'ils sont victimes d'eux-mêmes. Savez-vous qu'après l'attentat contre mon école, des musulmans sont venus dans notre rue pour prier et nous crier leur haine : nous étions coupables des crimes qu'ils avaient commis ! L'islam crée des monstres ! Le pire c'est qu'une partie de la gauche française, elle contrôle l'Éducation Nationale, les médias..., pense comme eux ! Les musulmans sont devenus les Juifs persécutés et nous, les Juifs que les musulmans

assassinent nous sommes des nazis antisémites ! On fait partie de ce que la gauche appelle « la fachosphère ». La gauche française est devenue folle ! Ils n'ont pas compris que pour les musulmans, juifs, chrétiens, athées, c'est la même chose. Ils commencent par nous, les plus faibles en France, mais s'ils réussissent après nous ce sera vous ! D'ailleurs, c'est déjà vous ! Alors moi, qu'est-ce que je fais ? Je quitte la France comme mes parents ont quitté l'Algérie française ? Pour aller où, en Israël ? Mais ce n'est pas mon pays, on n'y parle pas ma langue. Au Canada, au Québec, on y parle le français, mais de vagues cousins de Constantine qui y sont allés disent que le pays est plein de musulmans qui y font ce qu'ils veulent. Là-bas, ils appellent ça « le multiculturalisme », c'est une façon pour les Canadiens anglais de noyer l'identité des Canadiens qui parlent le français. Alors, je vais où ? Ce que je ne comprends pas c'est le fait qu'en France on ne lutte pas contre les musulmans, on bricole des demi-mesures qui n'empêchent pas les musulmans de se renforcer sans cesse, au contraire : ils sont de plus en plus nombreux, de plus en plus agressifs, il y a de plus en plus de mosquées et des quartiers qui ne sont plus en France, mais dans une sorte d'Arabie malheureuse que les Français subventionnent et où la Turquie, l'Arabie Saoudite, le Maroc, les Émirats, etc. financent la construction des médersas et des mosquées. Et qui nous dit qu'ils n'y stockent pas des armes ? On fait la guerre au Mali, mais on ne la fait pas en France où l'ennemi frappe quand il le veut. C'est surréaliste ! Alors, moi, je fais quoi ? Je vote pour le seul parti politique qui depuis plus de trente ans dénonce l'invasion musulmane ? Mais c'est un parti antisémite ! Je ne vais quand même pas chanter « Maréchal nous voilà » avec la nièce de Marine Le Pen. Je ne comprends

pas l'absence de réaction intelligente des Français. Je ne comprends pas tous ces maires de villes françaises qui font la danse du ventre devant les musulmans pour obtenir sinon leurs votes au moins une tranquillité relative... interrompue une fois l'an par des autodafés de voitures qui entretiennent le climat de préguerre civile à l'abri duquel tous les petits et grands trafiquants musulmans prospèrent. Et quand la police française les arrête, leurs complices brûlent les symboles de la République française, alors que les condamnés retrouvent les joies du Coran pendant leur séjour en prison, quand ils y vont... et commettent des attentats lors de leur sortie. Combien de fichés « S » commettent des attentats ? Aujourd'hui, la France est pour moi devenue l'Algérie française des années cinquante... . C'est comme un gant retourné : les Français minoritaires en Algérie avaient le pouvoir, les musulmans majoritaires voulaient prendre le pouvoir ; aujourd'hui, en France les musulmans minoritaires veulent prendre le pouvoir et les Français, majoritaires, laissent faire. Alors moi, la Française « sale juive », je me demande quand les Français vont-ils enfin lutter pour leur indépendance nationale ? »

Ainsi s'achève l'histoire de Longarine qui enseigne l'histoire et la géographie à l'école Ozar Hatorah de Toulouse.

Personne n'avait interrompu Longarine, le silence avait entouré sa parole comme un écrin de velours autour d'un joyau. Sa dernière phrase avait comme solennisé le silence qui régnait dans le grand salon où l'obscurité se serait imposée si Solange n'avait pas allumé le lustre fait d'andouillers de cerfs ainsi qu'un lampadaire, patte de chevreuil naturalisée d'un mauvais goût parfait, placé à droite de la cheminée. Ces éclairages aux ampoules écolos et économes, donc

faibles, soulignaient l'aspect démodé de la pièce. Démodée au sens où elle était porteuse d'une histoire qui n'était plus contemporaine, comme celle que Longarine venait de raconter. Presque deux générations s'étaient succédé depuis la première phase du nettoyage ethnique de l'Algérie, et trois depuis la défaite militaire du nazisme. Au demeurant, ces affaires n'intéressaient plus grand monde, les témoins directs, peut-être, mais alors qu'en France dominait la volonté d'oublier le passé, en Algérie un pouvoir incapable justifiait son existence en réinventant un passé réel et imaginaire. En France, les témoins du passé étaient vieillissants, discrets, gênés presque... n'avait-on pas appelé les Français expulsés d'Algérie en raison de leur religion et ethnicité des « rapatriés », c'est-à-dire des gens qui reviennent chez eux. Revenaient-ils chez eux ces juifs français qui vivaient depuis l'Antiquité et depuis le Moyen-âge en Algérie ? Et les chrétiens nés dans ce pays, qui ne connaissaient de la France que sa langue et les images de leurs livres d'école ? Et Albert Camus ? Et tant d'autres ?

Ce qui avait rendu le silence encore plus lourd était la dernière phrase de Longarine : « Aujourd'hui, la France est pour moi devenue l'Algérie française des années cinquante... alors moi, la Française « sale juive », je me demande quand les Français vont-ils enfin lutter pour leur indépendance nationale ? »

Dagoucin, le militaire de la DGSI avait trouvé la remarque injuste. En raison de ses activités professionnelles, il savait que la France luttait contre ce que les services appelaient « l'islam radical ». Toutefois, il n'aurait jamais cru que les Français de confession juive, originaires d'Algérie, faisaient un parallèle entre ce qu'ils avaient vécu en Algérie et la situation actuelle de la France. À tout prendre, il n'aurait pas dû être surpris puisque ses services appliquaient en

France les théories du colonel Galula sur la contre-insurrection. Comme tous les saint-cyriens, Dagoucin avait lu « Contre-insurrection : Théorie et pratique » ainsi que « Pacification en Algérie », deux livres du colonel Galula considérés comme des classiques de la guerre moderne. Mais ces lectures et ce qu'il en tirait pour son action sur le terrain étaient restés des abstractions jusqu'à sa nuit au Bataclan. Là, tout avait changé, mais trop ! il n'avait pas encore réussi à faire la synthèse de son expérience vécue du terrorisme et de ses connaissances de saint-cyrien cultivé. Il avait conscience du fait que s'il avait rejoint le groupe des « Amis du Bataclan », c'était, par-delà les amitiés que le groupe apportait, pour enfin harmoniser son expérience de la terreur et ses connaissances abstraites et linguistiques. Il voulait agir, « ne pas subir ».

L'action était le rêve ambigu de Roger Dulac, il ne s'en sentait pas capable, surtout depuis qu'en étant un homme, sinon de pouvoir, du moins proche du pouvoir, il avait vécu la part aveugle et impuissante du pouvoir aux côtés du Président. Le pouvoir, c'est la capacité de faire, sans nécessairement en subir les conséquences. Il n'y a que dans le terrorisme djihadiste que le faire et la conséquence sont presque simultanés... pour les terroristes en tout cas, c'est boum ! suivi de l'arrivée au paradis coranique (72 vierges à satisfaire). Pour les survivants, cibles et victimes de l'action terroriste, c'est une autre histoire, et celle que venait de raconter Longarine en montrait la complexité. Roger Dulac connaissait bien cette femme, elle l'appelait de Toulouse lorsqu'elle avait une crise d'angoisse et elle lui rendait visite lorsqu'elle était de passage à Paris. Longarine avait des responsabilités au sein de l'O.J.L.F (Organisation des Juifs Laïcs de France) où elle représentait ses compatriotes du Sud-Ouest. Elle savait que Roger travaillait à l'Élysée. Elle l'avait appris de façon fortuite et idiote. Il lui avait donné son numéro de téléphone

professionnel, en cas de crise. Un jour de visite à Paris, souhaitant le rencontrer, elle l'avait appelé sur son portable... coupé à ce moment-là. Pressée par le temps, elle ne passerait que deux jours à Paris, elle appela son numéro professionnel, que, par erreur, il avait détourné sur le standard du Palais, évidemment, la standardiste avait répondu « Palais de l'Élysée, qui dois-je vous passer ? ». Le standard avait transmis la communication, il avait répondu. Pas sotté et discrète, Longarine ne lui avait jamais demandé quelles étaient ses fonctions ; de son côté, il n'avait pas jugé nécessaire d'en faire état. Elle en avait déduit que ses fonctions étaient importantes... c'est peut-être la raison pour laquelle elle avait achevé son histoire, qu'il connaissait dans ses grandes lignes, et même dans une version plus intime, par cette phrase qui sonnait comme un manifeste : « Aujourd'hui, la France est pour moi devenue l'Algérie française des années cinquante... alors moi, la Française « sale juive », je me demande quand les Français vont-ils enfin lutter pour leur indépendance nationale ? »

Avant le Bataclan, avant la mort de Corine, Roger Dulac, plus influencé par la bien-pensance de ses parents qu'il ne le croyait, aurait pensé que Longarine exagérait. Mais à présent... après avoir vécu les conséquences de la haine musulmane... il ne savait plus que croire. Les rapports des préfets montraient de façon inquiétante que la violence coranique ne cessait de croître à partir des quartiers qui vivaient sous une forme d'occupation musulmane, elle imposait sa loi, ses mœurs, ses vêtements et même sa nourriture *hallal*.

En dépit de son ancienne amitié, Roger Dulac n'avait jamais franchement abordé la question musulmane avec le Président. Un sujet qui n'avait pas marqué leur jeunesse, il y avait peu de musulmans à Amiens et pas de musulmans dans leur école puis

collège... et s'il y en avait ils ne se remarquaient pas. En devenant un politique, le Président était devenu un autre homme. Cet autre homme impressionnait Dulac... même s'il trouvait son attitude ridicule et indigne de son amour-propre. Le conseiller évitait de parler de la présence musulmane, le sujet déplaisait au Président. En vérité, le conseiller tout comme le Président étaient victimes de l'air du temps ; il consistait à vivre comme si l'invasion musulmane n'existait pas, qu'elle était une invention des autres, des mal pensants, de ceux qui voient le mal partout, qui votent pour le Rassemblement national, des inquiets par tempérament bileux, dont une psychologie sommaire forgeant des concepts d'une évidente bien-pensance permettait de dénoncer la malignité (peur de la différence, islamophobie, illusion démographique du « grand remplacement, amalgame, etc.). Un principe d'évidence du bien remplaçait l'effort de penser le mal pour le combattre. Au mieux, l'invasion musulmane relevait d'un phantasme politique de gens naïfs qui ne savent pas que tout problème sans solution trouve la sienne si l'on ne s'en occupe plus. Avant d'avoir vécu l'horreur du Bataclan, Roger faisait des synthèses édulcorées des rapports alarmistes de plusieurs préfets ; depuis l'assassinat de Corine et de tous les autres ; en choisissant ses citations, il faisait des verbatim mettant en évidence la violence et la répétition des actes de pré guérilla urbaine. Pourtant, il n'avait pas encore osé faire un lien entre la situation de la France et celle de l'Algérie encore française des années cinquante. Veut-il se rassurer ou exprime-t-il sa surprise lorsqu'il dit à Longarine ?

- J'ai été très touché par ta description du musicien « Cheikh Raymond » que tu décris comme un pont entre les Arabes et les Français. Il semble évident qu'en Algérie les ponts ont été détruits, mais en France nous avons une politique sociale, de la

santé, de l'éducation, ouvertes aux musulmans. Nous acceptons le regroupement familial qui permet aux femmes et aux enfants de venir en France. Nos services sociaux, nos hôpitaux, nos écoles sont pleins de musulmans, il y a aujourd'hui en France plus de musulmans qu'il n'y eut jamais de Français au Maghreb... ce sont autant de ponts entre les communautés, non ?

Avec une pointe d'ironie, elle répondit :

- Tu n'as pas remarqué que sur tes ponts la circulation ne se fait qu'en sens unique : le renforcement de l'islam en France ! Quant au regroupement familial, quelle sottise ! Quel aveuglement face aux leçons de l'histoire. Sais-tu que la chute de Constantinople a commencé par l'accueil par les Byzantins de quelques centaines puis milliers de pauvres musulmans qui vivaient aux portes de la ville ? Sais-tu qu'au XVIIe siècle, il y avait un petit quartier chrétien à Constantine, quelques maisons uniquement occupées par des hommes, souvent des marchands génois. Ils n'avaient pas le droit de faire venir leurs femmes et leurs enfants. Leur temps de séjour était limité afin d'éviter que les chrétiens ne fassent ce que les Turcs faisaient au centre de l'Europe et dans les Balkans : des implantations de populations musulmanes et des conversions.

L'étudiante de la Sorbonne, Osyle, intervint :

- Moi, j'ai aimé ton histoire, ta façon de la raconter. Si, outre le prix Marguerite de Valois, il existait un prix littéraire plus connu et mieux doté pour célébrer une seconde fois notre Marguerite de Navarre : je te l'accorderais ! Pour le reste, les leçons que tu tires de ton histoire... je m'estime incompétente... Je n'ai pas

l'esprit politique, mon seul amour va à la littérature. Au « Petit Cambodge » j'étais en terrasse lorsque tout a commencé. Ils nous ont tirés comme des lapins... Non ! sur les lapins on ne tire pas comme ça ! Je ne sais toujours pas pourquoi et comment j'en ai réchappé, rien, pas une blessure alors qu'autour de moi tous sont morts, mes amies, mon amoureux, tous ! Vingt morts ! En moins de cinq minutes une centaine de balles tirées sur nous : soirée kalachnikov à Paris ! Ils étaient au moins trois, ils ont d'abord crié *Allahu Akbar* et juste après en français « C'est pour la Syrie ! » et puis les tirs, encore et encore et tout le monde mort autour de moi. Je ne vois pas ce que nous avons à faire avec la Syrie ce soir-là à Paris. À l'école on m'a toujours dit que les punitions collectives étaient mauvaises. Est-ce l'islam qui a rendu ces types malades où sont-ils devenus musulmans parce qu'ils étaient déjà malades ? Je ne me considère pas comme une traumatisée... enfin, pas trop... mon malheur n'appartient qu'à moi... celui que j'ai perdu... nous étions ensemble depuis un mois. Comme on dit, la vie continue ! Toutefois, je l'avoue, à l'université, j'évite les musulmans, sauf les étudiantes et les étudiants que je connais bien. À Paris, il y a des quartiers où je ne vais plus et des lignes de métro que j'évite au maximum. Au besoin, je prends un taxi... pas huber, ils ont plein d'Arabes violeurs ! Je suis prudente, bien plus qu'avant. À l'université, je ne parle pas de tout ça. Mes collègues d'extrême droite me déplaisent et les autres me traiteraient de raciste coupable « d'amalgames ». Il vaut mieux pratiquer l'amalgame que de se faire violer par un Maghrébin qui conduit un huber. C'est arrivé à une de mes amies qui ne voulait pas faire d'amalgames.

« Les ponts de Roger Dulac sont en mauvais états ! » dit avec cynisme Dagoucin qui suivait la conversation en buvant un vin chaud. Comprendre que les Juifs originaires d'Algérie faisaient un parallèle entre leur situation dans la France d'aujourd'hui et celle que leurs parents avaient vécue pendant la guerre d'Algérie avait provoqué un choc cognitif chez le militaire de la DGSI, une sorte d'eurêka (formule d'Archimède : « C'est comme ça qu'on doit faire ! »). Tout l'enseignement militaire du colonel Galula prenait soudain une saveur nouvelle : connaître l'ennemi mieux qu'il ne se connaît lui-même ; savoir qu'il nous connaît aussi et jouer de ses connaissances autant que de ses ignorances ; engager contre lui toutes les ressources unifiées de l'État, car la guerre est multiforme et touche, outre l'Armée et la Police, tous les secteurs de la société : l'éducation, la santé, la culture, le système juridique, l'économie, la démographie, etc. ; éliminer les chefs et les terroristes pris les armes à la main et leurs complices, laisser vivre les autres ; tuer l'ennemi, mais ne pas l'humilier ; que les forces engagées contre les terroristes ne soient composées que d'agents dont la moralité est parfaite (pas de viols, pas de vols, pas de brutalités inutiles) ; que seuls les coupables soient réprimés avec force ; enfin, encourager et valoriser parmi la population que l'ennemi veut contrôler les conduites dissidentes favorables à l'intégration. Il faut aussi faire la chasse aux collabos. Petit à petit l'eurêka du militaire s'était métamorphosé en une sorte d'enthousiasme verbale qui se traduisait par un flot de paroles qu'il déversait sur les « Amis du Bataclan ». Il en était venu à refaire la guerre d'Algérie alors qu'il commentait les propos de Longarine, qui, dans son histoire avait mentionné les capitaines Galula et Lèger. Il en était à un de ses thèmes favoris « connaître l'ennemi, et comme un judoka jouer dans les ouvertures de ses mouvements pour le terrasser » :

- Alors tout s'explique ! Dans la *willaya III*, un des lieutenants d'Amirouch en Kabylie, Mahiouz, avait mis au point une torture particulièrement atroce : « l'hélicoptère ». La personne, nue, était mise sur le ventre, chevilles et poignets attachés à une corde suspendue qui permettait de décoller le supplicé du sol et de l'exposer à un brasero. Les tortionnaires appelaient cette technique « l'hélicoptère ». Mahiouz, dit aussi « Hocine la torture », posait les questions. Au bout d'un moment, brisés par l'atrocité des douleurs les suppliciés avouaient n'importe quoi. C'était encore plus rapide que les procès de Moscou en 1936. Une des premières victimes des purges algériennes fut une jeune femme, une jeune militante de l'indépendance algérienne. Mademoiselle Tadjer Zohra, dite Roza, une citadine d'Alger, arrêtée par les services français, remise au capitaine Léger, il lui fit croire qu'il avait des agents et des sympathisants dans les rangs du FLN dans les campagnes. Elle lui fit croire qu'elle était prête à changer de camp. Il lui fit croire qu'il la croyait. Il lui permit de voir certaines lettres, des faux, envoyées par ces soi-disant traitres à la cause algérienne. Puis, il lui permit de partir, libre, contre promesse de le renseigner sur le FLN. Elle s'empressa de gagner le maquis dans le *bled*, où Ahcène Mahiouz, adjoint du chef de la *wilaya III*, le colonel Amirouche, l'interrogea. La *wilaya* est formée de paysans suspicieux qui se méfient des citadins et des militants éduqués par l'Éducation Nationale française. Surpris par la mansuétude des services français, Ahcène fait subir à la jeune femme le supplice de l'hélicoptère. Pour faire cesser l'horreur, elle donna une liste de faux traîtres, qui devinrent de vrais suppliciés, etc., etc. Plus de mille combattants algériens ont ainsi été éliminés par leurs compatriotes. Ces principes et techniques, j'entends

ceux de Galula sur la contre-insurrection, ont été utilisés par le gouvernement de l'Algérie indépendante entre 1991 et 2002 pendant la guerre de guérilla et de terreur menée par les islamistes contre le FLN. Ce conflit ressemble à une seconde guerre d'indépendance remportée par l'État de l'Algérie indépendante contre ses idéologues islamistes issus du wahhabisme saoudien. C'est une histoire de fous, car c'est le FLN qui avait favorisé l'implantation de ces fous de Dieu dans tout le pays : « pour que l'Algérie retrouve son histoire et son identité arabo-musulmane », ils ont fait venir des professeurs d'arabe des « pays frères », qui leur ont envoyé des frères musulmans : ils ont enseigné un arabe qui n'était pas celui de l'Algérie traditionnelle. Cette guerre fut une des plus atroces que ce malheureux pays a connue, elle fit, peut-être, 200.000 morts. Les évaluations officielles oscillent entre soixante et cent cinquante mille. Il y a chez ce peuple, et je pense chez un grand nombre de musulmans, une capacité particulière à l'autodestruction. Le pire, c'est que quand ils ne se détruisent pas eux-mêmes ils détruisent les autres.

« Où voulez-vous en venir ? » demanda Geburon, le Niçois survivant de l'attentat du 14 juillet. Il vivait sous moclobémide, un antidépresseur qui limite la production de cauchemars pendant le sommeil. Il répéta :

- Où voulez-vous en venir ? Que les Algériens sont incapables de se gouverner décemment ? Que la France a gagné la guerre d'Algérie ?
- Mais pas du tout ! Pas du tout ! La guerre d'Algérie est une série de victoires tactiques pour une défaite stratégique, voulue par de Gaulle ! Ce qui m'intéresse, c'est le présent et l'avenir.

Comme les parachutistes français quittant l'Algérie indépendante, je chante avec Édith Piaf « Je me fous du passé ! »

Un long silence suivit cette déclaration, puis il ajouta, martial, un peu ridicule, mais tellement humain dans ce contexte dramatique qu'ils comprenaient tous :

- Mais je me sers du passé pour comprendre le présent, et lutter pour que l'avenir ne soit pas notre hier ! Les Français chassés du Maghreb, les Maghrébins de plus en plus nombreux en France ! Et si on nous chasse où irons-nous ? Nous allons vers la guerre, les musulmans vont provoquer la guerre civile en France avec le soutien du monde musulman et l'assistance de nos collabos !

Geburon ne se laissa pas démonter par ces affirmations belliqueuses :

- Pardonne ma franchise : baliverne que tout ça ! Nous avons la bombe atomique !
- Intéressant point de vue ! Mais écoutez-moi : l'arme atomique est une arme de dissuasion, c'est-à-dire une arme qui dissuade un ennemi doté de cette arme ou d'une force conventionnelle d'attaquer un État doté de la force nucléaire : elle peut infliger des dommages insupportables. Ce raisonnement convient à des adversaires rationnels au sens occidental de ce terme. C'est-à-dire des gens, depuis les Grecs, qui pensent que la vie est préférable à la mort. Qu'en est-il d'un ennemi convaincu, selon le Coran, que « la vie future » sera plus belle que « la vie présente » à la seule condition que le croyant pratique avec diligence toutes ses obligations coraniques ! y inclus celle qui

ordonne au croyant de combattre les armes à la main pour assurer le triomphe de l'islam. Dans ce cas, l'arme atomique ne dissuade plus rien. Elle devient une « ligne Maginot » que les musulmans contournent, comme les *panzers* allemands, pour envahir la France, l'Europe ; et y mener une guerre sainte de faible intensité, une guerre dite asymétrique, qui protège les pays musulmans d'une réplique « dissuasive ».

La dernière phrase tomba sur le silence. Il fut interrompu par Solange, la petite-fille de Germaine Durand, qui criait de la salle à manger : « Ma soupe refroidit ! »

Chapitre 5

Lors de la rencontre suivante du troisième vendredi du mois, Roger Dulac n'était pas au « Joyeux Chasseur ». Il accompagnait le Président en visite officielle à Moscou. Il y avait des choses à discuter avec ПУТИН, on le prononçait à la russe, et on l'écrivait en français : Poutine. On ne l'écrivait pas à l'anglaise (Putin) pour éviter la malheureuse association de ce nom avec une vieille profession féminine. Si, après Aristote et Galilée, l'on admet qu'il y a des *homo sapiens* de type *simplicius*, on doit convenir que le Président russe était un homme compliqué. Dulac l'avait rencontré pendant sa visite officielle en France, lors de la grande réception à Versailles. Pas une longue conversation. Des propos sur le château, Le Nôtre, Louis XIV... en allemand, que le Russe parlait parfaitement... il avait été un officier du KGB, à Dresde dans les derniers temps de l'Allemagne de l'Est. De sa formation d'homme de l'ombre, il avait gardé quelque chose... un comportement minimaliste : peu de gestes, de brefs coups d'œil, peu d'expressions sur le visage ; hormis quand il voulait séduire, il utilisait alors la technique qui consiste à se faire le miroir des gestes et attitudes de son vis-à-vis... plus rarement pouvait-il avoir un léger sourire. Roger Dulac avait interprété cette risette esquissée comme une distante sympathie à lui exprimée alors qu'il avait servi de guide, puis accompagné le Russe à son rendez-vous avec ses hôtes français. Dans le long couloir d'accès à la galerie des Glaces, Dulac avait remarqué que le Président russe avait la démarche d'un vieux judoka japonais. Il marchait comme une balle de ping-pong dans ses derniers rebonds : toc-toc-toc ! C'était dû au fait que prêt au combat, par réflexe il abaissait son centre de gravité.

Peut-être en raison de la solennité du lieu et de la fugacité de l'instant, les deux hommes s'étaient-ils sentis pendant quelques minutes délivrés des conventions et des masques imposés par leurs fonctions – de telles choses arrivent, parfois – Roger Dulac avait alors ressenti que Vladimir Poutine avait été autrefois un adolescent timide que la pratique du judo, puis sa formation au KGB avaient transformé en un chef politique, fin, faux, adroit, qui pouvait aller loin. Ce qui correspondait au rôle qu'il avait joué auprès du Président Yeltsin qui l'avait engagé pour être sa marionnette... une marionnette devenue marionnettiste en chef. De son côté, le Président russe avait perçu Roger comme un homme blessé, fin, sincère, confiant en son étoile au service du Président français.

Quelques jours plus tard ; visite officielle achevée, le Russe et sa délégation avaient quitté la France avec tous les honneurs qui lui étaient dus. Lors d'un tête-à-tête, le Président avait demandé à son conseiller de lui dire à brûle-pourpoint ce qu'il pensait de Vladimir Poutine. Roger avait repris les termes qui lui étaient venus lors du bref parcours au château de Versailles. La réaction du Président surprit son conseiller :

- Ça alors ! tu reprends les termes employés par Napoléon à Sainte-Hélène à propos du tsar Alexandre 1er... oui, oui, oui, oui ! il dit : « Il est fin, faux, adroit, il peut aller loin », et il ajoute si je m'en souviens bien : « Si je meurs ici, il sera en Europe mon véritable héritier ». Ça alors ! Et après ça, il y a des imbéciles qui croient que le passé ne compte pas ! Alors Roger, t'es médium ?

« Quelle idée farfelue » avait pensé Dulac qui s'était souvenu des discussions qu'ils avaient, autrefois, au collège à propos des capacités de l'esprit et de ses mystères. En ce temps-là, le Président qui n'était

pas encore président avait parfois des envolées mystiques, des questionnements sur le « paranormal ». L'élève Dulac, moins littéraire que son ami, trouvait ces affaires de mystères farfelues car irrationnelles. Il s'en tenait à Descartes et à ses cours de physique chimie. Invariablement, les discussions sur le « paranormal » s'achevaient par un « Restons sur Terre ! ». Ce retour à leur passé eut pour effet d'interrompre leurs habitudes nouvelles. Presque à sa surprise, Roger Dulac, qui depuis l'élection du Président ne le tutoyait plus, s'entendit demander :

- Et toi, comment l'as-tu trouvé ?

Une des singularités du Président était sa capacité à se couper du monde lorsque sa pensée était sollicitée par une question qui lui semblait essentielle. Il pensait alors tout seul, comme un vrai philosophe, qui, comme Socrate est prêt à dire « Je suis bien que seul d'un avis différent ». C'était son côté « jupitérien » : qualité ou défaut, selon les situations. Qualité lorsqu'il s'agit de penser juste, défaut lorsqu'il s'agit d'agir, car nul ne peut longuement agir seul... après quelques succès chanceux, s'il en est : à la longue l'échec est certain. Pour bien penser, il faut penser seul (ce qui ne signifie pas que l'on dédaigne tous les avis nécessaires) ; pour agir en bien ou en mal, il faut le faire avec les autres. Qui pense juste peut agir faux ! et vice-versa. D'où les déboires de tous ces intellectuels inactifs qui veulent agir en disant aux princes ce qu'ils doivent faire. Relisez leurs avis dix ans plus tard, sauf miracle... si vous ne fondez pas en larmes, vous éclaterez de rire. Cela commence avec Platon, passionnant tant qu'il apprend à penser avec Socrate, désespérant quand il se mêle de politique pour devenir le père de tous les totalitarismes lorsqu'il écrit « La République ». Les rois d'autrefois et les présidents d'aujourd'hui ont tendance à penser avec les autres (les sondages !) et à agir seuls.

Roger Dulac avait du mal à réconcilier les contradictions qu'il percevait entre le Président qui pense et celui qui agit... cet « en même temps » lui échappait, il avait même l'impression qu'il échappait aussi au Président, condamné par ce propos de philosophe à l'immobilisme. Après un temps de réflexion, la réponse vint :

- Ce qui domine en lui, c'est l'homme de l'ombre. Celui des coups tordus. Il est difficile de lui faire confiance. Mais en même temps, plus encore que bien des membres de l'Union Européenne qui doutent encore de leur identité, il sait que la Russie est un pays européen. Comme Pierre le Grand, il a le sens de l'Histoire, la vraie, la grande ! Il voudrait bien se débarrasser de la tragédie russe du despotisme... mais ce n'est pas possible ! L'histoire du pays est écrite à coups de knout ! et le communisme n'a rien arrangé. Le plus étonnant est que la brutalité n'a pas réussi à tuer leur intelligence, et cet esprit de grandeur, qui d'ailleurs ressemble au nôtre, dit-il dans un souffle avant de lancer avec aplomb : la grandeur, c'est quand un peuple singulier s'interroge sur ce qu'il apporte au monde !

« C'est parti ! » pensa Roger qui reconnut au ton du Président qu'ils étaient entrés dans un de ces instants où son ancien camarade de classe prenait son envol. Ces instants avaient toujours fasciné Dulac qui se laissait emporter par le verbe de cet élève de terminale qui savait tant de choses, et les disait si bien qu'on le croyait illico. Plus tard, à l'ENA, les envolées s'étaient faites plus rares, moins délirantes peut-être, mais le souffle épique était resté. Pendant toute la campagne électorale, Roger avait retrouvé la verve épique de son camarade métamorphosée en un message politique qui avait tout renversé. Devenu présidentiel, le verbe était passé sous le contrôle des « autres », les apôtres du politiquement correct, avec de temps

en temps des échappées verbales plus ou moins heureuses, ainsi qu'une floraison de termes anglo-saxons (*job, task-force, looser, brain storming, bullet-points, startup nation, etc.*) que tous les crétins de l'entourage s'étaient empressés d'adopter. Ce vocabulaire, pensait Dulac, devait lui venir de son passage dans le monde de la finance, en un temps où ils ne se fréquentaient plus. Mais en ce jour, face à lui, il retrouvait son compagnon plein de références culturelles ; lyrique, mais bonifié en quelque sorte par son accession à l'univers splendide de l'action :

- Que d'occasions manquées ! C'est François Mitterrand qui avait raison quand lors de la fin de l'URSS, il voulait amarrer la Russie à l'Union Européenne. Comme Alexandre Ier, en septembre 1804 lorsqu'il propose aux Anglais la création d'une « Ligue des Nations Européennes », mais l'Anglais Pitt n'en a pas voulu, ils ont fait une simple alliance militaire contre Napoléon. Pour la proposition de Mitterrand, ce sont les Allemands qui n'en ont pas voulu, les gens d'Europe centrale non plus ! Mitterrand n'a pas insisté, il a eu tort. On a parqué les Russes dans le dortoir du Conseil de l'Europe... Remarque, il aurait alors fallu dissoudre l'OTAN qui ne servait plus à rien à partir du moment où l'alliance militaire des pays communistes, le COMECON, avait cessé d'exister. Mais les Américains voulaient de toute force garder l'Europe en laisse grâce à l'Organisation du traité de l'Atlantique Nord. Alors on a laissé faire... par sottise, par lâcheté, par facilité routinière... ces « lâches abandons » des élites que le peuple finit toujours par payer plus cher que le coût du courage. Les Allemands étaient bien contents de confier leur défense aux Américains, d'investir dans l'industrie automobile et l'unification allemande et pas dans une armée... qui par ailleurs a laissé de si mauvais souvenirs aux autres

Européens. On n'arrête pas de payer les mauvais dividendes de l'histoire récente de notre continent. En 18, on a raté de faire la paix avec l'Allemagne ; en 92, on a raté de faire la paix avec la Russie... quelles conneries !

Roger Dulac prit la parole :

- Ce n'est pas nous qui avons raté la paix en 1918 et après, ce sont les Américains et les Anglais qui ont désarmé pour ne pas froisser l'Allemagne, un désarmement général assorti de prêts mirobolants à l'industrie allemande... . Un désarmement ridicule que nous avons payé très cher lorsque l'Allemagne a réarmé au pas de l'oie ! Je ne sais pas si cela explique la prudence des Américains vis-à-vis de Russes à présent. Il nous faut en Europe trouver une nouvelle politique des nations qui renonce aux vieilles querelles pour nous consacrer aux dangers nouveaux. Laissons les États-Unis à leur isolationnisme, laissons les Anglais les suivre s'ils y tiennent, et consacrons nos efforts à sauver la civilisation européenne dont la Russie a toujours été la protectrice, à l'Est !

Sans sembler accorder d'importance à ce que Roger venait de lui dire ; soudain, le Président s'emporta, il prit la mouche comme il le disait parfois :

- Eh bien moi, je dis stop ! Je ne marche plus ! L'OTAN, c'est comme Capri, « C'est fini ! ». Avec ou sans les Allemands je vais faire une alliance de revers avec les Russes... les Anglais s'en vont... parfait ! on n'aura plus à contrer les manœuvres du cheval de Troie des Américains. Si les Allemands veulent jouer le rôle des Anglais tant pis pour eux ! Les Anglais s'en vont, bienvenue aux Russes !

Le Président s'était mis à arpenter la pièce d'un air martial. Dulac pensa que cette agitation passionnée lui allait bien, il était... pas jupitérien, non, ce qualificatif avait été une maladresse, il était... napoléonien ! « J'exagère peut-être un peu » pensa Roger Dulac qui se souvint que ces instants d'exaltation admirative pour son ancien camarade de lycée avaient le don de provoquer l'ironie iconoclaste de Corine : « Ton copain, c'est pas Zeus... d'abord sa femme n'est pas cocue ! Et puis, il est de gauche, c'est un mondialiste de gauche ! ». N'empêche, quand il se lâchait le Président pouvait avoir un je ne sais quoi de prophétique, ou d'olympien :

- Évidemment, si Poutine était un peu moins autocrate ça me faciliterait le travail ! Mais la démocratie chez les Russes a provoqué une catastrophe : kleptocratie, misère pour le peuple, triomphe des maffias qui avaient commencé leur ascension du temps de Brejnev... alors il a fallu remettre au goût du jour les vieilles techniques : les coups tordus, les assassinats, le cynisme d'État, qui peuvent se comprendre au coup par coup, mais jamais comme système. Pauvre Russie ! Grande Russie ! Et tout ça sous les regards d'une Europe incapable d'avoir une grande politique européenne d'aide à ce pays qui aspirait à revenir dans notre histoire : **son** histoire ! On leur a envoyé des « droits-de-l'hommes » arrogants et des économistes libéraux mondialistes... Quel gâchis ! Et pourquoi ce gâchis, oui, pour quoi ? Mais c'est bien simple : pour que les Américains gardent l'Europe en laisse... fini la guerre froide, bonjour la paix sans chaleur ! Elle permet aux Américains de garder les Européens ligotés, grâce à l'OTAN qui ne sert plus qu'à ça ! On prolonge la guerre froide dans une situation de paix sans chaleur... . Au fond, les Américains ont repris la politique traditionnelle des Anglais : éviter la création d'une Europe

continentale forte ; qu'elle soit sous l'égide des Habsbourg espagnols ou germaniques, de Napoléon, des Prussiens, de Hitler ou de Staline. Remarque, pour les Prussiens, Hitler et Staline, on peut leur dire merci !

Soudain, le Président changea de thème :

- On se demande pourquoi Poutine a tout fait pour éviter d'avoir, une fois de plus, à traiter avec les Clinton... je veux dire, la femme de Bill, Hilary. Mais c'est simple, les Clinton, Poutine les connaît, ce sont eux qui ont transformé la guerre froide gagnée par les États-Unis en cette paix sans chaleur perdue par l'Europe qui a laissé les Russes sans autre perspective que de se refermer sur eux-mêmes. Un coup tordu bien joué par les Américains qui veulent une Europe faible : un coup de maître en un sens. Pour nous, Français, une faute ! et Poutine, humilié par les rires des Clinton devant les clowneries de l'alcoolique Yelsin le sait ! Il n'a pas digéré l'extension de l'OTAN à ses frontières (Reagan avait promis à Gorbatchev que l'OTAN ne s'étendrait pas), les affaires du Kosovo, de la Libye (une catastrophe, on devrait juger Sarkozy pour ça !), la façon dont nous n'avons rien compris en Syrie... Je comprends qu'il veuille prendre sa revanche sur les Américains !

C'est donc pour cela qu'ils étaient venus à Moscou, pensait Dulac alors qu'il attendait le retour du Président en se promenant dans le parc de la résidence de l'ambassadeur de France.

Le Président avait un tête-à-tête au Kremlin avec son homologue russe. Ce devait être leur dernière rencontre avant le départ. Du côté des Français, n'y assistait que le traducteur du quai d'Orsay, l'ambassadeur, et le ministre des Affaires étrangères. Dans ce type de

rencontre, le Président n'aimait pas s'alourdir d'une suite trop chargée : trois ou quatre personnes, lui y compris, étaient son nombre favori. Pour cette visite de trois jours, Roger Dulac, comme le Président, le traducteur et le ministre des Affaires étrangères avaient été logés à la résidence de l'ambassadeur : la Résidence de France.

La Résidence de France est dans le grand parc où Dulac se promenait perdu dans ses pensées, écoutant distraitement les bruits de Moscou qui venaient jusqu'à lui. Ce parc arboré n'est pas très grand, il longe la grand-rue Yakimanka à quelques pas des quais de la Moskova. Il n'est pas très loin du Kremlin.

Le nom traditionnel de la Résidence de France est la « Maison Igoumnov ». Elle avait été bâtie en 1898 comme un palais pour bourgeois capitaliste par une des plus grandes fortunes de l'époque, celle de Nikolaï Igoumnov. À l'origine, les Igoumnov sont des serfs de la région de Yaroslav ; émancipés en 1861 par Alexandre II, ils se lancent dans l'industrie textile. Ils y font fortune et se diversifient pour, dès la seconde génération, amasser d'immenses ressources qui donnent le ton à une architecture vieille-nouvelle : un mélange d'idées nouvelles notamment pour les aménagements intérieurs (style Louis XV, Premier Empire, Princesse Eugénie, Louis-Philippe), et de formes anciennes, XVIe et XVIIe siècles de la Russie pré-pétrôvienne. L'histoire familiale des Igoumnov donne une idée du dynamisme européen de ces anciens serfs devenus de nouveaux capitalistes authentiquement russes... mécènes et bourgeois, culturellement proches d'une aristocratie francophone, que les soviets ont éliminés : exécutions, exode, camps. La Maison Igoumnov est d'un style extravagant, on dit ici « pseudo-russe » : fin XIXe, alors que s'achève l'époque des « néo » en Europe. Le résultat est aussi surprenant que la décoration de certains gâteaux d'anniversaire : des

colonnes en pâte d'amandes, des faïences en sucre glace, des volutes en chantilly... ce n'est pas kitsch ; même si le bâtiment se trouve à la frontière qui sépare le goût de l'excès de tout, il est d'une beauté singulière. L'ambassadeur qui avait été en poste à Prague, une des capitales de l'architecture occidentale du Moyen-âge à nos jours, avait de ce fait quelques connaissances en histoire de l'architecture européenne. Le jour de leur arrivée, il expliqua au Président que la résidence était d'un style unique « baroque slave extravagant avec des éléments de style intérieur français », le Président avait trouvé l'expression heureuse, bien que lourde.

En fait, le bâtiment était un des rares exemples de l'expression d'un renouveau russe qui avait surgi des profondeurs de l'âme de ce grand peuple. Un renouveau foudroyé par la révolution bolchévique, qui a éliminé l'aristocratie francophone et ses raffinements architecturaux. De la même façon qu'une guerre plus tard, le flamboiement de l'Art nouveau en Europe centrale fut éteint par le nazisme : triomphe des lignes droites et des angles droits, svastika et Le Corbusier. Au bout du parc, les bâtiments de l'ambassade de France étaient beaucoup plus récents : 1979. Ils étaient résolument modernes, faits de briques rouges et de verre. Comparée à la villa Igoumnov, d'une révolutionnaire modernité en son temps, l'ambassade était d'une moderne fonctionnalité de notre époque : un paquebot en legos rouges et transparents. Le génie de Gaudi n'avait pas touché ses concepteurs. Acquisée en location en 1938, la Maison Igoumnov était trop petite pour recevoir tous les services de l'ambassade, il avait fallu louer des bureaux et des logements en ville. Après le rétablissement des relations diplomatiques par le général de Gaulle, lors de sa visite à Staline en novembre 1944, on avait essayé de construire une ambassade au bout du parc, du côté du numéro 45 de la grand-rue Yakimanka. Mais la villa et son terrain

n'appartenaient pas à la France, les propriétaires, les soviets, refusaient d'accorder un permis de construire. Il avait fallu de longues négociations avec les communistes pour enfin construire l'énorme bâtiment conçu par l'architecte français Joseph Belmont. Pendant les travaux conduits par des entreprises soviétiques, entre le début du chantier en 1972 et sa fin en 1979, les services russes avaient truffé le bâtiment de micros. Il avait fallu envoyer une équipe franco-américaine pour faire un grand nettoyage. C'était au temps de la guerre froide où tout était simple : chaque camp assurait tant bien que mal la discipline parmi les siens. Les guerres se faisaient par l'intermédiaire de pays exotiques, et, même si l'on avait parfois frôlé la catastrophe, « les grands » étaient rationnels : ils veillaient à ne rien commettre d'irréparable. Hormis de la part des Palestiniens, il y avait peu d'attentats terroristes en Europe.

Roger Dulac n'était pas un adepte du « c'était mieux avant »... il était trop jeune pour avoir une idée précise de ce que « avant » avait été. De plus, le « progressisme meurtrier » qui avait aveuglé ses parents lui semblait d'une épouvantable sottise. Toutefois, il avait conscience de vivre à présent dans un monde où aucun ordre n'imposait une discipline aux petits et pseudo États qui tous prétendaient au droit de faire ou de ne pas faire selon leurs bons plaisirs. Un « bon plaisir » qui, en général, n'était que celui de despotes indigènes au narcissisme hors contrôle dont les peuples martyrisés cherchaient à fuir les territoires abandonnés à la violence du plus fort d'aujourd'hui. Un plus fort déjà en butte aux attaques du plus fort de demain. Le chaos. Comparée à la Chine et à la République indienne, à de rares exceptions, l'Afrique dont la seule croissance était démographique n'offrait pas un spectacle réjouissant. Ce surplus de gens sans éducation et sans espoir avait déjà commencé à envahir paisiblement l'Europe, et la France qu'ils tiraient vers le bas.

Dulac savait bien que ces grandes questions ne pouvaient pas se régler au cours d'une rencontre présidentielle... Toutefois, il lui semblait évident que le Président, mal à l'aise vis-à-vis de l'Afrique, ne devait pas manquer de les aborder avec le Russe. Le Président Poutine avait dit dans certains discours et entrevues qu'il considérait la France comme un pays en voie de colonisation par ses ex-colonisés. La formule était abrupte, moins raide cependant que celle de l'Américain qui appelait les pays africains des « pays de merde ». Ces changements de vocabulaire montraient à quel point on était en train de changer d'époque. Pourtant, en France, la bien-pensance semblait occuper la totalité du terrain.

Avant l'assassinat de Corine au Bataclan, Roger Dulac était un homme intelligent et heureux qui ne se posait que des questions relatives à ses postes administratifs. Bien classé à sa sortie de l'École Nationale d'Administration, il avait eu le choix entre le Conseil d'État et les Affaires étrangères. Il avait choisi le Conseil d'État qui offrait le plus de choix ultérieurement possibles. Et puis, avec une prudence de chat, son ami s'était lancé dans l'aventure présidentielle. Il l'avait suivi avec un empressement de croyant qui, au début, faisait rire Corine qui trouvait le futur Président imbu de lui-même. « Son seul atout disait-elle c'est sa femme, je ne sais pas très bien ce qu'elle pense, mais elle, elle a ce qui lui manque : elle sent les choses ! » Puis, elle ajoutait : « encore qu'elle soit un peu comme toi, une macronophile, mais de droite ! » Évidemment, être traité de « croyant macronophile », de droite de surcroît, par la femme qu'il aimait ne plaisait pas à Roger Dulac, qui, par atavisme, gardait une vague sympathie pour la gauche de ses parents... mais Corine avait une façon tendre de se moquer de lui. Elle l'aidait à garder une certaine indépendance d'esprit. Toutefois, les pensées de Roger Dulac restaient ancrées dans son quotidien de serviteur de l'État... et

« en même temps » il servait au mieux le candidat Président. On pourrait dire qu'il pensait de façon technique : résoudre les problèmes comme ils viennent, au mieux, qui n'est jamais le bien tel qu'on le rêverait, si l'on pouvait en rêver. Il n'avait pas le temps de rêver. Mais il pouvait vivre le rêve, le rêve c'était Corine, sa façon de vivre, de l'aimer lui... avec une sorte de nonchalance amusée. Amusée par quoi se demandait-il parfois... par sa façon de l'aimer alors qu'il était sans imagination et qu'elle en avait à revendre. Alors qu'il pensait dans les boîtes qui lui étaient imposées, elle prenait plaisir à mettre les boîtes en pièce pour en faire des figurines en papier mâché. On l'a dit, Corine était une anarchiste de droite, voire d'extrême droite quand il s'agissait des questions migratoires. Elle n'hésitait pas à dire : « Ces mâles noirs et bruns me dégoûtent ! Dans le métro sept fois sur dix le gars qui vient se frotter à moi est noir ou arabe ! Les Françaises blanches ne sont pas là pour satisfaire la libido de ces cons ! Au moins, quand c'est un con de chez nous, je lui flanque une baffe... mais avec ces sauvages, je risque la mort. Qu'ils aillent se faire foutre ailleurs ! » Évidemment, les parents de Roger ne pouvaient pas tolérer ça ! Par contre, ils faisaient preuve d'une grande tolérance pour les débordements libidineux des pauvres migrants « en mal d'amour ». Alors Corine en rajoutait une couche : elle disait des choses qui ne s'écrivent pas. Si le Président avait mieux connu Corine, il aurait dit : « Elle est *cash* ». Mais il ne la connaissait pas. Ils ne s'étaient rencontrés qu'une ou deux fois lors de réceptions à l'Élysée, sous Hollande. Et lors des invitations au ministère des Finances. On y rencontrait beaucoup d'artistes, de gauche, gay, etc. Corine avait parfois des apartés avec Jocelyne. Jocelyne était venue à l'enterrement de Corine, elle avait semblé très peinée, elle avait les larmes aux yeux, elle avait embrassé Roger, elle avait dit : « J'aimais sa franchise ! Elle va me manquer ». Puisque, Moscou oblige, l'on

était au temps des images napoléoniennes, Corine, c'était Madame Sans-Gêne, avec d'infinies nuances car Corine avait cet art unique de dire des choses choquantes sans choquer personne, sauf les parents de Roger... cas particulier. Tout était dans la façon dont Corine disait ce qu'elle disait. Les paroles étaient impétueuses, voire choquantes, alors que la façon était d'un charme plein d'ironie qui avait l'air de prendre ses distances avec la crudité des mots. Roger avait vite compris que c'était sa façon à elle de prendre congé du politiquement correct qui empoisonne la pensée française.

Était-ce les arbres du parc de la Résidence de France à Moscou ; était-ce le ciel gris et brillant comme sur un tableau de Théodore Rousseau ; était-ce le son des voitures sur la grand-rue Yakimanka qui ressemblait aux bruits de la circulation en bordure de la forêt de Fontainebleau ? Il ne le savait pas... mais en cet instant il avait besoin de se raconter l'histoire de Corine, leur histoire. Des moments de vie lui revenaient, comme des chansons douces, il en goûtait la saveur avec une joie où se mêlait l'amertume de la perte.

Il avait rencontré Corine lors du bal annuel de la promotion Senghor à Science Po, c'était sa promotion. Elle était venue avec une fille qui couchait avec un de ses collègues de promo, il avait choisi les Affaires étrangères. En général, les énarques avaient bon goût, et les filles qui venaient à leur bal étaient souvent du genre canon. Corine ne dépareillait pas dans cette assemblée ; mieux, elle sortait du lot par son physique, son élégance, son aisance. Bien que beau garçon, Roger n'était pas un séducteur, il avait une sorte de modestie qui tranchait dans ce rassemblement de jeunes gens qui avaient toutes les raisons de penser et de montrer qu'ils étaient l'élite que le monde attendait. Avec les femmes, sa modestie lui jouait des tours.

Par un mélange de naïveté et de timidité, il en faisait trop et avec maladresse.

Pendant tout le bal, il avait passé la soirée avec son collègue, son amie et Corine. Connaissant son défaut ; à l'abri des conversations des trois autres, il s'était contenté d'échanger avec elle et eux des propos de circonstance que l'ambiance rendait d'une normalité sans lustre. À la fin de la soirée, Roger et Corine avaient échangé leurs numéros de portable et la promesse assez vague de se revoir. S'il n'avait pas enthousiasmé la jeune femme, il ne lui avait pas été indifférent. Pour sa part, il était tombé sous le charme de sa beauté, qui était une évidence, et de son caractère primesautier qui contrastait avec ce que sa beauté avait d'impressionnant... Surtout, surtout, son caractère fantaisiste tranchait avec les esprits uniformément formatés de tous ces énarques aussi brillants que ternes. Les heures et les jours passant, il avait été pris d'un désir obsessionnel qui l'avait mis dans un état de détresse qui allait crescendo. Il lui fallait savoir s'il pouvait l'avoir ! car le jeune homme expert des questions administratives et financières était sans défense face aux mystères du désir amoureux : pourquoi elle, pourquoi moi ? Trois nuits plus tard, n'y tenant plus, il lui téléphonait pour lui proposer de prendre un café sur les Champs-Élysées - elle travaillait dans une entreprise de *design* dont les bureaux-ateliers donnaient sur les Champs-Élysées. Elle ne sembla ni surprise ni enchantée... du genre, bien que non dit : « pourquoi pas, j'ai une heure à perdre ». Rendez-vous fut pris dans un café connu, d'ailleurs tous les cafés des Champs-Élysées sont connus. Il arriva en avance, elle arriva en retard. C'est alors qu'il commit son erreur coutumière, celle qui jusqu'alors l'avait empêché de séduire des femmes non seulement belles, mais intelligentes... celles auprès desquelles il fait bon vivre. Il en fit trop, beaucoup trop ! Alors qu'elle lui demandait comment avait été sa

journée, il se lança dans la description de ses dossiers de la Cour des Comptes, un compte rendu technique qui donnait l'impression qu'il n'était qu'un jeune prétentieux obsédé par son ego et par sa carrière. Genre bien connu de Corine qui s'étonna de ne l'avoir pas repéré plus tôt. Quand il eut achevé son monologue, il sentit qu'il avait fait une bourde... c'était trop tard ! Il pensa « tu n'auras plus jamais l'occasion de faire une première impression ». Cette pensée accrut son trouble et son regard prit l'expression d'un chien battu qui exaspéra Corine. D'un air penaud, il lui demanda sur quel projet elle travaillait en ce moment :

- En ce moment ! ... Je dessine un service de table en inox pour une grande entreprise suédoise. Et c'est passionnant... vous le service public, moi le service de table ! Vous ne pouvez pas imaginer le plaisir que j'ai de penser à tous ces gens qui prendront leurs repas avec mes cuillères, fourchettes, et couteaux ! (en insistant sur **couteaux**)

. Tout ça dit avec cette ironie primesautière qui semblait sa seconde nature. Puis, elle ajouta la sentence qui tue : « Pour le reste, je ne suis plus sur le marché... comme on dit : j'ai rencontré quelqu'un. » Elle regarda sa montre : « Il faut que j'y aille. Merci pour le café, c'était très instructif ! » Il se dit : « C'est foutu ! » Roger était consterné. Pendant les premiers jours et les nuits qui suivirent, il pensa : « Maintenant, tu sais ! », mais c'était encore pire, il aurait voulu ne pas savoir, être encore dans l'espoir. Et il revoyait sa démarche élégante alors qu'elle venait à sa table, son aisance en tout, sa beauté de blonde aux yeux verts, ses jambes parfaites alors qu'elle s'éloignait de lui... et tout le reste. Quel gâchis ! Il n'aurait jamais cru qu'une si brève rencontre, de surcroît manquée, eût pu créer une tristesse aussi profonde que durable. Il en devint

mélancolique... une mélancolie qui fit naître en lui une fibre poétique... un de ces affects ignorés que, parfois, la vie nous fait découvrir. Un certain mûrissement lui fut nécessaire. Quelques semaines plus tard, un soir de tristesse où il n'attendait plus rien de rien, il lui écrivit un courriel sans espoir qui était un poème spontané :

Le Mouchoir

Connaissez-vous l'histoire

De l'homme qui arrivait toujours trop tôt

Et partait toujours trop tard ?

Il fit un nœud à son mouchoir

Et désormais arriva trop tard

Et partit trop tôt !

La morale de mon histoire

Est que las,

Les nœuds froissent les mouchoirs.

Dans l'heure qui suivit, c'est elle qui l'appela :

- Alors ! Toujours intéressé par mon service de table ?

Il a répondu : « Puis-je remettre le couvert ? » Elle a ri.

Le rire de Corine ! il ne l'entendait plus, mais dans sa mémoire et sur quelques photos il le voyait encore : l'écartement de ses lèvres, sa

bouche, les deux fossettes joyeuses, ses dents (ses canines chevauchaient un peu la dent suivante), son menton relevé qui donnait du relief à ce que l'on appelle « le signe de Vénus », ses joues prêtes pour un baiser et ses yeux levés vers le ciel. Pourquoi les musulmans ont-ils privé le monde d'une si belle joie ? Une joie quasi universelle où le bonheur de Corine s'unissait à celui de qui la voyait rire. Dans « Vie Nouvelle » (1293-1295), le poète Dante reprend à son compte ce que disaient les gens de Florence à propos de Béatrice, la femme qu'il aimait : « Celle-ci est une merveille ; que béni soit le Seigneur, qui tant admirablement sait ouvrer ». On trouve aussi : « quand on la voyait passer, on répétait : ce n'est pas une femme, c'est un des plus beaux anges de Dieu ». Autres temps, autres lieux, Corine avait tout d'un ange... si l'on veut... mais au lit elle faisait ce que les anges et Béatrice ne font pas.

Assis sur un banc dans le parc de la Résidence, à Moscou, Roger Dulac savourait une fois de plus le souvenir du rire de Corine. C'est alors qu'il vit dans l'allée une vigile qui venait à lui. Si le Président n'était pas déjà revenu, l'entretien avec Poutine venait de s'achever et les Français devaient être sur le chemin du retour. Il quitta le banc, salua la vigile et se dirigea vers une des entrées de la Résidence. Sans se presser, il gagna le salon Princesse Eugénie où le Président était attendu.

Alors que Dulac entrait dans la pièce, le Président venait d'y arriver, il était en conversation avec l'ambassadeur et le ministre des Affaires Etrangères. Le Premier Conseiller, il n'était pas présent aux entretiens, était avec eux dans le salon. Tous parlaient du communiqué final, ils en étaient contents, le Président demanda à ce que son conseiller en eût copie, ce qui fut fait dans l'instant où l'on apportait un encas de sandwiches au Roquefort servis avec un verre

de Sauternes... l'ambassadeur savait le goût du Président pour l'un et pour l'autre. Roger Dulac lut rapidement le texte, il était bref, une demi-page. Il ne disait rien d'important : tous les entretiens avaient été cordiaux, bien des points de vue s'étaient rapprochés, et l'on était convenu de poursuivre le dialogue sur l'Ukraine et la Syrie, blablabla... . Il fallait être initié à l'analyse de texte diplomatique et avoir accès au secret des ambitions européennes du Président pour comprendre à certaines allusions que les domaines où « les points de vue s'étaient rapprochés » concernaient les questions militaires et l'Europe. Le langage de la diplomatie est autant fait pour dire que pour cacher, voire mentir si l'on en croit Talleyrand. Roger Dulac avait hâte d'être dans l'avion présidentiel où il aurait l'occasion de parler seul à seul avec le Président et savoir enfin ce qui s'était dit.

Il n'y avait pas beaucoup de monde dans le salon VIP de l'aéroport de Cheremetievo. Forts de leur longue tradition diplomatique, les Russes avaient bien fait les choses : le ministre des Affaires étrangères était là et le Président avait envoyé son plus proche conseiller pour l'excuser auprès de son homologue français de ne pas avoir pu l'accompagner. Il était porteur d'un cadeau pour Jocelyne, pas pour le Président, qui, selon l'usage, aurait dû remettre son cadeau au service spécialisé de l'Élysée. On échangea des propos aimables tout en savourant des blinis couverts de caviar et d'un peu de crème fraîche. Il y eut quelques verres de vodka joyeusement engloutis à l'instant du départ pour l'Airbus présidentiel. Roger Dulac, ainsi que notre ministre des Affaires étrangères, un Breton bon vivant, avaient un peu forcé sur la vodka, glacée, douce, stimulante. Dans l'avion, Roger vit avec cet attendrissement propre à l'amitié (et un peu à la vodka), le Président ouvrir avec un empressement enfantin le cadeau du Russe : une série de petits paquets enfermés dans un bel emballage. Il n'ouvrit qu'un seul de ces petits paquets :

une magnifique tasse en porcelaine apparut blanche, bleue et or. Il s'agissait d'un service à thé de la Manufacture des tsars à Saint-Pétersbourg. Roger Dulac pensa qu'il y avait là une subtile façon pour Vladimir Poutine de dire au Président, par l'intermédiaire de Jocelyne, qu'il était un enfant de Saint-Pétersbourg : la plus européenne des villes de Russie, le port créé par Pierre le Grand pour ouvrir la Russie sur l'Europe. Cette pensée en entraînant une autre, le conseiller n'y tint plus. Il voulait savoir ce qui s'était dit lors du quasi-tête-à-tête avec le président russe. Impossible d'aborder la question de but en blanc, le Président se serait braqué... il fallait trouver un moyen astucieux, quelque chose dans l'esprit des « Mémoires » du duc de Saint-Simon qui explique que le roi Louis XIV écoute « pourvu qu'on le flattât dans son despotisme et assaisonnât son propos du plus profond respect ».

Roger avait remarqué que, jusqu'à l'affaire des « gilets jaunes », pas à pas son compagnon d'études était entré dans la fonction royale créée par la Constitution voulue par Charles de Gaulle. C'était quelque chose de très particulier. Rien à voir avec la famille royale d'Angleterre, où la monarchie règne, mais ne gouverne pas. Tout ce que l'on demande à la famille royale d'Angleterre est de conserver ses manières aristocratiques et de nourrir les tabloïdes. Les deux sont à la fois contradictoires et complémentaires... c'est étrange, c'est anglais. Le cas français est bien différent. Le roi-président règne avec sa cour et gouverne, seul. Autant le système anglais est-il bien adapté à l'Angleterre, autant le système français convient à l'histoire de la France : la monarchie et la république ; le roi et la guillotine tous les cinq ans, sous forme électorale, c'est dur, mais moins douloureux que la lame tranchante du docteur Guillotin. Avant, c'était tous les sept ans. Ce qui était mieux dans la logique du système ; plus souple dans un désordre mieux ordonné : la cour pouvait changer, le

monarque restait en place... et si le monarque changeait la cour pouvait rester en place. Le quinquennat a renforcé la solitude du roi et ses illusions autocratiques, d'où l'explosion des gilets jaunes. Roger Dulac savait, grâce aux confidences de certains de ses prédécesseurs, que tous les élus à l'Élysée croyaient plus ou moins rapidement entrer dans les chausses de Louis XIV. Celui qui y avait parfaitement réussi était Charles de Gaulle (normal, la chaussure était faite à son pied). Mais il y avait eu également Georges Pompidou, dans un autre style... trop vite disparu. François Mitterrand était un cas intéressant, il avait trouvé chaussure à son pied, il lui en fallait plusieurs paires. Entre-temps et après, on n'avait eu que des petits pieds qui n'avaient pas fait long feu. Parfois, Roger Dulac se demandait si le Président, son Président, était capable de chausser les « bottes de sept lieues » du président de la Ve République. Pendant la campagne électorale, et évidemment avant, il en était persuadé. D'autant plus enthousiaste que sa certitude se fondait sur leur vieille amitié. Depuis le Bataclan qui avait changé son regard sur les attentats, puis l'affaire des gilets jaunes, il avait des doutes. Mais l'amitié était toujours là, elle n'était certes pas à sens unique, mais la fonction présidentielle transformait l'ami du collègue en roi-président, qui s'y sentait de plus en plus, alors que Roger Dulac devait admettre qu'il se laissait de plus en plus gagner par l'ambiance royale, malgré leur passé commun, malgré sa volonté de ne pas se laisser influencer par la lecture de Saint-Simon, et malgré ses doutes.

La vodka est un fléau en Russie en raison de sa surconsommation. Elle peut avoir bien des vertus si sa consommation est épisodique et modérée. Lorsque le Président demanda à ce que Roger vînt le rejoindre dans son espace réservé, le conseiller était détendu et presque euphorique. Après les tensions de ces trois jours de visite officielle, son esprit, libéré par la vodka et la gaité du retour,

régressait aux joies adolescentes des récréations d'autrefois. Lorsqu'il fut en face du Président, Roger vit davantage le copain de classe que le Président d'aujourd'hui. Il se laissa tomber dans le fauteuil que le Président lui désignait. Le Président fut surpris par ce relâchement évident. Il regarda son conseiller et comprit immédiatement que celui-ci avait forcé sur la vodka. Il s'en amusa et vit dans ce regard innocent celui de son ami d'autrefois. Dans le salon VIP, le Président s'était gardé d'aller au-delà des deux toasts réglementaires ; à partir du troisième, il avait fait semblant de boire... d'autant qu'il avait goûté avec plaisir au Sauternes de l'ambassadeur. Roger n'avait pas eu la même prudence. En prévision de la vodka du départ officiel, il avait, à regret, sauté le Sauternes. Résultat, il s'était lâché sur la vodka. C'était maladroit ! Certes, lorsque Roger se lâchait c'était de cette façon modérée qui caractérisait tous ses élans... sauf lorsqu'il s'agissait de faire l'amour avec Corine. C'est peut-être le vide dû au manque de l'aimée qui l'avait soudainement poussé dans la vodka.

Le Président est un homme qui ne regarde jamais en arrière, surtout lorsqu'il s'agit de collaborateurs. Ce n'est pas manque d'empathie, mais de temps : il était comme une flèche qui va vers son but. Si l'on imagine que la flèche décompose son mouvement, elle n'atteindra jamais le but (cela s'appelle le paradoxe de Zénon). D'où sa relation complexe avec Roger Dulac. Ce n'est pas par amitié qu'il en avait fait son conseiller le plus proche : il connaissait ses qualités de technicien administratif aussi méticuleux qu'un comptable, doté, de surcroît, d'une culture politique et administrative impressionnantes ; en prime, et ce point n'était pas secondaire, il le savait d'une fidélité absolue. S'il devait advenir, un jour, que le Président fût contraint d'aller à Sainte-Hélène, Dulac serait son Las Casas.

À peine Roger Dulac avait-il pris ses aises dans le fauteuil en face du Président que ce dernier avec un sourire malicieux lançait :

- Tu veux savoir ce qui s'est dit ?
- Si tu veux bien m'en parler... naturellement !
- Inutile de te répéter ce qui s'est dit pendant notre première conversation, avec les deux ministres des Affaires Etrangères et notre ambassadeur, tu le sais déjà et le compte rendu du ministère te donnera les détails. Après ça nous avons eu un véritable tête à tête dans un petit cabinet qui jouxte le salon du Kremlin où nous étions. Là, nous n'avions que nos traducteurs. Je lui ai dit ce que toi seul connais : qu'il a bien fait de reprendre la Crimée, russe depuis la Grande Catherine ; que je veux en finir avec notre politique imbécile en Syrie, que pour l'instant le seul avenir possible de ce pays est avec Bachar el Assad et non avec ces démocrates autoproclamés capables au mieux de servir « d'imbéciles utiles » aux islamistes. Je lui ai dit qu'en Libye nos intérêts sont également liés. Dans toute la région, il faut foutre en l'air les Turcs qui veulent partout recréer le califat ottoman. Je lui ai dit que l'OTAN ne servait plus à rien et que je comptais soit m'en retirer, soit proposer que la Russie en devienne membre.
- Comment a-t-il réagi ?
- Il a ri... il n'est pas intéressé à devenir membre de l'OTAN. Je Lui ai dit qu'à l'origine il s'agissait de l'union de ceux qui avaient vaincu le nazisme ; et qu'après avoir fait alliance avec lui, l'URSS avait vaincu le nazisme. Et qu'à présent nous avons tous un ennemi commun, l'islamisme. Il m'a répondu : « Que vous avez soutenu contre nous en Afghanistan ». Je lui ai dit que

pendant la guerre froide nous avons tous fait des fautes. Puisque, objectivement, la guerre froide est finie, nous devons prendre la mesure du monde nouveau qu'il nous appartient de créer. Nous ne devons pas en Europe manquer la paix comme nous l'avons fait en 1918 avec l'Allemagne !

- ça a dû lui plaire.

- Tout à fait. Il est d'accord pour que nous avancions dans ce sens. Je lui ai dit que je devais consacrer mon premier quinquennat aux affaires intérieures, comme lui lorsqu'il a dû relever la Russie du gouffre où elle était tombée, mais que lors de mon second quinquennat, je dévoilerai ma politique étrangère franco-russe.

- Qu'a-t-il dit ?

- Je résume : qu'il fera ce qu'il peut pour m'aider, que nous sommes condamnés à faire la politique de notre géographie, la Russie à un bout du continent européen, la France à l'autre bout. Ensemble, nous tenons le destin de l'Occident !

- Ben dis donc, c'est parti pour la grande aventure !

- Tu l'as dit, bouffi !

(le bouffi est un hareng saur légèrement fumé, on dit qu'il est bouffi car gonflé par la saumure, le terme est à la fois moqueur et affectueux)

Chapitre 6

Roger Dulac était heureux d'être revenu à Paris. Il l'était moins de vivre toujours rue la Boétie, presque à l'angle qu'elle forme avec la rue de Ponthieu, pas loin de l'Élysée et plus près encore du Lido. Le Lido où Corine avait dans sa jeunesse passé une audition... recalée... trop de poitrine... c'est ce qu'elle lui avait dit en rigolant et en agitant ses seins comme une danseuse orientale. Mon Dieu, quelle femme !

Hélas, chez eux n'était plus **que** chez lui. Il ne pouvait plus dire : « Allons chez nous », « je vais chez nous ». Nous n'était plus que lui avec le souvenir d'elle, qui rappelait le « nous » qu'ils avaient été. Il aurait voulu déménager, il n'en avait pas le temps. L'époque était difficile, tous les samedis, les gilets jaunes manifestaient dans Paris, visant particulièrement les Champs Élysée. Ils avaient saccagé le Fouquet's, les devantures des magasins de luxe, et les succursales des banques... le Lido n'y avait laissé aucune plume, soit par respect pour le prolétariat de la fesse et du sein, soit plus prosaïquement parce que son entrée était en retrait de l'avenue. On y accédait par un long couloir facile à clore. Le Président disait qu'il fallait prendre patience, que ces débordements étaient justifiables sinon légitimes, que les Français n'étaient pas des Allemands, que les politiques avaient trompé les Français pendant quarante ans, que le peuple des oubliés devait jeter sa gourme, que tout se calmerait lorsqu'enfin sa politique montrerait ses résultats et qu'il serait compris... Certains courtisans avaient remarqué que

des gilets jaunes appelaient Jocelyne Marie-Antoinette et, dans la foulée, ils commençaient à dire que l'optimisme était l'atelier de serrurier du roi-président Louis seizième du nom. D'autres disaient que c'était sa force. Roger Dulac savait seulement que le Président n'était pas au Bataclan.

Quitter leur petit appartement de la rue La Boétie ! Il y pensait chaque soir lorsque les souvenirs devenaient trop beaux : « ce jour-là, elle se regardait dans le miroir du salon, elle portait cet ensemble vert pomme que j'aimais beaucoup... », « c'était le matin, la cafetière faisait le glouglou du café qui passe, Corine était en jeans avec un tee-shirt, sans soutien-gorge, on avait commencé à s'embrasser... », « cette tasse... on avait acheté le service ensemble... ». Chaque objet parle d'elle ; mais, en même temps, il chérissait sa douleur qui le rattachait à l'absente et lui permet de s'exclamer comme Dante le veuf inconsolable de Béatrice :

« J'appelle mon amie : « Ore es-tu morte ? »

« Et de clamer son nom me reconforte »

Alors il reste là. Il aurait bien commencé à boire, n'en avait pas le goût... la vodka n'avait été qu'un épisode secondaire... Encore un trait de son caractère trop raisonnable. Et puis, avec sa maladresse habituelle, il n'aurait pas été capable de boire pour oublier, l'alcool aurait stimulé ses souvenirs, ses ivresses amoureuses. Il est des femmes que même le leurre alcoolique ne parvient pas à noyer. Heureusement, il y avait « les Amis du Bataclan », aider les autres est la meilleure façon de s'aider soi-même.

Coup de téléphone sur son portable, un soir, soir de déprime, presque comme d'habitude. Roger était fatigué, pendant de longues heures il avait rédigé les éphémérides à partir des rapports des préfets des régions : problèmes des ronds-points où campaient les gilets jaunes, pratiquement aucune présence musulmane, l'affaire était franco-française, les musulmans ne s'y joignaient pas, sauf pour faire grève s'ils étaient membres de syndicats grévistes, avec les islamo-gauchistes. Les autres vivaient des aides sociales, des allocations familiales, de l'allocation logement, restaurants du cœur, Emmaüs, etc., et de divers trafics. Ils n'avaient aucune raison de se joindre à un mouvement de petits blancs abandonnés à la précarité légale : retraités des campagnes et des villages, finissant dans la gêne une vie de labeur ; smicards des laides zones périphériques abandonnées aux « *superdiscounts* » et autres grandes surfaces ; marginaux drogués ou anarchistes des petites et moyennes villes dépeuplées et hors services publics. Des Français de souche laissés à l'abandon qui jouaient aux sans-culottes accompagnés par les « tricoteuses » des ronds-points. Tout le problème (c'était la conclusion de la note de Dulac) était de savoir quel « Serment du jeu de paume » viendrait donner un sens à une jacquerie qui, pour l'heure, n'avait que sa révolte à offrir. Il va de soi que le Président voulait être ce donneur de sens que la France attendait.

L'appel venait d'un portable dont le numéro n'était pas enregistré dans le sien :

- Roger Dulac à l'appareil ! Allo...
- Bonsoir Monsieur Dulac. Nous ne nous connaissons pas. C'est un ami commun François Dagoucin, que je viens d'appeler, il est

très occupé en ce moment, il m'a conseillé de vous parler. C'est la première fois que je m'adresse aux « Amis du Bataclan », d'habitude quand je suis de passage à Paris, je ne parle qu'avec François.

- François vous a-t-il donné un nom ?
- Robert... Dagoucin Deux, il m'a dit de m'appeler Dagoucin II dans le groupe, Robert c'est mon vrai prénom.

Pour préserver la liberté de la parole chez les « Amis du Bataclan », il était convenu, comme déjà dit, que tout nouveau venu prenne un nom tiré de l'Heptaméron de Marguerite de Navarre ou du Décaméron de Boccace. Ce nom d'emprunt était la preuve que le nouveau venu avait été adoubé par une personne membre du groupe. Du fait que le nombre des conteurs de l'Heptaméron et du Décaméron était limité il arrivait que l'on soit à court de noms : dix personnes chez Marguerite de Navarre, autant chez Boccace : chaque personnage devant raconter dix histoires. On ajoutait alors au nom déjà utilisé un ordinal : Longarine II, Dagoucin III, etc. cela conférait à ces personnes une sorte de noblesse du malheur. Selon les circonstances, ces noms d'emprunt étaient soit donnés par la personne du groupe qui acceptait la nouvelle victime et lui donnait le sien, d'où l'utilisation d'un ordinal ; soit par l'étudiante de la Sorbonne qui, de fait, était la force structurante du groupe, son esprit en somme. Elle connaissait par cœur les vingt personnages conteurs d'histoire de l'Heptaméron et du Décaméron. Il est possible que dans ce souci d'anonymat il y eût également une volonté naïve de protection contre une nouvelle attaque musulmane.

- J'ai le temps de vous parler... qu'est-ce qui ne va pas ?

- J'aimerais pouvoir vous répondre d'un mot... ce n'est pas possible. Il y a trop. Je suis un Français d'origine libanaise, chrétien du Liban. Nous avons dans la famille des Druzes et une sunnite, mon arrière-grand-mère... en ce temps-là, il y eut quelques mariages mixtes. C'est fini aujourd'hui !

Dulac écoutait, et pensait « je ne vois pas pourquoi ses origines seraient en soi la raison de son mal-être », il attendait la suite. Elle devait être sérieuse puisque Dagoucin ler lui avait donné son numéro de portable et son pseudo suivi d'un ordinal. Roger Dulac se contentait d'encourager la parole de ce Dagoucin Deuxième du nom qui venait de s'échapper de l'Heptaméron de Marguerite de Navarre. Pour faciliter la parole de l'autre, Roger disait des oui et des non bien ajustés avec des « je vous écoute » qui soulignaient son empathie.

- Voilà... j'ai eu double dose : j'étais dans la tour Nord le 11 septembre 2001 et à Saint-Quentin-Fallavier lors de l'attentat de l'usine *Air Products*, le 26 juin 2015.

On entrait dans le vif du sujet, « dix-sept ans de guerre sainte » pensa Roger Dulac « dix-sept pour les musulmans, mais pas pour nous qui croyons toujours que nous vivons en paix ». Avec ce sens de l'humour tragique qui caractérisait les « Amis du Bataclan » Roger pensa : « Il a eu double dose ! Encore un veinard ! » Ne connaissant pas Dagoucin Deux il se limita à un sobre : « Je comprends et je vous écoute ».

- J'aimerais vous voir. J'ai du mal à raconter mon histoire au téléphone. Si j'ai bien compris François, vous vivez près des Champs-Élysées, je suis de passage à Paris pour une semaine ou deux, je loge à l'hôtel du Rond-Point, « Esprit de France », rue de Ponthieu, au 10. C'est peut-être près de chez vous...

On sentait la supplique dans le son de sa voix. L'homme était au plus mal. Roger avait l'habitude de cette retenue dans l'expression du désespoir. Comme autrefois, les survivants des camps d'extermination nazis, cette réserve singularisait survivants et survivantes des attentats du terrorisme musulman. Ces gens n'aimaient pas parler de cela, pas avec qui n'avait pas traversé le même enfer, celui que le Coran appelle parfois « *Hotama* ». Pour le premier contact, ils avaient besoin du face à face. Roger pensait que pour ces victimes c'était une façon de constater qu'ils parlaient avec une vraie personne, celles qui ont traversé les flammes et savent ce qui ne peut pas être dit avec les mots ordinaires... qu'il y faut la présence d'une personne qui sait sur les mots mettre l'indicible vérité des choses vécues.

- Donnez-moi trente minutes pour vous rejoindre. Où êtes-vous précisément ? Comment puis-je vous reconnaître ?
- Mon numéro a dû s'inscrire sur votre portable... De toute façon, je suis dans le salon de l'hôtel, celui qui se trouve à droite du bar. Je suis seul, je bois un verre, j'ai une bouteille de champagne dans un seau à glace sur ma table, votre verre vous attend.
- Trente minutes, pas plus !

Roger avait raccroché, il pensa « Pourvu que je ne sois pas tombé sur un poivrot ! » L'image de Dagoucin Ier avait succédé à cette idée, et, alors qu'il s'habillait pour sortir, il s'était dit que recommander un ivrogne n'était pas dans le style de Dagoucin, très vieille France et un peu collet monté.

En dépit de l'heure tardive, il y avait du monde dans la rue de Ponthieu, peut-être des gens qui allaient sur les Champs-Élysées, au

cinéma, au Lido ou ailleurs, ou en revenaient... allez savoir ! Paris est une ville à deux vies : celle du jour, celle de la nuit. Il allait s'enfoncer dans la nuit.

Dagoucin Second était assis tête basse devant sa table, ses bras étaient de part et d'autre de son verre plein, le seau à champagne brillait dans le clair-obscur du bar de l'hôtel. Un peu plus loin, derrière son comptoir de marbre éclairé, le barman fatigué essuyait un verre comme dans une chanson d'Édith Piaf, mais en plus distingué. Il y avait cinq ou six clients et clientes élégamment vêtus attablés ici et là. Les lignes étaient droites, les peintures claires et propres, les lumières économes. À l'hôtel « Esprit de France » Roger Dulac eut l'impression d'être entré dans un tableau de l'Américain Edward Hopper, un bar de modernes solitudes noctambules. Il y aurait eu dans l'air une odeur de tabac froid si l'on avait encore eu le droit de fumer dans le tableau d'un peintre américain. Dulac pensa que sans les Amis du Bataclan, Dagoucin 2 n'aurait eu que le choix du suicide... Alors qu'il approchait de la table, l'homme perdu dans ses pensées releva la tête et vit que celui qu'il attendait venait vers lui. Il se leva pour lui souhaiter la bienvenue ; à la fermeté du mouvement, qui succédait à l'immobilité du corps et du regard, Dulac jugea que l'homme n'était pas ivre. Il en fut rassuré. À l'auberge du « Joyeux Chasseur », il arrivait qu'un ou une invitée s'enivrât, cela donnait lieu à des scènes pénibles où le malheur perdait sa dignité. Cela déplaisait à Roger Dulac : l'honneur de combattre dans la dignité était ce qui restait à ces nouveaux résistants.

« Prendrez-vous un verre avec moi ? » demanda Dagoucin II. Roger aurait voulu dire non, mais ce n'était pas possible, le verre faisait en quelque sorte partie de la cérémonie. Au son de la voix, à son élégance, il était évident que l'homme n'était pas n'importe qui.

Alors qu'il remplissait la flute, Dulac remarqua qu'il lui servait du Moët et Chandon, un très bon champagne... de plus, le comte Moët avait été un héros de la Résistance, déporté, et survivant... comme eux. C'était bon signe. Les glaçons firent entendre leur carillon de glace dans l'eau alors que l'homme remplaçait la bouteille dans le seau. Afin, excusez du peu, de briser la glace, Roger Dulac dit : « Eh bien, puisqu'il est l'heure, parlons ! » en effet, minuit plein venait de sonner à l'horloge *design* du bar. Ils avaient donc trois heures devant eux avant la fermeture. Alors qu'il jetait un coup d'œil à l'horloge aux formes originales, l'idée que l'objet avait été dessiné par Corine avait effleuré Dulac... c'était son style. Il n'eut pas le temps de penser plus loin, Dagoucin Deux parlait :

- Je vous remercie d'être venu. Cela m'arrive parfois. J'avais besoin de parler. De raconter mon histoire... ma double histoire. Je suis le directeur commercial d'*Air Products and Chemicals*. Nous sommes une compagnie internationale, d'origine américaine, nous avons commencé à Chicago par produire des bouteilles d'oxygène. Aujourd'hui, nous avons des clients et des usines dans le monde entier, nous produisons des gaz pour l'industrie et pour les services hospitaliers, des produits chimiques... en fait, tout produit ou presque lié à la chimie. Je suis docteur en chimie de l'université de Bordeaux et j'ai fait un diplôme en *Business administration* de l'université du Michigan. J'ai pratiquement fait toute ma carrière chez *Air Products*. En 2001, je travaillais dans notre bureau de New York, au douzième étage de la tour Nord du *World Trade Center*. La première frappée par les terroristes qui avaient pris le contrôle du Boeing 767 d'*American Airlines*. Il était 8 heures 46, je venais d'arriver et je remplissais ma tasse de café, j'avais en main la cafetière ronde en verre pyrex du bureau. Il y eut un choc, tout

le bâtiment a tremblé, j'ai renversé mon café, j'ai cru à un tremblement de terre. J'ai pensé qu'il n'y avait pas de tremblements de terre à New York. On a allumé les télévisions dans les bureaux qui avaient des téléviseurs. On a cru à un accident d'avion, ça arrive parfois. Puis, on a vu que l'immeuble était en feu dans les étages supérieurs, à partir des 90e et 100e étages. On a appelé les pompiers, la police, 911... (Vous vous rendez compte neuf et onze : 11 septembre !) Les gens des diverses compagnies qui vivaient au même étage se sont mélangés, on a parlé avec ceux des étages juste en dessus et en dessous. Les étages les plus hauts ne répondaient plus. On a ouvert les portes des escaliers, il y avait peu de fumée, la fumée noire montait, on la voyait à la télévision. J'ai commencé à voir des débris tomber... et puis des gens... quelques-uns en feu.

Il avait cessé de parler. Il regardait Roger : regard inexpressif du dormeur éveillé. Ses lèvres tremblaient. Roger sentait qu'il ne devait rien dire. Cet instant appartenait à celui qui avait décidé de raconter son histoire. Le silence de Roger Dulac était celui du respect, comme dans les églises ou dans les musées, lorsque l'on est en contact avec ce qui fait la grandeur de la condition humaine, toutes les joies et toutes les douleurs. Pour montrer que la communication n'était pas interrompue, il leva sa flute de champagne en l'honneur du narrateur, savoura le breuvage dont la joie pétillante et dorée tranchait sur la noirceur du récit. Ils trinquèrent, puis Dadoucin 2 but une gorgée avant de reprendre le récit interrompu :

- Ensuite... il y eut le second coup. Vers 9 heures la tour Sud fut touchée. Je ne pouvais pas la voir. Mais les télévisions marchaient, on a tout vu, l'avion qui percute et met la tour en feu. On a poussé un grand cri... alors on a su que ce n'était pas

un accident, mais une attaque terroriste musulmane. Nous au Liban, on connaît les Arabes musulmans, même quand ils se disent nationalistes, ils restent dans le fanatisme... ils ne sont pas capables de dépasser le modèle du *jihad*... comme les Palestiniens. En cela ils sont très différents de vous les Occidentaux, les Français en particulier, votre modèle guerrier vous vient du Moyen âge, la chevalerie et tout ça ! il implique un certain respect de l'adversaire... en tout cas, c'était comme ça avant Hitler. La religion est l'horizon collectif indépassable des Arabes. Voilà qu'à New York on était en plein *jihad*, comme à Beyrouth quand les Palestiniens ont lancé la guerre civile... pour me sauver mes parents m'ont envoyé en France faire mes études. Ça recommençait à New York, en pire. J'ai vraiment cru que les Arabes avaient envahi New York ! Je ne sais pas combien de temps a duré ma confusion... et celle des autres. Je dis « les Arabes » et ça me met en colère, car moi aussi, je suis pris par la folie du temps, je suis un Arabe, au moins par ma langue maternelle, mais chrétien et voilà que spontanément je considère arabe et musulman comme des synonymes. Mais les Arabes étaient juifs et chrétiens et Dieu sait quoi bien avant l'arrivée de l'islam. (Il y eut un silence où l'on entendit le bruit de fond des conversations chuchotées). Alors un policier est arrivé, il avait pris un des escaliers. Il nous a dit qu'il attendait des instructions, que pour l'instant nous devions rester dans nos bureaux. On s'est un peu calmé. Deux pompiers sont entrés, ils venaient d'un autre escalier, ils nous ont dit d'évacuer l'étage en utilisant les escaliers... surtout pas les ascenseurs. On s'est organisés pour quitter les bureaux dans l'ordre, sans panique pour ne bloquer ni les portes ni les cages d'escalier. C'est pendant la descente que l'on a entendu et senti

les premiers craquements... et comme des mouvements de tout le bâtiment. Je n'oublierai jamais ces craquements, ils se transmettaient à mon corps comme s'il avait été uni au bâtiment. Vous comprenez ? Comme si mon corps avait fait corps avec la tour ! Pendant quelques instants, j'ai été gagné par une panique de bête. Il n'y a pas de mots pour décrire une peur qui gagne chaque cellule de ton corps en même temps que les atomes de la matière qui t'entoure. C'est comme si le monde allait disparaître. J'ai pensé à l'apocalypse, je suis chrétien, j'ai lu saint Jean. Ma foi, et les chuintements du walkie-talkie du policier qui nous accompagnait, est ce qui m'a raccroché à l'instant que je vivais. On est arrivé dans le hall d'entrée, il y avait de la poussière, je ne sais pas d'où elle venait. Il y avait des pompiers, nous sommes sortis, il fallait faire attention aux débris qui tombaient. Il y avait des milliers de feuilles de papier qui flottaient dans l'air. Il y avait aussi des corps écrasés. Je les voyais sans les voir... et aujourd'hui je les revois tous ! Un policier hystérique nous a dit de courir, que tout allait s'écrouler. Tout était confus, les pompiers continuaient à investir le bâtiment, des gens en sortaient. Je me suis mis à courir avec les autres. Je ne suis pas particulièrement sportif, mais j'ai dû battre tous les records. J'ai dû faire deux kilomètres en six minutes, c'est le bruit qui m'a arrêté, lorsque la tour Sud s'est effondrée, la nôtre a suivi un peu plus tard. Le bruit ! le bruit ! un bruit sans nom ! la fin du monde ! Une tempête de poussière s'est abattue sur nous. J'ai pris une femme dans mes bras, nous avons pleuré. Dans mes rêves, je cours toujours dans la poussière.

- Courir dans la poussière, c'est ton cauchemar ? Ça te réveille ?

- Oui et non. Non, ça ne me réveille pas... c'est une sorte de cauchemar, mais sans la peur... j'ai l'impression que ma terreur dans l'escalier m'a (si je puis dire) guéri de la peur. Mais c'est désagréable, je cours sans savoir où je vais et je me demande quand je pourrai m'arrêter.
- Tu fais ce rêve depuis 2001 ?
- Oui, pendant plusieurs années. Un psy m'a dit que c'était normal. Que c'était une façon pour mon inconscient de masquer mon angoisse sans qu'elle se traduise par des symptômes plus graves. J'ai fait ce rêve très souvent pendant cinq ou six ans... et puis, sans disparaître le rêve est devenu moins courant. Évidemment, je me souvenais des tours, des escaliers, du bruit, des craquements, des policiers et des pompiers, beaucoup sont morts écrasés par les tours. Je revois les feuilles de papier qui volent, les gravats, les corps... mais après quelques années le rêve ne revenait plus aussi souvent. Et puis, j'ai eu Saint-Quentin-Fallavier, le 26 juin 2015. Depuis, le rêve revient chaque vendredi, c'est le jour de la prière des musulmans, c'est le jour de l'attentat à Saint-Quentin-Fallavier. En 2001, le 11 septembre était un mardi, les deux tours abritaient plus de 400 sociétés, et 30.000 personnes au moins vivaient dans le quartier. Il y avait cinq bâtiments dans le WTC (*World Trade Center*). On a eu de trois à cinq mille morts, j'entends lors de l'attentat et par la suite : les blessés, les malades des poumons à cause des poussières inhalées... des tas de choses... (il reste silencieux pendant un bon moment, il regarde autour de lui la nuit paisible) puis : « Saint-Quentin-Fallavier a commencé par un choc suivi d'une explosion, une bouteille de gaz et le feu à l'usine. J'étais dans les bureaux, on

revoyait des listes de clients, ils ont cru à un accident. Moi, j'ai tout de suite su que c'était un attentat. »

- À cause du *World Trade Center* ?
- Peut-être. Je ne sais pas... à cause du choc, puis de l'explosion... il m'a semblé voir un Arabe qui s'agitait... Heureusement, les pompiers et la police sont vite intervenus, le feu n'a pas gagné les stocks de produits inflammables, on a eu de la chance. Plus de chance que lors de cet incendie chez Lubrizol au Havre... et bien avant cela à Toulouse, tout un quartier détruit... (nouveau silence) Au fait ! toute la lumière a-t-elle été faite sur ces explosions ? Vos usines chimiques c'est un peu comme Notre Dame de Paris, ça brûle beaucoup ! Bon ! la police a arrêté le type un certain Yassin, un excité qui criait *Allahu Akbar*, comme d'habitude. C'était un livreur, le choc que l'on avait entendu avant l'explosion c'était quand il avait précipité son camion contre le portail de l'usine. Après, sur le grillage de l'entrée on a trouvé la tête décapitée du patron de l'entreprise qui employait ce Yassin. Et votre gouvernement s'étonne que les employeurs français hésitent à employer des Arabes, et vous faites des lois pour les forcer à en recruter. Vous marchez sur la tête ! Vous n'avez pas compris qu'avec ces gens-là tout conflit du travail peut se transformer en *djihad*. Comme ce malheureux patron dont la tête s'est retrouvée sur le piquet d'un grillage. Comprenons-nous bien ! je ne dis pas que tous les musulmans sont des tueurs, je constate qu'aujourd'hui tous ceux qui tuent en criant que « Dieu est grand » sont musulmans. Constater un fait, ce n'est pas comme vous dites « faire l'amalgame ». Je ne comprends pas cette logique de crétins : à ce compte, il faudrait interdire les boissons alcoolisées en France puisque l'on sait de

façon certaine qu'il existe une corrélation mathématique entre ivresse et accident de la route... pense un peu à toutes les corrélations qui font des « amalgames » : le coït et la syphilis, la peau blanche et les coups de soleil, la vie et la mort... Écoute-moi bien, moi, le Libanais-Français, ou Franco-Libanais qui sait de quoi il parle puisque je viens de ce monde-là : les Arabes musulmans sont incapables d'une pensée critique sur leur religion qu'ils confondent avec eux-mêmes. Que ce soit par ruse ou par fermeture d'esprit, ils nient l'évidence : ils sont innocents de tout ! C'est la faute aux autres ! Le onze septembre, c'est le Mossad et la CIA ; le Bataclan (je sais que tu y étais avec Robert), c'est une secte, ce ne sont pas des musulmans. À croire que ces gens n'ont jamais lu le Coran qui commande de tuer ou d'asservir les juifs et les chrétiens.

- N'y vas-tu pas un peu fort ? Nous avons en France bien des musulmans qui vivent comme de bons citoyens. Certes, il y a les autres...

Alors qu'il prononçait ces mots convenus, sorte de synthèse entre ses parents bien-pensants et le malheur qui l'avait frappé, Roger Dulac se sentait un peu perdu entre son Président « en même temps » et son expérience intime de la guerre sainte : sa pensée balançait d'un de ces pôles à l'autre. Cette guerre, que tout le monde avait sous les yeux et que seuls celles et ceux qui en avaient été témoins et victimes ne refusaient pas de regarder en face, restait une affaire marginale, un malheur qui n'arrivait qu'aux autres. La capacité d'aveuglement de ses compatriotes, et de lui-même, surprenait souvent Roger Dulac.

- Tu dis « bon citoyen » et pas « bon Français ». J'ai remarqué : vos élites ne parlent plus de la France, ils disent « la

République ». C'est ridicule, des Républiques il y en a des tas ! Il y a même eu une République Arabe Unie, elle n'a pas duré longtemps ; y a des Républiques populaires, y en a même des populaires **et** démocratiques... qui ne sont ni populaires ni démocratiques. Mais il n'y a qu'une seule France ! Elle n'est une République que depuis moins de trois siècles ! Alors que vos rois ont fait et défait la France pendant plus de mille ans ! Vos élites n'osent plus parler de la France, c'est incroyable, moi, originaire du Liban (une autre République), je suis plus Français que vos représentants ! Merde ! Et puis, ils mettent des mots anglais, américains, un peu partout, c'est ridicule ! Moi, dans mon travail je suis obligé de parler l'anglais, celui des États-Unis, mais quand je parle français, je fais attention, je respecte ma langue. Merde !

C'était bien, sa colère chassait son malheur. Il n'était plus déprimé, il reprenait sa vie en main. Roger Dulac sentait la fatigue. Dans quelques heures sa journée de travail commencerait à l'Élysée. De plus, le troisième vendredi du mois arrivait ; travail supplémentaire : avec l'aide de l'étudiante, il lui faudrait rapidement organiser la réunion des « Amis du Bataclan ». À l'horloge de style « Corine » qui brillait au mur du bar, il était presque trois heures du matin. C'est l'heure où même les insomniaques ont sommeil. Dulac étouffa un bâillement et dit :

- Dans quelques jours les « Amis du Bataclan » se réuniront dans une auberge en bordure de la forêt de Fontainebleau, à quelques kilomètres du château. Chacun raconte son histoire, l'ami François y sera, et quelques autres, une dizaine peut-être. C'est « convivial », on parle, on se reconforte, on analyse. Ça

serait bien si tu pouvais venir parler avec les autres, les écouter, raconter ton histoire... tes histoires... si tu le veux.

Après un instant de réflexion, Dagoucin Deuxième du nom accepta l'invitation :

- Je passerai te prendre à l'hôtel, vendredi entre 18 et 19 heures, ça te va ?
- À partir de 18.30, pour moi, c'est parfait !

Ce weekend fut un de ceux où le Joyeux Chasseur reçut le plus grand nombre d'invités : une bonne vingtaine, dont douze étaient des victimes survivantes d'attentat terroristes, ils eurent même la surprise d'écouter le récit d'une Anglaise, de Londres. Les autres visiteurs étaient des familiers et des compagnes ou compagnons associés aux victimes, avant ou après les faits qui avaient changé leurs vies. Parmi les « victimes » (encore qu'aucun des présents ne songeât à user de ce terme), il y avait les personnes déjà connues : Roger Dulac, évidemment ; ainsi que l'étudiante en littérature de la Sorbonne (on continuait à l'appeler « l'étudiante » bien qu'elle soit devenue Maitresse de conférence). Étaient aussi présents Dagousin le militaire de la DGSI et Madame Longarine l'enseignante de l'école juive de Toulouse ; enfin, on remarquait la présence du Franco-Libanais, dit « Dagousin II » que Roger Dulac accompagnait. Monsieur Geburon, le Niçois, n'avait pas pu venir, toutefois, il avait introduit dans le groupe une Niçoise qu'il avait baptisé du nom de « Flamette » (un des personnages de Boccace).

Il y avait aussi un vieux couple parmi les nouveaux venus, des retraités de l'Éducation Nationale. La femme avait reçu le nom de

Parlamente, l'homme celui de Hircan. La femme avait dirigé le lycée de Trappe ; son mari, un homme effacé, avait travaillé au Ministère. Depuis plusieurs années, ils habitaient un petit appartement au rez-de-chaussée de l'immeuble jouxtant les bureaux de Charlie Hebdo, dont ils connaissaient la joyeuse équipe. Il arrivait même que Parlamente corrigeât la grammaire des articles d'un journaliste de l'hebdo, elle l'appelait affectueusement « le petit », il avait survécu à l'attentat. L'autre femme nouvelle à ce rendez-vous du dernier vendredi du mois avait pour nom « Ennasuite », elle tenait un café à Jargeau, une petite ville près d'Orléans, au bord de la Loire. On n'a jamais entendu parler du moindre attentat à Jargeau, peut-être pendant la guerre de Cent Ans ou plus tard pendant les guerres de religion... mais c'est bien loin tout ça. D'ailleurs comme en ces temps reculés, à Jargeau la population musulmane est quasi inexistante. Mais Madame Ennasuite devait avoir une raison d'être là puisque, comme le couple déjà nommé, elle avait reçu un pseudonyme tiré de l'Heptaméron de Marguerite de Navarre. Elle était accompagnée de sa sœur, une religieuse. Deux des trois derniers hommes nouveaux avaient aussi de bonnes raisons d'être là. Un Strasbourgeois, Monsieur Saffredant, commerçant de la rue des Orfèvres : vêtements de luxe. Devant son magasin, à côté du restaurant « Le Coq hardi », le tueur Chérif Chekatt avait abattu sa première victime à bout portant, le 11 décembre 2018. Un autre inconnu avait également reçu un nom tiré du livre de Marguerite de Navarre : Monsieur Symontault, simple policier municipal de la petite ville de Trèbes dans l'Aude, où le terroriste Radwan Laguine avait terminé son parcours meurtrier en assassinant le colonel Arnault Beltrame, le 23 mars 2018.

Il restait un pseudonyme à attribuer au dernier homme du groupe de ce jour. On sait que l'étudiante de la Sorbonne est à l'origine des récits personnels et des pseudonymes grâce à sa connaissance de

l'Heptaméron et du Décaméron. Elle avait jusque-là puisé dans le livre de Marguerite de Navarre. Deux noms de femmes restaient non attribués : Osyle et Nomerfide, mais elle n'avait plus de nouveau nom masculin, or le dernier pseudonyme dont elle avait besoin était un nom d'homme. En fait, seul le nom de Nomerfide restait à attribuer, car parmi les Amis du Bataclan l'habitude d'appeler l'étudiante Osyle était de plus en plus répandue. Osyle, dans l'Heptaméron c'est l'anagramme de Louise ou Loyse : Louise de Savoie, la mère de Marguerite de Navarre et de François 1^{er}. C'est ainsi qu'Osyle puisa dans Boccace et alloua à celui qui restait le nom de Pamphile, un des trois conteurs masculins du Decaméron (les deux autres sont Philostrate et Dionée). Pamphile est Avignonnais, il est venu avec son épouse, elle n'est pas voilée, mais porte le foulard. À l'évidence Pamphile est musulman, né en Tunisie il a été naturalisé français il y a plus de dix ans. Il est contrôleur à la SNCF. Depuis deux ans, il fait en alternance la ligne Lyon-Paris et Lyon-Marseille. Le 1er octobre 2017, il a fait la leçon au jeune Ahmed Hanachi, un Tunisien né à Bizerte en 1987. Il voyageait sans billet et importunait une jeune fille dans le train. Arrivé à la gare Saint-Charles à Marseille à 13.32 (le train avait deux minutes de retard), à 13.45 Ahmed Hanachi a poignardé deux jeunes filles. Monsieur Pamphile ne s'en remet pas, une des victimes est la jeune fille qu'il avait secourue dans le train.

Au « Joyeux Chasseur », les nouveaux venus, sauf si leur nom était tiré du Decaméron, s'étonnaient de leur pseudonyme dont les consonances leur semblaient étranges, à la fois françaises dans leurs sonorités et étrangères quant au sens. Naturellement, puisqu'elle contrôlait l'attribution des pseudonymes, les nouveaux questionnaient l'étudiante de la Sorbonne à ce propos. Peu nombreux étaient les gens qui avaient lu le Décaméron en totalité ou en extraits ; toutefois, plusieurs personnes avaient connaissance de

l'Heptaméron de Marguerite de Navarre (1492-1549). Elle est la sœur du fils de Louise de Savoie et de Charles d'Orléans : le roi François Ier (1494-1547). Ces affaires enchantaient l'étudiante, qui y trouvait l'occasion de donner le cours magistral que son titre de « Maîtresse de conférences » lui permettait, abusivement, de faire. Il y a dans l'enseignement universitaire une dimension qui ressemble à celle du musicien de jazz qui fait un solo, ou de l'acteur en plein monologue : la satisfaction d'un narcissisme élémentaire. L'étudiante ne s'en privait pas, et à chaque séance elle avait même la satisfaction de ne pas se répéter à l'identique. Elle introduisait des variations sur le thème. Par commodité, on se contentera ici de résumer l'essentiel.

Suivons la logique des exposés de l'étudiante et commençons par le Décaméron dont les dix personnages portent des noms sans intérêt puisqu'ils sont des prénoms courants du nord de l'Italie au XIVe siècle. Nous avons sept noms de femmes et trois noms d'hommes : Pampinée, Flamette, Philomène, Émilie, Laurette, Néiphile, Elissa pour les femmes ; Pamphile, Philostrate, Dionée, pour les hommes. Certains prénoms sont datés, mais ils se rencontrent toujours ici ou là, et demeurent des références au calendrier grégorien. Rien de tel en ce qui concerne l'Heptaméron où les noms des conteurs et conteuses d'histoires **vraies** sont des anagrammes de noms de personnages réels : des proches de Marguerite de Navarre en son temps. On crée une anagramme en utilisant les lettres d'un mot pour en créer un autre. Les anagrammes de Marguerite de Navarre sont souvent approximatives, et non parfaites comme dans l'exemple classique de « Marie » qui donne « Aimer ». Passer de l'anagramme au personnage historique est donc difficile, d'autant que l'orthographe des noms n'était pas alors fixée : pour Louise, on peut trouver Loyse qui donne le pseudo donné à l'étudiante

« Osyle », c'est-à-dire Louise de Savoie ; pour Henri, il y a Hauric, etc. C'est là que l'étudiante faisait étalage de son savoir magistral.

Le plus simple est de suivre pour l'instant l'ordre dans lequel les personnages apparaissent dans ce récit. Le premier nommé est Dagoucin qui créera plus tard pour son ami Robert le nom de Dagoucin 2. Selon l'étudiante, il y eut un chancelier du roi de Navarre du nom de Nicolas Dangu. L'homme faisait partie de la cour de la reine de Navarre. Certains textes officiels le mentionnent ainsi « Nic. Dangu » (probablement prononcé Dangou), qui donne Dagoucin ! Vient ensuite Geburon. Ce gentilhomme âgé, vraisemblablement protestant, était proche de la reine de Navarre qui protégea les protestants pendant toute sa vie, elle l'appelait Monsieur de Burye, qui donne Yebur, soit Gebur (on ?). Cas intéressant que celui de Longarine, seule du nom pour l'instant. Une Aimée Motier de La Fayette, confidente de la reine de Navarre, était veuve d'un seigneur de Longray mort à Pavie (le désastre de 1525, qui voit le roi François Ier prisonnier de Charles Quint): Longray, Longary, Longarine. Rien à dire de Flamette, elle vient du Décaméron qui écrit *Fiammetta*. Le couple Parlamente et Hircan est des plus intéressants. Pas de clef pour Parlamente, l'étudiante n'a que des hypothèses dont on fera état bientôt. Deux certitudes : Parlamente et Hircan sont mariés, et Hircan c'est Henri d'Albret le second mari de Marguerite, le roi de Navarre. Henri c'est Hauric ou Hanric dans le parler du royaume de Navarre. Hanric donne Hircan, qui donne le latin *hircus*, le bouc, or l'on sait par l'Heptaméron que l'épouse de Hircan, Parlamente lui fait reproche d'être un fornicateur compulsif... et l'on sait que la reine de Navarre et son époux ne s'entendaient guère... donc Parlamente c'est Marguerite de Navarre ! Les gens de la Renaissance aimaient les calembours, anagrammes et toutes sortes de jeux de l'esprit, du langage, et des corps. L'hypothèse de l'étudiante est donc sérieuse...

elle avait ajouté qu'en vieux français « parlementer » signifie « négocier » et l'on sait que Marguerite de Navarre avait en son temps la réputation d'être une habile diplomate que son frère François 1^{er} utilisa dans de nombreuses tractations, y compris avec Charles Quint alors qu'après Pavie le roi est prisonnier à Madrid. Pour finir, Dame Oysile, l'étudiante, expliqua que la première édition de l'Heptaméron, publiée onze ans après la mort de Marguerite, sans nom d'auteur, à Paris en 1558, avait pour titre « Histoire **des amants fortunés**, dédiée à l'illustre princesse Madame Margueritte de Bourbon ». L'étudiante avait brodé sur le fait que Marguerite avait été très amoureuse du connétable de Bourbon, que son frère le roi ne lui avait pas permis d'épouser. D'où, avait-elle ajouté, « les problèmes futurs et récurrents des rois de France avec les rois espagnols, ces ennemis qui s'appelaient *mon cousin* et mariaient leurs progénitures ». Elle avait alors reporté son attention aux « **amants fortunés** », et à l'expression « Parle Amante » : on sait que la reine de Navarre avait coutume de dicter ses récits véridiques... de les parler : donc Parlamente ou « Parle amante » ? Elle avait émis quelques doutes sur la fidélité de Marguerite vis-à-vis de son second mari, le roi de Navarre dont l'intelligence ne valait pas celle de son épouse. Difficile de dire si ces derniers propos étaient ceux de la féministe ou de l'historienne... un peu les deux sans doute. À tout cela il fallait ajouter les idées de notre temps qui donnaient couleurs et nuances au passé... non que l'histoire soit une science mensongère, elle ne l'est pas si elle respecte sa méthodologie rationnelle, mais elle est condamnée à l'incomplétude... on pourra toujours trouver du neuf et faire mieux.

Ensuite était le pseudo donné à la patronne du café « Le Relais Gergolain » à Jargeau. Dans l'Heptaméron, Ensuite est l'épouse du Sieur de Montauris dont l'anagramme donne Symontault, le policier

de la petite ville de Trèbes, notre avant-dernier personnage juste avant Pamphile. Pamphile, du grec *pan* (tout) et *philos* (ami) donc « ami de tous » qui n'appelle pas d'autre commentaire puisque son nom est tiré du Décaméron de Boccace. L'étudiante fit un bref commentaire à propos du huitième personnage : Saffredant, le commerçant strasbourgeois, dont elle avoua n'avoir pas réussi à identifier le correspondant à la cour de Marguerite de Navarre, ce fut le seul. Puis, elle expliqua qu'Ennasuite lui avait demandé autant de recherches que pour Parlamente avant de découvrir qu'une certaine « dame du corps » (on dirait aujourd'hui « dame de compagnie ou « dame d'honneur ») de la reine de Navarre avait pour surnom « Anne de la suite » (sous entendu : "de la reine"), d'où Ennasuite. Il s'agissait d'Anne de Vivonne épouse de François de Bourdeilles, seigneur de Montauris, qui a donné Symontault, le pseudo du policier municipal de Trèbes.

Un des fils d'Anne de la suite et du seigneur de Montauris, Pierre de Bourdeille (né vers 1537, mort en 1614) sera connu sous le nom de Brantôme, auteur de « La vie des dames galantes », de « La vie des hommes illustres et grands capitaines français », des « Anecdotes touchants les duels », etc. Davantage soldat qu'écrivain, mais contraint à l'écriture par une chute de cheval. Après avoir passé près de trente ans à faire la guerre, à parcourir l'Europe, et à trousser les dames, il se retira handicapé dans ses domaines, et pendant trente ans il écrivit ses mémoires. Il y apporte une abondance d'informations, d'anecdotes vraies, de oui dires, qui dressent un portrait magnifique de la vie de cour et de toute une époque marquée par la violence ritualisée des duels, ainsi que par l'affrontement sanglant et les tentatives d'apaisement entre catholiques et protestants. Une époque dont l'étudiante enthousiaste s'efforçait de faire revivre les ombres et les lumières.

Elle avait réussi à rendre si vivant son récit de la vie de la noblesse au temps de la Renaissance en France, qu'elle avait séduit son auditoire. À l'exception du couple tunisien qui n'avait pas les mêmes références culturelles. En effet, le récit des mœurs à la cour des Valois ainsi que celui des amours multiples de la reine Margot, montraient à l'évidence une vie sexuelle fort gaillarde en ces temps passionnés et violents. De plus, dans son Heptaméron Marguerite de Navarre ne ménageait pas ses critiques contre les moines et le clergé accusés de luxure et de toutes sortes de péchés. Enfin, l'étudiante avait souligné avec gourmandise que Marguerite de Valois, la reine Margot, fut aussi reine de Navarre par son mariage en 1572 avec Henri III, roi de Navarre : le futur Henri IV (petit-fils de l'auteur de l'Heptaméron). En dépit de leur intelligence, de leur culture et de leur esprit de tolérance religieuse en un temps où les guerres de religion font rage, ces deux Marguerite, de Navarre (1492-1549) et de Valois (1553-1615), semblaient à ces musulmans fidèles le comble de l'immoralité décadente de l'Occident.

C'est ainsi que presque tous ces gens rassemblés dans le grand salon de l'auberge éclairés par un feu de cheminée se sentaient pris par les histoires racontées par l'étudiante. D'autant que l'auberge n'était pas très éloignée du château de Fontainebleau. François Ier, le frère de Marguerite de Navarre, de retour de son emprisonnement à Madrid avait relevé de ses ruines le relais de chasse des Capétiens pour en faire peu après 1528 une demeure royale, et bientôt le centre de son gouvernement. Dans son combat contre Charles Quint, le roi François avait l'ambition impériale de faire de Fontainebleau un centre culturel européen, une « Nouvelle Rome », où, comme à Rome, culture et luxure firent bon ménage. L'étudiante cita alors ces vers du poète Ronsard (1524-1585) qui dit sa nostalgie des fêtes galantes de François Ier :

Quand verrons-nous quelque tournoi nouveau
 Quand verrons-nous par tout Fontainebleau
 De chambre en chambre aller les mascarades ?
 Quand ouïrons-nous, au matin, les aubades
 De divers luths mariés à la voix ?

[...]

Puis, pour enfoncer le clou, presque en fredonnant, du même poète elle récita « Le baiser » :

À mon retour, et je m'en désespère,
 Tu m'as reçu d'un baiser tout glacé,
 Froid, sans saveur, baiser d'un trespasé,
 Tel que Diane en donnoit à son frère,

[...]

Ah ! Tu devois imiter les pigeons
 Qui bec à bec de baisers doux et longs,
 Se font l'amour sur le haut d'une souche.
 Je te supplie, amante, désormais
 Ou baise-moi la saveur en bouche,
 Ou bien du tout ne me baise jamais.

Alors que Roger Dulac se demandait : « de quels baisers l'étudiante a-t-elle le regret ? » la dame au foulard rougissait, son mari se sentait gêné. Les autres auditeurs étaient prêts à applaudir,

d'ailleurs certains le firent. La grande cheminée du salon ajoutait sa lumière et sa chaleur « de coin du feu » qui favorisait l'accès au merveilleux. Pour la flambée dans la cheminée, Madame Solange, la petite-fille de Germaine Durand, n'avait pas lésiné sur la dépense... il est vrai que le bois était glané en forêt de Fontainebleau.

Chapitre 7

Comme le font souvent les personnes qui se rencontrent à date fixe, les « Amis du Bataclan » avaient des habitudes semblables à des rites. L'art de la conversation en était un, le repas pris ensemble un autre. Depuis que pendant quatre ans, de 1495 à 1498, Leonard de Vinci a peint « La Scène » au mur de *Santa Maria delle Grazie* à Milan, nous avons une image puissante de cet archétype des comportements humains : le repas de communion. Ce soir-là, ils étaient trop nombreux pour occuper la même table. Dans la salle à manger de l'auberge du Joyeux Chasseur, la plus grande table, une ellipse, pouvait recevoir huit couverts, dix en se serrant, pas douze : pour refaire « la scène » c'était raté ! Enfin, quatre tables rondes pour deux ou quatre permettaient d'accommoder facilement seize personnes de plus. En général, la table ovale pour huit suffisait ; pas ce soir, trois tables de quatre recevaient les douze convives supplémentaires. Certes, on était loin de la géniale mise en scène de Léonard, mais on était à table. Dagoucin 1^{er} et Dagousin 2 étaient côte à côte à la même table que les époux Pamphile. Les deux autres tables regroupaient d'autres couples : Monsieur Saffredant et une jeune femme (son épouse ?), Madame Flamette et un jeune homme ; le couple Parlamente et Hircan avec Ennasuite et sa sœur occupaient la dernière table de quatre. Tous les autres étaient avec Roger Dulac et l'étudiante à la table ovale : Symontault le policier municipal de Trèbes était venu avec son épouse et leurs deux enfants, des adolescents ; Madame Longarine avait présenté son mari, un Espagnol, expert-comptable dans une grande entreprise toulousaine : Airbus Industries.

Tous avaient eu le temps de faire connaissance depuis leur arrivée. Il faut dire qu'Osyle jouait admirablement son rôle d'animatrice : présentant les uns aux autres, invitant les anciens à aider les nouveaux à se sentir à l'aise en leur montrant que, tous, ils avaient connu la même épreuve. Cet ancrage commun dans un malheur de même nature créait une solidarité quasi spontanée. L'épreuve avait, semble-t-il, permis à ces gens d'accéder à un affect qu'ils n'avaient pas eu de raison de développer plus tôt : une sorte d'intuition qui leur permettait de détecter d'une façon presque infaillible leurs semblables dans l'épreuve. Il en résultait une solidarité et une fraternité de fait qui surprenaient les nouveaux venus. De plus, les exposés savants de l'étudiante, sur le Decaméron et l'Heptaméron, sur les pseudonymes utilisés par les « Amis du Bataclan » ainsi que sa façon très vivante de replacer tout ce qu'elle disait dans le contexte historique de la Renaissance... et des Guerres de Religion avaient intéressé tout le monde. Même les deux adolescents du couple Symontault, une fille et un garçon (entre seize et dix-huit ans), bien que, comme beaucoup d'adolescents aujourd'hui, ils n'eussent guère été sensibilisés à l'histoire de France. Elle ne leur avait guère été enseignée. C'est l'adolescente qui avait donné le ton disant à son frère : « Elle est *cool* l'étudiante ! » Si Osyle était *cool*, tous les espoirs étaient permis.

En raison des conversations, le potage avait refroidi dans les assiettes. Sauf à la table des deux Dagoucin où, après s'être enquis si le bouillon fumant ne contenait pas de porc (non, c'était un bouillon à la queue de bœuf, une spécialité de Solange), Monsieur Pamphile avait signalé à sa femme qu'ils pouvaient le consommer sans offenser Dieu (*Allah*). Il l'avait dit en arabe, un arabe maghrébin malgré tout compris par le Franco-Libanais Dagoucin 2 qui s'était gardé de saluer ses voisins de table dans la même langue. Chrétien maronite, il ne

voulait pas être pris pour un coreligionnaire du couple Pamphile. Quant à Dagoucin 1^{er}, le militaire, il avait semblé ne rien entendre à la langue arabe. Selon la coutume, le plat suivant était une choucroute, avec du porc un peu partout. En raison de sa profession, Dagoucin 1^{er} lisait et relisait le Coran. Il connaissait les interdits alimentaires coraniques : le porc, le sang, les bêtes mortes par accident ; et celles qui n'ont pas été dédiées à Allah lors de leur égorgement. D'où la multiplication des boucheries *halal* : les imams salafistes ont convaincu les musulmans d'Europe que les chrétiens dédient leurs bêtes abattues à Jésus, signe d'idolâtrie. Les mêmes cherchent à instaurer des chaînes alimentaires totalement *halal* : l'impôt prélevé sur la nourriture *halal* est une importante source de revenus pour les imams certificateurs, souvent venus de Turquie ou du Maghreb. Cet argent islamique a pour effet de renforcer l'enfermement communautaire. Lorsqu'il vit arriver sur leur table le plat roboratif alsacien, Dagoucin quitta la table et vint à la cuisine expliquer le problème à Solange, elle prépara immédiatement une omelette que par routine elle fut sur le point de cuisiner aux lardons, une de ses spécialités. On évita de justesse ce qui, en contexte politiquement correct, aurait reçu le nom de « provocation ».

Bien que moins nombreux, les interdits alimentaires de l'islam recourent ceux du judaïsme, à l'exception de l'alcool, permis aux juifs interdit aux musulmans qui le considèrent comme une ruse de Satan pour détourner le fidèle de ses cinq prières rituelles. Les interdits alimentaires, la prohibition des mariages mixtes, la dogmatique du permis et du défendu sont des moyens très efficaces pour organiser le séparatisme dans une société, qui, par ailleurs, a besoin de différenciations pour se structurer. Ces structures font les civilisations, elles limitent et permettent l'expression du génie propre à *homo sapiens*. Les civilisations se jugent à leurs capacités créatives,

certaines permettent à *homo sapiens* de mieux exprimer son génie que d'autres. Avec, parfois, des surprises lorsqu'une civilisation primitive par bien des aspects peut avoir accédé à des dimensions du génie humain que d'autres civilisations, considérées plus avancées, ne connaissent pas, ou plus.

Relative ou absolue, la séparation subit des variations dans le temps long de l'histoire : il y a trois siècles, la séparation entre les juifs et les gentils était absolue, elle est aujourd'hui relative ; il y a soixante-dix ans, la séparation entre les musulmans et les chrétiens, forte, était pourtant relative, elle tend aujourd'hui à devenir absolue.

L'islam n'a pas eu de Napoléon qui a européanisé le judaïsme, ni de saint Paul, un juif pratiquant (comme Jésus Christ, comme les premiers chrétiens), qui a déjudaïsé le christianisme, au point où le christianisme a pu apparaître aux Romains des premiers siècles comme ce que l'orientaliste français Maxime Rodinson appelle : « un judaïsme acceptable pour tous, dégagé des implications ethniques et des encombrantes obligations rituelles » (sa préface à « La conception matérialiste de la question juive », p.XXVI, E.D.I. Paris 1968). En 1808 Napoléon a créé le « Consistoire central des israélites de l'Empire », qui, en douze points, organise un culte hébraïque compatible avec les lois de la République devenue l'Empire. Dans le même mouvement, une assemblée de notables juifs, dite « Grand Sanhédrin », avait proclamé le 7 mars 1807 : « Béni soit à jamais le Seigneur Dieu d'Israël, qui a placé sur le trône de France, un prince selon son cœur. Dieu a vu l'abaissement des descendants de l'antique Jacob et a choisi Napoléon le Grand pour être l'instrument de sa miséricorde. À l'ombre de son nom, la sécurité est rentrée dans nos cœurs et nous pouvons désormais bâtir, ensemençer, moissonner, cultiver les sciences humaines, appartenir à la grande

famille de l'État, le servir et nous glorifier de ses nobles destinées.» Parfois, Roger Dulac imaginait qu'une assemblée d'imams mît en ligne une déclaration de ce type pour saluer son Président. Mais il devait se rendre à l'évidence, l'islam n'est pas le judaïsme, la France d'aujourd'hui n'est pas celle de 1807... et n'est pas Napoléon qui veut.

Dans le premier siècle du christianisme, saint Paul a fait la rupture entre les pratiques culturelles et religieuses du peuple juif (nombreux interdits alimentaires, polygamie, lapidation de la femme adultère, circoncision, etc.) et celles des peuples en voie de christianisation de l'Empire romain. Les individus de ces populations tenaient à leur prépuce, sauf cas particulier : Louis XVI avait « les aiguillettes nouées », un phimosis qu'une brève opération élimina. Grâce à saint Paul, et à quelques autres, les chrétiens sont des juifs déjudaïsés, hellénisés et romanisés. En ses origines, le christianisme est un sémitisme universalisé. À l'inverse, l'islam est un sémitisme ethnicisé : les musulmans en sont restés à la culture et aux mœurs du VIIe siècle des Qoraich urbains de la Péninsule arabique : mélange de guerres claniques et de bigoterie citadines, où chacun surveille chacun... et surtout chacune. D'où leur conception du monde, d'où leur violence, d'où leur impasse. Ils vivent en se séparant des autres, considérés, au mieux, comme des gens dans l'erreur qu'il faut convertir ; au pire, comme des ennemis à razzier, à réduire en esclavage, à exploiter, ou à massacrer. Et dans tous les cas, à mépriser s'ils sont juifs ou chrétiens, car ils ont trahi Dieu. En effet, en envoyant son dernier prophète, Mahomet, Dieu a voulu rendre parfaits les messages précédemment envoyés aux juifs et aux chrétiens qui, horreur ! les avaient déformés et trahis. Tout musulman est donc scandalisé par la simple existence, et persistance du refus des juifs et des chrétiens d'accepter la perfection religieuse

dont il est, seul, le détenteur. Il y a là une source de dignité certaine... voire d'arrogance, qui, pour se préserver implique que le pur se sépare de l'impur. La dignité, c'est bien... encore faut-il qu'elle repose sur des bases solides que chacun peut admirer. On peut admirer les Chinois, les Indiens, les Japonais... ils sont porteurs de cultures et civilisations admirables... admirer le monde musulman est plus difficile. La perfection coranique est difficile à percevoir et donc à admirer pour quiconque n'a pas dès son plus jeune âge subi le « lavage de cerveau » coranique. À de rares exceptions, ce ne sont pas les Occidentaux les plus brillants qui se convertissent à l'islam. Faire reposer sa dignité, voire son arrogance, sur un livre peu lisible, plein d'insultes, rempli d'affirmations irrationnelles et de contraintes anachroniques fait partie de ces malheurs dont l'espèce humaine est coutumière.

Au XXe siècle, les Allemands, se fondant sur une mystique païenne de supériorité aryenne, ont déchaîné une violence tribale qui leur valut quelques succès initiaux, suivis d'une catastrophe finale... À l'évidence, les musulmans manient la violence avec plus de subtilité que les Allemands. Il est vrai que pour l'instant, les musulmans, qui ne vivent pas dans des pays musulmans dotés de forces armées, ne disposent pas de technologies avancées : la pierre, la boule de pétanque ou d'autres objets lancés des étages, l'incendie, le couteau, la voiture et le camion bélier... exceptionnellement la kalachnikov et le bricolage de poisons, de matières inflammables ou d'explosifs mènent l'offensive. Quant aux pays musulmans qui achètent chez les infidèles les armements modernes qu'ils ne fabriquent pas, ou peu, leurs armées sont plus efficaces contre leurs populations civiles que contre des armées occidentales mieux équipées et formées... pour l'instant. Convaincus que le temps est avec eux, car l'éternité appartient à Dieu, donc aux musulmans, ces derniers mènent contre

l'Occident infidèle une guerre asymétrique où l'idéologie religieuse est centrale : migrations de populations, construction de mosquées, de médersas, de centres culturels où se diffusent les versets du Coran et sa culture totalitaire... Un tout qui se construit à l'abri des droits de l'homme, une invention occidentale transformée en arme de guerre pour détruire le monde occidental.

On peut prendre pour exemple la question du « droit au mariage » : dans l'islam l'homme musulman peut épouser une juive ou une chrétienne, il prend donc des femmes aux ennemis infidèles ; alors que la femme musulmane ne peut pas épouser un juif ou un chrétien (sauf s'il se convertit). L'islam est prédateur : il prend des femmes, il n'en donne pas. Les femmes musulmanes vivant chez les infidèles font donc venir en Europe des musulmans qu'elles épousent, il est d'ailleurs considéré comme plus correct pour l'homme musulman de faire venir en terre infidèle une bonne musulmane (idéalement une cousine). Il faut ajouter à cette « guerre humanitaire » des guérillas en terres étrangères, et dans les quartiers marginaux en attendant mieux ! Ainsi s'expriment les stratégies d'évitement et de séparation dont usent les fidèles pour se séparer des infidèles. Dans sa radicalité, la guerre est l'extrême des séparations... en son absence, d'autres formes de séparation, plus subtiles à mettre en œuvre, restent efficaces pour conserver, marquer, et conquérir des territoires. La séparation est préparation à la guerre, elle éclate sitôt que les rapports de force, idéologique, démographique et militaire, sont favorables.

La séparation était perceptible si l'on compare les tables de la salle à manger avec la seule qui comptait un couple de musulmans. En effet, l'épouse de monsieur Pamphile était la seule personne de sexe féminin à porter un foulard, un élégant bandana... de plus, le couple

avait une alimentation différente : le jaune doré de l'omelette tranchait sur les couleurs multiples de la choucroute des autres. L'absence de vin ne peut pas être considérée comme un critère, d'autres convives n'en buvaient pas... pour de multiples raisons, qui n'étaient pas religieuses et identitaires. Ainsi, entre la séparation brutale qu'est la guerre et la séparation identitaire fondée sur le mépris (l'autre est impure), il existe des degrés et des variations subtiles qui permettent les non-dits, le mensonge, la ruse, et toutes les hypocrisies. Lorsque le séparatisme est minoritaire et repose sur une idéologie non agressive ou peu agressive, les problèmes posés sont mineurs. Par exemple le séparatisme juif, très manifeste jusqu'à la Révolution française, ne posait pas de sérieux problèmes à la monarchie française. Par contre, il en posait aux Juifs dont le séparatisme manifeste les exposait à servir de bouc émissaire aux autres populations. Le cas des protestants en France fut beaucoup plus sérieux, car leur séparatisme fut considéré comme une dissidence politique menaçant l'État en raison de leurs alliances internationales. Notons cependant que la question des relations entre l'État et les protestants fut en France à l'image de la complexité de notre histoire : le cardinal de Richelieu (1585-1642), catholique s'il en fut, est pourtant un des créateurs de l'État laïc « à la française ». Certes, il réprima violemment la dissidence protestante, notamment dans la ville de La Rochelle soutenue par l'Angleterre, mais accorda un édit de Tolérance du culte protestant. En même temps, pour protéger l'indépendance de la France, il fit alliance avec des princes protestants du nord de l'Europe contre l'empire catholique des Habsbourg espagnols, le roi Philippe IV : né en 1605, mort en 1665, il est l'arrière-petit-fils de Charles Quint (1500-1558), rival plus intelligent et mieux loti que François 1^{er}. À l'évidence, en raison de son caractère agressif disposant d'appuis internationaux, le

séparatisme musulman est un phénomène grave qui posera de plus en plus un défi à l'État en France, et en Europe. Si, en dépit d'une intelligentsia très à gauche, la France n'a pas succombé à la subversion communiste, elle fut, pour un temps, démantelée par l'invasion nazie. Nous avons donc une certaine expérience des séparatismes porteurs de projets hégémoniques.

Les deux Dagoucin voulaient être ensemble, ils se connaissaient depuis longtemps. Par hasard, ils s'étaient retrouvés à la même table que le couple musulman qui était venu à eux en raison du fait que Dagoucin 2, chrétien franco-libanais, avait un type physique vaguement « levantin », comme on disait autrefois. Ayant constaté que Dagoucin 2 attaquait joyeusement sa choucroute, Monsieur Pamphile jugea que son vis-à-vis était soit un apostat qui avait renié sa foi, soit un infidèle chrétien... peut-être même un laïc athée. Le silence prit possession de la table ; alentour, toutes les tables voisines étaient animées par des conversations aussi variées que l'esprit, l'âge, et l'origine de leurs occupants. Dans un premier temps, passé les politesses d'usage échangées avec le couple musulman, les deux Dagoucin dialoguèrent comme le font des amis qui se retrouvent après quelque temps d'absence. Puis, par politesse, ils essayèrent d'inclure le couple Pamphile dans leur conversation. Mais les références culturelles communes manquaient, les tentatives de dialogue tombaient à plat. On en vint aux évidences, la famille, les enfants, la santé, le temps qu'il fait. Alors que monsieur Pamphile expliquait qu'il était marié depuis deux ans seulement, Dagoucin 2 eut l'idée de lui demander où il avait rencontré son épouse.

- Dans ma famille à Tunis... Elle est de Sousse, nous sommes cousins, on nous a fiancés. Nous nous sommes mariés sitôt que j'ai obtenu la nationalité française.

- Ha ! oui, le regroupement familial. Dit Dagoucin 1^{er}.
- Oui ! ça nous facilite la vie.

On demanda à l'épouse comment elle trouvait sa vie en France. C'était une femme visiblement éduquée, elle parlait un très bon français, comme son mari d'ailleurs. Son foulard, son respect des rites alimentaires, le fait qu'elle et son mari n'avaient pas goûté au sylvaner alsacien que Solange avait servi dans un pichet en même temps que la choucroute, son regard qui fuyait celui des hommes, son refus discret de leur serrer la main... mais « en même temps » sa présence en face de tous ces hommes, sa fierté discrète sans timidité... tout prouvait qu'elle était une musulmane aussi intégrée que l'était son époux à la société française. Intégrée, mais différente. Tout le problème était de savoir ce que signifiait cette différence si clairement, et même aimablement, revendiquée. Il y eut alors un silence prolongé, il masquait les interrogations, parfois peu conscientes que chaque convive partageant cette table se posait et refusait de poser en toute clarté. Même pour ces esprits avertis et victimes du terrorisme musulman, il était parfois difficile d'échapper à l'idéologie bien-pensante qui marque notre époque. À bout de silence, Dagoucin le deuxième demanda à Monsieur Pamphile ce qui avait fait de lui un « Ami du Bataclan ».

Nouveau venu aux rencontres de Fontainebleau, sur le moment Monsieur Pamphile ne comprit pas la question. Il crut qu'on lui demandait s'il fréquentait assidument une salle où se donnaient des spectacles *haram* (illicite, non conforme à la *charia*, la loi de Dieu exprimée dans le Coran, la tradition et les lettrés musulmans) par opposition à tout ce qui est *halal* (licite, permis). Dans la logique englobante, pour ne pas dire totalitaire, de ce croyant sincère, le Bataclan était un lieu de débauche où hommes et femmes mêlés

faisaient des mouvements lascifs, en public, tout en buvant de l'alcool. Pour la musique, Monsieur Pamphile refusait les interprétations extrémistes... la musique pouvait être licite. N'étant jamais allé au Bataclan, Monsieur Pamphile préférait ne pas se prononcer sur ce point, cas de *makrouh*, où certains savants musulmans (des *hafiz* qui connaissent le Coran par cœur, la tradition, etc.), disent que la musique est permise, mais pas souhaitable ; d'autres disent que c'est interdit, avec des exceptions ; d'autres encore que c'est permis ou interdit. C'est compliqué. L'abstention de ce type de musique était la position morale la plus raisonnable puisque de toute façon, le lieu tout entier était *haram*. Ne sachant pas comment répondre à la question sans offenser ces infidèles qu'il trouvait aimables, Monsieur Pamphile eut soudain l'intuition qu'il n'avait pas compris le sens de la question posée. On lui demandait ce qui avait motivé son invitation à Fontainebleau et ce pseudonyme de Pamphile qu'il avait reçu de celle que tout le monde appelait l'étudiante ou encore « Osyle ». C'est elle qui l'avait accepté parmi les « Amis du Bataclan », lui avait donné un nom après une brève explication du texte d'un italien d'autrefois et de « l'Heptaméron » de Marguerite de Navarre, une Française. Elle avait même cité le texte, disant à Monsieur Pamphile : « Mais, souvenez-vous qu'il faut icy dire vérité ». Alors il raconta le drame de la gare Saint-Charles à Marseille :

- J'ai fait toute ma carrière à la SNCF. Depuis deux ans, en alternance sur la ligne Lyon-Paris et Lyon-Marseille, je suis contrôleur sur les TGV. Je suis syndiqué à la branche Sud-Rail de la CGT. Ça n'a rien à voir avec les événements, mais ça compte pour moi. Le 1er octobre 2017, sur la ligne Lyon-Marseille j'ai rencontré un compatriote né à Bizerte, je suis né à Tunis. Il voyageait sans billet, il importunait une jeune fille, une

étudiante en médecine, elle avait un billet pour Marseille. J'ai verbalisé le jeune gars, Ahmed Hanachi, c'était son nom. Je savais bien qu'il ne payerait pas l'amende, il était sans le sou, illégal en France... comme moi, il y a longtemps. J'aurais dû l'amener à la Police à Saint-Charles, à Marseille. Mais si je devais amener à la Police tous les gars de chez nous qui voyagent sans billet, on n'en finirait pas ! Mais je l'ai changé de compartiment, pour qu'il n'importune plus la femme. Je lui ai fait la leçon, je lui ai dit qu'un musulman n'importune pas les femmes, même si dans leurs vêtements *Yalla* ! « elles ne cachent pas ce qui doit être caché » selon le saint Coran ! Il m'a semblé repentant et raisonnable, je lui ai dit de vivre selon sa foi ! Arrivé à la gare Saint-Charles à Marseille à 13.32 (le train avait deux minutes de retard), à 13.45 il a poignardé deux jeunes filles ! Mon étudiante de Lyon et sa cousine venue l'attendre à la gare. J'ai tout vu de la salle de repos où j'attendais mon prochain voyage ! J'étais trop loin, je ne pouvais rien faire, même pas crier ! Rien ! Il les a égorgées comme des bêtes ! Une horreur ! Moi, j'étais en haut, à l'étage, contre la vitre, comme un insecte fou. Impuissant ! Dans la rue des gens ont crié, des soldats français de « l'opération sentinelle » sont intervenus, il les a attaqués en criant *Allahu Akbar*, ils l'ont abattu. Il n'avait pas le droit de tuer ces jeunes filles, elles ne lui avaient rien fait ! Même si je peux admettre qu'elles ne portaient pas des vêtements corrects.

Cette dernière remarque laissa les deux Dagoucin sans voix ! Monsieur Pamphile vivait en permanence le choc culturel causé par sa vie réelle en France et sa religion d'un autre temps, d'un autre monde. Il était en même temps un soldat d'Allah et un citoyen qui cherchait à concilier l'inconciliable, un autre « en même temps », qui,

comme tous les autres, avait pour conséquence de paralyser l'action. Dans un contexte musulman, cette paralysie est heureuse, elle évite au croyant de recourir au meurtre. Désorienté à la suite de ce récit où le réalisme des faits se heurtait à une pseudo explication délirante : le vêtement des jeunes femmes pour, en même temps, minorer le crime sans en atténuer l'horreur ! il cherchait à reprendre pied dans un bassin sans fond. Sans fond, car Monsieur Pamphile était un citoyen de la République française, pas un Français issu, créé et créateur de la civilisation française. Tout le contraire de Dagoucin Deux, qui bien que Libanais, était authentiquement Français par son amour de la France et de la culture française. Afin d'interrompre le vertige créé par cette situation atterrante, Dagoucin 1^{er} demanda à Madame Pamphile ce qu'elle pensait de ce que son mari avait vécu :

- Il a fait ce qu'il a pu ! J'espère qu'il n'a pas commis de péché. Il aurait dû, peut-être, le conduire à la police de la gare... Mais, j'ai lu dans les journaux que ce jeune homme avait été arrêté par la police à Lyon... et qu'elle l'avait relâché. Eux aussi, ils sont coupables. On voit bien dans ces histoires que le monde est devenu fou. Moi, je suis de Sousse, dans le golf d'Hammamet, au bord de la mer. En juin 2015, je n'étais pas encore mariée, le 26 juin précisément, en fin de matinée, j'étais à la plage avec mes amies. C'est la plage du grand hôtel Marhaba, il y avait beaucoup d'étrangers, des Anglais, des Russes... des étrangers quoi ! Un type, un jeune est arrivé en longeant la mer, tranquille, il avait l'air d'un plagiste, il portait un parasol. Il a jeté le parasol, il avait une kalach... et une grenade. Il a commencé à tirer, surtout sur les étrangers, mais trois de mes amies ont été touchées par les éclats de la grenade qu'il a lancée sur les gens près de la piscine. J'étais là avec mes amies, elles étaient en maillots de bain, moi pas, j'avais une tenue

correcte (elle lance un coup d'œil à son mari). C'est peut-être ce qui m'a sauvé... je ne le saurai jamais, sauf si Dieu le veut ! Le tueur a pris son temps, il a tiré et encore tiré, deux de mes amies tout près de moi ont été blessées... moi, rien, grâce à Dieu ! Il y a eu une quarantaine de morts, tous étrangers, et autant de blessés, des étrangers et des gens de chez nous. Puis la police est arrivée, eux aussi ont crié *Allahu Akbar*, ils ont tué le jeune homme qui n'a plus crié *Allahu Akbar*. Il avait le même âge que le tueur de mon mari, celui des deux jeunes filles de la gare à Marseille. Pendant longtemps, on n'a plus eu de touristes !

Elle restait silencieuse, immergée dans son souvenir... elle ne portait aucun jugement sur les attentats. Elle s'en tenait aux faits, piégée dans l'horreur des actes, incapable d'en penser l'origine, y penser aurait mis en danger ce qui comptait pour elle plus que sa vie : sa foi en la parole de Dieu exprimée dans le noble Coran. Elle avait souvent médité les versets de la seconde sourate, *Al-Baqara*, des versets « abrogents » donc plus importants que les versets de sourates précédentes qu'en cas de contradiction : ils abrogent. De toutes les façons, seuls sont dispensés de combattre les malades. Le Coran est rempli de condamnations des lâches et des hypocrites qui fuient le combat pour la foi :

212/216 Combattre vous a été prescrit, bien que vous l'ayez en aversion.

213/216 Il est possible que vous ayez de l'aversion pour une chose qui est un bien pour vous et il est possible que vous aimiez une chose qui est un mal pour vous. Allah sait, alors que vous ne savez pas.

Musulmane fidèle et fière de sa foi, elle savait qu'elle ne savait pas, mais que le Livre lui permettait de savoir quand elle ne devait plus penser : « Allah sait, alors que vous ne savez pas ». Ne pas penser ! Voilà que cette jeune femme intelligente se trouvait dans la situation de Eichmann lors de son jugement à Jérusalem : « Je suis innocent, j'ai fait mon devoir, j'ai obéi aux ordres, j'ai prêté serment au führer ! On ne discute pas un ordre ». Ne sachant pas comment exprimer de façon simultanée sa certitude de devoir obéir au Coran et la réalité de l'instant qui faisait de son obéissance une monstruosité, elle lança :

- Vous voyez, nous aussi nous sommes victimes du terrorisme ! Et vous, qu'est-ce qui fait que nous sommes assis à la même table ?

La question s'adressait à Dagousin II qu'elle considérait plus ou moins comme un compatriote. Elle n'avait pas tout à fait tort. Le pire, pour lui, était qu'il comprenait ces gens. Il comprenait leur impuissance à s'opposer aux tueurs musulmans, car aucun musulman fidèle à sa foi ne pouvait prétendre que les actes des tueurs n'étaient pas conformes à la loi de Dieu exprimée dans le Coran. La guerre civile au Liban avait montré à Dagousin 2 qu'à la douceur généreuse de son monde, l'Orient, s'ajoutait une cruauté particulière. Elle était particulière en raison de sa composante religieuse qui sanctifiait un élément constitutif d'*homo sapiens* : violence alliée à cruauté. Tous les êtres humains luttent plus ou moins bien contre cette dimension d'eux-mêmes. Les musulmans, comme l'agent 007, ont un « permis de tuer » clairement exprimé dans plusieurs sourates du Coran. Cela aboutissait à cette folie qui portait les musulmans à cesser de penser sitôt que Coran et tradition énonçaient les jugements péremptoires et mortels d'un Dieu muet, avec obligation d'exécuter sur la Terre ses

sentences supposées célestes. Un cercle infernal, car tout fidèle peut déclarer scandaleux à Allah ce qui ne lui plaît pas, s'associer à des coreligionnaires, et procéder à l'élimination de ce qu'ils ont proclamé inacceptable. Le monde musulman n'est en paix que lorsque sa faiblesse est manifeste, et qu'une main de fer contrôle ses peuples. Il avait vécu cela pendant la guerre civile et sa famille en portait le souvenir : sitôt la machine à tuer lancée, la violence nourrissait la violence. Rien ne pouvait l'arrêter puisque « Dieu est grand ! » et que nul mortel n'a le droit de mettre en doute sa parole, sous peine d'apostasie, et de condamnation à mort « des gens qui sont redevenus infidèles après avoir reçu la foi » (troisième sourate, versets 79/85 à 81/88). À cela, il faut ajouter les mobiles terre-à-terre qui sont le lot des conflits *d'homo sapiens* : la faim, la jalousie, le sexe, l'avidité, la bêtise et la cruauté. Il avait alors vu se former avec une effroyable vélocité, y compris parmi ses anciens copains d'école, sunnites, chiites et druzes, des groupes de l'intérieur, de l'entre soi, méritant considération et fraternité, et des groupes de l'extérieur méritant d'être exploités, voire éliminés : les kidnappings suivis de demandes de rançons étaient devenus monnaie courante, les meurtres aussi. Le couple Pamphile était là, au bord de l'abîme, à la frontière entre une identité meurtrière et le quotidien ordinaire d'une vie paisible en terre étrangère : un rien pouvait rompre l'équilibre. Parce qu'il avait fait l'expérience de cette vie frontalière entre les groupes aux identités meurtrières, Dagoucin 2 décida de raconter son histoire... ses histoires. Tout y passa, les tours jumelles de New York, la décapitation et l'attentat de Saint-Quantin-Fallavier. Il fit même référence à la guerre civile au Liban. Il blâma les Palestiniens, qui, partout où ils s'étaient implantés en masse, en Jordanie, au Liban, avaient causé la guerre civile. La voix pleine de passion il dit alors :

- Qui donc sera capable de faire entendre raison aux victimes d'une injustice qui s'appuient sur l'islam pour se faire justice en autodéfinissant leurs droits ? Au Liban, en s'alliant aux chiïtes, et parfois aux sunnites, les Palestiniens ont tenté de chasser les chrétiens. Ils ont rompu le fragile équilibre des communautés qui faisait le Liban... et notre joie de vivre. Où va la France ?

Il y eut un long silence. Puis, apaisé Dagoucin Deux avait conclu :

- La guerre, civile ou extérieure, est de tradition chez les Arabes musulmans, car ces peuples se sont identifiés à cette tradition, qu'ils n'ont rien d'autre, qu'ils s'y pétrifient, et que se séparer de cette tradition serait se séparer de ce qui fait leur identité.

Un amoureux de la littérature, l'étudiante peut-être, aurait reconnu dans cette affirmation tragique une citation approximative d'Albert Camus dans « Le Premier Homme » (p.357, Gallimard 1994). On ne sait pas si Dagoucin 2 avait voulu y faire référence.

Les deux Dagoucin et le couple Pamphile venaient de prendre conscience d'une limite à leurs liens de réciprocité. Leur humanité impliquait de nombreux liens de réciprocité : reconnaissance de leur appartenance à l'espèce humaine ; face-à-face ; échange de signes ; partage du repas ; des histoires personnelles, etc. Pourtant, ils venaient de prendre conscience d'un espace à la fois extensible et rétractable qui les séparait et pouvait abolir les liens de réciprocité. Ces liens leur permettaient d'être là, ensemble. Ils étaient plus fragiles qu'ils ne le croyaient.

« L'Homme universel » est une abstraction limitée à sa physiologie : respirer, penser, se nourrir, se reproduire, mourir. L'Homme réel est l'enfant de sa culture, elle devient parfois une civilisation plus ou moins réussie, plus ou moins dynamique et

créatrice. La France est une civilisation réussie. Elle a contribué à la création de la civilisation européenne, qui a changé le monde. Il faut continuer et ne pas se laisser détruire par les barbares.

En raison de son insertion professionnelle, et, peut-être, parce qu'il avait une connaissance du Coran moins approfondie que celle de son épouse, Monsieur Pamphile, bien que respectant scrupuleusement les règles du permis et du défendu, avait l'esprit moins rigide que celui de sa femme. Certes, un jour l'Europe sera « terre d'islam », c'est-à-dire selon la Tradition califale souvent citée par Madame Pamphile : « Terre de paix » et non « Terre de guerre » *Inch'Allah !* (si Dieu le veut !), mais ça prendra du temps, et le temps appartient à Dieu. Pour l'heure, il était avec les « Amis du Bataclan » et il était bon de suivre leurs coutumes dans la mesure où celles-ci n'étaient pas contraires à l'islam. Il n'y avait aucun mal à se nourrir de nourritures permises, à raconter des histoires et à dire la vérité. C'est donc d'un ton affable et naturel que Monsieur Pamphile demanda à Dagoucin 1^{er} :

- Et vous, qu'elle est votre histoire ?

Surpris par ce ton badin qui évoquait la Shéhérazade des « Mille et une nuits », Dagoucin se lança sans le moindre préambule dans son récit :

- Au Bataclan, j'étais à une table du premier étage avec des amis lorsque tout a commencé, quand les tueurs ont commencé à tirer. Je suppose, Madame, que c'était comme chez vous sur la plage... mais ici, ils étaient trois et la salle était un espace clos avec au moins mille spectateurs. Avec une trentaine de personnes, nous nous sommes réfugiés dans une pièce du fond, au bout de la longue mezzanine. C'était les toilettes... femmes

ou hommes, je ne sais plus... femmes je crois. On a entendu les rafales, les coups de feu, les cris... c'était horrible, mais on ne voyait rien, on sentait l'odeur de la mort qui montait jusqu'à nous. On était coincé dans la pièce. Dans la pièce il y avait des wc. J'ai eu l'idée de monter sur un des sièges de ces toilettes et de gratter au plafond : du Placoplatre ! Un type avait un couteau suisse, on a fait un trou, il donnait sur un passage sous les toits. J'ai organisé l'évasion, la fuite par là ! Il a fallu aider une fille corpulente qui avait du mal à grimper, pendant un instant j'ai cru qu'elle allait bloquer le passage. Mais ils sont tous restés calmes, on l'encourageait, personne ne songeait à se moquer de ses grosses fesses et de ses jambes grasses qui s'agitaient au plafond. Quand il m'arrive d'y repenser, je suis toujours étonné par notre dignité à tous, celle de la fille coincée entre sol et plafond et nous tous qui l'aidions du mieux dont nous étions capables. Sur la dalle de béton sous les toits, on a entendu les fusillades, les explosions, les cris des gens qui s'échappaient dans la rue, l'arrivée des secours, le court temps de combat, une grosse explosion juste en dessous de nous. Et le long temps d'attente avant qu'un policier n'émerge pour nous dire que tout était fini. Les trois terroristes étaient morts, un avait été abattu avant d'actionner ses explosifs, deux s'étaient fait exploser.

Alors que Dagoucin 1er achevait son récit, la table de huit était clairsemée, les deux autres tables de quatre étaient vides. Presque tous les invités avaient gagné le salon, ses fauteuils et divans, sa cheminée. Lorsque les retardataires y arrivèrent, le garçon et la serveuse prenaient les commandes de boissons du soir : tisanes, cafés, lait chaud, chocolats, et digestifs. Roger Dulac aidait Solange à mettre de grosses bûches dans la cheminée. On sentait que les gens

étaient détendus, ils prenaient leurs aises avec cette tranquillité confiante qui signale les rencontres réussies. Seul le couple Pamphile devait faire des efforts pour ne pas faire bande à part. Leur rire était un peu forcé lorsqu'une plaisanterie amusait les autres. Par exemple lorsque Dagoucin 1er, le militaire, raconta l'histoire des deux menteurs :

- « Le premier : hier à la pêche j'ai attrapé un brochet qui faisait deux mètres ! Le second : tu exagères, en plus tu ne vas jamais à la pêche ! Le premier, bon, d'accord, il faisait un mètre dix ! Le second, et bien moi, hier en me promenant le long de la Marne, j'ai trouvé une motocyclette de 1915, en parfait état de marche et même, même, son phare était allumé. Le premier, hé, tu exagères... Le second, d'accord, le phare n'était pas allumé ! »

On riait à la bonne franquette, et chacun ajoutait son histoire, même les adolescents ne furent pas en reste lorsque l'ainée lança : « Question : comment appelle-t-on un rassemblement d'aveugles ? Réponse : un festival de Cannes ! ». Les grands inquisiteurs de la bien-pensance du moment auraient pu faire remarquer que parmi les victimes des attentats il y avait des gens qui avaient perdu la vue, et que le terme « aveugle » était discriminatoire, que selon la novlangue il fallait dire « mal voyant » ou « non voyant » moins connotés négativement. Cette maladie de l'époque qui faisait croire que les mots changeaient les faits n'aveuglait personne parmi les « Amis du Bataclan » qui après Boileau appelaient « un chat un chat et Rollet un fripon ».

L'étudiante sentit que la soirée risquait de devenir un festival d'histoires drôles qui, par force, seraient de moins en moins drôles, et feraient fuir les personnes qui, comme elle, n'appréciaient ces plaisanteries plus ou moins faciles qu'à faible dose. Par contre, elle

jugea que toutes ces personnes qui prenaient la parole pour faire rire avaient de fortes chances d'être capables de la reprendre pour raconter leur histoire, une histoire pas drôle, mais qui fût la leur. Elle profita d'une pause dans le rythme des rires et des répliques pour annoncer :

- Je vais vous raconter une histoire. Elle n'est pas drôle, mais c'est la mienne.

Et pour ne pas rompre trop vite avec le ton de la plaisanterie, elle raconta ce qu'elle intitula : « ma folle soirée kalachnikov à Paris : l'attentat au Petit Cambodge du 13 novembre 2015 ». Elle reprit dans ses grandes lignes le récit qu'elle avait déjà fait : l'arrivée des types, trois ou quatre, dans une petite voiture noire, genre Polo, ils disent *Allahu Akbar* et après « C'est pour la Syrie ! », vingt morts, dont Malika. Elle ne parla pas de la mort de l'homme qu'elle aimait... peut-être ne l'aimait-elle pas tant que ça... ou, au contraire, elle l'aimait tant que l'évocation de sa mort était un déchirement trop pénible. On ne sait pas. Mais elle parla de Malika, elle était à une table à côté de la sienne, elle prenait un verre avec des amis, de l'anisette, on en sentait le parfum. Son mari et sa fille étaient restés à la maison à deux pas du « Petit Cambodge ». Malika était la coiffeuse du quartier, tout le monde la connaissait. Dans son salon, elle faisait la chronique du canal Saint-Martin. Pas du genre mauvaise langue : qui couche avec qui et depuis combien de temps... non, une chronique heureuse, mariages et naissances, puisque la vie continue ; et quelques enterrements puisqu'il faut bien qu'elle s'arrête. Malika était originaire de l'Algérie, bien qu'elle n'en parlât jamais, si ce n'est pour dire que c'était « un pays de boudjadi bizoutches » (d'imbéciles aveugles), mais outre son prénom, on devinait ses origines à certaines de ses façons : elle parlait le pataouète. Du moins, elle en

avait la gestuelle et les expressions imagées, comme ce *boudjadi bizoutche*. Si dans son salon, un représentant de produits capillaires se faisait insistant elle s'exclamait : « Balek ! balek ! zou ! espèce d'arapète ! » que les habitués savaient traduire en « va-t-en ! espèce de collant ! » Elle disait qu'elle avait épousé un « patos », c'est-à-dire un Français de France. À Claudine, sa fille de douze ans, qui lui dit un jour qu'elle allait faire du patin à roulettes avec des amis le long du canal, elle dit spontanément : « Si tu te noies, ma fille je te tue ! » qui fit rire tout le salon. La balle qui avait frappé Malika l'avait projetée dans les bras de l'étudiante. Elle ne souffrait pas, elle avait sur le visage une sorte d'étonnement à la fois tragique et doux, elle était toujours aussi belle, mais son teint devenait de plus en plus pâle ce qui faisait ressortir l'énergie noire et bleue de ses longs cheveux. Sourdaient de ses narines et de sa bouche un peu de sang qui accentuait la blancheur du visage. Elle devenait aussi lourde qu'une statue de marbre dont elle avait la beauté singulière. Comme si elle avait assemblé ses dernières forces, elle eut un regard doux pour l'étudiante qui était trop bouleversée pour s'étonner d'avoir la force de soutenir Malika dans ses bras. Avant de fermer ses yeux aux regards intenses et vivants, elle prononça ces mots : « Dis à mon mari, dis à ma fille, je les aime ». C'était fini. Claudine venait de devenir une orpheline, et le mari Français de France de Malika devint un veuf inconsolable.

« Les Amis du Bataclan » étaient passés des rires parfois un peu forcés à la tristesse. Le silence entourait les crépitements du feu dont le rougeoiement par intermittence faisait luire, ça ou là, des larmes sur les visages. Certains étaient murés dans le silence, d'autres, comme la sœur d'Ennasuite, priaient ; Ennasuite chuchotait quelque chose à l'oreille d'Osyle. Le couple Pamphile restait tête basse, Dagoucin 1^{er} se demandait ce qu'ils pensaient, Dagoucin le second

croyait savoir à quoi songeait ce couple de musulmans ordinaires. Monsieur Pamphile ne savait pas que penser alors que son épouse, tout en regrettant le meurtre de tous ces gens, se disait que cette Malika était damnée de toute façon. Musulmane, car née dans la religion du vrai, elle vivait comme une infidèle : cette Malika avait épousé un chrétien, ce que le Coran proscrit : l'homme musulman seul a le droit d'épouser une infidèle chrétienne ou juive, car il s'assurera que ses enfants suivent la vraie religion. De plus, ces mariages renforcent les rangs des combattants musulmans tout en affaiblissant ceux des infidèles qui ne peuvent plus procréer avec ces femmes dont les ventres sont gagnés à l'islam. Madame Pamphile tenait pour une évidence que cette femme de mauvaise vie était une apostat puisque sa fille s'appelait Claudine, un nom d'infidèle et pas un nom issu de la vraie religion. C'était peut-être moins grave que si l'enfant eût été un garçon, mais c'était quand même un péché. Le Coran, parole de Dieu à son messager, dit qu'elle est condamnée à mort puis à brûler en enfer pour l'éternité :

79/85 Quiconque recherche une religion autre que l'islam, [cela] ne sera pas accepté de lui et il sera, dans la [Vie] Dernière, parmi les Perdants.

81/87 Ceux-là, leur « récompense » sera que s'abatte sur eux la malédiction d'Allah, des Anges et des Hommes tous ensemble,

82/88 [malédiction] qu'ils subiront, immortels, sans que le Tourment soit allégé pour eux ni qu'il leur soit donné d'attendre. (sourate 3, La famille de 'Imrân)

Certes, Madame Pamphile ne connaissait pas le Coran par cœur, mais elle le lisait et relisait chaque jour depuis son enfance à Sousse, où son père, un *hafiz* malékite formé à la mosquée Ibn Khaldûn de

Tunis, puis imam de la grande mosquée de Kairouan, persécuté par le laïc Bourguiba, lui avait enseigné la religion droite. C'est pourquoi elle savait faire la distinction entre les sourates abrogées par les abrogeantes et les autres. Par exemple, elle savait que le verset obscur 59/62 de la sourate 2 (*Al-Baqara*) était abrogé par le verset 79/85 de la sourate 3 « La famille de 'Imrân », car le Coran a distingué « la vérité de l'erreur ». Seuls les ignorants et les infidèles croient que les gens du Livre sont égaux :

59/62 Ceux qui croient [= *les Musulmans*], ceux qui pratiquent le Judaïsme, les Chrétiens, les Sabéens - ceux qui croient en Allah et au Dernier Jour et accomplissent œuvre pie -, ont leur rétribution auprès de leur Seigneur. Sur eux nulle crainte et ils ne seront point attristés.

Ceux qui ne possèdent pas la science des abrogeants ne savent pas que Dieu, en vérité, a donné le verset abrogeant 79/82 **après** avoir donné le verset abrogé 59/62, donc, dans sa sagesse il a abrogé toute supposée égalité des gens du Livre qu'une lecture fautive du verset 59/62 pourrait laisser croire à un lecteur peu intelligent. Cela se comprend aisément, car si l'islam n'était pas la seule vérité, pourquoi Dieu aurait-il dicté le saint Coran au Prophète ? « Dieu est plus savant que nous » pensait Madame Pamphile.

Alors qu'elle se murait dans son silence, elle se répétait ce que lui disait son père, si savant : « Les infidèles ne peuvent pas comprendre les subtilités de la langue de la révélation divine, l'arabe leur manque ! »

Chapitre 8

Le récit de la mort de Malika, assassinée le soir du 13 novembre 2015 à la terrasse du Petit Cambodge à Paris, avait touché tout le monde. Notre imagination est ainsi faite qu'elle ne s'émeut que de ce qu'elle peut se représenter, ou de ce qu'on lui représente avec talent, elle marche à la séduction. C'est ainsi que dans les mêmes circonstances, et parfois avec de plus grandes souffrances, la mort des 16 autres victimes, sans compter plusieurs dizaines de blessés, dont nombre de mutilés à vie, n'avaient pas fait verser de larmes. Il se trouve qu'ils étaient hors du récit de l'étudiante, ils s'étaient cachés dans les statistiques, alors que Malika, ce soir-là, était le centre de toutes les attentions. Un autre jour, un autre soir, un autre souvenir porterait les sensibilités à d'autres compassions... Celles dues à toutes les vies innocentes, ou non, interrompues par le droit de tuer que s'arrogent la cruauté des justes causes autoproclamées. Ces justes ivres de mortelles perfections ont déclaré la guerre à des sociétés, qui, sans être parfaites ou se proclamer telles, ne sont pas ce qu'*homo sapiens* a conçu de pire. La preuve : la moitié de l'Afrique voudrait vivre en France, mais comme si c'était l'Afrique tout en étant autre chose.

La tristesse avait gagné madame Pamphile, qui, en dépit de son enthousiasme pour le Coran et la tradition du Prophète, n'était pas dénuée de compassion. Toutefois, son père, *hafiz* et grand lecteur d'*Al Muqaddima* d'Ibn Khaldûn, disait parfois à sa fille au cœur trop tendre qu'avoir pitié des pécheurs pouvait conduire au reniement de sa foi, à l'apostasie : le plus grand des péchés. Tous les totalitarismes

pensent que la pitié est un sentiment contre-révolutionnaire. Ibn Khaldûn (1332-1406) est un contemporain de Boccace (1313-1375) et du Décaméron, qu'il n'a jamais lu. Leur seul point commun est la peste qui sévit en Tunisie en même temps qu'elle sévissait en Italie (1348). Ce saint homme, un des piliers de l'école malékite, a écrit une œuvre considérable, connue sous le titre de *Al Muqaddima* (traduit par « Discours sur l'histoire universelle »). L'école malékite est attachée au sunnisme, c'est-à-dire à la tradition droite, et non aux impies, les chiïtes et leurs sectes, qui se sont séparés de la voie droite. Selon Madame Pamphile, de toutes les écoles sunnites, l'école malékite est la plus pure. Son père, Mohammed Al Taghir ibn Bouhlel, lui avait enseigné les cinq sources de la conduite correcte, elles sont par ordre d'importance : (1) le Coran ; (2) la vie du Prophète racontée par des savants musulmans citant des personnes dignes de foi ainsi que ce que ses compagnons et compagnes ont rapporté de ses actes et de ses propos ; (3) la façon de vivre des premiers musulmans : les fidèles les plus proches de la révélation faite au messenger de Dieu ; (4) l'accord général des fidèles de la première génération sur la conduite à tenir dans telle ou telle situation ; (5) en cas de doute : l'accord général de tous les croyants (l'*Oumma*). Les savants musulmans sont ceux qui maîtrisent le mieux ces cinq sources du savoir qu'ils considèrent comme une véritable science.

Madame Pamphile et son époux étaient les victimes volontaires de cette archéologie comportementale qui fouille en permanence dans un passé divinisé pour guider la conformité obsessionnelle des actes du présent (d'où les étranges tenues vestimentaires des dévots : se vêtir, se nourrir, etc. comme les premiers musulmans de Médine et de La Mecque). Il y a, là, un travail intellectuel considérable repris génération après génération qui ne laisse guère de temps pour que

les intelligences les plus brillantes de chaque époque puissent se consacrer à autre chose. Il s'agit d'un « à rebours » perpétuel. L'avenir est dans le passé alors que l'Occident est persuadé que le présent est un moment du devenir, d'où son importance. D'où la stagnation agressive du monde musulman par rapport au reste de la planète.

Un drame comparable a frappé la Chine communiste pendant la révolution culturelle (1966-1976), qui fut un « à rebours » consistant à faire revivre l'épisode fondateur du communisme chinois, la longue marche (1934-1935), aux générations qui ne l'avaient pas vécue. Une génération entière de jeunes Chinois formée pendant cette période connaissait par cœur la pensée du « Grand Timonier » (Mao Tse Tong, 1893-1976), mais ne savait rien des « sciences bourgeoises réactionnaires » pourtant nécessaires au pays : mécanique, architecture, chimie, physique, agronomie, médecine, etc., etc. Il en est résulté une catastrophe humaine, sociale et économique pour toute la Chine communiste. Les Chinois ont une civilisation puissante qui a fini par prendre le dessus. Le « petit livre rouge » a été oublié et les sciences exactes « bourgeoises et réactionnaires » ont retrouvé droit de cité, mais dans un contexte politique qui reste dominé par une idéologie totalitaire. Une seule génération a été perdue dans une sorte de gnose rouge qui avait réponse à tout. Combien de générations de jeunes musulmans ont-elles été perdues dans la gnose verte de l'islam ?

N'ayant pas reçu le même niveau d'éducation religieuse que son épouse, fille d'un cadî et imam réputé de Kairouan, en cas d'incertitude, Monsieur Pamphile s'en remettait à sa femme pour trancher les cas litigieux. Il y avait celui de la guerre sainte. Sa femme lui avait expliqué qu'en effet ces jeunes gens qui commettaient des

attentats combattaient et mourraient « sur le chemin d'Allah », mais qu'ils étaient des impatients. Ils étaient trop pressés et, bien qu'exemplaires, pouvaient par leur hâte mettre la vie de la communauté des croyants vivants en terre non musulmane en danger. Pour l'heure, il fallait en France et en Europe rester fidèle à « la religion de vérité » et convertir par l'exemple. Madame Pamphile, qui connaissait parfaitement l'histoire de l'islam, distinguait deux périodes dans la prédication du prophète : la période mecquoise pendant laquelle il prêchait par l'exemple dans une citée où les musulmans étaient minoritaires ; et la période médinoise où le prophète, réfugié à Médine, car persécuté par les idolâtres de La Mecque, de plus en plus fort grâce à la multiplication des conversions, lance la prédication par les armes. Pour Madame Pamphile, l'Europe vivait sa période mecquoise. Il fallait être rusé et prudent afin de ne pas mettre en danger la communauté des fidèles qui se renforçait en permanence grâce à l'émigration : la France et l'Europe étaient en devenir la nouvelle Médine. Pour les juifs, c'était différent. Comme le prophète l'avait fait à Médine, on pouvait les éliminer. C'est ainsi que Monsieur et Madame Pamphile passaient pour des musulmans modérés. Pourtant, sur le fond, la fille de Mohammed Al Taghir ibn Bouhlel connaissait parfaitement la différence entre la communauté musulmane et les autres telle que l'atteste le Coran, et l'explique Ibn Khâldun dans *Al Muqaddima* :

« Dans la Communauté musulmane, la guerre sainte est un devoir canonique, à cause du caractère universel de la mission de l'Islam et de l'obligation de convertir tout le monde, de gré ou de force. C'est pourquoi les pouvoirs spirituels et temporels sont confondus : le souverain peut y consacrer ses forces en même temps. »

« Les autres communautés religieuses n'ont pas ce caractère œcuménique, et la guerre sainte n'est pas pour elles un devoir canonique, sauf pour la (légitime) défense. Ce qui fait que les chefs de ces religions ne s'occupent pas de politique. [...] Ils doivent seulement établir leur propre religion au milieu de leurs sujets. » (« Discours sur l'histoire universelle », traduction de Vincent Monteil, 1967, tome 1, pages 459, 460)... et un peu plus loin dans le texte, page 466, alors qu'Ibn Khaldûn vient d'énumérer les querelles des églises chrétiennes, il conclut :

« Nous ne croyons pas devoir noircir les pages de ce livre avec la discussion de leurs hérésies, qui sont, d'ailleurs connues. Ce sont tous des infidèles, comme le montre le noble Coran. Il ne nous appartient pas d'en discuter avec eux. C'est à eux de choisir entre la conversion à l'Islam, la capitation (du protégé) ou la mort. »

Le terme « capitation » est la *jizya* que l'on trouve dans le Coran : impôt d'infamie payé par les juifs et les chrétiens en terre d'Islam, qui se doublait dans l'Empire turc par « l'impôt du sang » : la capture des enfants mâles des juifs et des chrétiens envoyés dans des écoles coraniques pour en faire des soldats et des fonctionnaires turcs.

Aujourd'hui en Europe, « l'impôt du sang » a pris une autre forme : les croyants épousent des Européennes chrétiennes ou juives, leur font des enfants, qui deviendront des guerriers d'Allah.

L'épouse de Monsieur Pamphile connaissait sa religion et s'il lui arrivait en petit comité de fidèles de citer les propos guerriers du savant Ibn Kaldûn, ce n'était pas les paroles délirantes d'un petit délinquant de banlieue « radicalisé », qui, selon les théologiens improvisés de la gauche bien-pensante, « n'a pas compris l'Islam ». C'était les réflexions d'un homme intelligent, qui, à sa façon, avait

inventé ce que l'on appellera plus tard la sociologie de l'histoire : un brillant cadî, aussi instruit que vénérable du XIV^e siècle, qui tirait les conclusions théologiques et pratiques de la 9^e sourate, « revenir de l'erreur » ou « L'immunité » versets 29, 30, 31,32, 33 :

« Combattez ceux qui ne croient point en Allah ni au dernier jour, [qui] ne déclarent pas illicite ce qu'Allah et Son apôtre ont déclaré illicite, [qui] ne pratiquent point la religion de vérité, parmi ceux ayant reçu l'Écriture ! [combattez-les] jusqu'à ce qu'ils paient la *jizya*, directement et alors qu'ils sont humiliés. Les juifs ont dit : « Ozair est fils d'Allah . » Les chrétiens ont dit : « Le Messie est le fils d'Allah. » Tel est ce qu'ils disent, de leur bouche. Ils imitent le dire de ceux qui furent infidèles antérieurement. Qu'Allah les tue ! Combien ils s'écartent [de la vérité] ! Ils ont pris leurs docteurs et leurs moines ainsi que le Messie, fils de Marie, comme « Seigneurs » en dehors d'Allah, alors qu'ils n'avaient reçu ordre que d'adorer une divinité unique [...] Ils veulent éteindre la lumière d'Allah avec [le souffle de] leurs bouches, alors qu'Allah n'entend que parachever Sa lumière, en dépit de l'aversion des infidèles. C'est Lui qui a envoyé Son apôtre, avec la direction et la religion de vérité, pour la faire prévaloir sur la religion en entier, en dépit de l'aversion des associateurs. »

Les « associateurs » sont les juifs et les chrétiens qui, selon les versets divins, associent à l'unicité divine d'autres divinités. On trouve même au verset 36 de la même sourate, l'ordre de mener « une guerre totale » contre ces associateurs.

Dans le monde occidental, la croyance commune est que la « guerre totale » est un concept de l'Allemagne nazie créé par Adolf Hitler, diffusé par Goebbels, mis en pratique par l'armée allemande. Les « Amis du Bataclan » étaient en train de parler de cette notion de guerre totale. Au récit de l'étudiante avait succédé ceux de Dagoucin

deuxième du nom (celui qui avait eu « double dose ») suivis de ceux de Pamphile et de son épouse. Une fois de plus, cette dernière avait souligné le fait que « nous aussi nous sommes victimes du terrorisme, même notre musée a été attaqué ». Cette remarque avait d'ailleurs contribué à lancer le débat sur la guerre totale.

On percevait dans la discussion une certaine confusion entre deux dimensions possibles du mot « total ». Certains, plus ou moins convaincu par le couple Pamphile voyaient dans « total » l'idée que la guerre touchait tous les pays qu'ils soient musulmans ou qu'ils ne le soient pas ; avec, toutefois, une condition nécessaire et suffisante : qu'il y eut dans ce pays une communauté musulmane de quelque importance. D'autres, comme les deux Dagousin, pensaient que « total » faisait référence au fait que dans cette guerre religieuse, la fin justifiait les moyens, et tous les moyens utilisés visaient à la continuation de la guerre, jusqu'à la victoire de la vraie religion. Avec quatorze siècles de guerre totale, les musulmans avaient fait mieux que les Allemands. Peu comprise, cette affirmation du Franco-Libanais Dagousin 2 provoqua des critiques. Son ami Dagousin 1^{er}, militaire de carrière, voulut clarifier le propos :

- Je vais vous donner un exemple. Dès la fin de l'année 1942, les Allemands avaient mis au point un bombardier qui pouvait parcourir plus de 10.000 km, le Messerschmitt 264, dont il y eut plusieurs versions. Cet exploit technique signifie que l'Allemagne nazie avait mis au service de la guerre toute son intelligence technique, son ingénierie, son économie, etc. Vous avez là une dimension de la guerre totale : l'ensemble de la société mis au service d'une idéologie conquérante.

Il y eut une petite explosion dans la grande cheminée du salon, une bûche lança une lueur vive, puis le feu redevint régulier et

tranquille. Les « Amis du Bataclan » regardaient Dagoucin avec ces expressions du visage qui dénotent un intérêt dubitatif. Nombreux étaient celles et ceux qui semblaient se demander : « Où veut-il en venir ? ». Il eut l'intuition de ces questionnements silencieux et donna sa réponse :

- Bombardier à très longue distance, 10.000 km et même 15.000 pour un seul prototype, pourquoi ? Pour bombarder New York ! Donc, en effet la « guerre totale » signifiait la capacité de porter la guerre sur toute la surface de la planète. D'ailleurs, ce n'est pas pour rien que les Première et Deuxième Guerres sont appelées mondiales. Mais il faut aller au-delà de la seule dimension géographique. En janvier 1945, exaltés par l'exemple japonais, les SS recrutèrent trois ou quatre pilotes volontaires pour une mission suicide sur New York (environ 6.400km, aller simple) : précipiter deux ou trois avions bourrés d'explosifs sur la ville... pas pour gagner la guerre qui était déjà perdue, mais pour la continuer d'une façon spectaculaire, dans le genre opéra wagnérien. Dans le genre « Paris brûle-t-il ? ». Une guerre idéologique, une guerre de l'esprit que l'échec matériel renforce ! Mais c'est trop tard. Les aérodromes étaient dévastés, les quelques Messerschmitt 264 restants ne pouvaient plus décoller. Deux ou trois prototypes qui pouvaient faire 10.000 kilomètres avaient été détruits par les bombardements alliés.

À l'expression des visages des « Amis du Bataclan » assemblés dans le grand salon, Dagoucin comprit que rares étaient les personnes qui saisissaient la justification de son exemple. Un peu vexé, il s'exclama :

- Voyons ! C'est pourtant simple... après avoir entendu la double histoire de mon ami Dagoucin 2... Réfléchissez un peu : les avions sur New York ! C'est pourtant simple : « Les nazis l'ont rêvé, les musulmans l'ont fait ». Des avions-suicides sur New York : le 11 septembre !

Il y eut un instant d'effroi.

« Il y a pourtant une grande différence » dit d'un ton professoral Madame Longarine qui enseignait l'histoire et la géographie à l'école Ozar Hatorah de Toulouse. « Laquelle ? » demanda Monsieur Saffredent, le commerçant de Strasbourg que l'on n'avait guère entendu jusqu'alors. Elle expliqua :

- Les Allemands fabriquaient leurs instruments de mort. Ils ont même fait dans ce domaine preuve d'une ingéniosité aussi admirable que perverse. Les V1 et les V2, les sous-marins, les chars « Panthère » et « Tigre », le zyklon B, les chambres à gaz... ce n'était pas à la portée du premier venu. Il y fallait une société civilisée, organisée, avec derrière elle un siècle ou deux de pensée scientifique. Les musulmans ne fabriquent pas les instruments de mort qu'ils utilisent. Ils les achètent ou détournent de leur usage courant des objets fabriqués par les infidèles : couteaux, autos, camions, avions, quelques produits chimiques en vente libre, allumettes, briquets... et même les bombes de gaz à usage domestique... et on n'a pas tout vu ! Peu de capacités inventives et productives, mais une imagination perverse dont la fertilité est évidente !

La dernière remarque de Longarine « Peu de capacités inventives, etc. » fut mal prise par le couple Pamphile. On pouvait d'ailleurs comprendre leur irritation... voire leur colère. Jusqu'où cette colère

irait-elle ? Tous les êtres qui s'estiment socialement floués, exploités, déconsidérés, insultés, etc. n'ont pas la ressource d'une idéologie du ressentiment et de la vengeance aussi ancienne et expérimentée que celle offerte par la religion musulmane à ses séides. Madame Pamphile qui avait la meilleure connaissance de sa religion prit la parole pour défendre son identité. Elle le fit, malheureusement d'une façon qui n'arrangea rien. Pourtant son propos ne manquait pas d'humour :

- Vous exagérez... surtout pour les couteaux, dit-elle en souriant. Depuis des siècles les artisans musulmans travaillent le fer et l'acier. En 624, lors de la bataille de Badr, la première victoire des musulmans, le Prophète était armé d'un sabre en acier. D'ailleurs l'acier de Damas fut connu jusqu'en Europe.
- En effet, reprit Dagoucin II. Elle est célèbre cette épée du Prophète, elle a même un nom en arabe *dhu-al-Faqâr*, ce qui signifie le « fendoir des vertèbres ». En 632, à la mort de Mohamed, l'épée fut transmise à son cousin le plus proche qui était aussi son gendre, Ali, le mari de la fille du Prophète, Fatima. Après la mort de Mohamed, il y eut une querelle de succession pour savoir qui deviendrait le « Commandeur des croyants ». Les musulmans faisaient déjà la guerre sainte (le djihad) à leurs voisins. Toutefois, Ali, le principal prétendant, voulut éviter que lors de cette querelle les musulmans tuent des musulmans. Ce que le Coran proscrit. Il accepta un arbitrage avant la bataille de Siffin, en 657, au sud d'al-Raqqa sur la rive ouest de l'Euphrate, en Irak, la brève capitale de Daech à notre époque. Cet arbitrage fut une catastrophe pour Ali, qui fut assassiné en 661 par une faction de ses ex-partisans déçus par le compromis (les Kharejites). Selon les sunnites, celui

qui finalement divisa les musulmans, c'est Hussein, le fils d'Ali et de Fatima, donc le petit-fils du Prophète qui refusa de faire allégeance à Yazid 1^{er}, le fils du premier calife omeyyade, Muawiya. Hussein fut cruellement et traitreusement assassiné le 10 octobre 680 lors de la bataille de Kerbala. Kerbala est à une centaine de kilomètres de Bagdad, c'est un important lieu de pèlerinage pour les chiites. Chaque année les partisans d'Ali célèbrent les martyres d'Ali et d'Hussein lors d'une grande fête, l'Achoura, qui donne lieu à de spectaculaires flagellations pour expier la faute de n'avoir pas secouru Hussein à temps. Les chiites sont des gens très particuliers, ils ont une philosophie mortifère particulière, un de leurs proverbes dit : « Nos jours les plus beaux sont nos jours de deuil ». De toute façon, dans les deux communautés, chiite et sunnite, l'épée du Prophète n'est pas oubliée, un proverbe arabe dit « *La sayfa illa dhu-al-Faqari wala fata illa'Ali* ». Je traduis : « Nul sabre comparable au fendoir des vertèbres, nul guerrier comparable à Ali » Ce sabre figure au drapeau de l'Arabie Saoudite.

Il ajouta : « le fendoir est un outil de boucher. Certains fidèles achètent une feuille de boucher pour imiter leur prophète...»

- Comme quoi les membres de l'espèce humaine trouvent toujours une bonne raison pour se massacrer : Dieu, Allah, la race aryenne, la cupidité, le sexe, le pouvoir, l'indépendance, la liberté... Nous sommes finalement plus féroces que les carnassiers qui ne tuent que pour se nourrir. Avez-vous vu le film de Quentin Tarantino « *Inglourious basterds* » (Le Commando des Bâtards) ? Il est sorti en 2009, on y voit une scène de massacre de nazis par des soldats américains, y compris Hitler et les dignitaires du *Reich*. Certes, c'est du

cinéma, ce sont des nazis et il ne faut pas tout mélanger. Mais, quand j'ai vu cette scène, j'ai immédiatement pensé aux témoignages des survivants du massacre du Bataclan. Je l'avoue, ce rapprochement, fait malgré moi, m'a terriblement déprimé en raison de ce qu'il exprimait de la violence humaine.

Avait dit la jeune Flamette de Nice après avoir brièvement expliqué qu'elle tenait son pseudonyme de Monsieur Geburon, le restaurateur parisien d'origine niçoise qui faisait la meilleure pissaladière de Paris, sinon de Nice. Flamette était accompagnée d'un jeune homme de son âge, qui semblait en permanence la protéger. Il lui parlait avec douceur, on avait l'impression qu'il la soutenait par des gestes délicats, ceux que l'on accorde à un enfant fragile que l'on aime plus encore en raison de sa fragilité. D'une voix grêle, où l'on percevait l'émotion, elle reprit la parole après la phrase qu'elle venait spontanément de lancer :

- J'ai rencontré Monsieur Geburon à Nice, sur la promenade des Anglais, le 14 juillet 2016. Il m'a secouru. J'étais venu avec mon neveu, Raphaël. Il avait six ans, élève de CE1 au Cours Pagnol, rue de France, il avait un an d'avance... Je ne sais pas pourquoi je vous dis ça... ça n'a rien à voir avec mon histoire... enfin, si ! puisque je vous parle de Raphaël, mon neveu que j'aimais beaucoup... . Comme chaque année, il voulait voir le feu d'artifice. C'est la première fois que je l'accompagnais sur la promenade des Anglais pour voir le feu d'artifice. Il y a toujours beaucoup d'étrangers, des touristes. Ses parents me l'avaient confié, ils regardaient sur TF3 un film de Sergio Leone, avec Clint Eastwood : « Pour une poignée de dollars ». Ils m'avaient dit qu'ils voyaient chaque année le feu d'artifice et qu'ils aimaient beaucoup les « westerns spaghettis » que l'on ne voit

plus beaucoup. Moi, j'aimais mieux le feu d'artifice. En plus, j'étais contente d'y aller avec mon neveu. Un petit garçon beau et intelligent qui vivait la vie normale et paisible que nous vivions à Nice.

L'union de cette voix parfois tremblante et de ses propos peu ordonnés transmettait l'émotion qu'elle vivait et revivait. Toutes les personnes présentes connaissaient l'histoire de l'attentat du 14 juillet à Nice. Monsieur Geburon en avait déjà donné sa version. Et puis, il y avait eu les journaux, les télévisions... mais pour les « Amis du Bataclan », chaque histoire était un nouvel attentat, une nouvelle douleur qui les mettait face à leurs responsabilités devant l'Histoire, la grande. C'est ce qu'ils redoutaient, et sentaient dans chaque histoire particulière : ai-je bien agi ? est-il normal que je sois vivant, vivante, alors que les autres sont morts ? Pourquoi tant de haine alors que je ne hais personne ? Les « Amis du Bataclan » voyaient leurs rangs s'accroître de semaine en semaine en raison du fait qu'ils apportaient des réponses à ces questions. Depuis quelque temps, les noms des personnages du Décaméron et de l'Heptaméron étaient régulièrement utilisés avec des lettres numérales, ou de simples chiffres, à la façon des rois et des papes.

Tous les Amis du Bataclan savaient, quelle que soit sa peine, que Flamette devait aller au bout de son récit pour qu'enfin, peut-être, ils pussent lui apporter un peu de réconfort. Son compagnon lui montrait des signes d'affections, des attouchements doux, des mots murmurés, on ne savait pas s'il était de sa famille ou son amoureux, il y avait dans cette affection quelque chose de platonique qui se manifestait comme une évidence perçue par tous. Elle se racla la gorge, ravala un sanglot, but un peu d'eau et reprit son récit de la même voix grêle, et pourtant avec une diction parfaite :

- Le feu d'artifice venait de s'achever avec un bouquet final enchanteur. Les dernières fusées, probablement lancées par des amateurs, illuminaient les nuages de fumée créés par les jets d'étincelles, les explosions et les pétarades colorées. Tout le monde était joyeux, Raphaël sautait de joie, il avait de la lumière dans les yeux. C'est comme ça que je le vois encore.

L'évocation de l'enfant devenait de plus en plus précise, et tout le monde savait que parmi les 86 morts et 484 blessés il y avait de nombreux enfants. Le suspense, s'il y en avait un, était de savoir si Raphaël avait été blessé ou s'il était mort. Le ton du récit et la façon dont Flamette venait de faire silence disaient à l'évidence que l'enfant avait été tué.

- Nous étions sur la Promenade, au niveau du Negresco, vous savez le vieux palace de Nice. Nous étions côté sud, le long de la plage de galets. Nous regardions la baie des Anges où s'éteignaient les derniers flamboiements. J'ai senti de l'agitation. Des gens courraient en désordre. Rien à voir avec la sérénité qui nous avait envahis après le spectacle joyeux qui venait de s'achever. Et que le tueur avait dû voir en même temps que nous. Quelle perversité que d'utiliser pour tuer un spectacle aussi joyeux ! J'ai vu le camion. Un très gros camion blanc. Dans les journaux ils ont dit 19 tonnes. Il roulait très vite. Il écrasait les gens. Certains courraient, d'autres immobiles. On entendait des chocs répétés, ceux des corps fracassés en pleine vitesse. Raphaël a pris ma main, nous avons couru. Pourquoi a-t-il pris ma main gauche et pas la droite ? Il y avait d'autres gens avec nous. Mais pourquoi n'ai-je pas couru à droite vers la barrière de la plage, ou à gauche côté Negresco ? Alors que droit devant, je devançais la course du camion. Je savais qu'il

approchait de nous, à cause du bruit, des chocs, des gens. Nous courrions de plus en plus vite et tout droit devant nous ! Soudain, j'ai senti que Raphaël était arraché de ma main, la roue du camion le happait, le pare-chocs, la carrosserie blanche m'a projetée sur le côté. Je crois que le camion s'était mis à zigzaguer pour écraser plus de gens. Je me suis relevée, il y avait des corps un peu partout. J'ai entendu des coups de feu plus loin vers le Palais de la Méditerranée. J'ai cherché Raphaël. Je l'ai trouvé. Seuls ses vêtements m'ont permis de savoir que c'était lui. J'ai perdu connaissance pendant quelques instants. Je crois que c'est à ce moment-là que je me suis fait mal en tombant. Quand je me suis réveillée, Monsieur Geburon était près de moi, il me demandait si j'étais blessée. Je lui ai dit que non. J'ai su, après, que j'avais une bosse sur le crâne et un gros bleu sur le visage, des choses aux bras et aux jambes, mais sans gravité. Je n'avais pas vraiment mal. J'ai pensé à Raphaël et je me suis mise à pleurer. Pourquoi lui ! Après, les secours se sont occupés de moi. J'ai eu une radio à l'hôpital. Et puis ma vie est devenue un enfer. Heureusement, Monsieur Geburon est venu me voir. À Nice on a créé une association qui travaille avec vous. Ça aide, pas beaucoup, mais ça aide. On se sent moins seul. On se rencontre, on parle. Comme aujourd'hui.

Il y eut un temps de repos, puis Roger Dulac prit la parole. Il savait qu'à Nice, il y avait des tensions. Des gens reprochaient des défaillances dans le système de sécurité. Dans l'entourage du Président, un conseiller, qui travaillait à l'époque à la Préfecture des Alpes Maritimes, avait été entendu par la justice. Il y avait des procès en cours. Il y avait un couple mixte, lui, converti à l'islam, barbe salafiste, elle d'origine algérienne ou marocaine qui disaient avoir perdu un enfant dans l'attentat, ils faisaient une parfaite propagande

musulmane sur le thème « pas d'amalgame ! ». Il y avait même eu l'arrestation d'une personne qui avait escroqué des indemnités dues aux victimes. Quant à l'entourage du terroriste, c'était comme d'habitude, tous innocents et bons musulmans, sauf le terroriste qui « n'avait pas compris l'islam » selon les croyants et la doxa progressiste... de gauche, évidemment. C'était aussi celle du Président, et Roger Dulac se demandait de plus en plus souvent si le Président y croyait ou s'il faisait semblant, pour « en même temps » faire une chose et son contraire. D'une voix aux sonorités fermes, mais comme en laissant passer le souffle d'un sanglot entre les mots, Roger Dulac dit :

- Permettez-moi... de vous offrir toute ma sympathie... et mon affection. Je comprends votre douleur... je n'aurai pas la sottise de comparer les douleurs. Elles se vivent et ne se comparent pas ! Nous tous ici... nous avons perdu un ou des êtres que nous aimions plus que tout. Nous sommes les inconsolables de la forêt des amours mortes !

Chez tous les habitués des rendez-vous de la forêt de Fontainebleau, la dernière phrase avait fait mouche ; chez les autres, elle avait frappé par sa dimension poétique. En dépit de ce qu'elle avait de pathos, il en résulta une attention maximale pour la suite du propos, attendue avec une sorte de gravité douloureuse :

- Nous, les survivants nous avons tous, plus ou moins, l'impression qu'il y eut des fautes commises en ce qui concerne notre protection. Elle n'était pas au niveau de la menace. Dans mon cas, j'étais au Bataclan avec ma femme, je déplore que les soldats qui étaient à proximité ne soient pas intervenus. Le premier gendarme qui a fait feu sur les terroristes n'avait qu'un

vieil automatique à opposer à quatre kalachnikovs... pourtant, il a abattu un terroriste... c'était trop tard pour ma femme.

Une fois de plus, le silence faisait sentir la force du chagrin. Roger se reprit :

- Pour vous, à Nice, pensez-vous qu'il y eut des fautes ?
- Bien sûr, il y eut des fautes ! il y a toujours des fautes. Elles sont inévitables. Comment voulez-vous que notre société s'adapte instantanément à un phénomène aussi imprévisible. Il y a dans la haine que ces gens nous portent quelque chose de satanique ! Ce sont mes fautes à moi qui me semblent évitables.

Son compagnon prit la parole :

- Tu es trop dure avec toi-même ! Les fautes des autres, que tu juges inévitables, ne sont pas d'une autre nature que celle dont tu t'accuses. Nous vivons dans une société paisible qui doit faire face à des actes de guerre, et, tu l'as dit toi-même, à une haine satanique.

Elle ne répondit pas. Elle semblait indifférente à ces arguments, que Roger Dulac reprit dans un registre à peine différent :

- Chacun de nous, celles et ceux qui ont traversé l'expérience de la terreur, nous portons tous, comme toi Flamette, la culpabilité de n'avoir pas fait ce qui aurait sauvé une vie. Celle d'un inconnu, d'une inconnue, celle de la femme que j'aimais. Chacun de nous revoit la scène et se demande : si j'avais fait ça, ou ça... ou Dieu sait quoi ! Mais à l'instant où nous faisons ce que nous avons fait, ou rien ! nous ne savions pas faire autre chose !

« Ce qui est fait ne peut pas être défait ! C'est dans Shakespeare, Macbeth » dit l'étudiante peu hantée par cette culpabilité, car les circonstances de l'attentat du Petit Cambodge ne lui avaient pas laissé le temps de faire ou de penser à quoi que ce soit. Sa seule obsession, les jours cafardeux, était de se demander : « Pourquoi suis-je vivante alors que les autres sont morts ? ». Question universelle que se posent toutes les personnes qui ont survécu à une catastrophe, ou à la guerre.

Le mari de Madame Parlamente, le retraité de l'Éducation Nationale, un homme discret, prit la parole, il y avait un peu d'exaspération dans sa voix :

- En l'occurrence, Macbeth ne nous aide pas du tout. Vous êtes dans une logique de drames individuels, que je respecte et que nous connaissons, ma femme et moi. Mais vous semblez oublier que la France est une nation, une communauté historique, un collectif attaqué par celui des soldats d'Allah **depuis 1995**. Ces gens ne nous tuent pas en tant qu'individus, mais parce que nous sommes Français ! Avez-vous oublié 1995, la série d'attentats contre le RER, le TGV, l'école juive de Villeurbanne près de Lyon, quelques dizaines de morts, plusieurs centaines de blessés, avec des techniques qui sont celles du GIA (le Groupe Islamique Armé) en Algérie. Gouvernement Chirac-Juppé, ministre de l'éducation nationale François Bayrou, ministre de l'Intérieur Jean-Louis Debré, ce ne sont tout de même pas des bien-pensants de gauche ces gens-là ! On a au moins vingt ans d'expérience de la guerre sainte... et à chaque fois, on a l'impression de découvrir qu'il y a un problème avec l'islam ! C'est un peu court !

Puis, il changea de ton, et dit :

- Mon épouse Parlamente et moi nous raconterons nos histoires dans un moment. Il y a un instant, Madame Ennasuite m'a dit qu'elle voulait parler, je lui cède volontiers la parole :

« Je voudrais raconter mon histoire et celle de ma sœur » dit Ennasuite. Tout le monde se tourna vers elle, dont la faconde joyeuse avait fait oublier le fait qu'elle aussi avait un drame, voire plusieurs à raconter. Ainsi commence son récit :

- Je tiens un café à Jargeau, une petite ville près d'Orléans au bord de la Loire. Notre fleuve d'allure si tranquille, mais aux débordements imprévisibles. C'est un joli café, Grand-Rue au numéro 10, sous les arcades, pas très loin du vieux pont de pierre qui relie Jargeau à Saint-Denis-de-L'Hôtel, une petite ville moins peuplée que nous. Certains de mes clients traversent le pont chaque jour ! Nous sommes plus de cinq mille Gergolains et Gergolaines ! J'ai ma clientèle, avec le temps ce sont devenus des amis. Le « Relais Gergolain » appartenait à mon père, il me l'a légué à sa mort, il y a cinq ans. Ma mère... enfin... la femme de mon père ne lui a pas survécu plus de deux ans. Comme tout le monde, j'ai eu mes années de deuil. Ma mère biologique était Algérienne, je ne sais pas de quelle région en Algérie, elle nous a quittés alors que j'avais deux ans. Mon père a rencontré cette femme pendant son service militaire, pendant la guerre d'Algérie. Je ne sais pas s'ils s'étaient mariés... en tout cas, elle n'a pas supporté la vie à Jargeau, elle est partie, elle n'a jamais donné de ses nouvelles. Mon père, un pur Gergolien, s'est remarié avec une femme de Jargeau, ils se sont mariés à l'église, après la mairie... j'en déduis qu'il n'avait pas épousé ma mère. Ma sœur Étienne est née peu après. Mon père et sa femme étaient des catholiques pratiquants, pas bigots, mais

pratiquants. J'ai été baptisée dans notre église Saint-Étienne, comme ma sœur Étienne, que l'on appelle « Etie ». Moi, mon prénom, c'est Jeanne. Je pense que c'est à cause de Jeanne d'Arc. Elle a été blessée le 12 juin 1429 en libérant Jargeau des Anglais. Sur ce qu'il reste des anciens remparts de la ville, une plaque commémorative rappelle l'événement. Je vous dis tout ça pour vous donner une idée de mon père et de notre famille. Une famille heureuse, la femme de mon père m'aimait, et j'aimais mon père et celle qui, en fait, fut ma mère véritable.

Madame Ennasuite fit une pause, elle but une gorgée d'un liquide de couleur jaune doré, une liqueur si l'on en juge par la taille et la forme de son verre. De la Chartreuse jaune, peut-être pour confirmer sa foi catholique. Visiblement rassérénée par sa boisson, elle reprit son récit :

- Vous devez vous demander ce qui a fait de moi une « Amie du Bataclan ». J'y viens. À ma connaissance, il n'y a pas de musulmans à Jargeau. Avant le 20 juillet 2016, ma seule expérience négative, je l'avais faite presque un an plus tôt dans mon café, en fin d'après-midi lorsqu'un jeune marocain qui travaillait sur un chantier avait un peu trop bu. Comme je refusais de lui servir un verre de plus, il a commencé à m'insulter : « Sale Française ! Mécréante ! Ta mère la chienne, ton père le chien ! », etc. Son langage était plein d'images dont je n'avais pas l'habitude.

Elle soupira, reprit une gorgée de Chartreuse :

- je sais m'y prendre avec les hommes qui ont un verre de trop, nous n'en avons pas beaucoup à Jargeau, nos hommes savent se tenir et se retenir. Pas lui ! ça a pris mauvaise tournure, il

allait me frapper. Des clients sont intervenus, ils l'ont maîtrisé. J'ai appelé la police. Ils me l'on ramené le lendemain matin, dégrisé, plein de contritions, multipliant regrets et excuses. Le loup s'était fait mouton. Je suis catholique, j'ai pardonné, je n'ai pas porté plainte. Je ne l'ai jamais revu. Ce qui m'a marquée dans cette affaire, c'est ce mépris des femmes, qui, sous l'emprise de l'alcool, se libérait avec une violence, pour moi, surprenante. Pour lui, en tant que femme française j'étais une moins que rien. La culture arabo-musulmane fabrique des hommes étranges. Mais, pour ma sœur et pour moi, le pire était à venir.

Ensuite avait le sens de la mise en scène, après avoir annoncé le pire, elle fit une pause. On en profita pour renouveler les boissons. Elle ne commanda pas une nouvelle Chartreuse (si telle était bien son breuvage), mais un verre d'eau ; sa sœur fit de même. Après que tout le monde fut servi, elle reprit son récit :

- Le 25 juillet 2016, Etie, je veux dire ma sœur Étienne, dominicaine du très Saint Rosaire, avait rendu visite aux sœurs de saint Vincent de Paul à Saint-Etienne-du-Rouvray. J'étais allé la rejoindre. Entre Jargeau et Saint-Etienne-du-Rouvray, il y a environ 250 kilomètres, bien plus près que son couvent à Salon-de-Provence. Nous avons passé la soirée ensemble au petit ermitage des sœurs de saint Vincent de Paul. Le matin du 26, à 8 heures, nous avons assisté à la messe du Père Jacques Hamel. Nous n'étions pas nombreuses à l'église Saint-Étienne : dix au plus, les deux sœurs de l'ermitage, Étienne, un homme âgé, une femme... son épouse peut-être, moi, deux ou trois ménagères et une jeune femme que je n'ai pas revue, elle avait quitté l'église quelques instants avant le début de l'attentat,

avec d'autres femmes peut-être. Plus tard, je l'ai vue en pleurs alors qu'elle parlait à la police. Environ dix minutes avant la fin de l'office, un type est entré par la porte de la sacristie, un jeune homme barbu. Je ne sais pas pourquoi, mais j'ai pensé à celui qui m'avait fait une scène dans mon café, ça m'a mise mal à l'aise, j'étais encore choquée par la violence de ses insultes. J'ai pensé que j'en faisais trop. Sœur Élise est allée à sa rencontre, ils ont parlé un instant. Je l'ai entendu lui dire de revenir après la fin de l'office. Il est ressorti sans faire de bruit. Dix minutes plus tard, pas plus, la messe était terminée, nous nous apprêtions à aller remercier le Père Hamel lorsque deux types sont entrés dans l'église par la porte principale. Il y avait le gars qui avait parlé avec sœur Élise. Il s'était changé. Il s'était habillé de noir, genre guerrier ninja dans les films. L'autre aussi, même genre, avec une barbe. Ils ont commencé à nous insulter, en français et en arabe, en guise de ponctuation il y avait des *Allahu Akbar* (là, on est d'accord). Ils étaient excités, ils brandissaient des couteaux. Ils se sont approchés de l'autel, le Père leur a dit « Que faites-vous là ? ». Dans la région, le Père Hamel participait à un groupe œcuménique de dialogue avec les musulmans. Ils ont crié des slogans, ils n'arrêtaient pas. Ils ont dit qu'en Syrie les chrétiens tuaient les musulmans. Je croyais qu'en Syrie, c'était les musulmans qui se tuaient entre eux... mais, bon, je ne connais pas bien ces choses-là. Ils ont saccagé l'autel, ils nous insultaient, avec cette violence que j'avais connue dans mon café. Ils ont saisi le Père Hamel, il s'est défendu, il est tombé. Il y a eu de la confusion. J'ai bondi dans le confessionnal, j'étais à côté. En même temps, sœur Édith a quitté l'église par la porte de la sacristie. Lorsque tout a commencé, elle allait y entrer pour aider le Père à ranger les

objets du culte. C'est sœur Édith qui a prévenu la police. À terre, le Père leur donnait des coups de pieds en disant « Arrière Satan ! ». Ils lui ont donné des coups de couteau, seize coups a dit la police. Ils l'ont égorgé un peu avant, ou en même temps, je ne sais plus très bien, tout allait si vite et j'étais pétrifiée dans le confessionnal. Je crois même qu'avant de poignarder un vieil homme, ils l'ont obligé à filmer la mort du père Hamel. On était en plein jeu vidéo pour djihadistes. J'avais du mal à croire que je voyais ce que je voyais. Dans le confessionnal, j'étais du côté du prêtre, plaquée contre la paroi, mais je voyais à travers le petit treillis en lattes. Ils ont tué le vieil homme après qu'il eut filmé la mort du Père. En fait, ils ne l'ont pas tué, ils lui ont donné plusieurs coups de couteau et toujours avec cet horrible *Allahu Akbar* ! qui retentissait dans l'église comme un sacrilège alors que ces mots signifient, Etie me l'a dit, que Dieu est grand. Comment peut-on terroriser et assassiner des vieillards en répétant « Dieu est grand ! » dans une église où le culte qui vient de s'achever proclame la même chose ? (elle criait presque en prononçant les derniers mots de sa phrase. Puis, elle resta silencieuse)... Pardonnez-moi, je ne peux plus parler...

Étiennette, sa sœur assise à côté d'elle, l'a prise dans ses bras et l'a bercée un instant en tenant sa tête comme on le fait à un enfant. Calmée, mais toujours aussi silencieuse, Ennasuite but une gorgée d'eau, puis une autre de liqueur. Elle regarda Étiennette avec une intensité où transparaisait un langage secret développé pendant l'enfance des deux sœurs. Etie prit la parole :

- Toujours vociférants et toujours menaçants, les deux hommes ont assemblé les six femmes qui étaient quelque peu dispersées

dans l'église. Lorsque nous fûmes toutes ensemble, ils se calmèrent. Ils nous ont même parlé normalement sans hurler, de la Syrie, de Daech dont ils étaient les soldats. Ils répétaient des choses convenues : sur l'islam religion de vérité, le martyr des musulmans, leur haine de la France laïque insoumise à *Allah*, etc. Des choses élémentaires, qui, si elles avaient été dites dans un contexte moins dramatique, auraient semblé idiotes... à la limite de la maladie mentale. Ayant rassemblé ces femmes âgées ou d'âge mûr, ils étaient visiblement très contents d'eux-mêmes. Dans notre groupe, la plus jeune devait avoir 75 ans, quant au Père Hamel, notre martyr, il en avait 82. L'homme que je croyais mort, ils l'avaient poignardé, un coup avait visé sa gorge, il avait 85 ans. J'étais la plus jeune du groupe avec trois femmes pieuses du village qui pleuraient à chaudes larmes. L'un des assassins m'a souri, un sourire de gamin. J'en veux à l'islam de donner des arguments religieux qui transforment des jeunes crétins, pas plus mauvais que d'autres, en assassins. Au moins, chez nous, les jeunes crétins ne peuvent pas se réclamer des Évangiles. Je vous cite saint Matthieu 7 ; 15,20 :

« En ce temps-là, Jésus dit à ses disciples : Méfiez-vous des faux prophètes qui viennent à vous déguisés en brebis, alors qu'au-dedans ce sont des loups voraces. C'est à leurs fruits que vous les reconnaîtrez [...] Un arbre bon ne peut pas donner des fruits mauvais, ni un arbre qui pourrit donner de beaux fruits. Tout arbre qui ne donne pas de beaux fruits est coupé et jeté au feu. Donc, c'est à leurs fruits que vous les reconnaîtrez. »

- C'est à nous de juger de la qualité de l'arbre dont nous cueillons le fruit. La France n'a pas appris à ces jeunes gens à cueillir les

bons fruits, ils sont restés au pied de l'arbre planté par Mohamed... ou d'autres. Comme vous le voyez, le christianisme est une religion plus subtile que l'islam qui prêtant savoir tout sur tout et ne demande que soumission à sa recette d'un éternel salut et qui depuis des siècles ne produit que haine et violence. En leur temps, les gnostiques furent victimes de la même illusion.

À l'évidence, en tant que dominicaine, un ordre prêcheur, Etie avait une formation en théologie. Elle avait la subtilité d'exprimer ses connaissances sans en faire étalage. C'était une femme d'allure modeste, de taille moyenne, au maintien très droit. La sérénité de son visage était remarquable, elle semblait illustrer la devise de son ordre religieux : « La gaieté du front doit être le reflet de la Paix de l'âme ». Elle parlait d'une voix douce :

- La fin est venue très vite. À peine étions-nous assemblées que nous avons entendu la police qui invitait les tueurs au dialogue. Ils les appelaient par leurs noms, ils les connaissaient, un nom revenait : Adel Kermiche. Il était fiché S, il avait approfondi ses connaissances du Coran lors d'un séjour en prison. Il était donc connu, il portait un bracelet électronique à la cheville, je l'ai lu dans les journaux. L'autre aussi était fiché S, mais il était moins connu, Abdel Malik Petitjean, de mère musulmane, Yamina Boukezzoula, de père inconnu, et de père adoptif français, d'où son nom. Un musulman radicalisé sur internet et sur le programme crypté « Telegram ». Je prends « radicalisé » au sens originel de « radical », qui signifie « qui tient à l'essence, au principe, à la racine d'une chose ». Ce retour à la racine de l'islam semble avoir pour origine un djihadiste vivant à Raqqa en Syrie, un certain Rachid Kassim, un des maîtres français de la

manipulation islamique. Nous étions donc face à des jeunes gens de vingt ans à peine, totalement fanatisés, qui parlaient un français truffé d'expressions djihadistes et qui se prenaient pour des *Ansars*, les premiers musulmans de La Mecque et de Médine. Ils étaient entre film gore et jeux vidéo, seule la bêtise était vraie. Les terroristes nous ont alors poussés vers la sortie de l'église, comme s'ils voulaient nous utiliser comme bouclier. Mais ils agissaient avec maladresse. Comme si plus rien n'avait d'importance. Comme s'ils voulaient mourir en martyrs de l'islam. Je vous l'avoue, en dépit de ma peur, j'éprouvais pour ces jeunes gens un sentiment de pitié devant tant de bêtise et de cruauté. À nouveau ils se sont mis à crier *Allahu Akbar* en se ruant sur les policiers qui les ont abattus. Il y avait dans tout cela ce qu'Anna Arendt appelle « la banalité du mal », sottise en plus. Ce fut, me semble-t-il, le dernier message du Père Hamel : « Arrière, Satan ! ». Je sais à présent qu'une des ruses du Diable est de se faire passer pour Dieu ! C'est à lui que le Christ ordonne dans le désert : « Arrière, Satan ! » Car le mal n'est pas intelligent, il est seulement rusé c'est pourquoi il s'attaque aux plus bêtes. Il y a un instant quelqu'un a dit qu'il y avait dans l'islam quelque chose de satanique... je le crois en effet, car l'islam est la seule religion à prétention universelle qui fait l'apologie de la haine et de la cruauté mises au service de Dieu !

C'est ainsi que fut lancé un débat dont la nature véritable était théologique.

Chapitre 9

À minuit, dans l'âtre le feu n'était plus que cendres rougeoyantes, elles coloraient la pièce et les visages dont les traits accentués montraient des signes de fatigue. Après une formule de politesse, les Pamphile furent les premiers à s'éclipser discrètement. On convint de reprendre la discussion le lendemain, après le repas de midi et une marche en forêt. Tout le monde participa à la marche en forêt à l'exception des Pamphile, qui, après le petit déjeuner, expliquèrent à l'étudiante (on l'appelait de plus en plus « Osyle ») qu'ils devaient rentrer chez eux en Avignon. L'employé de la SNCF reprenait son service lundi à six heures du matin : TGV Marseille-Avignon-Paris. Avec son collègue qui prenait le départ de Marseille à quatre heures quarante, Monsieur Pamphile contrôlait le tronçon Avignon-Paris.

Certes, en raison de leur histoire personnelle, le couple Pamphile appartenait pleinement aux « Amis du Bataclan ». Toutefois, et sans compter Dagoucin II, qui, autant que Dagoucin Ier, avait une connaissance intime du monde musulman, les participants à la conversation du soir avaient tous remarqué que les Pamphile étaient différents. Bien que l'exprimant peu de façon verbale, leur gêne face à certains propos sur l'islam, notamment ceux d'Étiennette, la sœur dominicaine, avait été perçue dans ce qu'il est convenu d'appeler le langage du corps : mouvements de la tête, des yeux, pincement des lèvres, crispation des mains, etc. On pressentait que sans faire l'apologie des meurtres, ils ne pouvaient s'en distancer. Ce savoir plus ou moins conscient créait un territoire de non-dits qui séparait les Pamphile de tous les autres. Une tension particulière en résultait,

elle avait été manifeste lors du petit-déjeuner pris dans la grande salle à manger où spontanément le couple avait fait bande à part. Dans un autre contexte, cette séparation n'aurait pas été ressentie comme telle, mais comme un simple signe d'intimité, c'était le cas de Madame Parlamente et de son mari Hircan qui prenaient leur petit déjeuner une table plus loin. Quant à Flamette avec son compagnon, et Monsieur Saffredant et sa compagne, ils étaient ensemble à une table de quatre. Ennasuite et sa sœur Étiennelette avaient déjeuné beaucoup plus tôt, elles étaient sorties en forêt où Étiennelette avait récité ses prières du matin. Enfin, Osyle, les deux Dagoucin, Roger Dulac et la famille Symontault (Madame, sans les deux adolescents qui faisaient la grasse matinée) étaient ensemble à la table de huit. Cette sensation obscure que les Pamphile n'étaient pas vraiment des leurs devint manifeste après leur départ avant le repas de midi, où Osyle, l'étudiante, annonça que le couple avait dû rentrer plus tôt en raison des obligations professionnelles de Monsieur Pamphile. Après que l'explication de leur absence fut donnée, on sentit une sorte d'allègement, une détente générale à l'idée que chacun pouvait désormais exprimer sa pensée sans craindre d'offenser quiconque, voire de risquer sa vie. Tous les adultes ne ressentirent pas la présence de cette pensée absente, car muette, mais tous en pressentaient l'existence.

La participation à la promenade dans la forêt de Fontainebleau fut générale. Osyle servit de guide pour mener le groupe au lieu magique parmi les chênes et les rochers de grès, où pour la première fois elle avait exposé son projet de ressusciter « l'art divin de la conversation », en prenant pour modèles le Décaméron de Boccace et l'Heptaméron de Marguerite de Navarre. Elle racontait les débuts de l'aventure, debout sur la dalle du rocher parsemé de mousse et de lichen. Comme dans un amphithéâtre, l'auditoire était en arc de

cercle, adossé à un chêne, ou assis sur une souche, un rocher ; ou sur l'herbe. Le tableau de Théodore Rousseau : « Paysage de forêt et soleil » (1850), qui décrit le lieu magique de l'étudiante devenue maîtresse de conférence à la Sorbonne, s'était enrichi de nombreux personnages : tous les « Amis du Bataclan de ce week-end étaient là, même le couple de retraités de l'Éducation Nationale, Parlamente et Hircan ; ainsi que les deux adolescents du couple Symontault. Les jeunes avaient cueilli des primevères et des violettes dans la forêt lentement verdissant dans ce printemps tardif. La lumière verte et argenté de ce jour rappelait celle de ce début d'automne ou de fin d'été où tout avait commencé.

Le retour à l'auberge du « Joyeux Chasseur » se fit alors que le soleil commençait à décliner, on accéléra le pas tout en veillant à ce que le couple le plus âgé, Parlamente et Hircan, ne soit pas distancé. Stimulées par la marche, les respirations éprouvaient le bien-être créé au printemps par la végétation qui croit en silence dans l'air paisible de la fin du jour. Bientôt, l'ombre des arbres aurait disparu absorbée par la nuit. La nuit allait tomber lorsqu'ils s'installèrent face à la cheminée dans le grand salon où une agréable chaleur réjouissait les corps stimulés par la marche. Selon la formule de Marguerite de Navarre : « Et quand ce vint le soir », ils décidèrent de souper tôt afin de converser longtemps. Solange avait préparé un menu léger : potage, omelette aux lardons, fromage, tarte Tatin. Le tout arrosé de pots de Beaujolais nouveau dont elle achevait une demi-barrique (cent litres), livrée à la fin du mois de novembre. C'était un vin léger, aux saveurs de groseilles et de bananes mures, il ne grisait pas. Il libérait la parole.

Un peu trop peut-être. Lorsqu'ils furent tous rassemblés dans le grand salon au lustre en andouillers de cerfs, il y avait un brouhaha

de conversations qui partaient dans tous les sens. Avec son tact habituel Osyle reprit le contrôle des conversations en orientant son propos sur les débuts des guerres de religion en France dans la première moitié du XVI^e siècle, en un temps où Marguerite de Navarre tente d'éteindre les buchers qu'elle a vu s'allumer en 1534 lors de « l'affaire des placards » : des affichettes publicitaires collées à la porte de la chambre du roi, à celles des églises de Paris, et jusque dans les rues, qui dénoncent l'eucharistie comme une hérésie et enragent le parti catholique contre les « luthéristes ». À ce moment-là, le roi François 1^{er} a besoin de tranquillité politique : il négocie en secret avec les princes protestants de la Ligue de Smalkalde, pour contrer Charles Quint et le parti catholique où le roi d'Espagne et empereur du Saint-Empire trouve en France des soutiens contre le roi français. Un roi qui en 1519 prétendait au titre d'empereur contre son rival âgé de 15 ans, Charles Quint, qui fut élu par les sept princes-électeurs allemands. Quatre siècles de rivalités sanglantes entre les rois de France et les Habsbourg s'ensuivirent. Pour les mêmes raisons et avec plus de succès, un siècle plus tard, la même politique sera reprise par le cardinal de Richelieu. Osyle prit le pouvoir par la parole en avançant à pas de louve. D'abord, ils furent trois à l'écouter, puis quatre, cinq... et bientôt on n'écoula plus qu'elle. Monsieur Symontault, le policier de la petite ville de Trèbes, lui demanda ce qu'était la Ligue de Smalkalde :

- C'est une union militaire formée en 1531 par des princes allemands pour défendre la réforme prônée par Luther, alors que l'empereur Charles Quint se prépare à la croisade contre ceux que le pape appelle les hérétiques, qui sont, en fait, les héritiers des hussites de la Bohême.

Il y eut une question sur les « hussites », il y fut répondu que les hussites étaient un des premiers mouvements politiques réclamant une réforme (et non sa séparation) de l'Église catholique romaine. Son promulgateur était un théologien de l'université de Prague : Jan Huss (1369 ?-1415). Prague est alors la capitale de l'Empire des Habsbourg. Jan Huss fut brûlé vif lors du concile de Constance, le 6 juillet 1415. Son supplice marque le début des guerres hussites en Europe centrale, elles durent une trentaine d'années, car les hussites sont de redoutables combattants qui défont plusieurs croisades.

Roger Dulac ajouta :

- Oui ! les hussites sont des précurseurs de notre « guerre de religion ». Mais, je reviens à la Ligue de Smalkade et à François 1^{er}. Dans cette affaire, le roi de France amorce ce qui deviendra la « laïcité » à la française : un état catholique, mais où le roi, c'est-à-dire l'État, assure la paix civile et religieuse en affirmant son indépendance face à tous les particularismes, et séparatismes. Qu'ils soient religieux ou autre, ils ont droit à l'existence, dans la mesure où ils ne remettent pas en cause la souveraineté de l'État... garant de l'expression mesurée de ces diversités. Entre nous, cette attitude tolérante est moins originale que ce que l'on croit. Elle reprend une caractéristique de l'Empire romain, qui tolérait les diversités ethniques et religieuses dans l'Empire, tant qu'elles ne remettaient pas en cause l'ordre politique impérial.

Cela provoqua cette réplique et question de Dagoucin :

- Fort bien ! Mais alors que fait-on de l'islam ? qui considère, comme nous l'ont fait comprendre les Pamphile, que par décret divin exprimé dans le Coran, l'État doit être au service du

religieux, dans la paix et dans la guerre dans un projet hégémonique.

La réaction de l'étudiante fut vive :

- Messieurs, n'allons pas si vite ! Laissez-moi vous parler encore de Marguerite de Navarre. Sa vie, son œuvre, se déroule et se fait au tout début de ce conflit des idées religieuses qui durera trois siècles et façonnera la France, l'Europe, et nos idées religieuses jusqu'à aujourd'hui. En 1534, après « l'affaire des placards », pour avoir la paix, François 1^{er} fera brûler vif six protestants à Paris. Pas par fanatisme religieux : la cour de France, et plus encore celle de Navarre, est pleine, sinon de protestants, de gens qui éprouvent une sympathie plus ou moins forte pour le projet de réformer l'Église : les nuances sont infinies, jusqu'au sein de la famille royale. N'oublions pas que l'année même de « l'affaire des placards », 1534, lorsqu'à Bâle Calvin publie en latin « l'Institution de la Religion Chrétienne », qui deviendra le manifeste du calvinisme, il dédie son livre à François 1^{er}. Avant de trouver refuge à Bâle, Calvin s'était réfugié à Pau à la cour de Marguerite. D'ailleurs, Marguerite sera accusée d'être une « luthériste ». Son frère le roi la protégera, jusqu'à faire emprisonner au Mont-Saint-Michel un de ses accusateurs de la Sorbonne. Et lorsque le connétable Anne de Montmorency conseille au roi d'exterminer les hérétiques que sa sœur protège, le roi répond : « Ne parlons pas de celle-là, elle m'aime trop ; elle ne croira jamais que ce que je croirai, et ne prendra jamais de religion qui préjudice à mon Etat » le propos est rapporté par Brantôme. Non ! François 1^{er} n'est pas un fanatique religieux, mais il doit donner des gages à son parti catholique pour rester maître chez lui. Il

ne veut pas de dissidence « luthériste » (comme on dit alors) ni d'intervention papale ou impériale dans ses affaires. Dans ce but, il lui arrivera même de faire alliance avec le « Grand Turc ». Au fond, Charles Quint a essayé de faire une Europe, François 1^{er} a voulu en faire une autre, ils ont échoué tous les deux.

À l'évidence, Osyle avait retrouvé son thème favori, Marguerite d'Angoulême, de Navarre, duchesse de Berri, etc., et ce rôle où elle excellait : le magistère du savoir. Ce n'était pas pour rien que longtemps les « Amis du Bataclan » l'avaient appelée « l'étudiante », il n'est meilleure façon d'étudier que d'avoir à enseigner ce que l'on sait, on apprend alors ce que l'on ignore ! On la laissa donc suivre son cours tout en naviguant à ses côtés, car, comme Marguerite de Navarre et comme le Président, elle avait le don de dire les choses. Certes, en tant que féministe convaincue, elle avait tendance à faire de Marguerite une suffragette bien avant l'heure, mais ce trait, pour anachronique qu'il fût, avait l'avantage de créer des ponts sur le temps. Les deux adolescents de la famille Symontault appréciaient cette façon de les rapprocher de l'Histoire de France, sans compter que la sexualité n'était pas absente du récit de la sage et savante Osyle :

- Nous sommes en un temps où bien des choses se rencontrent dans une sorte de première mondialisation : Christophe Colomb a découvert l'Amérique en 1492 : l'année de naissance de Marguerite. L'Espagne et le Portugal se partagent le Nouveau Monde, et la France cherche sa place. En outre, l'imprimerie permet la diffusion des idées, les guerres d'Italie ont provoqué une révolution culturelle en France : elle prend la forme d'une découverte de l'antiquité favorisée par l'usage du latin et par la diffusion d'un platonisme christianisé encouragé

par les papes. Des papes qui multiplient les fouilles archéologiques à Rome, découvrent des sculptures grecques et romaines et décoorent leurs palais et ceux des cardinaux de nues antiques. Tout ça rencontre une philosophie évangélique propagée par John Wyclif (1330 ?-1384) en Angleterre ; Jan Huss en Europe Centrale (1369 ?-1415) ; et dans le reste de l'Europe : Luther (1483-1546), Melanchthon (1497-1560), et Calvin (1509-1564). Ce retour au passé grec et romain accompagné d'un retour à la Bible crée un mouvement nouveau dont la dynamique gagne toute l'Europe, avec des interprétations très différentes selon les milieux : les pauvres gens y puisent des justifications à leurs révoltes contre les injustices (on entend alors : « Quand Adam chassait et Ève filait qui donc alors était gentilhomme ? »), les riches y voient une rationalisation de leurs pouvoirs et de leur indépendance (« Rendre à César ce qui est à César et à Dieu ce qui est à Dieu »). Dans des minorités très actives de « gens qui pensent », le dialogue de tous entre tous s'intensifie, on parle et on diffuse des écrits à propos de l'égalité devant Dieu, de la grâce et des œuvres, du libre arbitre, des indulgences qui enrichissent l'Église et permettent des abus, mais aussi la construction et la décoration de Saint-Pierre à Rome et du Vatican... et on parle d'Aristote et de Platon. Une Église qui redécouvre l'antiquité pour la christianiser. Tout le patrimoine artistique et culturel de l'Antiquité païenne devient accessible : les tableaux de nymphes et de déesses nues se multiplient, alors que les prélats riches préfèrent les apollons et les putti fessus... au point où les calvinistes parleront de « paganisation du christianisme ». Qui dit intensité de dialogue dit multiplication des conflits, surtout dans des domaines où les preuves expérimentales de la vérité

n'existent pas. Dans le domaine religieux, le silence de ceux qui s'ignorent ou qui ne pensent pas est paisible. Marguerite de Navarre est née en 1492, elle a reçu une éducation de lettrée : à des degrés divers, elle connaît le latin, le grec, l'hébreu, l'espagnol, l'italien, l'anglais et l'allemand ; de plus, selon un chroniqueur du temps, elle a connaissance de « *cette philosophie qui s'apprend ès escripts de Platon, et, par-delà, de la philosophie évangélique, qui est la Parole de Dieu* ». Marguerite est donc formée aux idées les plus avancées de son temps.

Dagoucin 2, le maronite, voulut commenter :

- J'aime cette formule « *philosophie évangélique qui est la parole de Dieu* ». Philosophie, cela signifie qu'il faut penser pour comprendre la parole de Dieu, il ne suffit pas d'obéir aux recettes coraniques ! Nous voici aux origines de nos problèmes avec les musulmans : « ceux qui obéissent ». Et double dose pour les femmes : elles obéissent au Coran et aux hommes !
- Pour ce qui concerne l'obéissance, Marguerite de Navarre est spéciale. Elle obéit aux lois de son temps, il obéit à son frère le roi qu'elle aime d'un amour sincère, elle reste dans le catholicisme du royaume, tout en ne cessant jamais d'exprimer sa différence. Selon l'usage dans l'aristocratie de l'époque, elle est mariée par ordre du roi à dix-sept ans au duc d'Alençon, homme qui, aux yeux de l'histoire et dans ceux de sa femme, semble sans mérite hormis son titre. Un homme qu'elle n'aime pas et qu'avant de devenir veuve, elle finira par mépriser en raison du rôle qu'elle lui attribue lors de la défaite de Pavie. Cette défaite aboutit à la capture de François 1^{er}, le frère aimé de Marguerite. Après son mariage avec le duc d'Alençon, elle

prend pour devise « *Non inferiora secutus* » (Ne recherche pas ce qui est bas) et prend pour blason une fleur de souci tournée vers le soleil : quel programme ! Elle a dix-sept ans et vient d'être mariée à un âge où nos jeunes filles ont encore des fous rires ; dix-sept ans, ce n'est pas particulièrement jeune pour un mariage de l'époque, mais quelle maturité par rapport aux adolescents de notre temps !

« J'ai seize ans ! J'en ai dix-huit ! » Protestèrent les adolescents Symontault qui firent sourire les autres convives. Ils auraient mieux fait de se taire. Prenant conscience de leur présence à cette heure avancée (il était 22 heures), leurs parents les prièrent d'aller se coucher... ce qui ne se fit pas sans protestations qui aboutirent à un compromis : jusqu'à minuit ! Osyle remarqua à peine l'interruption :

- Il est difficile de comprendre cette femme qui vivait en un siècle et dans un pays si différent des nôtres. Je lui rends visite en touriste ! comme je le ferais à un pays lointain et que j'aime. Mon tourisme est bon marché, il me suffit de quelques livres qui mettent mon imagination en marche. Cette Française de son temps exprime son humanité dans des œuvres d'art qui me touchent, elles me révèlent ce qui nous sépare et en même temps notre commune humanité. Un des éléments clefs de sa vie que j'ai le plus de difficulté à comprendre est son mysticisme qui semble impliquer un renoncement à l'amour, au moins dans sa dimension charnelle. Mais je la soupçonne d'avoir joué un double jeu. Un de ses premiers écrits est un bref récit dont le thème est « *le discord estant en l'Homme par la contradiction envers l'Esprit et la Chair* » (le discord, c'est la discorde, le conflit). À la lire, j'ai compris que notre époque accordait peut-être trop d'importance à la sexualité, et

notamment à sa dimension érotique. Puis viennent les écrits poétiques, et mystiques « *Miroir de l'Âme Pècheresse* » de 1532, l'année même où son ami Rabelais publie son « *Pantagruel* » qui sur un fond « rabelaisien » exprime les idées religieuses de Marguerite de Navarre et de son entourage : la critique de l'Église et le retour aux textes évangéliques, les idées de Luther, de Calvin et de plusieurs écrivains de l'époque. « *Miroir de l'Âme Pècheresse* » vaudra à l'auteure condamnation par la faculté de théologie de la Sorbonne. En 1524, Marguerite avait publié un long poème, « le Dialogue » au style souvent amphigourique et redondant qui correspond à la rhétorique du temps avec des envolées comme celle-ci,

elle feuilleta son petit carnet et lu :

« Qui suit la chair à Dieu ne saurait plaire

« Qui suit la chair, il est à Dieu contraire ;

« Qui suit la chair, il n'est point Fils de Dieu ;

« Qui suit l'Esprit, par lui ne peut déplaire ;

« Qui suit l'Esprit, bonnes œuvres sait faire ;

« Qui suit l'Esprit, il sait la loi parfaire...

- Je veux bien admettre qu'aujourd'hui, ça fait patronage... Fausse impression ! car cette femme est aussi l'amie et la protectrice de Rabelais, à deux ans près ils ont le même âge. Et puis, elle publie « Le Dialogue » en 1524, le terme « patronage » n'existe pas encore et les dogmes sont en plein débat. Un débat sanglant. Dans son « Dialogue », on lit aussi :

« Ne m'a pas Dieu donné un franc arbitre

« Pour en avoir entière puissance ?

Où l'on peut sans difficulté retrouver Rabelais. À propos de Marguerite, dans « La vie des Dames galantes » Brantôme écrit : « En faiet de joyeusetés et de galanteries, elle en montroit qu'elle en sçavait plus que son pain quotidien ». Ce propos fait-il écho à la dix-huitième nouvelle de Marguerite de Navarre ? On y lit : « Place qui parle est demy gagnée », (« parler », c'est parler, négocier avec l'ennemi qui assiège une ville) : claire utilisation de termes militaires appliquée ici à l'art de la séduction. Or, nous avons toute raison de penser que le personnage de Parlamente désigne en fait l'auteure de l'Heptaméron. Entre histoires d'adultères et de crimes, Marguerite et sa compagnie dissertent sur la vertu, l'abstinence, sur l'amour chevaleresque, où chaque dame a son chevalier et chaque chevalier sa dame. Ils sont, selon Marguerite « frères et sœurs d'alliance », qui, hors mariage, s'aiment ouvertement, mais platoniquement et joyeusement. Il y a dans cette littérature un aspect « abbaye de Thélème » selon Rabelais. Il ne faut jamais oublier qu'il y a chez Marguerite de Navarre une joie de vivre et de rire qui fait partie de son caractère et de l'humeur de son milieu. Sa religiosité peut sembler triste, et ne manque pas d'austérité... mais l'autre face du personnage est tout aussi vraie. Il y a chez elle une recherche d'équilibre, de contrôle de soi. Certaines de ses réflexions rappellent cette phrase célèbre d'Albert Camus : « Un homme ça s'empêche ! ». Reste à savoir jusqu'où « les frères et sœurs d'alliance » parvenaient à contrôler leur nature... Les histoires de l'Heptaméron montrent en permanence la tension créée par une vision négative de la sexualité dans ses formes les plus instinctives et une exaltation de l'amour, où la sexualité n'est pas toujours niée. Il y a là une forme de sensibilité très différente de celles de notre époque.

Après un temps laissé à la maturation des informations qu'elle venait de donner, Osyle ajouta :

- Méditez sur ce dialogue entre les époux Parlamente et Hircan, c'est-à-dire Marguerite et son second époux Henri de Navarre. Le ton grivois est évident. Je vous donne le contexte de ce dialogue : les dix prisonniers de l'inondation du Gave s'ennuient dans leur refuge, ils débattent de la meilleure façon de passer le temps.

Une fois de plus, elle se mit à lire dans son petit carnet :

- Hircan : « Quant à moy, dit-il, si je pensois que le passe-temps que je voudrois choisir fust aussi agreable à quelqu'une de la compagnie comme à moi, mon opinion seroit bien tost dicte. »
- Parlamente : « Hircan, peult estre que celle que vous pensez en devoir estre la plus marrie aurait bien de quoy se recompenser s'il lui plaisait ; mais laissons là le pasetemps où deux seulement peuvent avoir part, et parlons de celui qui doit estre commun à tous. »

Il y eut une question sur le sens de l'adjectif « marrie », Osyle répondit : « fâchée, ennuyée ».

- Finalement, dit Longarine, cette opposition entre le corps et l'esprit est très platonicienne et l'on comprend que le christianisme ait si facilement annexé les cultures grecque et romaine... comme d'ailleurs le judaïsme a fini par s'y résoudre.
- Certes ! mais avec une louche de truculence qui est propre à l'esprit français ! ajouta Osyle.

« Mais rien de tout ça dans l'islam ! » s'exclamèrent les deux Dagoucin.

- Il n'y a pas de philosophie musulmane, continua Dagoucin 2, ce que l'on appelle ainsi par ignorance n'est qu'une exploration hagiographique des premières années de l'islam afin d'en reproduire les croyances et les comportements. Et comme ces premières années sont violentes, vous en voyez le résultat !

Sœur Étienne n'avait rien dit depuis le début de ce nouveau débat. Elle prit la parole de sa voix à la tonalité si particulière :

- Il me semble que l'on se trompe si l'on juge de l'islam indépendamment de l'histoire des variations, on peut dire des hérésies, des religions monothéistes.

Pour prudente qu'elle fût, cette affirmation surprit tout le monde en raison de son originalité et de sa profondeur dans un contexte de simple conversation amicale tenue par une dominicaine... mais également en raison du contraste entre la force du propos et la voix douce qui l'exprimait. On attendait la suite. Elle vint :

- Il me semble qu'une des conséquences les plus remarquables des trois religions monothéistes, et surtout des deux dernières, fut de proposer des recettes absolument sûres du bonheur, sinon terrestre, au moins céleste. Le céleste étant le plus important car éternel. Il justifie tous les sacrifices consentis ici-bas. Il y a là une structure de la pensée qui a traversé les siècles et l'histoire des idées dans le monde occidental. Le principe est simple : il suffit de connaître et de respecter quelques règles déclarées divines et vous avez la vie éternelle. Si vous ne les respectez pas, vous aurez le néant ou l'enfer. C'est donc par altruisme que vous forcez les autres à suivre la bonne recette ; s'ils refusent le bien, c'est donc qu'ils sont le mal et, contre le mal, tous les coups sont permis ! C'est un modèle de pensée

dont la simplicité explique le succès... même dans des recettes du bonheur purement terrestres, et sans Dieu. Je pense au nazisme, au communisme...

L'auditoire était subjugué, ici ou là on se demandait si la dominicaine était athée ou libertine. De sa même voix douce, elle poursuivit :

- Si l'on a la foi (je parlerai plus tard de ce qu'est la foi selon mon expérience), si l'on a la foi la recette dogmatique du bonheur reste utile sans avoir toutefois la même importance. Mais si la foi reste prisonnière du dogme, la recette peut devenir une question d'identité, d'affrontement d'ego, de justification de la violence que le bien exerce contre le mal. Osyle vient de citer cette phrase admirable « Un homme ça s'empêche ! ». Il y a dans l'homme quelque chose de violent, ce n'est pas nécessairement une chose négative, mais, l'obligation dogmatique d'user de la violence au service du bien est un piège redoutable dans la mesure où l'identification du mal n'est pas toujours facile. L'inafaillibilité de la recette est d'autant plus certaine que ses adeptes n'ont aucun moyen crédible d'en montrer la pertinence. La pertinence du bien est dans la certitude des adeptes : la certitude fait la pertinence, la preuve est l'absence de preuve. Dans les premiers siècles du christianisme, la complexité des messages bibliques et évangéliques a donné lieu à une multiplicité de recettes que l'on a appelées la gnose dualiste. Le terme *gnosis* en grec signifie connaissance. La gnose dualiste est issue d'une religion orientale qui a eu une influence importante sur la pensée religieuse de tout l'Occident. Je parle de la religion de Mani, le manichéisme qui voit le monde comme un éternel combat

entre le bien et le mal. C'est dans ce contexte manichéen de la connaissance que la gnose dualiste propose ses recettes pour nous délivrer du mal. Et des recettes, l'Orient chrétien ou non en a proposé des centaines. Des centaines de sectes d'adeptes illuminés connaissant une infaillible recette de salvation pour vaincre le mal. Il y eut ceux qui pour le vaincre s'y abandonnaient totalement, se livrant à des orgies et au cannibalisme, qui procuraient des états extatiques ; d'autres cherchaient l'extase dans la pratique d'une abstinence absolue : ne plus vivre, ne plus se reproduire pour ne rien concéder au mal... bref, il y eut alors une multiplication de sectes dont les Pères de l'Église ont clarifié les recettes pour arriver à créer une religion relativement stable fondée sur la foi en Dieu et enracinée dans la raison gréco-romaine (le *logos*). C'est pourquoi l'Église depuis le XVI^e siècle se méfie des mystiques, toujours tentés de proposer une nouvelle recette. Ma conviction est que l'islam est issu d'un ou de plusieurs de ces mouvements de la gnose dualiste qui ont réussi à se structurer en religion politique et ethnique. Les spécialistes repèrent facilement les éléments de la gnose dualiste présents dans le Coran qui sans cesse oppose la connaissance du bien à l'ignorance qui est une forme du mal. Dans le même livre, on identifie sans mal les mœurs de l'ethnie de Mohamed, les Quoresh urbains de la ville de La Mecque. Une divine recette de plus ! Et qui a l'avantage d'être simple : les cinq piliers de l'islam, qui sont pour une part issus du judaïsme, sont accessibles à l'*homo sapiens* le plus fruste. Ce sont pour l'essentiel des comportements formels... n'attendez pas de profondeur philosophico-théologique dans le Coran. Sans oublier que l'islam, indulgent à la libido de l'homme, donne un

pouvoir absolu à l'homme sur la femme. Il suffit d'obéir, c'est simple ! Tout le problème est là : face à l'énigme qu'est le monde, depuis trois siècles la science nous répond, mais nous aimons toujours les recettes ! C'est plus simple, il suffit d'apprendre par cœur, mais c'est mortel.

Le *logos* venait-il de paraître dans cette assemblée autour du feu, comme une sorte de Pentecôte ? S'était-il manifesté cet autre aspect de la gnose ? celui qui **n'est pas** dualiste et inspire Marguerite de Navarre lorsqu'il pose sa question :

« Ne m'a pas Dieu donné un franc arbitre

« Pour en avoir entière puissance ?

Ayant constaté l'attention des « Amis du Bataclan », Étienne leur sourit et poursuivit :

- Je me permets d'insister sur le fait que ce modèle mental issu de la gnose dualiste s'est parfaitement transmis aux idéologies athées que j'appelle idéologies du « y qu'à », vous savez : « Y a qu'à faire ceci ou cela ». Pour les nazis, tous les problèmes seraient résolus sitôt que la suprématie de la race aryenne serait établie ; pour les communistes, la dictature du prolétariat ouvrirait la porte au bonheur universel. Le fait que ces idéologies du « y a qu' à » se piquaient d'éléments scientifiques les rendait d'autant plus efficaces : leurs victimes se comptent en millions. De la même façon que chez les gnostiques dualistes, vous remarquerez que plus ces recettes du bonheur universel accumulaient les échecs, plus leurs fanatismes semblaient se renforcer... jusqu'à l'effondrement final ! C'est la raison pour laquelle, je vois, personnellement, l'islam en pleine agonie, alors que ses séides crient victoire !

« Je ne partage pas votre optimisme ! » dit Monsieur Symontault l'officier de police municipal de Trèbes :

- Je ne dis pas que tous les musulmans sont de mauvaises gens... mais tout de même, il y a un problème. En tant que communauté il y a quelque chose qui ne va pas ! Mon métier me met en contact quotidien avec les musulmans établis en France. Dans notre région de l'Aude, ils ont le monopole du trafic de drogue, de la conduite sans permis et sans assurance ; le quasi-monopole des incivilités, du refus d'obéissance aux lois, des viols et autres amabilités. Quand nous les arrêtons, les juges les remettent en liberté ; s'ils vont en prisons, ils en ressortent « radicalisés » comme y disent dans les journaux. On ne sait plus punir, ils n'ont pas peur de nous, et font tout pour nous faire peur... et parfois ils y réussissent. Si on leur cogne dessus, ils portent plainte chez les droits-de-l'hommistes et nous sommes condamnés par les juges qui les ont libérés. En plus les médias suent la bien-pensance d'un article et d'une émission à l'autre. Notre système est fait pour des gens civilisés et nous avons à faire à des barbares qui n'obéissent que s'ils ont peur des conséquences. Or, leurs incivilités sont pour eux sans conséquence. De plus, certains considèrent ces incivilités comme des actes de résistance religieuse aux *koufars* (mécréants) que nous sommes. Nous devrions nous adapter, avoir deux systèmes répressifs : un pour les Français de souche, l'autre pour les musulmans.

« Avec rétablissement de la peine de mort pour les musulmans ! » s'exclama une voix non identifiée sans que l'on puisse savoir si l'exclamation valait pour acquiescement ou rejet.

- Et pourquoi pas ! Ils se permettent, eux, de nous l'appliquer la peine de mort ! Nous devrions l'appliquer à toute personne qui participe ou contribue à un acte de terrorisme islamique, accompli ou en préparation. Cela éviterait à nos prisons de devenir des académies de la guerre sainte. Ils veulent aller au ciel en martyrs... eh bien, soyons en même temps utiles à tout le monde : les victimes évitées et les martyrs exhaussés !

Roger Dulac pensa que ce policier de base n'avait pas la même conception du « en même temps » que son ami le Président. Il fut surpris de voir que cette affirmation radicale ne provoquait pas de réaction scandalisée. Il se demanda si lui-même, en conscience, n'approuvait pas cette déclaration iconoclaste qui posait une pierre tombale sur plus de quarante ans de propos angéliques sur « les bons sauvages ». Les bons sauvages en avaient profité, et l'on s'apercevait sur le tard qu'ils n'étaient pas si bons que ça. À sa lecture quotidienne des rapports des préfets s'était ajouté la mort de Corine et la tuerie du Bataclan pour amener Roger Dulac à penser qu'il fallait changer de culture répressive vis-à-vis des populations venant du Moyen-Orient et de l'Afrique. Il voyait qu'à l'évidence la culture française savait assimiler à son profit des individus qui avaient une volonté et une capacité créatrices, mais qu'il était impossible d'assimiler une communauté dont la volonté et la capacité étaient destructrices. Pourquoi ces populations qui n'avaient plus voulu que la France les colonise venaient-elles coloniser la France ? En un autre temps, la France avait voulu leur apporter sa culture qu'ils avaient refusée, ce que l'on pouvait comprendre. Pourquoi la France serait-elle aujourd'hui obligée d'accepter le néant culturel qu'ils apportaient avec toute l'arrogance de l'ignorance ? Toutes ces questions interdites circulaient dans le peuple que les élites abandonnaient à une colère sans issue raisonnable. C'est que le

peuple vivait au quotidien les effets de la colonisation par le néant culturel : le déclin de l'enseignement ; l'appauvrissement du langage ; la perte de repères culturels des jeunes filles qui passent du petit ami musulman aux dévotions à la mosquée avant le départ en terre d'islam pour fournir des enfants au djihad ; l'insécurité dans les quartiers, les transports en commun ; l'arrogance des trafiquants de drogue qui approvisionnent les bobos des beaux quartiers et les enfants d'ouvriers au chômage ; le mépris des femmes, etc. Homme cultivé, Roger Dulac pensait souvent à cette phrase de Fouché, le jacobin artisan de la Terreur à Lyon, devenu ministre de l'Intérieur de Napoléon, qui, vers 1812, voulait dissuader l'empereur d'annexer l'Espagne en s'appuyant sur une élite gagnée à la cause impériale : « ... il ne faut pas juger de la masse de la nation par les sommités de la société qui sont, là comme partout ailleurs, corrompues et peu patriotiques. Encore une fois, prenez garde de transformer un royaume tributaire en une nouvelle Vendée » (« Mémoires de Fouché, Ministre de la police de Napoléon », Arthème Fayard éditeur, 1906, p.121). Que n'eût été sa surprise si, ayant lu le « C'était de Gaule » de Roger Peyrefitte (tome I, éditions de Fallois, Fayard, 1994), il avait trouvé page 388 cette réflexion du Général sur la bourgeoisie française : « Cette classe qui s'est de plus en plus abâtardie, jusqu'à devenir traîtresse à son propre pays. Bien entendu, le populo ne partage pas tant ce sentiment. Le populo a des réflexes sains. Le populo sent où est l'intérêt du pays. Il ne s'y trompe pas souvent ».

Mais Roger Dulac n'avait pas lu « C'était de Gaule », ou s'il l'avait lu... il n'avait pas fait le rapprochement entre ces deux jugements. Oui ! les élites sont toujours prêtes à trahir le peuple pour sauvegarder ou accroître richesse et pouvoir. C'est ainsi qu'en Bosnie l'aristocratie catholique ou orthodoxe s'est convertie à l'islam pour

garder ses terres et ses titres ; que les nobles établis au Canada sont revenus en France après la victoire des Anglais ; qu'une part des élites françaises a accepté la collaboration avec l'Allemagne nazie, et que l'on voit aujourd'hui se dessiner le même esprit de collaboration avec les riches salafistes de la Péninsule arabique, sans oublier une certaine gauche dite « islamogauchiste ». Roger Dulac commençait à le voir en France où le drame du Bataclan l'avait projeté, lui, énarque et conseiller du Président, du côté du populo. Un peuple difficile à identifier dans ses multiples composantes qu'il apprenait à connaître grâce au réseau des « Amis du Bataclan ».

Alors que Roger Dulac s'était laissé porter par ses pensées, la conversation autour du feu s'était poursuivie sur un mode paisible et raisonnable. Tous les Amis du Bataclan ici réunis pensaient qu'il fallait « savoir raison garder », formule de la poétesse Marie de France (vers 1160-1210), qui, ici, prenait un nouveau sens : réprimer avec intelligence, éviter l'emballement haineux où les deux adversaires finissent par se ressembler dans la bêtise et dans la cruauté. Dagoucin 1^{er} répétait ce qu'il considérait comme le principe élémentaire des guerres modernes : « Ne punir que les coupables, ne pas transformer des personnes innocentes, neutres ou incertaines en ennemis ! Dans toute répression, il faut appliquer ce principe de précaution : tuer si nécessaire, mais ne pas humilier ». Roger Dulac profita d'un moment de silence pour s'adresser au couple de l'Éducation Nationale, Parlamente et Hircan, ainsi qu'au policier de Trèbes Monsieur Symontault :

- À l'Éducation Nationale et au ministère de l'Intérieur, vous êtes en première ligne dans le conflit de civilisation dont nous commençons à prendre conscience...

Il se rendit compte que sa formule était pompeuse. Il tenta de rectifier :

- Si Monsieur Simontault veut bien nous raconter ce qu'il a vécu à Trèbes, j'aimerais connaître aussi les récits de nos amis de l'Éducation Nationale.

La formule avait un côté « faux cul », c'était à croire que Roger Dulac était un homme qui parlait la novlangue de gauche. Les intéressés se consultèrent du regard, par accord tacite le policier de Trèbes repris le récit commencé après son commentaire des propos de sœur Étienne. Il parlait lentement, comme un homme qui consulte sa mémoire pour construire un récit aussi vrai que possible :

- C'est au super marché de chez nous, à Trèbes, le Super U, tout le monde y va, l'essence y est moins chère. C'est là que Radouane Lakdim termine son service religieux en criant une dernière fois *Allahu Akbar*, après avoir tiré deux balles sur mon ami et mon frère Arnault Beltrame. Et lui avoir porté plusieurs coups de couteau, dont un à la gorge... il en mourra. Dans la région, on le connaît ce Radouane. Un Marocain naturalisé Français en 2004. La racaille habituelle de la citée Ozanam, « un quartier difficile » selon la terminologie officielle. Difficile ? difficile pour nous, les policiers. Deux fois il a fait de la prison pour trafic de drogue et port d'arme prohibé. Il est aussi connu par nos collègues espagnoles pour trafic de drogue. La routine d'Ozanam, où d'ailleurs il n'est pas le pire... il est dans la moyenne de ceux qui nous pourrissent la vie. Pour la religion, il a suivi le cursus habituel : amitiés salafistes rencontrées à la mosquée, échanges de liens internet, cours de rattrapage en prison, petite amie Française de souche décervelée et convertie à l'islam : celle-là on ne sait pas très bien d'où elle lui vient. En

2014, la DGSI le fiche S en raison de sa « radicalisation », comme y disent. Et puis, on l'oublie... l'ex-militaire qui le suit pour les « services » est lui-même un converti qui joue double jeu : il lui fournit le vieux revolver avec lequel il tue trois personnes. Pour Arnault, après l'avoir blessé par balles, deux, il le tue avec un couteau acheté en ville dans un magasin d'articles de chasse. Je suppose qu'il paye son achat avec son RSA, Revenu de Solidarité Active : on les paye pour se faire tuer ! Quand on regarde le dossier de près, on a l'impression d'une accumulation de conneries, et c'est le cas de presque toutes les affaires où on s'est plantés. Ce qui pose un double problème. Le premier n'a pas de solution, je le mentionne pour mémoire : ne touchent le public que les affaires où nous sommes plantés. Chez nous, les réussites sont silencieuses : entre vingt et trente attentats déjoués chaque année. C'est la règle du jeu, pas d'attentat, pas de titres dans les journaux, pas d'images à la télé, ou bien peu : un article, une annonce et c'est oublié. Le second est plus grave : nous n'allons jamais au bout de nos efforts. Le bout, ce serait d'éradiquer les terroristes, le seul terroriste musulman qui ne recommencera plus est le terroriste mort ! Sauf circonstances du terrain qui permettent l'élimination, on les laisse en vie, on les emprisonne où ils font des petits. Et puis, il y a le problème des complices... ils n'en ont jamais ! Les enquêtes de voisinages dressent un portrait standardisé : un brave garçon, qui trafiquait un peu, il faut bien vivre ! Il s'est radicalisé d'un seul coup, on n'aurait jamais cru ça de lui, il était si gentil avec sa maman, ses sœurs, etc. Foutaises ! La radicalisation est un mythe. J'ai plus appris sur le Coran et la religion musulmane en deux jours avec vous que

dans toute ma formation policière et ma lecture de nos instructions de service. Ça, c'est pas normal !

Pour la première fois, Parlamente prit la parole :

- Je pense qu'Hircan sera d'accord avec moi si j'affirme que nous partageons l'avis de Monsieur Symontault en ce qui concerne l'intérêt de ce que nous apprenons chez les « Amis du Bataclan ». Même si nous avons lu en riant l'album « La vie de Mahomet » publié par « Charlie Hebdo » en 2013. Dans cette bande dessinée toutes ces choses absurdes et cruelles, mais vraies étaient déjà clairement dites sur un mode humoristique, avec des dessins adéquats... qui ont valu la mort à nos amis. Nous avons ri, sans comprendre que ce qui, pour nous, n'était qu'humoristique, pour le monde musulman était un acte de guerre dans une situation où, depuis des siècles, la guerre nous est déclarée. Nous étions incapables de penser en termes de « guerre des religions ». Une incapacité d'autant plus incompréhensible que depuis plus de trente ans notre expérience à l'Éducation Nationale nous montrait que l'islam n'est pas compatible avec la civilisation française, ou européenne.

Sans couper la parole à sa femme qui en silence semblait alors méditer la portée de sa dernière phrase, Hircan intervint :

- Nous avons beaucoup de choses à dire à propos de notre vie à l'Éducation Nationale. Beaucoup de choses à nous faire pardonner aussi. Mais, je voudrais que notre ami Symontault poursuive son récit. Comme tout le monde, nous avons été très émus par la mort courageuse d'Arnault Beltrame. J'aimerais entendre ce que tu as à nous dire.

Le policier municipal de Trèbes fut d'autant plus flatté par les paroles respectueuses d'Hircan qu'elles faisaient suite à l'approbation que Parlamente venait d'exprimer.

- Ce Radouane Lakdim, on a dit qu'il fréquentait un bar homo de Carcassonne, je ne sais pas si c'est vrai, par contre sa première attaque, un tué et un blessé grave, a eu lieu au parking des Aigles, qui sert de rendez-vous aux homosexuels de chez nous. Il y avait deux hommes dans une petite voiture, une Opel Corsa rouge, il en a tué le chauffeur, le passager a été grièvement blessé... il a survécu. Sa mère, une brave femme, le jeune blessé lui a téléphoné, il avait son portable, elle nous a alertés. C'est un collègue qui a pris la communication. Le tueur a continué sa route dans l'Opel Corsa de couleur rouge. On sait qu'il a attendu quelques instants devant la caserne de l'Infanterie de Marine, il voulait faire un carton sur nos soldats comme votre Mohamed Mera à Toulouse (dit-il en se tournant vers Longarine et son compagnon). Pas de militaires devant la caserne, il a pris l'avenue du Général-Leclerc, là, il a vu quatre CRS qui achevaient leur footing. Il était neuf heures environ. Il a ouvert le feu sur les collègues, un blessé grave. Évidemment on s'est mis en chasse : on avait un signalement et l'Opel Corsa rouge. À Trèves on était en alerte, c'est pourquoi sitôt que les clients du Super U nous ont alertés sur l'attaque du super marché, on a su que c'était le terroriste de Carcassonne. Un client l'avait vu sortir d'une Opel Corsa rouge. Dès son entrée, il avait abattu à bout portant le chef boucher du magasin et un client, puis, il a lancé une grenade artisanale qui n'a pas explosé. On a demandé l'intervention du PSIG de Carcassonne commandé par mon ami et frère en franc-maçonnerie le lieutenant-colonel Arnault

Beltrame. Je suis franc-maçon, de la GLDF, la Grande Loge de France, nous nous rencontrons dans notre loge à Carcassonne.

Il y eut une question sur le PSIG :

- Les gendarmes sont des militaires, mais ceux des Pelotons de Surveillance et d'Intervention de la Gendarmerie, le PSIG, sont formés pour intervenir contre le grand banditisme et le terrorisme. Croyez-moi, les types d'Arnault étaient très entraînés et très bons. D'ailleurs, ils l'ont montré. Ils ont été les premiers à pénétrer dans le Super U et à faire face au terroriste. Il était 11h.21'. Alerté également, le GIGN de Toulouse n'était en place qu'à 12h.25'. Les vingt-quatre GIGN du vol de Villacoublay sont arrivés, un peu plus tard... et les gars du RAID, de l'antigang... à la fin on était plus de cent autour du super marché. C'était trop. Je ne veux pas critiquer... mais plutôt que de gérer leurs carrières, en faire trop pour ne pas être accusé de n'en avoir pas assez fait, ils devraient faire confiance aux gens du terrain, et pas nous prendre pour des cons ! C'est qu'à la fin, Arnault a compris que tout était foutu, qu'il n'y avait plus rien à négocier, que le type disait sa prière des morts, qu'il fallait attaquer, Arnault a lutté, il a ordonné : « Attaque ! Assaut ! Assaut ! » Ce sont ses derniers mots avant de recevoir ses blessures, dont une sera mortelle. Entre le moment où il lance son ordre et l'assaut effectif, de 8 à 11 minutes se passent ! C'est très long pour une opération de ce type. Je sais ! on a dit qu'il y avait le risque d'explosifs piégeant la salle du coffre... mais, moi, je sais que si la pièce avait été piégée, Arnault n'aurait jamais ordonné l'assaut, Arnault est un soldat, un professionnel, un héros. Je l'ai dit, je ne veux pas critiquer, mais je ne peux pas laisser sans réponses une critique que

j'entends parfois. Certains disent qu'Arnault n'aurait pas dû prendre la place de la femme que le terroriste avait prise en otage. Elle s'était réfugiée dans la salle du coffre, c'est là que Lakdim l'a trouvée et utilisée dans ses négociations ; d'abord avec Arnault qui était avec ses hommes dans le magasin, puis, plus tard quand Arnault a pris la place de la femme, il servit pendant près de trois heures d'intermédiaire lors de la négociation avec le psy du GIGN à Paris ou à Versailles. Les critiques disent qu'Arnault n'aurait pas dû proposer l'échange au terroriste. Pour dire ça, il ne faut connaître ni Arnault ni l'action. Arnault est un homme de terrain, comme moi ! Mon père était gendarme, et franc maçon, comme moi. Il était à Sarajevo, en 1992, avec le colonel Sartre. Lors d'un briefing, le colonel Sartre a donné cette description de l'homme d'action dans les temps d'eau trouble : « La technique, cela s'apprend. Mais dans les moments difficiles, on obéit avec le cœur ». Ce thème de l'obéissance du cœur revenait souvent dans nos conversations. Cette phrase, Arnault l'avait faite sienne. A-t-il eu tort ou raison de prendre la place de l'otage ? Du point de vue de l'otage, encore choquée lorsque je l'ai interrogée, il a certainement eu raison. Du point de vue purement opérationnel... il y a un point positif : la femme a pu nous donner quelques informations... mais je ne sais pas... on peut argumenter à perte de vue, et comme l'a dit Flamette il y a toujours des fautes dans ces affaires, mais on ne peut les voir qu'après ... et encore. Par définition, l'imprévu n'est pas prévisible. Pas dans ses détails en tout cas ! Et c'est dans les détails de l'action que se fait la vie ou la mort. Mais la France a compris : Arnault avait obéi avec le cœur !

Dagoucin, le militaire, exprima son admiration pour le colonel Beltrame. Il expliqua que l'on ne saura jamais si la jeune femme étant restée en otage la fin eût été plus heureuse ou non :

- Arnault Beltrame a fait avec courage ce qu'il estimait devoir faire au moment où il l'a fait. Toute autre considération est sans intérêt. D'ailleurs, la question ne se poserait pas s'il avait réussi à maîtriser le terroriste, chose que la femme otage n'aurait pas su faire. On peut penser qu'il s'en est fallu de peu qu'Arnault ne réussisse... si son ordre d'assaut avait été suivi...

Puis il expliqua qu'il comprenait les remarques de Symontault à propos du mépris dont souffre le terrain. Les militaires avaient le même problème. Il fit une description de ce qu'il appelait « le mal français » :

- Il y a trop d'idéologues chez nous. Leur quartier général est à Bercy, au ministère des Finances qui traduit en moyens l'idéologie dominante. Ces gens savent la réponse avant d'avoir compris la question. Ils donnent une réponse comptable ! Or, pour comprendre la question, il ne faut pas en connaître la réponse. C'est la seule condition pour que le dialogue entre le terrain et le centre du pouvoir puisse apporter des réponses efficaces. De ce point de vue, les Anglo-saxons ont un principe qui nous manque. Ils disent : « Penser global, agir local ! » On fait presque le contraire : on pense local (la prochaine élection, les sondages) et on agit global (les grandes idées... de gauche !)

« Peux-tu développer ? » demanda Roger Dulac :

- Penser global signifie que l'on sait où l'on veut aller : la victoire, la négociation, la guerre, la paix, etc., etc. Agir local, c'est s'adapter aux circonstances et les utiliser au mieux pour

atteindre ce but. Or nos idéologues ne savent pas où ils veulent aller, leur idéologie est une morale pas un principe d'action. En plus, ils changent tous les cinq ans et les ministres tous les un ou deux ans, l'histoire ne se fait pas en si peu de temps !

- Pourquoi opposes-tu morale et principe d'action ?
- Parce qu'ils s'opposent. L'aspect tragique de la vie est là ! Un principe d'action est un but à atteindre qui implique une collectivité dotée des moyens adéquats. Agir seul n'a pas de sens au-delà des choses organiques élémentaires : respirer, penser, se nourrir, se reproduire... et encore, même là il y a des nuances. Une morale est une affaire individuelle : ne pas tuer, ne pas voler, respecter son prochain. Mais que fait un soldat quand il est en guerre : il tue ! Le passage de l'individuel au collectif est fatal à la morale. Être civilisé, c'est vivre dans un pays où l'action collective n'abolit pas la morale individuelle. C'est compliqué. C'est l'affaire d'une longue histoire culturelle, car comme le dit le père d'Albert Camus alors même qu'il fait la guerre : « un homme ça s'empêche ! ». Le problème que nous pose l'islam est qu'il produit des individus qui ne « s'empêchent pas », ou peu, et qui disposent d'une religion qui les oblige à s'empêcher au maximum quand ils sont entre eux, et à tout se permettre face aux autres. Les autres, c'est nous !

Après avoir cherché pendant quelques minutes dans le petit carnet qui ne la quittait jamais, Osyle déclara :

- Ce que tu viens de dire « Un homme ça s'empêche » se trouve dans le dernier roman de Camus, « Le premier homme », paru chez Gallimard en 1994, page 66. On a trouvé le manuscrit dans la sacoche de Camus après son accident de la route, en 1960. Je

peux vous lire le passage. Je situe l'action : Comery (c'est le père de Camus) est soldat lors de la guerre du Rif, au Maroc. L'ennemi émascule les morts et les prisonniers et met leur sexe dans leur bouche. Le compagnon de Comery joue les tiers-mondistes de gauche et comprend cette pratique qu'en même temps il réproouve, il dit : « Dans certaines circonstances, un homme doit tout se permettre et tout détruire. Mais Comery avait crié comme pris de folie furieuse : « Non, un homme ça s'empêche. Voilà ce que c'est un homme, ou sinon... » Et puis il s'était calmé. « Moi, avait-il dit, d'une voix sourde, je suis pauvre, je sors de l'orphelinat, on me met cet habit, on me traîne à la guerre, mais je m'empêche. » Dans sa lecture, elle avait insisté sur, **mais je m'empêche**.

« Ce pourrait être la devise de la police française quand elle est engagée dans une opération de répression, c'est aussi notre honneur » dit Symontault que l'on sentit reconnaissant de l'opportunité qui lui était donnée d'exprimer ce qu'il avait à cœur d'exprimer enfin. Il ajouta :

- Je ne suis pas naïf, je sais bien que nous ne sommes pas toujours irréprochables. Mais dans tout métier, dans toute fonction, il est fatal qu'il y ait parfois des erreurs et des fautes. Plus le métier est lié aux questions de vie et de mort, plus les fautes ont des conséquences redoutables. Mais je suis scandalisé par la facilité avec laquelle la presse dénonce avec sadisme et parfois sans preuves ce qu'elle appelle « les violences policières ». C'est à croire que les criminels sont des pacifistes blancs comme neige ! Une fois de plus nous avons l'impression que nos élites de l'information ont perdu le sens de la mesure, ne savent plus « raison garder ». Je pense avec

colère à ce membre du parti de Mélanchon , qui, après le meurtre d'Arnault, se réjouissait du fait que la France comptait un flic de moins... Je sais que Mélanchon a condamné ces propos. Je sais bien qu'il y aura toujours des cons... mais, en tant que policier, pour moi, ces propos témoignent d'un état d'esprit, celui-là même que nous avons constaté dans le quartier Ozanam où les jeunes musulmans considèrent Radouane Lakdim comme un héros. Il y a aussi ce végane, vous savez ces idéologues qui considèrent les mangeurs de viande comme des assassins, il s'est réjoui sur le NET du meurtre du chef boucher du Super U. La crème des hommes, pleuré de tous à Trèbes. Tout le monde le connaissait, tout le monde l'aimait !

Le silence tomba d'un coup. Il y eut une sorte d'épuisement. Ils auraient bien voulu entendre les récits de Parlamente et d'Hircan, celui de Monsieur Saffredant, le commerçant de Strasbourg, et continuer ces conversations qui les aidaient à vivre. Mais la fatigue était venue. Une étrange lassitude l'accompagnait, la lassitude du malheur répété, toujours le même et toujours différent dans ses mortelles modalités. Cette lassitude se serait dissipée, s'ils avaient fait face à un corps de solutions... si le pays avait cessé de subir et commencé à agir. Si un plan d'action avait été proposé, et non une pose de rustines sur une chambre à air devenue poreuse depuis longtemps. Dans sa lassitude malheureuse Roger Dulac, qui, lors de ses rares loisirs, aimait parcourir Paris à vélo, comprit soudain que son Président « en même temps », s'il avait eu une stratégie de prise du pouvoir, n'avait pas de plan d'action.

Ils décidèrent de poursuivre les débats le lendemain matin.

Chapitre 10

Le lendemain matin, vers 9 heures Ennasuite et sa sœur Étienne étaient déjà revenues des laudes qu'elles avaient célébrées et suivies en l'église Saint-Louis de Fontainebleau. Les laudes sont des louanges adressées au Christ ressuscitant comme soleil rayonnant :

« ...grâce à la tendresse, à l'amour de notre Dieu, quand nous visite l'astre d'en haut, pour illuminer ceux qui habitent les ténèbres et l'ombre de la mort, pour conduire nos pas au chemin de la paix. » Fin du cantique de Zacharie, chanté pendant Laudes (Luc, 1, 68-79)

Il faut dire néanmoins qu'en ce dimanche frisquet le soleil ne brilla guère. L'église Saint-Louis avait beaucoup souffert, elle venait d'être restaurée après les actes de profanations et l'incendie criminel de 2016 : ciboire volé, hosties répandues sur le sol, statues brûlées, ainsi que des meubles anciens et un autel du XIV^e siècle qui, selon certains experts, aurait appartenu au château de Fontainebleau. On sait seulement que l'incendiaire, un sans domicile fixe, a été jugé irresponsable et mis en asile psychiatrique, son nom et son origine n'ont pas été divulgués. Ennasuite et sa sœur, Roger Dulac, la famille Simontault au complet parlaient de ces incendies, profanations de cimetières et lieux de cultes chrétiens et juifs, qui prenaient de l'ampleur depuis une dizaine d'années, voire davantage. Roger Dulac, se fondant sur les rapports des préfets, estimait que depuis trois ou quatre ans ce type de profanations, ajouté aux incivilités plus ou moins graves en augmentation depuis plus de dix ans, atteignait le millier annuellement. Rares étaient les cas élucidés et depuis le premier président socialiste, François Mitterrand, suivi par l'élection de Jacques Chirac, un « grand méchant mou » aux réveils

surprenants, une sorte d'omerta unissait les politiques et les médias pour ne jamais mentionner le rôle de l'islam dans ces affaires... sauf cas exceptionnels ; ou si le lieu de culte attaqué est une mosquée : une fois sur cent. Ça fait alors les gros titres, comme un lâche soulagement : on est objectif, on s'autoflagelle, on n'est pas islamophobe (forme modernisée de l'ancien péché mortel) ; et la mosquée psalmodie la litanie bien-pensante nécessaire et suffisante : « Nous sommes les premières victimes du terrorisme, pic et pic et amalgame ! »

Ce débat sur les profanations se propagea de table en table, et bientôt les « Amis du Bataclan » ne parlèrent plus que de ça. En raison du manque de transparence sur toute la question musulmane en France et en Europe, le débat manquait de consistance. Il y avait peu de faits et beaucoup d'opinions, ce qui favorisait les passions... Pourtant, la courtoisie qu'Osyle avait si bien enseignée dictait avec naturel le ton de chaque porte-parole. On avait à cœur d'imiter « l'art divin de la conversation » de Marguerite de Navarre. Quelques exemples :

Monsieur Saffredant :

- Nous, en Alsace, nous avons une multiplication des violations des tombes des cimetières juifs dans les villages : Westhoffen, Quatzenheim, Herrlisheim, Cronenbourg... et en 2004, à Paris vous avez condamné dix terroristes musulmans qui préparaient un attentat au pied de notre cathédrale, au *Chriskindelsmärik*, et le 11 décembre 2014, rebelote avec Cherif Chekatt, qui tue quatre personnes, dont une abattue devant moi, à deux pas du *Chriskindelsmärik*, le Marché de l'Enfant Jésus de Strasbourg connu dans toute l'Europe. Moi, de toutes les façons, j'ai plus de vingt ans de guerre sainte au compteur. J'étais dans le RER

lors de l'explosion à la station Saint-Michel en 1995, le 25 juillet. J'étais deux wagons plus loin, à deux wagons près j'étais mort, ou blessé. J'en ai à raconter !

Roger Dulac :

- Les faits que vous mentionnez sont exacts ! mais je pense qu'ils ne sont pas nécessairement de même nature. Les profanations de cimetières et des lieux de cultes sont en effet en hausse depuis dix ans environ, en moyenne deux à trois cent par an, voire plus. 80% d'entre eux ont lieu en zone rurale. Quand on retrouve les coupables, pas souvent, on s'aperçoit que ce sont soit des cas psychiatriques soit de très jeunes gens, souvent marginaux, qui ont agi en bande sans motifs établis. Pour les actes terroristes, c'est plus sérieux, on connaît les motifs. Le seul point commun à toutes ces actions est le fait que les lieux profanés sont généralement en campagne, dans ou près de petites villes et villages isolés. Ce que les Étatsuniens appellent des *soft targets*, des « cibles molles », peu protégées. Ce sont les gendarmes qui enquêtent, n'est-ce pas Monsieur Symontault ?
- D'accord ! mais moi, je suis de la municipale, c'est autre chose... mais, en effet, quand c'est grave, on appelle les gendarmes. Cela dit, dans notre région on n'a pas de profanations des cimetières...
- En effet ! il y a de grandes différences régionales, c'est plutôt le Nord et l'Est qui sont touchés, plus Rhône-Alpes et Aquitaine... là où il y a le plus de musulmans. Il y a eu un rapport parlementaire sur ces faits. Si mes souvenirs sont bons, le plus grand nombre de cas, sur une période de deux ou trois ans,

concerne les cimetières chrétiens, viennent ensuite les tombes musulmanes et enfin les cimetières juifs, surtout en Alsace comme Monsieur Saffredant vient de nous le dire.

Le capitaine Dagoucin :

- Ce rapport parlementaire... rapport Bodin ! Roger, je l'ai lu. Je me souviens qu'il était factuel, mais ne nous apprenait pas grand-chose sur les auteurs et leur mobile. De ce point de vue, il est décevant, il nous dit qu'au mieux 20% des cas sont résolus. Des cas marginaux, souvent des jeunes, voire des mineurs maladroits aux motivations sans intérêt. Il y a aussi le cas des Roms spécialisés dans les vols de métaux, cuivre, bronze, plomb : les cloches des églises, les plaques et les portails en bronze de certaines tombes, le cuivre des radiateurs des locomotives, etc. Mais on ne sait rien des 80% qui restent dans la nature, qui sont assez malins et organisés pour ne pas se faire prendre. Un fait essentiel demeure, environ 80% des profanations des cimetières et des lieux de culte concernent des sites chrétiens, catholiques ou protestants. Le rapport Bodin ne s'interroge pas sur ce fait qu'il considère, je suppose, comme purement statistique : il y a plus de sites chrétiens que musulmans ou juifs en France. Or, si 80% des cas ne sont pas résolus et si 90% des sites profanés sont chrétiens et juifs, **qui** en France a des motivations pour attaquer ces lieux de cultes des « juifs et des croisés », selon la terminologie musulmane ? Qui ! C'est la question que l'on ne pose jamais. Pourtant, tu l'as dit toi-même, les régions les plus touchées sont celles où les musulmans sont plus nombreux... ça n'a pas empêché un député de « la France insoumise » de tirer du rapport le fait qu'en deux ou trois ans le nombre d'attaques de sites

musulmans avait augmenté de plus de 200%, celles des sites chrétiens n'augmentant **que** de 33%, pour dénoncer l'islamophobie française. Il isole ces pourcentages et en tire argument pour dénoncer une « islamophobie galopante et nauséabonde » : on reconnaît les bien-pensants à leur odorat surdéveloppé (comme Hitler et Mussolini : ils ont toujours le nez en l'air). Stupéfiant ! quand on sait que les sites chrétiens touchés se comptent par centaines alors que les sites musulmans ne sont que quelques dizaines. Si l'on a un cas, on en ajoute un de plus, ça fait deux cas : en pourcentage l'augmentation est de cent pour cent. Si l'on a mille cas et cinquante de plus, l'augmentation n'est que de 5%. Qui attaque qui ? Combien d'attentats terroristes chrétiens contre les musulmans en France ? Combien d'attentats réussis ou manqués contre des Français, chrétiens, juifs ou athées ? Je ne supporte plus cette propagande musulmane qui répète après chaque attentat : « Nous sommes les premières victimes du terrorisme ! »

Tout en conversant, les « Amis du Bataclan » avaient quitté la salle du petit-déjeuner pour gagner le salon. Là, quelques bûches posées sur la cendre, elle couvrait des braises, s'étaient enflammées après que les enfants de la famille Symontault eurent actionné le soufflet posé à côté de l'âtre. Les premiers souffles avaient soulevé des petits nuages de cendre blanche qui les firent éternuer, ils se chamaillèrent un instant pour savoir qui utiliserait le soufflet, instrument nouveau pour eux. Le bondissement des flammes les avait calmés. C'est alors qu'une nouvelle venue, une jeune femme, si discrète que personne ne l'avait remarquée, se présenta. Elle parlait un très bon français, avec un accent anglais évident qui n'était pas sans charme, de plus c'était une jolie femme :

- Je suis arrivé de Londres hier au soir. Je viens au « Joyeux Chasseur » une fois l'an, au début du printemps. J'aime beaucoup les impressionnistes français, j'aime marcher dans leurs pas en forêt de Fontainebleau et visiter le village de Barbizon. Madame Solange m'a parlé de vous « les Amis du Bataclan », et j'ai entendu vos conversations, tardivement hier au soir, et ce matin. J'enseigne la langue française à la *London School of Economics*. Je me permets de penser que j'appartiens de droit à votre club si particulier.

Bien que les Français, en général, soient peu portés à considérer les questions internationales, la jeune Anglaise avait éveillé l'intérêt de tous. Il y avait aussi une sorte de soulagement à constater que la France et les Français n'étaient pas le seul peuple européen à souffrir du terrorisme musulman. La jeune Anglaise parlait :

- En 2013, le 22 mai, j'allais quitter Woolwich, un faubourg de Londres. Je venais de visiter une amie. J'étais venue lui dire au revoir, j'allais passer ma semaine annuelle au « Joyeux Chasseur », en France. C'était une amie très chère... je vous le dis en toute simplicité : je suis lesbienne. Je remontais *Wellington street*, j'allais prendre le métro à la station *Woolwich Arsenal*. J'ai vu une petite voiture bleue, je ne connais pas les voitures... ce n'est qu'au procès des assassins, plus tard, que j'ai appris que la voiture bleue était une Vauxhall Tigra. Elle a percuté un jeune homme qui marchait calmement, il avait un sac à dos de style militaire. Il était habillé en civil : tenue de sport, décontractée. Le choc a été violent. J'ai pensé à un accident, même si les circonstances ne le suggéraient pas. Deux noirs sont descendus de la voiture bleue, ils ont traîné le jeune homme sur le trottoir, ils se sont mis à lui donner des coups de

couteau et de hachoir à viande, dans une frénésie ignoble en criant *Allahu Akbar*. Puis l'un d'eux, le plus grand a invité les passants, il y en avait un peu partout, moi y compris, à filmer la scène. Le plus grand disait qu'ils étaient des soldats d'Allah, qu'ils tuaient un soldat anglais qui tuait des musulmans dans le monde. Il répétait qu'il était, lui, un soldat d'Allah. À un moment, il s'est excusé d'imposer à des femmes la vision de ce massacre. Il agitait ses mains rouges de sang avec son couteau ensanglanté. L'autre avait un hachoir de boucher dans une main et un couteau dans l'autre. Le premier, celui qui parlait le plus, était odieux dans son infantilisme sanguinaire ; le pire, c'était peut-être sa fierté qui s'ajoutait à une sorte d'innocence dans l'horreur. Ce jeune homme n'avait plus rien d'humain. Tout son être, y compris ses qualités et son innocence, était entré en perversion. Il voulait nous convaincre que ce qu'il avait fait était noble, courageux et juste. Courageux de s'acharner sur un homme blessé à terre ? Je puis admettre qu'il faille un sacré estomac pour faire ça ! Je me souviens d'Osyle qui hier au soir, je venais d'arriver, a lu un passage du dernier livre d'Albert Camus : « Un homme ça s'empêche ! » Les deux noirs ne s'empêchaient pas ! Si le courage consiste à faire ça, je hais le courage ! Jamais je n'ai éprouvé une telle sensation de dégoût. Pendant ce temps-là, l'autre lançait des slogans en anglais entrecoupés d'*Allahu Akbar*. Un film d'horreur de très mauvais goût, avec deux zombies noirs aux mains sanglantes, avec des dialogues incohérents et d'une effroyable bêtise... mais tout était vrai ! Ça a duré presque une demi-heure, ils attendaient la police pour mourir en martyrs, ils ont attaqué les policiers, qui ont tiré pour les maîtriser. Je vous parlerai de leur procès plus tard, si vous le voulez... . Hier au soir, en entendant le récit

d'Ennasuite et de sa sœur Etie, je me suis faite toute petite et j'ai pleuré une fois de plus : c'était la même jeunesse, la même religion, la même inhumanité, la même perversion arrogante pleine d'innocente stupidité ! Les gens qui prennent la religion trop au sérieux deviennent facilement des imbéciles, mais avec l'islam c'est le summum !

Il n'y eut aucun commentaire, ni sur le récit ni sur les goûts sexuels de la jeune Anglaise. Madame Symontault expliqua à ses adolescents le sens du mot « lesbienne », elle n'alla pas très loin, car ils lui firent comprendre qu'ils savaient de quoi il retournait. Internet était passé par là pour alimenter les discussions d'ados aux portables branchés sur sites pornographiques dans les cours de récréation. Et puis, il y avait l'éducation sexuelle qui s'efforçait de répandre une idéologie *gay* assez stupide que l'on retrouvait de façon plus ou moins subtile dans les campagnes publicitaires, les séries télévisées, les films, et les chansons des *hit-parades*. Les gens intelligents, et les autres aussi, avaient tellement peur de « discriminer » qu'ils en devenaient bêtes, faisant d'une sous-culture marginale et minoritaire, qui avait gagné une course aux victimes, une obligation sociale, voire légale, puisqu'elle imposait à tous des changements du Code civil. Il y a des années de ça, les courses à la victimisation étaient des marathons, ça prenait du temps ! On est passé au cent mètres, on a même ôté les haies. Il en est résulté une situation dans laquelle les malheureux adolescents travaillés par leurs hormones ne savent plus où s'orienter au moment même où leurs identités complexes sont les plus vulnérables. Comme l'avait exprimé l'humoriste Coluche quand la parole était encore libre : « bien qu'ils ne se reproduisent pas, ils sont de plus en plus nombreux ». La confusion des genres contribuait à la confusion générale d'une époque confuse : à force de déconstruire on ne savait plus où l'on en était. Un boulevard s'ouvrait

aux idées simplistes, l'islam s'y est engouffré : la barbe pour les hommes, la bourka pour les femmes, on sait immédiatement qui est qui. C'est parce que les identités sont fragiles qu'il faut les orienter, puis, lorsqu'il en est temps, leur laisser la liberté d'exprimer leurs nuances. La jeunesse n'est pas sans personnalité, elle est sans nuances.

Dagoucin avait pris la parole, il s'adressait à la jeune Anglaise :

- Loin de moi l'idée de faire de la France un modèle dans la lutte contre le terrorisme. Mais il y a quelque chose que je n'ai pas compris en Angleterre avant et après le onze septembre. Je veux parler de ce que nous appelions dans nos services en France, le « Londonistan » : l'implantation à Londres et dans d'autres villes anglaises de mouvements djihadistes dotés de prédicateurs diffusant ouvertement leur propagande, réclamant l'application de la sharia en Angleterre et invitant les musulmans à se lancer dans la guerre sainte. Je pense à Abu Walid, à Abou Qatada, à Anjem Choudary, Rashid Raouf... et tant d'autres. Même après le 11 septembre, les gouvernements britanniques ont continué à ne pas prendre au sérieux la menace. Il a fallu attendre la série d'attentats à Londres en 2005, pour que, presque à regret, la politique anglaise change.
- En juillet 2005, j'avais seize ans, j'ai souffert, mais pas personnellement de cette série d'attentats dans le *tub*, (pardon !) métro, qui a fait 56 morts et plusieurs centaines de blessés. J'y ai perdu la fille que j'aimais. La fille d'une amie de ma mère, Alissa, ma première conquête. Elle était à la station *Edware Road*, elle en est morte. Je n'ai pas vu se construire ce que vous appelez le « Londonistan ». D'abord, ces gens, les Pakistanais, les plus visibles, vivaient dans des quartiers

séparés, il fallait aller chez eux pour voir le problème. Je n'y allais pas. Nous avons eu un temps de retard, nous avons cru que le problème du communisme était plus important que tout, ça nous a caché le monstre islamique. Un totalitarisme peut en cacher un autre. Nous avons cru pouvoir mobiliser l'islam comme instrument de guerre contre le communisme, surtout dans les pays sous-développés. C'est une très vieille histoire. Pendant la Première Guerre mondiale, nous avons soulevé les Arabes contre les Turcs, nous avons plus ou moins fait la même chose pendant la Seconde (en concurrence avec les Allemands), et nous avons continué lors de la guerre froide. Nous avons joué à fond la carte musulmane contre les communistes en Afghanistan, et ailleurs. À cette fin, notre gouvernement et donc nos services ont noué des alliances avec tous les groupes djihadistes, tous ! L'Arabie Saoudite nous a financés. De ce point de vue là, nous nous sommes alignés sur la politique américaine, et sur la CIA. En plus, nos Affaires Étrangères ont une tradition proarabe et promusulmane très ancienne, elle date de Lawrence d'Arabie, et même avant. Et puis, en Angleterre les homosexuels des Affaires Étrangères sont en général promusulmans. J'ai observé le même phénomène chez toute une génération d'arabisants, cela doit tenir à quelques professeurs. On me dit que cela commence à changer. Je ne suis pas arabisante, je suis lesbienne et j'enseigne le français à la *London School of Economics* où j'ai des collègues arabisants et spécialistes du monde musulman. Tout cela pour vous dire aussi que je ne considère pas l'homosexualité comme une affaire d'importance. Ce n'est qu'un phénomène parmi bien d'autres, et je m'étonne que certains groupes, qui en sont ou n'en sont pas, lui accordent tant d'importance. Pour les

arabisants, je constate simplement un fait... avez-vous la même chose en France ?

La question s'adressait à Dagousin, qui, visiblement gêné, répondit :

- Je n'y ai jamais pensé en ces termes, si je puis dire ... mais... il y a un peu de ça... pour toute une génération qui a fait un travail remarquable : les Louis Massignon, les Vincent Montheuil, Lyautey... Je pense que ça a beaucoup changé depuis. Le problème s'est déplacé du côté des affaires culturelles, surtout après le long passage de Jack Lang... il y a aussi le journal « Libération ». Marrakech est un lieu de rendez-vous prisé des riches *gays* français, et de leurs gitons...

Roger Dulac prit conscience du fait que son Président ainsi que Jocelyne avaient ouvert les portes de l'Élysée à la vague *gay*, il ne savait pas qu'en penser tant l'affaire lui semblait secondaire. Quant à Dagousin, il était visiblement gêné. Il ne savait pas très bien comment se sortir d'une question qui passait son entendement. Soudain, il prit le parti d'en rire et d'essayer de faire rire :

- Vous connaissez ce mot de Georges Clemenceau qui avait appris à connaître Lyautey qu'il appréciait, et dont il défendait la politique au Maroc : « Cet homme a des couilles au cul, dommage que ce ne soit pas toujours les siennes ! ». Georges Clemenceau avait un humour féroce et sain, je dirais rabelaisien ! Il y a aussi Charles de Gaulle à qui on rapportait qu'un de ses ambassadeurs en Afrique était homosexuel, il demande : y a-t-il du scandale ? On lui dit que non. « Alors que chacun s'occupe de son cul ! » Je cite ces mots pour vous dire, Mademoiselle, Madame, que je suis d'accord avec vous : il ne

faut pas donner une importance excessive à un fait mineur quand on considère un être humain dans la singularité de sa vie. Il faut juger ce qui mérite de l'être : la moralité, la dignité, l'intelligence, la créativité, le courage... . Et, avec le temps qui passe : ce qui fut fait du privilège de vivre !

Osyle avait suivi avec intérêt le récit de la jeune Anglaise et l'échange qui avait suivi. Elle prit la parole :

- Il est évident que vous êtes membre de droit des « Amis du Bataclan ». En signe de reconnaissance de votre acceptation parmi nous, je vous donne votre nom d'Amie du Bataclan. Parmi nous vous êtes désormais « Nomerfide », une conteuse de l'Heptaméron de Marguerite de Navarre.

Cette déclaration, faite sur ce ton jamais pédant, mais doctoral, était le signe distinctif d'Osyle. Elle provoqua quelques sobres applaudissements. Ils exprimaient la sympathie que la jeune Anglaise, devenue Nomerfide, avait su provoquer par la sincérité de ses propos. Osyle aurait pu en rester là, et laisser la conversation reprendre son rythme naturel. On peut imaginer qu'une des personnes présentes puisse demander à Osyle de qui l'anagramme Nomerfide était le pseudonyme. Il n'en fut rien. Osyle occupa le silence, et même un peu trop longtemps au goût de certains qui voulaient avancer dans le débat. Soit qu'elle voulût par fierté professionnelle montrer que la Sorbonne avait de plus antiques références que la *London School of Economics*, soit qu'elle cédât à son penchant en faveur de la précision, elle rappela qu'elle avait déjà expliqué l'origine de toutes les anagrammes dont usait Marguerite de Navarre, à l'exception de Saffredant dont elle n'avait pu découvrir l'origine, et de Nomerfide qu'elle n'avait pas attribuée jusqu'à cet instant :

- Cela m'a demandé de longues recherches, mais je crois avoir trouvé et même fait d'une pierre deux coups.

Et sans transition, elle enchaîna :

- Proche de la cour de Marguerite à Nérac ou à Pau, il y avait une Françoise de la famille des seigneurs de Fimarcon et de Montagnac... nous restons dans le sud-ouest, la région d'Auch. Je retiens les « de Fimarcon »... voyez ! Après métathèse du « a » en « e » l'anagramme devient Nomerfide ! De mieux en mieux : cette Françoise de Fimarcon épouse en 1525 un Jean de Montpesat-Ferrand, qui peut fort bien nous donner Saffredant ! D'autant que l'Heptaméron nous dit que Saffredant est l'époux de Nomerfide ! Un époux trompeur et trompé si l'on en croit les dialogues que leur prêtre Marguerite de Navarre, qui multiplie les récits de « porteurs de cornes ».

Alors qu'elle annonçait ses découvertes, Osyle avait un air triomphant qui forçait la sympathie des Amis du Bataclan. On excusait son ton professoral... même, on le trouvait plaisant. On se disait : « C'est bien d'elle d'aller chercher tout ça ! ». Il devenait évident que Monsieur Saffredant s'impatiait. Sa compagne se fit la porte-parole de son irritation :

- Très intéressée par l'origine de l'anagramme de mon ami, je remarque qu'il est un des rares à ne pas avoir donné son récit. Je sais à quel point il voudrait vous exprimer ce qu'il a sur le cœur, et depuis si longtemps.

C'est ainsi que Saffredant fut invité à prendre la parole. En raison de son métier (il possédait un magasin de prêt-à-porter de luxe à Strasbourg) Monsieur Saffredant savait s'exprimer, se vendre si l'on peut dire. Toutefois, au début, en raison de son irritation, de son

impatience, il eut du mal à mettre de l'ordre dans son propos. C'était un homme à la soixantaine avancée, portant beau comme on dit. Ce devait être un plus dans son métier, ça expliquait le fait que sa compagne semblait nettement plus jeune que lui. Il s'était investi dans la question du terrorisme musulman en France, puisqu'il fut le seul intervenant qui fît remonter le problème à une déclaration du GIA algérien (Groupe Islamique Armé) qui annonça le djihad en France dès 1991. C'est après cela qu'il décrivit, dans un certain désordre dû à sa colère, ce qu'il appelait parfois : la « guerre de mille ans ». Si l'on a bien saisi son propos : il fallait commencer par la naissance même de l'islam, guerrier dès ses origines. Puis, dans un raccourci surprenant, il en vint à la prise d'otages du vol Air France à Alger le 26 décembre 1994. Puis, toujours en Algérie, il expliqua que pendant leur grande guerre civile de 1992 à 2002, il y avait eu entre 1994 et 1996, 19 religieux et religieuses catholiques tués, dont les 7 moines français de Tibbirine :

- C'est ainsi que les Algériens ont achevé le nettoyage ethnique qu'ils avaient lancé à la fin de la guerre d'Algérie (1962) qui fut aussi une guerre des religions. Mais de tout ça, on n'en parle pas, c'est tabou ! Il y a de plus en plus de Maghrébins en France et de moins en moins de Français au Maghreb. La France est en guerre et ne veut pas l'être ! On combat au Mali, mais pas en France où se trouve la réserve de l'armée d'occupation, une armée de l'ombre qui recrute en permanence et fait des dégâts où elle le peut, quand elle le veut. Nous subissons, et réagissons après coup. J'y reviendrai !

Dagoucin intervint :

- Tu es dur ! Nous ne menons pas une guerre conventionnelle, mais nous combattons !

- Pas conventionnelle ! Oui ! mais une guerre quand même et nos gouvernements ne le disent pas. Pire ! par l'émigration légale et illégale, l'ennemi ne cesse de renforcer sa cinquième colonne, qui, pas à pas se transforme en armée d'occupation des territoires conquis ! Il faut avoir le courage de dire que la guerre est là, que l'islam doit être combattu sur tous les fronts. Le dire clairement au peuple ! Pardonne-moi cette expression triviale, mais « ça ne sert à rien de serrer les fesses quand la merde est déjà dans la culotte ! » Il faut **se** changer et **tout** changer !

L'Anglaise, Osyle et les enfants Symontault ont éclaté de rire. Un rire communicatif qui remet Saffredant sur des voies moins scatologiques :

- Je le disais il y a un instant, j'étais dans le RER à Saint-Michel quand la bombe a explosé, le 25 juillet 1995. La même chose que chez vous à Londres Madame, mais dix ans plus tôt ! J'étais deux wagons plus loin, je n'ai pas été touché, mais j'ai vu les dégâts, huit morts, 117 blessés. Et ça a continué pendant tout l'été, jusqu'au 7 septembre, quatre attentats à la bombe, une n'explose pas sur la ligne du TGV Paris-Lyon, elle permettra d'identifier un des terroristes, un jeune de la région lyonnaise, Khaled Kelkal. Un cas intéressant. Il est né en Algérie, il avait deux ans lors de sa venue en France, cadeau du « regroupement familial ». Il a 24 ans au moment des attentats. C'est un jeune homme intelligent, fier et courageux. Ce sont ces qualités qu'il a mises au service du djihad. Les gens de gauche, sicaires au service d'une sociologie victimaire, prêts à défendre les indigènes naturellement victimes jusqu'au dernier Français naturellement coupable, ont discuté sur ce « malheureux garçon victime du racisme », aujourd'hui ils disent « racisé ».

Pour une raison de lui seul connue, soudain, la pensée de Saffredant partit dans une autre direction :

- Racisme est un mot commode, issu des idéologies du XIXe siècle, qui avaient de l'histoire biologique d'*homo sapiens* une conception dépassée par de plus récentes découvertes scientifiques. Ce mot pétrifie notre pensée dans des schémas effroyablement révolus, stupides et dangereux. Sans compter qu'il est ridicule de parler de racisme à propos d'une religion à prétention universelle. De plus, pour la biologie, il n'y a pas de races dans l'espèce humaine pour la simple raison que les *homo sapiens* sont sexuellement compatibles. Donc, les variations que l'on observe objectivement ne sont, éventuellement, que des marqueurs culturels sans conséquence biologique pour l'espèce humaine en ses qualités et capacités. Il n'y a pas plus de race supérieure que de race inférieure puisqu'il n'y a pas de races du tout. Par contre, les différences individuelles et les cultures, ça existe ! Tout le problème est de savoir si elles sont compatibles ou pas. Si je prends les cultures : au cours de processus plus ou moins longs, elles peuvent accepter le métissage. C'est ainsi que les invasions vikings du IXe siècle ont fini, dès le XIIe siècle, par se fondre dans le judéo-christianisme des populations du « groupe majoritaire ». Les Vikings s'attaquaient surtout aux cibles molles des villages et des monastères côtiers du nord de la France, ou le long des fleuves. La même intégration à la culture dominante, à laquelle les Normands apporteront quelques éléments, finira par advenir en Sicile et même en Angleterre. Idem, bien plus tôt, avant l'ère chrétienne en Europe pour ce qui concerne la rencontre des cultures grecque et romaine, qui donneront ce que l'on appelle la culture gréco-romaine. Je ne sais pas si sœur Étienne sera

d'accord avec moi, mais je pense que la culture juive, véhiculée par la Bible, a fini au IV^e siècle via le christianisme par dominer l'Empire romain, d'où le terme de judéo-christianisme que j'emploie parfois... Ce judéo-christianisme a fini par créer la culture européenne sur le socle tribal des Gaulois, des Francs, des Germains, Wisigots, Slaves, etc., etc. qui ont tous fini par accepter le droit romain, la raison grecque et le judéo-christianisme dans ses diverses formes. C'est ainsi que ces peuples ont vaincu les tentatives musulmanes, par le Maghreb puis par la Turquie, de nous islamiser. Les Maghrébins, à travers l'Espagne ; les Turcs, à travers l'Asie Mineure et les Balkans. Aujourd'hui, ils nous refont le coup à travers l'invasion économique et humanitaire de la France, de l'Italie, de l'Angleterre, de l'Espagne et du nord de l'Europe.

Monsieur Saffredant avait surpris tout le monde par ses connaissances inattendues de la part d'un commerçant. Toutefois, les « Amis du Bataclan » avaient conscience du fait que leurs épreuves avaient fait d'eux des personnes atypiques. Soeur Étienne voulut répondre à Saffredant :

- D'accord avec vous : le christianisme est au cœur de la civilisation européenne ! Vous connaissez cette belle phrase de Paul Valéry, un des hommes les plus intelligents de sa génération. Il écrit dans « La crise de l'Esprit » (j'ai une très bonne mémoire pour tout ce qui m'importe) : « Le même Gaulois, qui est préfet impérial, écrit en pur latin de belles hymnes à la gloire du fils de Dieu qui est né juif et sujet d'Hérode ». Il y a aussi cette phrase plus connue : « Toute race et toute terre qui a été successivement romanisée, christianisée et soumise, quant à l'esprit, à la discipline des Grecs, est

absolument européenne. » Que le terme de « race » ici employé ne fasse pas illusion, Paul Valéry n'a pas d'attaches avec des gens comme Gobineau, d'ailleurs un peu plus loin dans ce texte paru en 1919, il écrit, je cite de mémoire : « L'homme d'Europe n'est pas défini par la race, ni par la langue, ni par les coutumes, mais par les désirs et par l'amplitude de la volonté... » Désirs et volonté qui ont engendré le plus grand don que l'Europe fit au monde : les sciences !

Symontault, le policier franc-maçon de Trèbes intervint :

- Je ne savais pas l'Église catholique si attachée à la science ! Il me semble pourtant que Galilée fut menacé du bûcher par l'Inquisition, non ?

Appartenant à l'ordre des dominicains, un ordre prêcheur, Étienne avait du répondant :

- Je ne vais pas nier l'évidence, d'ailleurs dès 1612, les dominicains prêchent contre l'héliocentrisme. Mais, comme vous venez de le dire, ce n'est qu'en 1633 que le pape retire sa protection à Galilée et que l'homme de science est forcé de se rétracter à Rome, au couvent dominicain de Santa-Maria. Prenez note de ce fait : vingt ans de débat dans l'Église avant la condamnation ! Pourquoi ? Tout simplement parce que le débat divise l'Église qui regorge de mathématiciens et d'astronomes. L'Église pouvait accepter l'héliocentrisme comme une hypothèse pour mathématiciens sans contester le géocentrisme biblique, mais pas comme une vérité opposée au dogme religieux. Or, dans un livre en italien, donc accessible à tous, et pas en latin pour les seuls scientifiques, Galilée a franchi cette ligne rouge. Il est condamné !

La dernière phrase, brève, tranchante fut prononcée d'un ton théâtral, de bonne rhétorique, mais qui surprit chez ce personnage serein, discret, à la voix douce. En bonne catholique, sœur Étienne avait le sens de la mise en scène ! C'est d'un ton assuré et rassurant qu'elle reprit :

- Mais l'Église sait ce que l'islam ignore, l'Église sait se transformer, voire se critiquer : déjà, en 1741, les preuves de l'héliocentrisme s'accumulant, notamment grâce à Newton (un anglican), le Pape Benoît XIV donne la permission d'imprimer **toutes** les œuvres de Galilée. Un peu plus tard, en 1757, les œuvres diverses qui défendent l'héliocentrisme sont sorties du catalogue des livres interdits par l'Église. Pour finir, quatre siècles après la condamnation de Galilée, dans un discours devant l'Académie pontificale des Sciences, à Rome le 31 octobre 1992, le Pape Jean Paul II a admis que Galilée n'aurait pas dû être condamné. Je précise que depuis 1986, l'astrophysicien Stephen Hawking, il se disait athée, était membre de cette académie créée par Pie XI en 1936. Comme vous le voyez, l'Église n'est pas opposée à la science, elle a contribué à sa naissance : vous ne trouverez aucune autre religion monothéiste au centre de l'invention des sciences. C'est un fait !

Ensuite, la patronne du « Relai Gergolain » à Jargeau regardait sa sœur avec admiration. Les enfants Symontault étaient reconnaissants à leur père de les avoir invités à prendre part à un débat si particulier, où même les adultes semblaient apprendre des choses. Étienne avait sorti quelques feuilles de papiers imprimés tout en expliquant qu'il s'agissait d'un de ses prêches pour ses sœurs du couvent :

- Le cardinal Poupard : il présidait la commission pontificale chargée de réexaminer le cas Galilée. Il déclare en 1992 devant une assemblée présidée par le pape... il déclare...

Elle avait suspendu sa parole alors qu'elle cherchait dans le texte qu'elle avait en main, elle lut :

« Héritiers de la conception unitaire du monde, qui s'imposa universellement jusqu'à l'aube du XVIIe siècle, certains théologiens contemporains de Galilée n'ont pas su interpréter la signification profonde, non littérale, des Écritures, lorsqu'elles décrivent la structure physique de l'univers créé, ce qui les conduisit à transposer indûment une question d'observation factuelle dans le domaine de la foi [...] *Il faut loyalement reconnaître ses torts, comme vous l'avez demandé, Très Saint-Père.* » (Discours de M. le Cardinal Paul Poupard, les italiques sont dans le texte original)

Et sœur Étienne de continuer :

- Lorsque le Cardinal Poupard dit en 1992 qu'il ne faut pas confondre la structure physique de l'univers avec ce qu'en disent les Écritures, il reprend une phrase écrite en 1615 par Galilée dans une lettre à la Grande-Duchesse Christine de Lorraine (1566-1637) : « Le Saint-Esprit nous enseigne comment aller au ciel et non comment le ciel va ! » Ceci met le christianisme en opposition totale avec le Coran qui, par exemple dans sa sourate 21, verset 33 dit « Et c'est Lui qui a créé la nuit et le jour, le soleil et la lune, chacun voguant sur une orbite » (comment le soleil pourrait-il « voguer sur une orbite » alors qu'il est immobile ?), ou encore la sourate 25, verset 47/45 où il est dit au croyant « comment le ciel va » selon la seule volonté d'Allah : « Ne vois-tu point comment

ton Seigneur a fait mouvante l'ombre ? S'Il l'avait voulu, Il l'eût faite stable. Nous avons en outre fait du soleil un guide de cette ombre. »

- Comme vous pouvez le comprendre ; comme la Bible, le Coran est géocentrique : c'est le soleil qui « guide l'ombre » et non la terre qui tourne sur elle-même et autour du soleil immobile. Or le Coran est parole divine inaltérable, il n'y a rien à interpréter. Interpréter serait innover, donc falsifier. On comprend que Galilée n'ait pas été possible dans le monde musulman. Pourtant, l'islam avait eu son Galilée (et probablement plusieurs), un Galilée potentiel : Avicenne, ils lui ont jeté des pierres, il a dû se rétracter, ses œuvres ont disparu de la pensée musulmane. Aujourd'hui encore, on trouve des illuminés musulmans pour contester Galilée, Newton, Einstein, etc.

« Cela a pris pourtant plusieurs siècles à l'Église pour reconnaître ses torts ! » dit Saffredant. « Certes, répondit sœur Étienne, mais, comme je viens de le dire, l'Église ne s'est pas opposée à la création des sciences, elle y a contribué... Enfin ! soyez objectifs ! Copernic, le premier mathématicien qui formalise l'héliocentrisme est un chanoine polonais ! Les premières lois de la génétique de certains végétaux sont formulées vers 1866 par un prêtre et moine catholique de Moravie ! (Gregor Mendel) Vous ne voulez tout de même pas que l'histoire humaine soit un fleuve d'évidences « christianophobes » coulant des jours tranquilles. Puis, elle ajouta :

- Le temps de l'Église est le temps de la foi, ce temps n'est pas le même que celui de l'histoire ordinaire des hommes ! L'Église dure depuis deux mille ans, la science n'a que quatre siècles, au plus.

Le fils Saffredant, un garçon de seize ans prit la parole. C'était la première fois qu'il prenait une part directe au débat. Les Amis du Bataclan furent surpris par sa maturité :

- Vous avez dit hier que vous parleriez de votre expérience de la foi... Pouvez-vous le faire à présent. Vous parlez de la science comme bien des gens qui opposent la religion à la science, et pourtant vous êtes une religieuse, vous avez la foi... J'ai du mal à comprendre.

« Moi aussi ! » répondit sœur Étienne de sa voix douce. Après un sourire qui illustrait la devise de son ordre : « La gaieté du front doit être le reflet de la Paix de l'âme », elle répondit au jeune homme :

- Je viens de le dire, comparée à l'histoire de la foi, et celle exprimée par l'Église, la science n'existe pas depuis longtemps. La science a donc le temps ! Je ne sais pas si un jour l'existence de Dieu sera prouvée par la science, mais jusqu'à présent toutes les tentatives pour prouver par la raison raisonnée que Dieu existe n'ont convaincu que les croyants. Des croyants, qui, heureusement et malheureusement, n'avaient pas besoin de la raison pour croire. Il m'arrive de penser qu'il y a autant de façons de croire qu'il y a d'êtres humains au monde. Ce qui veut dire qu'il y a des façons perverses de croire, et peut-être même d'avoir la foi. J'inclus dans ma pensée les personnes qui n'ont pas besoin de croire : ne pas croire est une façon de croire en autre chose. Rien, c'est encore quelque chose. Je dirais même que rien c'est encore plus que quelque chose : c'est flotter au grès du vent et des humeurs. Et puis, il y a les religions et les philosophies, on naît dedans ou on les découvre selon la zone culturelle de notre naissance, ou celle que l'on adopte par choix

si notre culture permet de tels choix ! Croire et avoir la foi, ce n'est pas la même chose. Bien sûr, il y a des ponts entre la croyance et la foi. Par exemple, j'ai la foi et je crois en mon Église dont la voie me semble bonne. Elle est un arbre qui a donné de bons fruits, la science en est un... . J'admets que d'autres arbres puissent donner de bons fruits, mais il faut prendre garde à ne pas chercher au loin ce qui est dans notre jardin ! Pour l'Église, bien sûr, il y eut des saisons difficiles. Il a pu y avoir des fruits gâtés... mais dans l'ensemble que d'accomplissements ! Galilée avait la foi, sa fille Virginia Gamba était religieuse chez les Clarisses, son nom dans l'ordre était sœur Marie Céleste... Marie pour l'Église et Céleste pour honorer son papa, et elle n'a jamais abandonné son père, même pendant la controverse. Savez-vous qu'un cratère de Vénus porte son nom de religieuse : Maria Celeste. La vie est tellement riche qu'il faut se garder des simplifications... elles ne sont valables, et encore avec prudence, que lorsqu'il faut agir ! Lorsque la subtilité de la pensée non seulement ne sert plus à grand-chose, mais lorsqu'elle peut devenir un obstacle à l'action. Penser intensément avant l'action, oui ! Pendant l'action, non ! Après l'action, oui ! Et bien ! ma foi je l'exprime, je la vis dans la prière et ma prière est **mon** action. Prier n'est pas penser, c'est entrer dans la présence de Dieu. C'est agir !

« Je veux bien... mais comment fait-on cela ? » demande le jeune homme.

- Je prie chaque jour pour le savoir. Je ne le sais pas. Si je le savais je vous le dirais. La Bible, les psaumes, les évangiles ne cessent d'indiquer un chemin. Je vous cite saint Matthieu, 7 ; 7,12 : « Demandez, et l'on vous donnera, cherchez, et vous trouverez ;

frappez, et l'on vous ouvrira... ». Remarquez que chacun de ces verbes est actif. On trouve la même idée chez saint Luc, 11 ; 5,9. Il y a aussi les Psaumes... par exemple celui-ci que j'aime beaucoup : « Fais de l'Éternel tes délices, et il te donnera ce que ton cœur désire » (37,4).

Le jeune homme semblait dépité :

- Vous me dites que pour avoir la foi il faut déjà l'avoir, c'est décevant !
- Non ! Je vous dis « Frappez et l'on vous ouvrira ! ». Je vous dis que vous êtes libres devant le mystère de vous-même et que si vous allez librement au-devant de cela que nous appelons Dieu, cela viendra à vous ! Alors vous reconnaîtrez et sentirez la présence. Je vous dis simplement ce que j'ai vécu ! Avant de prier, je pense ! Après ma prière, je pense ! Pendant ma prière, je ne pense plus ! Je goûte totalement la joie de la présence, je suis émerveillée.
- Dieu vous donne-t-il « ce que votre cœur désire » ?
- Mieux que moi, cela que nous appelons Dieu sait ce que mon cœur désire. Ma prière en sa présence me suffit ! Elle est ma joie !

Chapitre 11

On ne sait pas si le débat aurait pu se poursuivre ; ni si se poursuivant, il eût pu convaincre au-delà de qui l'était déjà. La question peut être posée à la condition de la savoir sans réponse. Il y eut une interruption : Solange, sa chambrière, sa serveuse et son serveur apportaient le buffet froid commandé la veille. Ce repas serait pris dans le grand salon au lustre en andouillers de cerf. Les hôtes allaient se servir à volonté à la table qui était dressée le long du mur face à la cheminée. Là, outre les boissons, jus de fruits, thé, café, chocolat, arrivaient des nourritures faciles à offrir lors d'un repas informel : des quiches, du jambon, du saucisson, des pâtés en croûte, du saumon fumé, des œufs durs, des cornichons, des olives, salade grecque, niçoise, tartes, cakes, etc. . Tout en les dégustant, ces mets avaient l'avantage de permettre de se déplacer pour discuter entre amis. À l'exception de la famille Symontault et de l'Anglaise Nomerfide, tout le monde devait rentrer le soir même à Paris.

Dans le grand salon chauffé et éclairé par le feu dans la cheminée, l'atmosphère sereine et détendue sentait la fin prochaine d'un de ces moments agréables dont on se souvient. Certes, la fin n'était pas là, sans se presser en conversant aimablement tous mangeaient de bon appétit. Pourtant, avec un peu de sensibilité on aurait perçu cette atmosphère décrite par Homère lorsqu'il fait dire à Athéna : « Même aux festins des dieux, il faut savoir quitter la table et s'en aller ».

Peut-être en raison de la force religieuse des derniers propos de sœur Étienne, tous parlaient à voix basse, piochant dans leurs assiettes dont les sons cristallins se mêlaient aux chuchotements. Monsieur Simontault expliquait à Étienne et à sa sœur, ainsi qu'à quelques personnes qui s'étaient groupées à leur côté, que son ami Arnault Beltrame était aussi catholique que franc-maçon, ce qui ne l'avait surpris qu'à demi. Arnault avait un aspect mystique, la spiritualité tolérante de la franc-maçonnerie l'avait attiré. Simontault était plus sensible à la fraternité maçonnique, mais il avait remarqué que certains maçons étaient sujets au mysticisme, d'autres à l'ésotérisme... parfois de façon délirante... . Ce n'était pas le cas d'Arnault et de sa fiancée : si elle était catholique pratiquante, le couple avait les pieds sur terre ; ils vivaient ensemble, mais ils allaient se marier à l'église. Il en était ainsi au Moyen âge et jusqu'à la Renaissance, les gens du peuple vivaient ensemble avant de se marier à l'église... d'ailleurs, les trois enfants de Galilée étaient nés hors mariage. Simontault demanda à Étienne ce qu'elle pensait de tout ça. Formulée de différentes façons, la même question fut posée par d'autres personnes qui s'étaient associées à la conversation. Étienne hésitait à répondre, puis elle céda :

- Le mystère de Dieu est insondable. Je ne prétendrais jamais que je parle en son nom. Cela que nous appelons Dieu m'a montré que ma foi n'était pas vaine. Il m'a montré son visage de lumière qui m'a inondée de joie. Il ne m'a pas parlé. Son silence a respecté ma liberté. J'ai le devoir de respecter la vôtre. Nous vivons nos vies pour trouver la voie qui nous conduit à cela que nous appelons Dieu. Les religions peuvent y aider. Les religions peuvent y faire obstacle quand elles sont ou deviennent liberticides. La voie royale de l'Évangile est « Cherchez et vous

trouverez ». Chercher est un acte de liberté. Tout ce que je peux faire pour vous est d'être une parole sur votre chemin, il n'est pas nécessairement le mien. Le chemin ne peut être que celui de votre liberté. Ton ami Beltrame avait trouvé son chemin de liberté. Tout homme sain de corps et d'esprit est maître dans sa vie, mais, parfois, il l'est aussi de sa mort... à l'imitation de Jésus Christ.

Osyle n'avait pas suivi cet échange qu'Étiennette venait de clore par une remarque dont la profondeur avait étonné. Osyle faisait son travail d'organisatrice bénévole qui lui plaisait, elle venait en prime de trouver place dans une voiture qui la ramènerait à Paris. Elle avait toutefois respecté le petit groupe chuchotant qui s'était formé autour d'Étiennette et de Simontault. Constatant qu'ils étaient silencieux à présent, elle prit la parole et expliqua qu'il était temps d'écouter ce que Parlamente et Hircan avaient à dire. La haute voix d'Osyle sortit les Amis du Bataclan de leurs humeurs méditatives, qui avaient produit ces silences et ces chuchotements mystérieux. De groupe en groupe, le niveau sonore de la pièce retrouva ses volumes habituels pour une assemblée de cette importance. On invitait Parlamente et Hircan à parler enfin ! Hircan commença :

- Madeleine, je veux dire Parlamente, vous donnera son point de vue... elle est plus modérée que moi. Je vous le dis franchement, je ne supporte plus les musulmans ! Et je vais vous dire pourquoi. Je suis né à Trappes, dans les Yvelines, à une trentaine de kilomètres de Paris. Nous avons des terres, blé et légumes. Je suis né en 1944. Après la guerre Trappes était une petite ville d'environ trois mille habitants. Nous avons beaucoup souffert, à cause des Allemands et à cause des bombardements des Alliés : nous avons les plus importants

ateliers des chemins de fer de France. Deux de mes oncles travaillaient à la Compagnie du Nord, dès 1928. La Compagnie du Nord devient la SNCF en 1938. Mes oncles étaient dans la Résistance, le plus jeune est mort en déportation. Ils étaient communistes. Mon père ne l'était pas... sympathisant, peut-être. On élisait traditionnellement des communistes, ce sont eux qui ont commencé à accueillir des musulmans... vers les années 65, 68. Les patrons en voulaient toujours plus : ils les payaient moins qu'un ouvrier français... mais ils ont fini par couter beaucoup à la France et aux Français. Au début, il n'y avait pas de problèmes, ils n'étaient pas nombreux ; d'ailleurs, certains étaient communistes. Mais, petit à petit, à partir des années quatre-vingt, les musulmans ont commencé à dominer la ville. Aujourd'hui, Trappes a plus de 30.000 habitants, plus de 70% sont musulmans, ils sont passés du Capital au Coran. À l'inverse des Allemands, ils sont entrés chez nous sans tanks et sans tirer un seul coup de feu : les tirs ont commencé après !

Hircan s'interrompt un instant pour aller se verser un verre d'eau :

- Ils ont commencé par chasser les premiers migrants, les Italiens et les Portugais qui avaient travaillé dans les fermes, quand l'agriculture était notre activité principale, avec les chemins de fer. On avait toujours voté communiste, mais en 2001, en espérant que ça change, on a voté pour un socialiste... ça a changé : c'est devenu pire. Ils leur ont construit une mosquée ! C'était la promesse du maire pendant sa campagne électorale. On était des idiots, on a quand même voté pour lui, c'était en 2001. On était d'autant plus idiots qu'en 2000, les Arabes avaient incendié la synagogue de Trappes. Ce que le gouvernement s'était débrouillé pour transformer en simple

accident ! C'est après ça que les juifs de Trappes ont commencé à quitter la ville. Et nous, on était aveugles. On n'a pas compris : d'abord les Italiens et les Portugais, puis les juifs, et nous ! Dans les années quatre-vingt-dix, on avait eu les extrémistes algériens du G.I.A qui contrôlaient le trafic de drogue. Après, la drogue et ses pouvoirs sont passés dans les mains des bandes et des salafistes. Parlez vous dira ce que son lycée est devenu !

Les Amis du Bataclan étaient tout ouïe : ni apartés ni interruptions. De son côté, Roger Dulac était fasciné par ce récit qui donnait un relief nouveau à ce qu'il avait vécu à Saint-Denis, sans en mesurer la dimension dramatique occultée par ses parents bien-pensants, « de gauche » etc. D'ailleurs, ses parents avaient voté pour Benoit Hamon à la présidentielle de 2017, comme **6,35 %** des électeurs. Ce Benoit Hamon, Hircan venait de le qualifier de « petit arriviste mal arrivé, pêcheur breton en eaux troubles islamistes pour se faire élire à Trappes député des Yvelines » :

- Remarquez, il n'est pas le seul, à droite aussi, ils font la danse du ventre devant l'argent des émirs du pétrole et les salafistes, même Sarkozy ! Ma femme et moi nous avons ri aux larmes lorsqu'hier Saffredant a dit : « Ça ne sert à rien de serrer les fesses quand la merde est déjà dans la culotte ! » Mais c'est ce que fait la France depuis trente ans : elle serre les fesses alors que ça déborde ! Je sais que Longarine a déjà raconté son histoire, et celle de sa famille. Elle a dû quitter l'Algérie française en tant que Française ; puis, son quartier et son école publique à Toulouse en tant que Juive française, pour se retrouver face à un tueur musulman dans son école juive Ozar Hatorah à Toulouse. Parlez vous et moi, c'est la même chose,

nous nous sommes retrouvés réfugiés dans notre pays. On a quitté Trappes pour Paris, afin de ne plus subir les dictats de l'islam, les insultes, la violence des trafiquants, la scandaleuse arrogance des gens bêtes et méchants. On est venu se réfugier à Paris où ils sont venus tuer nos amis de Charlie Hebdo à deux pas de chez nous ! On est venus à Paris après que Parlamente eut pris sa retraite, moi, j'étais retraité depuis dix ans déjà, et je voyais Trappes sombrer dans la sharia, les voiles, les sarouals, la nourriture hallal. Les Arabes faisaient la conquête de Trappes ! Aujourd'hui, c'est achevé, Trappes n'est plus en France, et Paris est attaqué !

- Hircan ! Tu exagères ! Tu en fais toujours trop ! Trappes est toujours en France, il suffira d'en faire la reconquête... comme autrefois les Espagnols ont reconquis leur pays !

Parlamente venait d'intervenir. On sentait que ces thèmes et cette vraie fausse querelle étaient habituels au couple :

- Tu dis toujours la même chose ! Pour reconquérir il faut des conquérants ! En quarante ans à l'Éducation Nationale, je n'ai vu qu'une seule chose, le patient acharnement de nos politiques à casser le moule qui fait les conquérants : la France !
- C'est toujours la même chose ; bien que tu n'aies pas totalement tort, tu crois trop que tu as raison ! Tes certitudes sont les ennemies de la vérité !

Roger Dulac intervint :

- Pouvez-vous développer ? Hircan pouvez-vous nous expliquer pourquoi votre vision de l'Éducation Nationale est si négative ? Après tout, l'humoriste Jamel Debbouze a grandi à Trappes...

- Une hirondelle ne fait pas le printemps ! De plus, Parlamente vous dira peut-être que le petit Debbouze n'était pas un bon élément au lycée ! Votre Debbouze est un pur produit de son intelligence et du temps où les MJC (Maisons des Jeunes et de la Culture) ne partaient pas en fumée où ne tombaient pas sous le contrôle des islamistes ! Jamel Debbouze a été formé au théâtre d'improvisation du « Déclat Théâtre » où ses dons ont été découverts et où il a pu les exprimer. S'il était resté chez lui au Maroc ou en Algérie, il n'existerait pas. Pire ! s'il n'avait pas perdu l'usage d'un bras dans un accident à la gare de Trappes, il serait resté le petit délinquant qu'il était alors... ou pire encore... allez savoir ! Il a réussi grâce à ses dons et grâce à la France. Mais il est coincé entre deux cultures, il croit au métissage impossible... d'ailleurs, il a appelé son fils Léon, tout en ne perdant aucune occasion de se foutre de nous... avec beaucoup de talent. Au fond, c'est un personnage tragique... avec, peut-être, un soupçon d'espérance. Mais des Jamel Debbouze y en a pas beaucoup... alors que Trappes a fourni à l'État islamique une centaine de djihadistes partis pour la Syrie ! Pour l'État islamique, on dit Daesh, ça évite de froisser les musulmans, c'est une invention sémantique de la gauche : pas d'amalgame ! En ce qui concerne le petit Debbouze, je l'ai dit : une hirondelle ne fait pas le printemps. Mais parlons des faits et non des individus, qui, finalement, ne représentent qu'une histoire singulière.

Hircan était lancé, il était, si l'on peut dire, comme sur des rails, il lança un regard de défi à son épouse :

- Les faits ! Ils sont des certitudes amies de la vérité ! la simplicité des faits. Classement PISA, tous les trois ans : évaluation

internationale des connaissances des élèves de 15 ans en lecture, sciences et maths. En 2019, la France est 23^e sur 79, loin derrière les premiers Européens : l'Estonie, la Finlande et l'Irlande (des pays sans musulmans ou presque !). Classement PIRLS : une évaluation de la lecture en CM1 tous les cinq ans. Nous sommes en baisse depuis le premier classement de 2001 où nous étions 18^e, en 2016 nous sommes 34^e sur 50 pays. Classement TIMSS : évaluation en sciences et math tous les quatre ans des classes de CM1 et quatrième. En 2019, sur 23 pays européens nous sommes les derniers en math et l'avant-dernier en sciences. Tous ces classements sont internationaux, on peut les critiquer sur tel ou tel point, mais, tous les pays sont évalués selon les mêmes critères. Il serait stupide de casser le thermomètre quand on n'aime pas le résultat. Surtout si plusieurs thermomètres donnent des résultats plus ou moins semblables. Pourquoi sommes-nous si mauvais ? Je pense qu'après avoir passé quarante ans à l'Éducation Nationale j'ai le droit de répondre !

Hircan lança alors un regard ardent à Parlamente, qui sourit avec indulgence. Roger Dulac éprouvait un dépit qu'il ne s'expliquait pas face à la complicité à la fois amoureuse et antagoniste de ce couple de retraités :

- Fort bien, alors, comment expliques-tu ?
- J'explique et je suis d'autant plus scandalisé que même si notre budget de l'éducation ne nous met pas en tête des pays, il n'est pas ridicule. En 2011, l'année de ma retraite, il était de 137,4 milliards, tout compris : État, collectivités territoriales, et privé. En moyenne depuis vingt ans nous dépensons entre 6 et 7 % de notre Produit intérieur brut pour l'éducation de nos enfants.

J'admets que pour bien faire, il nous faudrait verser entre 8 et 10%. Mais le problème essentiel n'est pas là ! Si nous prenons une quarantaine de pays de l'OCDE, ce que dépense la France pour chaque élève de son système nous place dans une moyenne honorable, entre 10 et 15^e sur une quarantaine de pays, alors que nous sommes parmi les derniers en math, sciences et lecture ! Un pays comme l'Irlande, qui en moyenne dépense un peu moins que nous par élève et étudiant, se situe parmi les premiers dans les classements. Le problème n'est donc pas, comme veulent le faire croire les syndicats, dans les moyens financiers. Par curiosité, en 2017, puisque nous sommes Parisiens à présent, je suis allé en septembre à un forum thématique organisé par l'OCDE. Le thème du forum était un programme idéologique : « La diversité fait la force », une ineptie : ce qui fait la force d'un pays c'est son unité ! J'ai retenu l'allocution inaugurale d'une spécialiste des sciences de l'éducation (on devrait fusiller ces gens-là !), Madame Neda Forghani-Arani, de l'université de Vienne, en Autriche. Elle est à l'évidence d'origine musulmane, chiite peut-être, je la cite : **« Malgré toutes les recherches, mesures pratiques et toutes la bonne volonté, les élèves de l'immigration continuent d'être marginalisés et les résultats scolaires de certains groupes d'élèves d'origines culturelles diverses restent inférieurs à ceux du groupe majoritaire »**. J'ai entendu, j'ai pris note, je suis parti : le reste des débats était du même tabac. J'entendais ce qui en trente ans nous a tués !

Ce fut Osyle qui réagit la première :

- Et qu'est-ce donc ? Dis-nous !

- Faisons ce que tu fais avec Marguerite de Navarre : prenons cette dame au sérieux. Elle dit : « **malgré recherches, mesures pratiques et bonne volonté** ». Elle nous caresse dans le sens du poil ! C'est une rusée hypocrite ! car voici la suite : « **les élèves de l'immigration continuent d'être marginalisés** » Honte à nous ! Nous marginalisons ! Et pas par accident : de façon continue ! De deux choses l'une, soit nous sommes des imbéciles puisque nos recherches, mesures, etc. sont inefficaces, soit nous sommes des méchants racistes puisqu'avec constance nous marginalisons... que dis-je ? nous faisons en sorte que, je cite à nouveau : « **les résultats scolaires de certains groupes d'élèves d'origines culturelles diverses restent inférieurs à ceux du groupe majoritaire** ». Conclusion : haro sur le groupe culturel majoritaire ! Notez l'hypocrisie de l'expression « élèves d'origines culturelles diverses » pour ne pas dire musulmans. Il faut donc islamiser la France et l'Europe et tout ira mieux : nous serons tous au même niveau : le plus bas ! Ce que cette dame oublie, c'est que ce n'est pas nous qui marginalisons, ce sont les enfants musulmans qui se marginalisent en refusant notre culture dont le vecteur symbolique est notre langue. Mais comme nous le faisons depuis trente ans, elle prend le problème à l'envers, elle marginalise la culture et la civilisation françaises qui sont sommées de s'adapter aux dogmes musulmans. C'est ce qu'ont fait Monsieur Benoit Hamon et Madame Najat Vallaud-Belkacem en supprimant le redoublement de classe et en bricolant les notes du baccalauréat pour avantager les nuls, afin que 80% des élèves réussissent : vieille idée de gauche ! Excellente si l'on pousse tout le monde vers le haut ; catastrophique si, comme on le fait,

on use d'artifices pour fausser les résultats. C'est comme pour l'orthographe, la gauche réforme la langue comme le mariage pour tous, pour rendre la langue plus facile. La langue, c'est un indicateur, un thermomètre, on n'aime pas ce qu'il signale : on casse le thermomètre ! Une ineptie de plus, car le problème n'est pas là. L'Académie française a lancé un cri d'alarme : « Plus que la maîtrise de l'orthographe défaillante, c'est la connaissance même des structures de la langue et des règles élémentaires de la grammaire qui fait complètement défaut à un nombre croissant d'élèves... » Même recette de gauche (mais de droite aussi) : les notes du baccalauréat sont trop basses, on les remonte artificiellement ; l'orthographe n'est pas bonne, on légifère sur la langue pour la simplifier. Il ne faut pas tirer vers le haut, le haut c'est la civilisation française ! D'ailleurs pour Madame Najat Vallaud-Belkacem l'école n'est plus au cœur de la France, mais au cœur de la République, selon les idéologues progressistes il faut créer une nouvelle République Arabe Unie ! La France, c'est pas bien ! Il nous faut descendre au niveau du tiers monde : le néant culturel !

- Hircan ! tu continues ! Dire que le tiers monde (plus personne n'emploie cette expression !) est un néant culturel est ridicule !
- D'accord, d'accord, je retire « néant culturel »... mais le problème demeure. Pourquoi les élèves d'origine vietnamienne, cambodgienne, asiatique en général ne posent-ils aucun problème, et même, sont souvent de très bons élèves, alors que les musulmans, surtout les garçons, créent la merde partout où ils passent ! L'école française s'est bougnoulisée !
- Bravo ! Tu aggraves ton cas !

- Je le fais dans un souci pédagogique : eux, ils ne se privent pas pour nous insulter : *kafir*, infidèles, sale Français ! chien de Français... sont des termes courants dans leurs conversations. Mais nous, si on dit bougnoul la loi nous tombe dessus pour « injure raciale ». On a droit à l'insulte, mais répondre est hors la loi !
- Hircan, je te rappelle un des thèmes de nos conversations avec nos amis ici : « Un homme, ça s'empêche ! » Nous ne sommes pas comme nos ennemis et nous ne voulons pas leur ressembler : **nous**, on s'empêche !
- Comme toujours, tu as presque raison, ma chérie, et je demande à nos amis d'excuser mes excès langagiers. Mais, comprenez-moi, quarante années passées au ministère de l'Éducation Nationale ont usé mon esprit de tolérance. J'en ai trop vu !
- Moi aussi, mais je ne réagis pas comme toi.

« Et comment réagissez-vous, Parlamente ? » demanda Roger Dulac. Il y eut un flottement, Hircan avait encore des choses à dire... son irritation l'ayant rendu confus, il préféra laisser la parole à son épouse :

- J'ai enseigné toute ma vie, d'abord dans le primaire, puis pendant les dix dernières années de ma carrière, à Trappes, dans le secondaire, des sixièmes aux troisièmes. Les plus âgés de mes élèves avaient quatorze à seize ans. À Trappes, j'avais des classes où les petits Français de France étaient minoritaires. Le Maghreb et l'Afrique noire étaient surreprésentés. J'avais parfois l'impression de ne plus faire classe en France. Jusqu'à dix douze ans, mes élèves musulmans (puisque telle était la

religion majoritaire) étaient des enfants comme les autres, mais souvent avec un handicap en français ; pour le reste, ils étaient comme ceux que j'avais connus dans d'autres villes de France où j'avais enseigné au début de ma carrière, à la fin des années soixante-dix. Après douze ans... c'était autre chose. Par exemple, le petit Jamel Debbouze, je ne l'ai pas connu, il n'a jamais été dans mes classes, je sais seulement qu'il n'avait pas des bonnes notes et qu'il était considéré comme un semeur de troubles. Il contestait tout !

« C'est-à-dire... » demande Roger Dulac :

- Je ne veux pas parler d'un cas personnel, mais d'une situation. Il me faut faire un bref détour par la philosophie, celle qui a particulièrement marqué les gens dits « de gauche »... moderne, progressiste, comme tout le monde a fini par le croire, répondit Parlamente.

Puis, elle se lança :

- Dans « L'existentialisme est un humanisme », Sartre dit quelque chose comme « On se pose en s'opposant », c'est ce qu'il appelle « l'intersubjectivité » : pour prendre conscience de soi, il faut s'opposer aux autres, recevoir leurs jugements. Ce qui nous conduit à son théâtre, « Huis clos » où « l'enfer, c'est les autres ». C'est exactement ce qui se passe dans nos classes où les élèves musulmans créent l'enfer pour l'enseignant. Ils nous jugent, nous méprisent, nous condamnent. **Nous**, c'est la civilisation française que nous représentons et enseignons.

En même temps, Roger Dulac et Dagoucin s'exclamèrent :

- Pouvez-vous développer ?

- Bien sûr ! L'enseignement est un peu à l'image de toute relation entre plusieurs personnes : il a besoin de réciprocité. La réciprocité, c'est ce qui fait l'harmonie, même dans le conflit. Prenons l'exemple du match de boxe : c'est un conflit où chaque adversaire connaît et respecte les règles du combat de boxe. Il n'est donc pas faux de parler d'harmonie dans les oppositions. Prenons l'exemple du progrès scientifique : il est fondé sur les oppositions qui permettent de nouvelles découvertes grâce aux critiques formulées à l'encontre des connaissances établies. Là, les règles respectées sont celles du *logos*, de la raison. La règle de la réciprocité dans la relation enseignant-enseigné est que le désir de l'enseignant de communiquer son savoir à l'enseigné soit respecté, non seulement par l'enseigné, mais par le système qui a mis l'enseignant en situation d'enseigner. Depuis trente à quarante ans, les enseignants du primaire et du secondaire sont privés de réciprocité par des élèves musulmans, qui ont remplacé le respect par le ressentiment. Nous sommes aussi privés de réciprocité par un système qui prononce des bonnes paroles de communicant, des mensonges, et multiplie le mépris dans les faits ! Ce qui, d'ailleurs, renforce le ressentiment des élèves.

Roger Dulac pensa : « Heureusement que son mari nous a dit que sa femme était plus modérée que lui dans sa vision des choses ! Mon Dieu, jusqu'où irons-nous ? » Puis, il demanda :

- Pouvez-vous développer ce que vous entendez par « ressentiment » ?

Dagoucin Deuxième du nom, le maronite franco-libanais prit la parole :

- Mais c'est le fondement même de l'islam ! L'existence des autres religions est une insulte faite à l'islam, qui a le devoir de venger l'insulte dans le sang ! Dans le Coran, Mohamed ne cesse d'insulter les « gens du Livre », les juifs et les chrétiens (sauf dans un verset obscur : verset 59/62 de la deuxième sourate), ils trahissent le message divin énoncé par son dernier prophète. Un message qui commande aux autres d'accepter l'islam comme l'achèvement des messages divins reçus antérieurement. Situation sartrienne : « on se pose en s'opposant ! », non pour le plaisir de chercher la vérité dans le débat, comme dans certains cénacles scientifiques ou philosophiques, la dialectique socratique, mais dans un combat à mort entre le bien et le mal, le vrai et le faux, Dieu et le Diable. Un combat où le bien, l'islam a tous les droits face aux falsificateurs de la parole divine que sont les juifs et les chrétiens... En France, les petits musulmans compensent leur infériorité culturelle en méprisant leurs profs infidèles ! Des femmes souvent, et vous connaissez le dogme de l'infériorité de la femme dans l'islam. Je n'insiste pas sur ce thème... il s'ajoute à celui de la gnose dualiste dont sœur Étienne a parlé hier.

« Par contre, il faut insister sur le ressentiment. Sentiment dominant chez les musulmans du quartier Bourbaki à Toulouse et d'ailleurs » dit Longarine, qui avait vécu dans ce quartier avant d'être forcée de le quitter et enseigner l'histoire et la géographie à l'école Ozar Hatorah de Toulouse :

- C'est en lisant Spinoza que j'ai compris que l'islam était un bouillon de culture de ce qu'il appelle « les passions tristes » : haine, mépris, orgueil, jalousie, etc. Le ressentiment est une des passions tristes.

Décidément, les adolescents de la famille Symontault n'étaient pas des jeunes ordinaires : ils lisaient des livres et y prenaient plaisir. C'est la fille ainée qui intervint :

- Je ne connais pas Sartre, mais j'ai essayé de lire Spinoza, je n'ai pas compris ce que sont ses « passions tristes ». Oui ! le nom qu'elles portent : la haine, l'envie, le ressentiment... je peux comprendre, mais en quoi l'amour peut-il aussi être une passion triste ?
- C'est vrai ! Spinoza n'est pas facile ! Moi aussi, il m'a fallu des efforts et du temps pour comprendre. Tout d'abord, il n'est pas un penseur juif au sens religieux de ce terme. En raison de ses idées, sa communauté l'a déclaré anathème. On raconte même qu'un fanatique juif a essayé de l'assassiner à Amsterdam.

On sentait la passion de Longarine pour le penseur des Pays-Bas :

- Au départ, il faut comprendre sa conception de l'*homo sapiens*. Pour Spinoza, nous sommes des êtres de désirs **et** du *logos*, de la raison : il faut penser nos désirs, en être conscients. Les désirs, c'est ce qu'il appelle les affects (capacité de désirer et de satisfaire ses désirs, d'où l'importance du terrain de jeu des désirs : le corps et la nature chez Spinoza). Et quel est le but de tous ces désirs et raison ? Réponse : la joie de vivre ! Spinoza est le philosophe de la joie de vivre !

« Comme le dirait Monsieur Dulac : Pouvez-vous développer ? » dit l'adolescente qui ne manquait pas d'humour. Elle fit rire l'assistance, et sourit Longarine qui poursuivit :

- Pour Spinoza, être heureux, vivre joyeusement, c'est vivre en harmonie avec sa nature parmi la nature : tout l'univers. Le

chien qui vit selon sa nature de chien est un chien heureux, la puce qui vit selon sa nature de puce est une puce heureuse. C'est l'impossibilité de vivre selon sa nature qui crée la tristesse, la douleur, la mort. Sauf s'ils sont mal domestiqués, les animaux vivent spontanément selon leur nature, et la raison n'intervient pas, ou peu, dans leur existence. *Homo sapiens* est différent, sa nature est mystérieuse, car divine, multiple, complexe et irrégulière : nous ne connaissons guère plus notre nature que ce que nous comprenons de La Nature ! Ce que je reproche à l'islam c'est de nous imposer une seule vision de la Nature et de notre nature. De plus, nous sommes tous différents. Je veux bien admettre que chaque animal est différent, mais ces différences sont marginales par rapport à leur nature : aucun lion ne peut devenir végétarien. Comparez ce fait avec la variété des cuisines inventées par *homo sapiens* pour se nourrir. Se nourrir, se reproduire, ce sont des désirs, des affects. Ces affects doivent être satisfaits pour que l'être vivant puisse persévérer dans son être et croître jusqu'aux limites de sa nature. La satisfaction de cette nature expansive de la vie est la source de la joie. La splendeur de l'univers en nous est le fait que nous ne connaissons pas les limites créatrices de l'union de nos affects et de notre raison. L'islam crée un obstacle formidable à l'exploration des limites créatrices de cette union de nos affects et de notre raison : le Coran et le prophète ont tout exploré. Or cette union fait de nous des êtres créateurs de notre nature : ce que nous appelons la culture, la civilisation. Et c'est en créant que nous trouvons la joie. Sauf si nous souffrons d'une jalousie perverse, le spectacle d'un être qui arrive au sommet de sa nature ou d'un aspect de celle-ci nous remplit de joie ! C'est ainsi que nous partageons la joie des vainqueurs des

Jeux olympiques ; pourtant, leurs désirs et leur raison ne sont pas les nôtres ! Je vais prendre un exemple très simple : tu fais un exercice de math, une équation, tu sèches tu ne trouves pas la solution, tu n'es pas joyeuse... soudain l'idée de la solution te vient : tu l'appliques, ça marche ! Tu éprouves une joie : tu te sens croître dans ton être. Il y a mille et une façons d'éprouver la joie de croître dans son être, d'être créateur. L'amour bien fait est une de ces joies ! Spinoza distingue deux types de joie : la joie active, la joie passive. La joie passive naît d'une idée fautive de ma nature et de mon désir. Par exemple, le drogué qui se drogue éprouve une joie passive. Il se trompe sur sa nature biologique qui n'est pas compatible avec les effets à long terme de l'usage de la drogue (j'ajoute que le sexe, le pouvoir, la nourriture peuvent devenir des addictions : des joies passives). Le drogué se trompe également sur la nature de son désir, qui n'est pas de sombrer tôt ou tard dans le désespoir du manque ! Il nous faut donc développer des idées adéquates de la Nature (c'est-à-dire tout l'univers) et de la nature de nos affects afin de vivre dans la joie de la croissance de notre capacité de vivre. Créer notre vie et ne pas subir le chaos des possibles ! Ou celui que l'on nous impose. Spinoza est aussi le penseur de la liberté !

- Très bien ! Et l'amour dans tout ça, comment peut-il devenir une passion triste ?
- S'il repose sur une idée fautive de ma nature, de celle de la personne aimée, et de nos désirs-affects. Tu connais peut-être cette définition de l'amour que donne Spinoza : « l'amour est une joie accompagnée de l'idée d'une cause extérieure ». Si notre idée de la « cause extérieure » est une idée inadéquate

ou fausse, l'amour ne peut durer, il peut même se transformer en son contraire, le mépris ou la haine. L'amour suppose la rencontre harmonieuse de deux idées adéquates. Il arrive même que l'amour repose sur l'harmonie de deux idées inadéquates, mais compatibles. On retrouve le problème de la réciprocité évoqué par Parmentier.

- Pour aimer il faut être aimé ; pour être aimé il faut aimer ?
- En quelque sorte, et à la condition que ces amours reposent sur la joie active : celle fondée sur des idées adéquates, elles unissent désir et raison pour conduire à la croissance de notre puissance d'être. Chez Spinoza la joie d'être est un programme extraordinaire. Le doux combat de toute une vie, une éthique aussi.
- Et si l'on a aimé et qu'on n'aime plus ?
- Si l'amour reposait sur la joie active, on aime toujours, mais d'une façon différente.
- Pourtant, on se trompe souvent en amour... . Pourquoi ?
- Parce que nous confondons plaisir sexuel et amour : dans sa hâte lente la nature ne nous a pas d'abord programmés pour la joie découverte par Spinoza, mais pour nous reproduire ! La joie, qui née de la « croissance de notre puissance d'être », c'est le don suprême que nous a fait l'univers. Dieu dirait Spinoza.

La fille aînée des Symontault était une adolescente remarquable de sagacité, elle demanda à Longarine :

- Mais... le terroriste qui a réussi son coup, comme un de ceux du 13 novembre à Paris ou le nôtre à Trèbes n'ont-ils pas éprouvé cette « croissance de leur puissance d'être » ?

- Si ! au même titre que le drogué qui a reçu sa dose... et meurt d'overdose ! Comme sont morts les terroristes que nous avons eus en Catalogne ! Trop de religion tue la religion ! J'entends religion au sens de dictat liberticide et non au sens que nous a donné sœur Étienne. Un sens quasi spinoziste, une religion qui nous apprend notre liberté : le choix des idées adéquates à notre joie active de vivre !

Sœur Étienne répondit en souriant :

- Je veux bien être considérée comme une spinoziste ! Après tout, dans son « Cantique des créatures » saint François d'Assise n'est-il pas spinoziste ? (elle laissa s'installer un silence, puis ajouta : « Quoiqu'il ait un problème avec la chair »). Toutefois, comparé à celui de saint François, le Dieu de Spinoza me semble manquer de tendresse. Celui qui en silence m'a montré sa face de lumière a fait déborder mon cœur d'amour et de tendresse. Je l'ai dit, à chaque être son chemin ! J'admets que Spinoza est un bon guide... l'Église aussi ! Et puis, tout le monde ne peut pas lire Spinoza, les Évangiles parlent plus facilement aux cœurs ! Cela dit, j'aime la façon dont Spinoza unit désir et raison, notre tradition les a trop souvent opposés. On le voit chez Marguerite de Navarre, qui, comme nous l'a dit Osyle, se lamente de vivre « la contrariété envers l'Esprit et la Chair ». Ce qui nous a obligés à vivre soit une spiritualité désincarnée soit un matérialisme sans âme, ou des bricolages entre-deux. Si nous voulons avancer vers la joie dans notre civilisation, il nous faut harmoniser nos désirs et notre raison. Vaste programme, une révolution ! mais tellement belle !

Parlemente avait écouté le débat que son utilisation du mot « ressentiment » avait provoqué. Toutefois, elle n'avait pas été

touchée par les arguments philosophiques échangés autour du thème des « passions tristes ». Elle n'en niait pas la pertinence dans l'optique d'une vision savante des problèmes, elle pouvait même concevoir le drame de l'enseignement en termes spinozistes : l'idée inadéquate de l'enseignant sur ses élèves qui lui refusent le droit de transmettre son savoir au nom d'une idée inadéquate de leur désir obscurci par celui d'être de parfaits musulmans. Le drame d'une impossible reconnaissance mutuelle : puisque reconnaître l'autre serait se nier soi-même. Mais ces visions savantes lui rappelaient l'accumulation de concepts vides qui, réforme après réforme, rendaient certaines circulaires pédagogiques du Ministère absurdes dans leur prétention de dire savamment des évidences sans intérêt. Tous l'écoutaient alors qu'elle présentait ces questionnaires idiots qui littéralement bouffaient le temps des enseignants et les rendaient fous :

- Par exemple, ils demandent : « Répondez à la question suivante : le niveau auquel l'apprenant.e. (traduction : l'élève) parvient à maîtriser le geste graphomoteur et automatiser progressivement le tracé normé des lettres est-il : adéquat, moyen, inadéquat (cocher la case adéquate) ». On trouvait aussi : « Le niveau de conceptualisation cognitive intuitive de l'apprenant.e. est-il : adéquat, moyen, inadéquat » (traduction : l'élève donne-t-il ou donne-t-elle des réponses intelligentes). Comme si notre système de notation ne servait à rien ! Or, nous sommes jugés sur notre diligence à répondre à ça ! En plus, les questionnaires sont digitalisés. Mais le programme internet du Ministère est défaillant ! Une fois sur deux, l'accès est refusé ; ou l'entrée des nouvelles données bloque le système... . Il faut recommencer trois, quatre fois, comme pour l'appel des élèves sur les listes numérisées... . On perd un temps fou à ne rien

faire ! Mais si on ne répond pas à certains questionnaires, les listes d'appel des élèves se bloquent ! *Big brother is watching you !* Et l'on s'étonne que les enseignants fassent des dépressions ! À Trappes, dans mon lycée, certains mois, j'avais plus de trente pour cent de mes enseignants en congé maladie. Pendant l'année scolaire 2018-2019, nous avons eu 58 suicides d'enseignants en France ! Les chiffres sont identiques pour les policiers, qui, en plus se font tuer ou blesser... je n'ai pas ceux des personnels médicaux, mais je sais qu'ils sont proches des nôtres, une soixantaine, leurs problèmes administratifs ont des points communs avec les nôtres. Certes, nous sommes moins éprouvés que les agriculteurs, plus de 600 suicides... mais ce n'est pas une référence ! Tous, nous représentons la France qui souffre de la médiocrité arrogante de ses élites !

Parlemente lâchait sa bonde et exprimait vingt ans de souffrance :

- Ces questionnaires qui semblent nous donner des outils pédagogiques sont en fait des moyens de contrôle non sur les réalités pédagogiques, mais sur le conformisme idéologique des enseignants. Quels que soient les gouvernants, c'est une inquisition de gauche, hypocrite et cruelle ! Pas d'une façon brutale avec estrapade et autres moyens moyenâgeux, non ! C'est faux cul, subtil, purement mental, ça vous use de l'intérieur, vous perdez confiance en vous et en tout ! Et puis, il y a les guides, nous avons un guide par problème : les handicapés, le multiculturalisme, les, et pas la, sexualités... . Les guides sont sur le modèle de ces livrets de vulgarisation : « L'astronomie pour les nuls », « La psychologie pour les nuls », etc. les nuls, c'est nous ! La perversité des guides tient au fait qu'en cas de problème nous sommes responsables : nous n'avons pas suivi le guide ! En plus,

les enseignants sont souvent de gauche, ils sont détruits par ce en quoi ils croient ! D'où les suicides. Nous sommes privés de réciprocité par un système qui prononce des bonnes paroles de communicant et multiplie le mépris dans les faits ! Ce qui, d'ailleurs, renforce le ressentiment des élèves. Prenez nos salaires, on commence à 1.600 euros par mois, je parle du secondaire, c'est moins dans le primaire, plus dans le supérieur. Nous avons dans nos classes des gosses qui gagnent ça ou davantage en faisant le guet pour les « grands frères » trafiquants de drogue, qui, eux, gagnent en un jour l'équivalent de notre salaire mensuel... ou annuel (et je ne parle pas des footballeurs !). Comment voulez-vous après ça qu'une prof débutante soit respectée par ses élèves musulmans dans un quartier « difficile », comme y disent ! J'ai vu des jeunes profs victimes du « syndrome de Stockholm » qui se soumettaient au caïd de leur classe et se mettaient à chanter la chanson des *Pink Floyd*, des experts dans le domaine des stupéfiants (vous voyez, on sait être moderne !) :

We don't need no education

On n'a pas besoin d'éducation

We don't need no thought control

On n'a pas besoin de contrôle de la pensée

No dark sarcasm in the classroom

Pas de sombre sarcasme dans la classe

Hey! Teachers! Leave the kids alone !

He ! Prof ! Laisse les enfants tranquilles !

- Et puis tout s'accumule : l'incivilité, les bagarres, les problèmes avec les filles (et souvent, les plus douées qui ne reviennent plus en classe après les vacances dans le pays où elles sont mariées de force pour que le cousin puisse venir en France), le refus des enseignements « contraires au Prophète » (ça va de la littérature aux sciences en passant par l'histoire et la gymnastique), la gestion des carnets de notes, les menaces des parents, les réunions des parents d'élèves, les plans sécurité, etc. Ce que notre collègue Christine Renon, elle s'est suicidée le 24 septembre 2019, appelle dans sa lettre du 21 septembre : « la violence de l'immédiateté ». Oui ! On n'en peut plus !

Hircan prit la parole :

- En fait, c'est comme si depuis quarante ans toutes les lâchetés des politiques s'étaient rassemblées sur notre système éducatif.

Avec autant de prudence que de modération dans le ton, Roger Dulac demanda :

- Où voyez-vous les lâchetés des politiques ?
- D'abord, ils ont remplacé les convictions par la communication ! Il fut un temps où les politiques accédaient au pouvoir pour agir. Ce n'est plus le cas. Ils accèdent au pouvoir pour le garder en étant réélus : le pouvoir est devenu une carrière contaminée par la cupidité ! Regardez les énarques, ils passent du public au privé et du privé au public : ils ne servent plus la France, mais des intérêts privés ! L'État ne joue plus son rôle d'arbitre indépendant défenseur de l'intérêt général, il fait des compromis entre les factions puissantes ou à la mode. C'est une aristocratie d'État et d'argent qui a pris le pouvoir par osmose entre les partis politiques, les milieux d'affaires et la haute

fonction publique. En fait, depuis plus de vingt ans le pouvoir politique ne change plus de main, c'est la même aristocratie qui gouverne. Pour garder le pouvoir, il faut agir de telle sorte que le politicien ne puisse pas être accusé d'un échec, d'une faute. La communication est en fait l'art de brouiller les pistes.

« Et ça marche ? » demande Dulac, qui n'a jamais été tenté par le passage au « privé », dit aussi « pantouflage ».

- Pas du tout ! les gens, le peuple si vous le voulez, ne s'y trompent pas. Le peuple sait qu'on le trompe... alors, il couve sa révolte. Il s'enrage, et ça éclate de temps en temps : les bonnets rouges, les gilets jaunes, les grèves. Nous vivons dans l'absurdité, et le peuple le sait. Pourtant les « communicants » de la bien pensance continuent à dire pour ne rien dire, et le peuple épisodiquement se fait croire qu'il y croit... sans y croire ! D'ailleurs les gens votent de moins en moins. J'ai compris tout ça à l'Éducation Nationale lorsque j'ai lu le rapport d'un inspecteur d'académie, celle de Saint-Denis, il disait : « Le dialecticien a beau essayer d'encourager l'oralité chez les apprenants en provoquant chez eux un questionnement interne, aucun ne conceptualise ses intuitions personnelles intuitives par un acte langagier ». Vous comprenez ce que ça veut dire ?
- Euh... pouvez-vous développer ?
- Un mot éclairant dans cette obscurité : « intuition »... en effet depuis qu'ils sont drogués aux images télévisuelles, les élèves fonctionnent à l'image, au flash et à l'intuition, et peu, voire pas du tout si le Coran et le haschisch s'en mêlent, à la raison critique, au *logos* grec. Pour le reste du sens de cette

logomachie, c'est au choix ! Vous pouvez comprendre : les élèves sont bouchés, ils ne comprennent rien ! Ou : l'enseignant (le « dialecticien ») ne sait pas enseigner ! Ou : les élèves ne parlent pas le français ! Et il doit y en avoir d'autres... .C'est si savamment obscur que l'on ne peut rien faire avec un tel jugement. Mais le diagnostic inutile est posé, l'inspecteur d'académie a justifié son salaire !

- N'exagérez-vous pas ? Il devait bien y avoir quelque recommandation...
- Certes ! Mais comme le diagnostic, impraticable : pour « satisfaire au besoin langagier » comme il disait, il suffisait de « mettre les apprenants.es en îlots » ! Il avait la bonté d'expliquer aux gens du terrain, « les dialecticiens », les profs, que cette belle formule signifiait : « créer des groupes d'apprenants.es de même niveau ». Impossible à faire sans tripler ou quadrupler le nombre de profs et le nombre de classes ! Tout ça pour ne pas parler du vrai problème : le fait que les écoles françaises reçoivent depuis trente à quarante ans des populations musulmanes qui, massivement, refusent la culture française. Grâce à l'islam, ils s'orientent et s'orienteront de plus en plus dans la contestation violente. Nous subissons un processus colonial inversé... d'autant plus grave que ces enfants n'ont pas une connaissance sérieuse de leur culture d'origine, leur détestation de ce que nous sommes n'a que des fondements émotionnels : ils créent le rejet par leurs attitudes puis s'en nourrissent en piochant dans les versets coraniques que leur enseignent des imams déterminés à lancer l'islam à la conquête de la France, de l'Europe, du Monde. Dans cet ordre-là ! Ce qui, par ailleurs, n'est pas en contradiction avec les

textes du Coran. D'où le succès relatif, pour le moment, de l'entreprise de démolition. En Afrique noire, en Asie, chez les Bédouins, souvent, la violence du texte coranique est modérée par les cultures indigènes qui l'ont précédé. Lorsque ces cultures ne sont pas transmises et qu'une nouvelle culture n'est pas acquise, il ne reste plus que la violence du texte du prophète de l'islam. C'est la raison pour laquelle l'islam pratiqué en France est souvent plus rigoriste et fanatique que celui des pays d'origine - exception faite de la situation en Arabie Saoudite. Ce n'est pas seulement le problème du « on se pose en s'opposant », c'est aussi celui du vide que ces jeunes gens comblent avec les idées du moment, du quartier, de la prison, du grand-frère, de l'imam, etc. Les deux mouvements se rencontrent (rejet de notre culture, imposition du salafisme), et créent des monstres, comme on le voit chez « les mineurs non accompagnés » que nous ne parvenons pas à contrôler et qui se regroupent en petites tribus de pillards : leur malheur crée le nôtre.

- Pour les « ilots », vous avez pensé à la digitalisation ?
- Internet ? Oui, mais la technologie ne résout que les problèmes techniques, et encore, nos créateurs de programmes font beaucoup d'erreurs... j'ai l'impression qu'on engage systématiquement les plus cons ! Dans l'armée aussi, la numérisation des soldes a créé un désastre ! J'espère qu'on finira par avoir des programmes qui marchent ! et qui ne permettent pas aux bureaucrates irresponsables de dire : « c'est la faute à l'ordinateur ». De toute façon, la création « d'ilots » de trois ou quatre ne résoudra pas le problème essentiel qui est celui de la volonté d'apprendre le français. Il y

a cinquante ans, voire un peu plus, nous avons des classes en primaire avec quarante élèves, et pourtant, on a alphabétisé les petits Français de la Bretagne jusqu'à la Corse ! en passant par la Martinique et la Réunion ! Et sans compter les Russes blancs, les Polonais, les Italiens, les Espagnoles et les Portugais ! Et pourquoi ! Hein pourquoi ? Parce que leurs parents le voulaient et que les enfants le voulaient aussi.

- Alors, que faut-il faire ?
- Réapprendre à punir ! Mais, comme Dagoucin l'a dit déjà, ne punir que les coupables. Ne frapper que les coupables ! Que les innocents se sentent et se sachent protégés et encouragés. Réintroduire la peine de mort pour les crimes de terrorisme à fondement religieux, ainsi que toute association à ces actes. Que la peine ait un effet rétroactif pour les actes commis à partir de 1990.
- Mais c'est contraire à l'esprit et à la lettre du droit !
- Ce qui nous arrive est contraire à la paix civile ! Nous sommes une civilisation en état de légitime défense.
- Cela ne résoudra pas les problèmes des enseignants !
- Non, mais ce sera un élément qui s'ajoutera aux autres.
- Lesquels
- Réapprendre à punir et le faire avec détermination et intelligence. Dans ce domaine, le plus difficile c'est l'usage de l'intelligence.

En résulta un débat qui, au début, fut très confus.

Chapitre 12

Punir n'est pas une idée populaire parmi les Amis du Bataclan où « la bande à Foucault » a laissé des traces. En explorant ce thème lors d'un débat passionné, confus parfois, mais encadré par « l'art divin de la conversation » emprunté à Marguerite de Navarre et enseigné par Osyle, ils finirent par comprendre que leurs réserves tenaient aussi à ce qu'ils avaient vécu. Les dévots musulmans les avaient punis d'être **qui** ils étaient : juifs, chrétiens, athées, agnostiques, laïcs, etc. C'est-à-dire, selon le Coran, des « infidèles », des « associateurs », des « *kafirs* faiseurs de scandale ». Alors que, dans leur esprit et leur vie de chaque jour, ils ne se sentaient pas concernés par ces attributs qu'ils ne connaissaient pas. Les musulmans les enrôlaient dans une armée à laquelle ils n'avaient pas conscience d'appartenir. C'est pourquoi ils étaient désarmés face aux guerriers *d'Allah*. En un mot, ils avaient été punis de faire partie, sans le savoir, d'une catégorie de personnes que le Coran (seulement deux d'entre eux l'avaient lu) considère comme les ennemis de Dieu (*Allah*) et de son messager. Ils considéraient cette punition comme une injustice. Pour qu'il n'en fût pas ainsi, il aurait fallu que la réciprocité dans la détestation soit manifeste : que l'on joue au même jeu. Il n'en était rien. Depuis longtemps, la religion avait cessé d'être l'élément essentiel des identités en Europe. Quatre siècles après avoir été au centre des guerres de religion, Dieu avait quitté les espaces collectifs pour régner, ou disparaître, dans des itinéraires individuels et en s'enracinant dans quelque chose de plus complexe qu'une religion : une civilisation. En Europe, et dans le monde occidental en général, comparativement sans trop tuer, la violence humaine s'exprimait

dans une pluralité d'espaces : l'économie, la finance, le juridisme, la politique, le sport, certains spectacles, voire la littérature et le cinéma ; et nombre d'activités plus individualisées que collectives : la conduite automobile, les relations interpersonnelles, les sports, les jeux d'argent, etc. Le tout, souvent dominé par la passion triste qui dynamise l'Occident : la cupidité ! Elle joue chez nous le rôle moteur joué par le ressentiment chez les musulmans. Les musulmans vivent pour se venger et venger Dieu, ce qui va les détruire ; les Occidentaux vivent pour gagner de l'argent, par tous les moyens, ce qui les détruit, plus lentement peut-être.

Afin d'y voir plus clair, il n'est pas sans intérêt de comparer les définitions de ces deux passions tristes. Prenons les définitions de référence de la langue française : celles données par les huit éditions du dictionnaire de l'Académie. La neuvième édition en est au mot « sérénissime ». La lettre « s » loin du « c », c'est pourquoi, le 19 février 2020, on trouve déjà dans un fascicule cette nouvelle définition de la cupidité : « Désir immodéré de richesses ». Le capitalisme a gagné !

L'histoire des définitions données par l'académie au mot « cupidité » est pleine d'enseignement. La première édition (1694) donne : « Désir immodéré, convoitise »... avec un ajout intéressant : « Il se prend quelquefois absolument pour la concupiscence en général. » Or, toutes les éditions de l'académie, de 1694 à 1935, donnent grosso modo la même définition de la concupiscence : le désir sexuel en général, et notamment ses aspects « illicites ». C'est ainsi que pendant de nombreuses années la cupidité s'associe au désir sexuel, dans ses excès. C'est la faute à la langue latine où *Cupido* est le dieu du désir charnel : Cupidon, celui qui tire les flèches d'Aphrodite ! Il est difficile d'appliquer la notion d'excès à ce

domaine ; même si l'excès y existe, il ne peut se comprendre qu'en situation et non dans une moralisation abstraite : c'est compliqué. *Cupido* est lié à toute une série de mots exprimant le désir, par exemple l'adjectif *cupidus* qui signifie « avide de ». L'édition de 1740 de l'Académie en rajoute dans la dimension « discorde entre l'esprit et la chair » avec cette phrase pieuse : « la cupidité entraîne les hommes dans le péché », l'académicien Bossuet a eu le temps de marquer les esprits. Mais en 1798, avec la Révolution qui a sombré dans la Terreur ; puis le Directoire qui se signale par des excès « *incoyables* », tant sexuels que financiers, les académiciens du temps en reviennent à la simplicité des origines. La cupidité n'est plus que « Désir immodéré, convoitise »... c'est plus prudent ! Ce n'est qu'à partir des dernières éditions, sous l'influence du capitalisme, que l'argent vient clairement remplacer le sexe (Cupidon s'est fait proxénète) ; avec dès 1835 cet ajout qui complète le traditionnel « désir immodéré, convoitise » par « Il exprime particulièrement l'amour du gain, des richesses ». Ce complément est conservé dans la dernière édition complète, celle de 1932-1935. On a vu ce qu'il en est aujourd'hui (2020) : « Désir immodéré de richesse. *Une insatiable, une féroce cupidité* ». Les mots peuvent nous aider à voir où nous en sommes : la cupidité, c'est donc « l'oncle Picsou » de Walt Disney (*uncle Scrooge*) qui a crevé les images pour entrer dans les cœurs.

Pour les musulmans, le mot clef est « ressentiment ». Si l'on s'en tient au même dictionnaire, cette passion triste est plus stable que la cupidité. Pas ou peu de variations entre 1694 et 1935. Mais importantes modifications dans la 9^e édition à venir qui pourtant conserve l'acceptation traditionnelle sous la forme suivante : « Rancœur, amertume qu'on garde du tort qu'on a subi, souvent accompagnée du désir de s'en venger ». De 1694 à 1835 (sixième édition), les académiciens en restent à : « souvenir des injures et

désir de vengeance », qui devient en 1932-1935 (admirez la beauté du style !) : « Il désigne figurément le Souvenir qu'on garde des injures, avec le désir de s'en venger ». « Grande stabilité du champ sémantique » avait conclu Osyle, « l'étudiante » de la Sorbonne, qui n'avait pas eu accès à la longue définition de la 9^e édition.

Stabilité du champ sémantique pour le ressentiment, variations pour la cupidité. Faut-il comprendre que le monde musulman est figé dans son ressentiment, alors que l'Occident reste en mouvement, même dans la « passion triste » qui l'anime ? Les Amis du Bataclan argumentèrent sans fin pour savoir s'il était préférable d'être immobile ou en mouvement dans l'erreur. Il y eut un léger avantage en faveur du mouvement, au prétexte qu'il donnait une chance de sortir de l'erreur. Vaste programme !

En tout cas, la discussion fut vive, tant sur les « passions tristes » en général que sur le ressentiment et la cupidité. Osyle avait cité les textes de l'Académie française qui avaient encadré le débat. Le capitalisme avait ses défenseurs, par exemple Monsieur Saffredant le commerçant de Strasbourg défendait le commerce et ne voyait dans ses bénéfices aucune cupidité, mais un honnête moyen de vivre : il vendait des vêtements de goût, des soies qu'il achetait aux soieries lyonnaises, et des conseils avisés. Quant au ressentiment, afin de montrer la puissance de cette « passion triste », Saffredant avait raconté ce qu'il savait de la vie du jeune terroriste Khaled Kelkal :

- Il a 24 ans lorsqu'en septembre 1995 il est abattu par les parachutistes de la Gendarmerie nationale, le GIGN. Sa mort a d'ailleurs créé une polémique lancée par les médias de gauche collabos de l'islam... passons ! Ce jeune homme n'est pas un malheureux, son père est ouvrier spécialisé en France depuis 1969. Famille de quatre enfants, deux garçons et deux filles, qui

bénéficie des allocations familiales et d'une aide au logement. Incroyable, cette capacité française à financer notre destruction ! Ce n'est pas comme le disait Lénine que nous avons vendu aux communistes la corde pour nous pendre, nous avons fait venir les migrants musulmans, travailleurs ou non, qui veulent détruire la France !

Silence, personne ne réagit, il poursuit :

- Les Khaled sont originaires de Mostaganem en Algérie. Le regroupement familial les a réunis dans la banlieue lyonnaise en 1973. Le fils cadet, Khaled, fait de bonnes études, il est doué, il est estimé et aidé par ses professeurs. Il intègre un très bon lycée, à Lyon en 1988. Mais en classe de première, section scientifique, rien ne va plus. Il prend conscience de sa différence, et sa différence c'est son apparence physique et sa culture arabo-musulmane dynamisée par cette passion triste que vous venez d'appeler le ressentiment. Il était sur un chemin de roses, il n'en voit plus que les épines. Toutes les contrariétés qu'il rencontre, et Dieu sait qu'elles sont nombreuses lors de l'adolescence, s'expliquent par sa différence. Alors la machine à haïr se met en marche : la fille qui lui dit non ! c'est parce qu'il est arabe et musulman ! un examen raté, c'est parce qu'il est arabe et musulman ! Un regard malveillant, c'est parce qu'il est arabe et musulman ! Il ne voit plus ce qui lui est accordé, mais uniquement ce qui lui est refusé ! L'islam sert de fondement à une civilisation du ressentiment et de la vengeance. Le jeune gars veut se venger des blessures réelles et imaginaires infligées à son ego diraient les psys. Il s'enferme dans le ressentiment qui donne une explication valorisante à ses échecs. Il prend sa revanche dans la délinquance, comme son frère aîné déjà

emprisonné. Il finit par être arrêté, jugé, condamné à quatre ans fermes. Il fait deux ans de prison à Lyon, 1990-1992. À sa sortie, en juillet 1992, il est prêt, il a trouvé sa raison de vivre. Il a reçu les visites de l'imam, il a appris l'arabe, il a étudié le Coran, il a rencontré des croyants qui ont donné un sens sacré à son ressentiment. Il a compris pourquoi il ne pouvait pas devenir un Français comme les autres, qui mange du porc et fait tout ce qu'*Allah* et son prophète proscrivent. Il a compris sa juste révolte : il est prêt pour le djihad ! Très bon en physique-chimie du temps de ses études, instruit par des islamistes algériens il sait confectionner des bombes ! Enfin, il sait qui il est : lui, l'émigré, fils d'émigrés est celui dont parle la 3^e sourate du Coran :

- 194 Ceux qui ont émigré, qui ont été expulsés de leur maison, qui ont souffert pour suivre mon chemin, qui ont combattu et qui sont morts ; pour eux j'effacerai leurs fautes et je les ferai entrer dans les jardins où coulent des sources.
- Avec un peu plus ou un peu moins d'intelligence, ce parcours est celui de la majorité de nos djihadistes ! Ils sont au moins 3.000, peut-être dix fois plus. Dans ce domaine, la rencontre de l'islam et des mœurs et coutumes françaises crée un terrain fertile.

Avec maladresse, Roger Dulac exprima sa surprise devant l'érudition de Monsieur Saffredant qui répliqua avec vivacité : « Ce n'est pas parce que je suis commerçant, dans le luxe, que je ne sais pas me cultiver et retenir ce que j'apprends ! Vous autres, les diplômés vous avez tendance à prendre les gens pour des cons... c'est une faute politique ! ». Il continua :

- Lui, celui que les Français ne pouvaient pas comprendre, car ils sont des impies, mais que ses frères dans le Coran ont compris, il sait à présent pourquoi il est en France, *Allah* lui a donné une mission : faire la guerre à ceux qui font la guerre à Dieu ! Mission divine qui se confond avec son propre ressentiment.

Dagoucin 2, le chrétien Franco-Libanais prit la parole :

- Nous au Liban, on sait ce que signifie « faire la guerre à ceux qui font la guerre à Dieu ». Notre guerre civile a commencé en 1975 comme un conflit politique : les Palestiniens cherchant à prendre le pouvoir, comme ils l'avaient tenté en Jordanie... Mais très vite, c'est devenu une histoire de fous où les factions « palestino-progressistes » faisaient la guerre aux « chrétiens réactionnaires » pour reprendre les termes du journal français de référence « Le Monde » qui abreuve ses lecteurs d'une propagande de gauche. Lorsque la guerre civile commencera chez nous, en France, je me demande ce que « Le Monde » titrera. Il y a là un exemple extraordinaire de modernisation de la pensée gnostique : le combat du bien progressiste contre le mal réactionnaire. Et votre Président vient d'en inventer un nouveau montage avec sa lutte entre les nationalistes et les progressistes. La gauche française patauge sans cesse et sans le savoir dans la logique primitive des versets coraniques, je cite :

Sourate 5, versets 37/33 et 40/36 : « La « récompense » de ceux qui font la guerre à Allah et à son Apôtre et qui s'évertuent à [semer le] scandale sur la terre sera seulement d'être tués ou d'être crucifiés, ou d'avoir les mains et pieds opposés tranchés ou d'être bannis de leur pays. Cela sera pour eux opprobre en la [Vie] Immédiate et, en la [Vie] Dernière, ils auront un tourment immense. »

« C'est en effet ce que font les musulmans de l'État islamique en Syrie et en Irak dans les zones sous leur contrôle » dit Symontault, le policier de Trèbes. « En effet, répondit Roger Dulac qui ignora la remarque faite à propos de son Président, mais je vois là une volonté de punir aussi extravagante que sadique, mais où y percevez-vous du ressentiment ? » On ne savait pas à qui s'adressait la question, mais elle provoqua cette réponse de Dagousin 2 :

- Tirer vengeance des offenses, n'est-ce pas vivre dans le ressentiment ? Ne percevez-vous pas qu'il y a une ligne directrice qui domine tout le Coran ? Vous voulez entendre le mot « ressentiment »... je vous le donne :

Sourate 9 où *Allah* ordonne au Prophète de dire aux croyants :

13 Ne combattez-vous pas des gens ayant violé leurs serments et complotant pour expulser l'envoyé, alors qu'ils ont attaqué les premiers ? Les redoutez-vous alors que vous devez redouter Allah si vous êtes croyants.

14 Combattez-les ! Par vos mains Allah les tourmentera et les mettra dans la honte tandis qu'il vous donnera la victoire et guérira votre **ressentiment** contre eux.

La citation achevée, Dagousin 2 ajouta :

- Chez les musulmans, ce sont toujours les autres qui attaquent les premiers. L'existence des autres est déjà une offense.
- Mais qu'avons-nous fait ? demanda la fille aînée des Symontault.
- Nous existons et refusons de nous convertir, c'est un scandale suffisant pour le musulman pieux qui obéit aveuglément au Coran, puisque le Coran est la parole de Dieu !

Cette réponse de Dagoucin 2 provoqua l'intervention du non-croyant, athée ou agnostique, Dagoucin premier, le capitaine qui travaillait à la DGSJ :

- Alors il manque d'intelligence ce Dieu qui sait tout, mais ignore que la terre tourne autour du soleil et non l'inverse ; qui ne sait pas que les Amériques existent ; qui ignore que le sang menstruel de la femme n'est pas une souillure, mais le mouvement qui prépare la transmission de la vie ! Et cetera.

Sœur Étienne prit la parole :

- Ne mélangez pas tout ! Longtemps le monde chrétien a vécu dans les mêmes préjugés ou ignorances. Les religions ne sont qu'une dimension des civilisations, elles les fertilisent ou elles les stérilisent. Je vous rappelle ce que disait Galilée à Christine de Lorraine : « Le Saint-Esprit nous enseigne comment aller au ciel et non comment le ciel va ! » La civilisation européenne a su faire la différence entre les deux domaines, et nous avons inventé les sciences ! La catastrophe musulmane tient au fait que leur prophète leur enseigne à travers le Coran, en même temps, « comment aller au ciel et comment le ciel va ».

« Vous avez-là un parfait exemple du danger des philosophies du « en même temps » dit sœur Étienne sans pourtant faire allusion au Président de Roger Dulac. Puis elle ajouta :

- Dans le monde musulman, on en voit le résultat : la stagnation sans cesse recommencée et le ressentiment face aux succès des autres. On en revient toujours au Christ et à sa parabole de l'arbre et de ses fruits que j'ai citée hier : « Un arbre bon ne peut pas donner des fruits mauvais, ni un arbre qui pourrait donner de beaux fruits. Tout arbre qui ne donne pas de beaux

fruits est coupé et jeté au feu ». Depuis des siècles le figuier musulman est stérile. Quelle tragédie pour ces peuples !

- N'exagérons rien, dit l'Anglaise Nomerfide, la péninsule arabique porte les populations les plus riches du monde !

« Et pour combien de temps encore » répondit Dagoucin 2 le Franco-Libanais qui poursuivit :

- Ces émirs du pétrole et surtout leurs fils sont d'abord venus au Liban dépenser des fortunes dans les casinos, les boîtes de nuit, les prostituées de haut vol, les alcools... tout ce qu'ils n'avaient pas chez eux. Des gens arrogants, brutaux, se croyant tout permis... puis, ils ont ajouté l'Europe à leurs virées libidineuses... ils ont même acheté le « Crazy Horse saloon » et les autorités françaises ont montré toutes leurs complaisances collaborationnistes. J'ai parfois honte pour vous !

Roger Dulac rougit de gêne, mais ne répliqua pas. Il savait qu'il y avait en France une frange non négligeable de gens influents dans les affaires, la politique, la presse et l'édition, corrompus et corrupteurs qui accroissaient leur richesse ou maintenaient leurs affaires grâce aux subsides que leur versaient les monarchies pétrolières. Le Président en avait pris conscience et ce problème avait été abordé avec Poutine lors de leur tête-à-tête.

Bien que toujours aussi virulent, Dagoucin 2 avait changé de thème :

- Riches ! Ils sont immensément riches ! mais cela durera ce que durera le rôle du pétrole dans l'économie mondiale. Déjà, les Américains qui importaient du Proche-Orient 60% de leur consommation sont devenus autonomes grâce à leurs

colossales réserves de schistes bitumineux. Et tout l'Occident cherche des énergies nouvelles, qui, tôt ou tard, seront là. Et puis, l'argent est une abstraction dont le pouvoir repose sur une foi universelle. Si, pour une raison ou pour une autre, la foi disparaît, l'argent ne vaut plus que son poids de papier : rien si l'on n'a aucun usage réel pour ce papier ! En Europe, lorsque vous êtes passés du franc, mark, lire, pesetas, etc. à l'euro, après quelque temps vous avez décidé que le franc et les autres monnaies nationales ne valaient plus rien. Qui vous dit que la même chose n'arrivera pas un jour aux monnaies de références du commerce mondial ? Je vous le dis ! La richesse des monarchies pétrolière est bâtie sur le sable de leurs déserts, c'est un château de cartes qui, tôt ou tard, s'effondrera.

« C'est pour ça qu'ils essayent de conquérir la France et l'Europe avant leur chute ! » s'exclama Hircan qui ajouta :

- Je ne comprends pas que nos gouvernements n'aient pas compris ce plan si limpide. Les musulmans ont essayé de conquérir l'Europe à deux reprises, au Moyen-âge par l'Espagne et à la Renaissance par les Balkans. Nos livres d'histoire, notre littérature et même la peinture (je pense à la « Chanson de Roland », au tableau de Delacroix le « Massacre de Chios » et au poème de Victor Hugo) sont remplis de ces temps qui ne cessent de nous revenir et dont nous voulons sortir. Mais à chaque opportunité, ils recommencent : détruisons les Arabes une fois pour toutes et nous serons tranquilles !

La réaction de Parlamente fut instantanée, si outrée qu'elle donna à Hircan son prénom véritable :

- Charles ! Tu recommences, tu perds la mesure, tu ne t'empêches plus de dire n'importe quoi !

Dagoucin, le militaire, répliqua :

- Ce n'est pas n'importe quoi ! L'option militaire n'est pas absurde du tout ! (Hircan eut un sourire jubilatoire) D'ailleurs, nous la mettons en œuvre dans le Sahel. Un jour ou l'autre, il faudra passer à la vitesse supérieure... encore faudra-t-il nous en donner les moyens !

Roger Dulac était resté silencieux pendant cet échange passionné. Il pensait à son tête-à-tête avec le Président lors du retour de Moscou. Cette alliance russe que le Président préparait en secret. Une idée étrange trottinait dans son esprit, encore sous l'emprise à demi-consciente des idées de ses parents, il se la formulait à peine : « Poutine va se refaire un empire colonial et toute la face du monde en sera changée »... *se non é vero é ben trovato !*

La sœur d'Ennasuite, sœur Étiennelette intervint :

- Je voudrais revenir sur les passions tristes « la cupidité » et « le ressentiment ». Le Christ et les Pères de L'Église ont une doctrine très intelligente qui distingue l'argent comme moyen d'échange utile et la cupidité en tant que divinisation de l'argent qui devient la valeur suprême de l'existence : le veau d'or de la Bible. Permettez-moi de vous citer cette prière adressée à Dieu dans Proverbes (30 ; 7,9) : « J'implore de toi deux choses, ne me les refuse pas avant que je meure : éloigne de moi fausseté et paroles mensongères, ne me donne ni pauvreté ni richesse, laisse-moi goûter ma part de pain, de crainte que comblé, je ne me détourne et ne dise : « Qui est le Seigneur ? Ou encore, qu'indigent, je ne vole et ne profane le

nom de Dieu ». Les Évangiles répètent le même message : « On ne peut servir à la fois Dieu et Mammon » (Matthieu, 6 ;24) Mammon, c'est un avatar de Satan, en même temps un substantif : les biens matériels et une entité démoniaque. Il y a aussi Marc (10 ; 17,34), l'épisode du jeune homme admirable, mais riche, et qui ne peut et ne veut renoncer à ses richesses. Conscient de la puissance de nos attachements, le Christ conclut : « Il est plus facile à un chameau de passer par le trou d'une aiguille qu'à un riche d'entrer dans le Royaume de Dieu » et comme les apôtres lui demandent qui peut réussir un tel exploit, la réponse vient : « Aux hommes, c'est impossible, mais pas à Dieu, car tout est possible à Dieu ». Je pourrais aussi vous parler du statère (pièce d'or ou d'argent) trouvé dans un poisson (Matthieu, 17 ; 24,27), une histoire, qui, pour moi, est un miracle d'intelligence pratique et d'élévation spirituelle. Pour l'essentiel, je vous livre l'analyse que j'ai entendue au temple protestant de l'avenue de la Grande Armée à Paris.

Nul ne comprit pourquoi une dominicaine de Salon-de-Provence avait suivi un culte protestant, à Paris. Elle répondit à la question muette en évoquant le souci d'œcuménisme qui animait le christianisme depuis Vatican II. Elle sentit que ces explications tombaient à plat et que les Amis du Bataclan étaient plus intéressés par ses commentaires évangéliques que par les relations interreligieuses... alors elle reprit :

- Je reviens à cette affaire de pièce de monnaie dans un poisson (on l'appelle aujourd'hui « le saint-pierre »). Jésus et l'apôtre Pierre doivent payer leur capitation à l'entretien du Temple. Il s'agit d'un impôt religieux que tout juif doit payer en signe de son appartenance au peuple de Dieu. Or le Christ annonce une

révolution spirituelle, il n'a pas à payer de sa poche ce qui constitue une sorte de droit spirituel naturel : les fils de Dieu n'ont pas à payer pour être membre de leur famille. J'emploie le pluriel puisqu'il s'agit dans l'évangile de payer l'impôt pour Jésus Christ et l'apôtre Pierre, le cofondateur de l'Église. Toutefois, si le Christ refuse de payer l'impôt, il fait un acte de révolte politico-religieuse. Le peuple juif est autant une entité politique que religieuse : on voit bien ici la filiation entre le judaïsme et l'islam, d'où la haine profonde des musulmans pour les Juifs qui ne représentent pas seulement une religion concurrente, mais un peuple ennemi. Quoi qu'il en soit, si le Christ refuse de payer l'impôt, il entre dans la dissidence, dans le conflit politique. Il ne veut ni l'un ni l'autre. Payer, c'est trahir sa conviction la plus essentielle : les enfants de Dieu sont naturellement membre de sa famille, d'ailleurs Esaïe (55) a dit : « Venez, même si vous n'avez pas d'argent... c'est gratuit ». Mais, s'il ne paie pas, le Christ entre en dissidence ouverte contre les hommes de son temps et leurs pratiques religieuses : dans la passion de la controverse, son message spirituel risque de se perdre. Car, comme d'habitude dans l'aigreur de la confrontation, la première victime sera la vérité : cette vérité spirituelle qu'apporte le Christ. Il faut trouver une troisième voie qui ne sombre ni dans le reniement spirituel ni dans la révolte politique. La troisième voie est miraculeuse : le Christ demande à Pierre, celui qui fondera son Église, d'aller pêcher un poisson : il lui annonce qu'il trouvera dans la bouche du poisson un statère qui représente la somme exacte à payer au temple pour deux fidèles, Jésus et Pierre (il y a, là, un message symbolique sur le rôle de l'Église au service du miracle qui m'émerveille, mais je n'en parlerais pas ici). Pierre va à la pêche

et ainsi fut fait ! Il y a plusieurs leçons à tirer de cette histoire dont l'aspect fondamental est souligné par le fait que le symbole des premiers chrétiens n'était pas la croix, mais le poisson. En grec, poisson se dit : « ΙΧΘΥΣ » , ces lettres peuvent former un acronyme qui signifie : « Jésus Christ de Dieu Fils et Sauveur ».

L'attention était aussi palpable que générale, sœur Étienne semblait autant guidée par son prêche que par l'attention des autres :

- D'abord une leçon d'intelligence pratique : face à un dilemme, trouvez une voie nouvelle ! J'admets que le recours au miracle n'est peut-être pas accessible à tout le monde. Pourtant, je sais qu'il n'est pas si extraordinaire que cela de trouver dans la vie courante des solutions à des problèmes qui semblent à priori insolubles. À chacun de nous d'examiner sa propre histoire ! Dieu est un guide surprenant si l'on a la grâce d'avoir la foi : frappez à la porte et l'on vous ouvrira !

Sœur Étienne n'avait pas la majesté oratoire de Bossuet, ni son dogmatisme. Mais elle avait ce don de transmettre la sincérité de sa foi, et sa modestie de petite femme à la voix douce lui donnait une efficacité que les Amis du Bataclan remarquaient avec un plaisir évident. Sure de sa route, elle la suivait :

- Comprenons-nous bien ! Je sais qu'il n'est pas commun de trouver l'argent de ses impôts dans la bouche d'un poisson ! Mais à chaque époque la forme de ses miracles ! Ce qui ici importe c'est le fait que le miracle ouvre une voie nouvelle qui permet au Christ de ne pas entrer en dissidence tout en sauvant son principe nouveau : la gratuité de l'entrée dans la famille de

Dieu. En effet, l'impôt est payé, mais par le père de famille, Dieu, qui se paye lui-même en fournissant le poisson et le statère ! Le principe spirituel nouveau est sauf ! Il s'agissait bel et bien de sauver l'idée nouvelle sans recours à la violence de la rupture ouverte avec les convictions populaires. Il ne s'agissait pas pour le Christ et Pierre de sauver quelque argent des finances de la communauté des premiers chrétiens. Ils avaient de l'argent pour vivre : le Christ avait gagné sa vie comme artisan, plusieurs apôtres avaient un emploi et la communauté recevait des dons. Il n'y a donc aucun mépris ontologique pour l'argent chez le Christ : l'argent est un moyen de communication entre le chrétien et les biens nécessaires à sa vie, l'argent est un serviteur, jamais un maître. C'est la grande différence entre le message du Christ et ce qui est devenu le moteur essentiel de notre civilisation. Je vais vous donner un exemple banal : j'ai longtemps suivi la carrière d'un homme du show business appelé Serge Gainsbourg (1928-1991). Une de nos sœurs âgées l'a connu du temps où il voulait être artiste peintre. Il avait du talent, peut-être même plus que du talent. C'est un homme qui aurait pu être un créateur extraordinaire, peinture, musique ou autre chose. Il n'avait pas la foi. Il a eu peur de la misère, il a voulu être riche et jouir de sa richesse. Il a trahi ses dons, il en a fait des sources d'argent facile... il a essayé d'oublier sa trahison dans une vie de désordres jouissifs, les femmes, l'alcool, les drogues... mais il avait compris, et c'est le plus tragique. C'est pourquoi il lui est arrivé de brûler en public des billets de banque, il brûlait sa trahison, celles de ses dons extraordinaires. Il en est mort. Je ne sais pas jusqu'où il est oublié aujourd'hui ; mais je sais que toute une génération de jeunes gens a considéré comme une sorte de modèle cet

homme tragique : un cynique désespéré, qui avait tout raté sauf l'argent facile. On en fit un héros moderne ! Quelle dérision !

Solange et son équipe desservait la table et ramassaient les verres, les tasses et les assiettes. Il était quatorze heures passées, mais personne n'avait envie d'interrompre la discussion. Les Symontault expliquaient à leurs enfants qui était Serge Gainsbourg, qu'ils ne connaissaient pas. Madame Symontault dit aux enfants que ce Gainsbourg avait composé des chansons pour Brigitte Bardot. Elle comprit que les temps avaient changé lorsque sa fille lui répondit : « Ah oui, la vieille qui défend les animaux ! »

C'est Florette, la jeune Niçoise qui relança le débat que tout le monde attendait en demandant à sœur Étienne :

- Et que disent les Écritures à propos du ressentiment ?
- Il y a deux formes de ressentiment dans les Écritures. Celui de Dieu, qui est terrible, mais qui pardonne. Ce Dieu est surtout celui de l'Ancien Testament, un Dieu qui pardonne s'il y a repentir (et même s'il n'y a pas repentir selon Esaïe). Le pardon, c'est le sens de la fête de *Yom Kippour* chez les juifs. Elle se célèbre en septembre ou en octobre, selon le calendrier juif. On retrouve d'ailleurs ce ressentiment de Dieu qui pardonne dans le Coran. Toutefois le Dieu du Coran ne pardonne pas aux juifs et aux chrétiens. Nos amis les deux Dagoucin connaissent mieux que moi le texte coranique... je ne m'appesantis pas sur ce thème. Une précision qui me permet de faire un lien entre le ressentiment de Dieu et la cupidité : le *Yom Kippour* juif est la célébration du pardon de Dieu accordé au peuple qui avait adoré le veau d'or pendant que Moïse recevait les Tables de la loi au mont Sinaï. De plus, selon la tradition, tous les cinquante

ans le *Yom Kippour* devient un jubilé célébré par la remise des dettes des particuliers. Ça fait penser, quand même... imaginez que l'on se mette à faire la même chose aujourd'hui, tous les demi-siècles... abolition des dettes ! L'autre forme du ressentiment est celle des êtres humains dans leurs relations, que l'on trouve aussi exprimée dans le *Yom Kippour*. Là ! je vous l'avoue, est la grande énigme du christianisme. Le thème de la délivrance du ressentiment par le pardon est récurrent dans le message du Christ, qui va jusqu'à dire qu'il faut « pardonner à son frère soixante-dix fois sept fois » (Matthieu 18 ; 21,22). Osyle nous a donné la définition du ressentiment : « souvenir des offenses et désir de s'en venger ». Cela signifie en pratique la rupture d'une relation humaine, un lien est brisé, il existait ou pouvait exister, il est brisé. La vengeance ne rétablit pas le lien, elle l'anéantit en éliminant l'offenseur, qui, s'il survit, va vouloir se venger à son tour, etc. Le pardon est le rétablissement du lien et la fin du cycle des vengeances. Le pardon est un double mouvement, le regret du tort commis et l'expression d'un pardon accepté. On retrouve ce qui était perdu : le partage humain, on s'humanise. Comme vous le voyez, se délivrer du ressentiment est un processus complexe. On trouve chez les évangélistes plusieurs expressions de la joie du retour de ce qui était perdu : la brebis égarée que retrouve le berger et qu'il aime plus que les autres puisqu'il l'a retrouvée (Matthieu 18 ; 12,14, Luc 15 ; 4,7), ou la pièce d'argent perdue et la joie de la retrouver (Luc 15 ; 8,10), vous avez encore la parabole la plus complexe, celle du fils prodigue et querelleur qui veut « vivre sa vie » et revient penaud et ruiné chez le père qui se réjouit : « Mon fils était perdu et je l'ai retrouvé ! » (Luc 15 ; 11,32). Chez saint Matthieu (18 ; 21,35), le thème revient en force et se

trouve même lié à celui de la cupidité, puisque le Christ prend l'image de la dette d'argent comme image de l'insulte dont on demande réparation. L'image est intéressante : la dette financière est une abstraction qui a rompu le partage humain, l'égalité du regard échangé n'existe plus, les deux personnages se voient dans un rapport inégalitaire. Tout est faussé ! Seuls le remboursement ou la remise de la dette peuvent rétablir le rapport d'humanité. Je vous l'avoue, je suis fascinée par le lien que fait le Christ entre la cupidité et le ressentiment alors que dans nos débats nous avons identifié les passions tristes dominantes de l'Occident et de l'Islam comme étant respectivement la cupidité et le ressentiment.

- Entendez-vous par là que l'Orient musulman et l'Occident chrétien pourraient se réconcilier si les uns se délivraient de leur ressentiment et les autres de leur cupidité ? demanda Nomerfide, la jeune Anglaise.
- En effet !
- Je suis tenté de citer ce que vous venez de nous dire à propos de l'impossible : ce chameau qui passe le chas d'une aiguille et le Christ qui dit à ses apôtres : « Aux hommes, c'est impossible, mais pas à Dieu, car tout est possible à Dieu ». Je vous dis cela parce que j'ai assisté au procès des deux assassins du jeune soldat anglais... j'en ai presque été plus traumatisée que par l'attentat lui-même.

Parmi les Amis du Bataclan, le cri fut unanime : « Parlez-nous de ce procès ! ». Nomerfide raconta :

- Ce que j'ai entendu chez vous à propos de l'islam m'a ouvert les yeux. Je comprends mieux mon trouble pendant le procès.

J'avais sans cesse l'impression d'un manque, quelque chose d'essentiel manquait ! et je ne savais pas quoi ! Je ne souviens des témoignages des gens de la police, ou des services anti-terroristes, tous disaient que ces deux jeunes musulmans s'étaient radicalisés selon un processus complexe et imprévisible. Personne, hormis les accusés par brèves allusions, du genre « le Coran nous ordonne de combattre pour notre foi », mais sans jamais citer la moindre sourate (c'est chez vous que j'ai appris ce mot !). C'était comme si dans ce procès on veillait à ne pas parler de l'essentiel, et pourtant l'essentiel était sous nos yeux : le Coran et le message de leur prophète qui ordonne de tuer les infidèles, puisque consciemment ou non, les infidèles ont déclaré la guerre à Allah. Je dis que l'essentiel, le Coran dont on ne parlait pas, était sous nos yeux puisque le jour de leur condamnation, Michael Adebajajo, qui lors des audiences insistait pour être désigné par son nom dans l'islam Mujaahid Abu Hamza, avait apporté un Coran qu'il embrassa avant de quitter son banc escorté par la police. Il venait d'être condamné à la prison à vie.

« En quoi le fait de ne pas parler du Coran vous choquait-il ? Je vous avoue que j'ai du mal à comprendre ce point. Faut-il accuser une religion de meurtre ? » demanda Roger Dulac.

- Ne me dites pas que vous non plus vous ne comprenez pas qu'un monde sépare le juge et notre procureur des deux accusés ! alors que leurs défenseurs l'avaient compris. Notre système de justice jugeait un acte : le meurtre d'un soldat anglais qui n'avait rien fait aux accusés, qui eux ne le connaissaient pas. Les accusés se déclaraient innocents de ce meurtre dans sa définition selon notre système légal : ils

n'étaient pas des meurtriers, mais des soldats de Dieu (Allah) qui combattaient un tueur de musulmans, un soldat anglais. C'est en soldats qu'ils devaient être jugés, pas en meurtriers de droit commun ! C'est, en gros, ce que plaidaient leurs avocats : Maître David Gottlieb et Maître Abbas Lakha. Les deux avocats insistaient sur la parfaite moralité de Michael Adebolajo, alias Mujaahid Abu Hamza. Pour l'autre, Michael Adebowale, alias Ismael Ibn Abdullah, c'était plus complexe, l'homme était incohérent et marqué par un usage intensif des drogues. Ceci dit, l'un et l'autre étaient connus par la police pour des actes de petite criminalité... comme la majorité de vos fichés S !

« Mais ces deux hommes avaient des prénoms chrétiens, ils étaient des convertis... » remarqua Dagoucin 2.

- En effet, ils étaient des convertis, depuis plus de dix ans pour Michael Adebolajo, et quatre ou cinq ans pour Adebowale. Ils étaient originaires de familles chrétiennes du Nigéria. Déracinés du Nigéria, c'est chez nous, en Angleterre qu'ils ont appris à nous haïr. Leur conversion à l'islam a un caractère opportuniste : le Coran a donné une divine légitimité à leur haine. Je pense qu'il n'est pas faux à leur propos de parler de « ressentiment universel » qui a précipité leur adhésion enthousiaste à l'islam. L'idée de « radicalisation » très discutée pendant les audiences est un leurre. Il n'y a pas deux Corans, mais un seul et ces jeunes gens l'avaient lu et compris. C'est en vous écoutant que j'ai compris le dégoût instinctif que j'éprouvais pendant le procès lorsque des représentants du (je ne sais pas comment traduire) *Muslim Council of Britain*, (Conseil musulman de Grande-Bretagne ?) venait nous dire que certes la politique étrangère de notre pays (un des thèmes

revendicatifs des accusés) pouvait heurter les musulmans, mais que protester de la façon criminelle employée par ces deux jeunes gens était contraire au Coran. Je sentais qu'il y avait dans ces propos une volonté de tromper, de l'hypocrisie, un double langage. Certains d'entre vous ont cité des sourates du Coran qui sont de claires incitations au carnage. Voulez-vous me les rappeler, s'il vous plait.

Les deux Dagoucin citèrent en alternance :

- 17 [Croyants !,] vous n'avez donc point tué [ces Infidèles], mais [c'est] Allah [qui] les a tués. Tu n'as point visé quand tu as visé. C'est Allah qui a visé afin de faire éprouver aux Croyants une faveur [venue] de Lui. Allah est audient et omniscient. (Coran, sourate 8, traduction Régis Blachère)
- seconde sourate, *Al-Baqara*, qui contient des versets contre les lâches et les hypocrites qui fuient le combat pour la foi :
- 212/216 Combattre vous a été prescrit, bien que vous l'ayez en aversion.
- 213/216 Il est possible que vous ayez de l'aversion pour une chose qui est un bien pour vous et il est possible que vous aimiez une chose qui est un mal pour vous. Allah sait, alors que vous ne savez pas.
- Sourate 9 où *Allah* ordonne au Prophète de dire aux croyants :
- 13 Ne combattez-vous pas des gens ayant violé leurs serments et complotant pour expulser l'envoyé, alors qu'ils ont attaqué les premiers ? Les redoutez-vous alors que vous devez redouter Allah si vous êtes croyants.

- 14 Combattez-les ! Par vos mains Allah les tourmentera et les mettra dans la honte tandis qu'il vous donnera la victoire et guérira votre ressentiment contre eux.

Les citations achevées, Nomerfide remercia les Dagoucin et reprit :

- C'est en entendant ces citations, ou d'autres entendues ici, que j'ai compris pourquoi Michael Adebolajo avait embrassé le Coran après avoir reçu sa sentence. J'ai aussi compris pourquoi le procès m'avait bouleversée : nous nous trompons de cible ! Notre tribunal jugeait des individus et leur acte, alors que le problème était une communauté religieuse et son message collectif. Nous traitons comme des crimes de droit commun, ou des actes relevant du désespoir et de la psychiatrie des actes de guerre idéologique. Nous étions face à des soldats qui nous tuaient et que nous devions éliminer et non juger selon des procédures de droit des gens. Nous refusons de comprendre que l'Islam, en tant que collectivité, nous a déclaré la guerre... et depuis très longtemps. Et que le mensonge fait partie intégrale de cette guerre idéologique : environ un an après sa condamnation, conseillé par les imams conscients de la colère que les déclarations des assassins avaient créée en Angleterre, Michael Adebolajo a déclaré qu'il regrettait son geste, qu'il n'avait pas bien compris le Coran... . Les imams témoignant au procès disaient la même chose ! Mais le Coran a, si je puis dire, le mérite d'être clair sur la guerre sainte, alors, les imams nous mentaient ! Créer la confusion dans nos esprits par un usage répété du même mensonge, voilà un aspect caché de la guerre que mène l'Islam en Europe !

Dans le grand salon du Joyeux Chasseur, on sentit soudain une sorte d'accablement, la lassitude devant un malheur toujours

recommencé. Ce qu'il y avait d'espérance dans la foi de sœur Étienne se semblait lointain et inatteignable par les gens ordinaires qu'ils étaient : « Aux hommes, c'est impossible, mais pas à Dieu, car tout est possible à Dieu ». Dagoucin, le militaire qui travaillait à la DGSJ signala la fin de cette rencontre des Amis du Bataclan lorsqu'il déclara :

- Je crois que nous en avons déjà parlé, mais je le répète : l'Europe est née de la rencontre de quatre civilisations, celle de tribus primitives issues de la nuit des temps, celles d'Israël, de la Grèce antique et de Rome. Dans l'espace européen, chaque zone linguistique a donné à cette rencontre un sens et des nuances multiples. Le génie européen est né de cette étrange unité dans la diversité. L'Islam est une unité qui refuse la diversité, d'où l'inévitable tragédie. Ne voyez-vous pas la monstruosité de ces gens ? Pas un seul acte de leur vie courante qui ne soit accompagné d'une phrase qui proclame leur foi en un Dieu unique. Un Dieu au nom duquel ils commettent les crimes les plus ignobles.

Chapitre 13

Roger Dulac avait quitté le « Joyeux Chasseur » avec les deux Dagoucin qu'il ramenait à Paris dans sa voiture. Trois jours plus tôt, en début de soirée, comme convenu il était allé chercher Dagoucin 2 à son hôtel « Esprit de France » au 10 de la rue de Ponthieu, à deux pas de son appartement derrière les Champs-Élysées. Il le reconduisait à son hôtel en compagnie de leur ami commun, le capitaine de la DGSI, Dagoucin le Premier. Commencé près de Fontainebleau, le retour des trois hommes sur Paris avait été long et fastidieux : embouteillages des retours de weekends franciliens ! Heureusement, ils avaient parlé pendant tout le trajet évoquant tour à tour les récits entendus et la personnalité des personnes présentes. Roger Dulac avait été impressionné par les prises de parole de sœur Étienne qui avait donné au débat une dimension plus spirituelle que religieuse. Cette idée de juger de l'arbre religieux aux fruits qu'il produit avait marqué le conseiller du Président. Encore que si l'on s'en tenait à sœur Étienne, si le fruit de l'Islam, civilisation et religion, était le ressentiment, celui de l'Occident, sinon du christianisme, était la cupidité. Peu porté sur les questions religieuses, ou spirituelles, Dagoucin 1^{er} avait abondamment parlé de la guerre des civilisations qu'il jugeait inévitable sous la forme des civilisations de l'Islam contre toutes les autres. Pour étayer les convictions de son ami, Dagoucin 2 avait raconté ses conversations avec le mari espagnol de Longarine, l'expert-comptable qui travaillait à Toulouse chez Airbus. En fait, le mari de Longarine était Catalan, très nationaliste, comme le sont souvent les Catalans.

Le couple était à Barcelone en vacance dans la famille du mari, le 17 août 2017. Longarine était resté dans leur appartement en bord de mer ; lui, il parcourait la *Rambla* avec quelques amis lorsque la fourgonnette Fiat partie de la place de la Catalogne avait foncé dans le public. Elle était passée à quelques mètres d'eux. Il était environ 17 heures et la foule était dense. Même technique terroriste qu'à Londres le 22 mai 2013, puis le 22 mars 2017 ; ou à Berlin le 19 décembre 2016 : un camion comme à Nice sur la promenade des Anglais le 14 juillet 2016. À Barcelone, le véhicule était plus petit, mais efficace. En cinq minutes, le conducteur de l'utilitaire a tué 15 personnes et en a blessé plus de cent. Arrivé au bout de la « promenade » ; devant la mosaïque de Miro le tueur s'est arrêté, il a pris la fuite. Quelques heures plus tard, dans la nuit vers 1 h 30, à Cambris, petite ville touristique du bord de mer à quarante kilomètres de Barcelone, une équipe de cinq musulmans essaye de commettre un nouveau massacre à la voiture bélier. Ils tuent une personne, en blessent sept avant d'être abattus par la police. Le bilan de cet attentat est moins lourd que celui du 14 juillet 2017 à Nice (86 morts et 484 blessés), mais plus meurtrier que celui de Berlin, le 10 décembre 2016 (12 morts, 48 blessés). Toutefois, la cellule d'une douzaine de terroristes identifiés, morts, emprisonnés, ou en fuite, avait des complicités en France et en Belgique. D'autres attentats étaient prévus en Espagne et en France.

Le mari de Longarine avait longuement évoqué la *Reconquista*, qui, après sept siècles de colonisation musulmane et de combats de libération, s'était achevée avec la prise de Grenade, en 1492. Année de naissance de Marguerite de Navarre et de la découverte de l'Amérique par des gens qui n'étaient pas des indigènes du coin. Le Catalan était convaincu que la guerre nouvelle qui avait commencé par des attentats n'était nouvelle que dans ses modalités ; pour le

reste elle était la continuation de l'invasion musulmane de l'Espagne, qui avait commencé en 711 lorsqu'une armée musulmane commandée par un certain Tarik avait franchi le détroit de Gibraltar. Le Catalan avait multiplié les exemples : le Qingjiang en Chine, la Russie et les Tchétchènes, la République indienne avec ses musulmans et ceux du Pakistan, l'Afrique noire ; et tout le monde occidental avec ses migrants musulmans. Il ne voyait d'exceptions qu'en Amérique latine où il y avait peu de musulmans, sauf en Argentine. Puis, Dagoucin 2 avait tant surenchéri sur ces événements développés en arguments islamophobes que Roger Dulac excédé avait fini par s'exclamer :

- Mais enfin pendant des siècles nos relations avec le monde musulman ont été relativement bonnes ! François Ier et Louis XIV ont reçu un ambassadeur du sultan turc... sous Napoléon III, puis en 1914 et après en 39, nos troupes coloniales étaient admirables et admirées !
- Je l'admets d'autant mieux que deux de mes oncles ont été, l'un officier, l'autre sous-officier dans l'armée française. Certes, ils n'étaient pas musulmans, mais en ce temps-là, en Orient, les relations interconfessionnelles étaient plus apaisées qu'aujourd'hui.
- Et pourquoi donc ? demanda Dulac. Dagoucin répondit :
- Parce que les colonisations françaises et anglaises donnaient au monde une certaine stabilité. Les colonisateurs respectaient la religion musulmane, mais ils la limitaient à sa sphère religieuse et sociale, nul ne franchissait la ligne rouge du politique ! La preuve : l'Inde reste unie tant que dure la colonisation, la partition du Pakistan commence en 1947, dès le départ des

Anglais. Elle fut cruelle et très meurtrière. Pourtant, s'il y a encore une importante minorité musulmane dans la République indienne (je crois qu'elle sera tôt ou tard éliminée...), mais il n'y a pratiquement plus d'hindouistes et de bouddhistes au Pakistan, et de moins en moins de chrétiens, car ils sont persécutés. Un peu comme la France et l'Algérie : de plus en plus d'Algériens en France, de moins en moins de français en Algérie, ou au Maghreb.

Il y eut un instant de silence pendant lequel le véhicule fit une centaine de mètres à vitesse réduite... puis, alors que l'on approchait de la porte de Clignancourt, il fallut à nouveau rouler au pas, ou presque. Dagoucin 2 reprit la parole :

- Outre le fait colonial que vient d'évoquer le Capitaine, il faut ajouter qu'en ce temps-là le wahhabisme était sans influence hors la péninsule arabique. C'était un temps où Isabelle Eberhardt pouvait vivre seule en Algérie avec un amant berbère et écrire « ...les beaux gestes graves du rite musulman qui grandit les plus loqueteux ». Elle écrit ça dans un récit de voyage paru dans les années vingt ou trente : « Dans l'ombre chaude de l'Islam »... plus ou moins à l'époque où André Gide écrit en Tunisie « Les nourritures terrestres » : « Nathanaël je t'enseignerais la ferveur ».

Toujours un peu cynique, Dagoucin, le capitaine, ajouta : « Ouais, ferveur pédophile je suppose... enfin, autre lieu, autre temps, autres mœurs... ». Puis il ajouta :

- De toutes les façons, la colonisation n'a pas duré assez longtemps pour changer les fondamentaux du monde musulman. Dans « Un souvenir de Solférino » paru en 1862, le

créateur de la Croix Rouge dit que les seuls soldats qui achevaient les blessés ennemis étaient les Maghrébins de l'armée française. Henri Dunant ajoute que les soldats français faisaient au contraire preuve de compassion pour leurs prisonniers. Il y a aussi la tradition humaniste, et maçonnique, de cet extraordinaire chirurgien en chef de l'armée napoléonienne : Dominique-Jean Larrey (1766-1842). Même la poésie s'en est mêlée : vous connaissez dans « La Légende des siècles » le poème de Victor Hugo « Après la bataille », écrit en 1850, ou plus tôt.

C'est alors que le Franco-Libanais se mit à réciter :

... C'était un Espagnol de l'armée en déroute,

Râlant, brisé, livide, et mort plus qu'à moitié

Et qui disait : « A boire ! à boire par pitié ! »

[...]

Tout à coup, au moment où le housard baissé

Se penchait vers lui, l'homme une espèce de maure,

Saisit un pistolet qu'il étreignait encore,

Et vise au front mon père en criant : « Caramba ! »

Le coup passa si près que le chapeau tomba

Et que le cheval fit un écart en arrière.

« Donne-lui tout de même à boire », dit mon père.

Les deux hommes complimentèrent leur ami pour sa connaissance de la poésie de Victor Hugo. Il expliqua qu'il avait fait toutes ses

études au lycée français de Beyrouth. Pendant quelques instants, la conversation s'orienta sur les lycées et collèges fréquentés, les profs et les programmes... . Puis, le Capitaine reprit le fil de ses propos antérieurs :

- J'ajoute qu'en 1944, dans les Abruzzes il y a les viols commis par les Tabors du Général Guillaume. Cela n'enlève rien à ces soldats « morts pour la France » en héros à Monte Casino, ou ailleurs... je veux simplement insister sur le fait que la réalité est toujours infiniment plus complexe que toute idéologie du pour ou du contre. Il est bon d'avoir tous les faits, tous ! et si l'on doit agir, faire les choix qui s'imposent... et agir au mieux... comme Charles de Gaulle, qui, gêné par ces accusations de viols, ne fit pas défiler les Tabors lors du 14 juillet de la victoire. Ce fut peut-être injuste... de toute façon, et sans enlever à ces musulmans leur courage et leur patriotisme, ce ne sont tout de même pas les troupes coloniales qui ont libéré la France ! Moi, je suis un patriote, un amoureux de mon pays ! Je ne suis pas un idéologue, d'ailleurs mon métier m'impose de rechercher et respecter les faits, rien que les faits que je sou mets aux politiques qui décident de faire ou de ne rien faire ! D'ailleurs, souvent, ils décident de ne rien faire... surtout si les Américains sont dans le coup tordu que l'on nous fait. As-tu vu une réponse du Président Holland aux écoutes de son téléphone par nos alliés américains ? Il était si gentil et bien-pensant le Président Obama !

À l'amitié qui unissait les deux Dagoucin, à la liberté de leurs propos, Roger Dulac comprit que le Franco-Libanais Dagoucin 2 était un « honorable correspondant » des services français. Visiblement les

deux hommes avaient conversé avec l'époux catalan de Longarine. Dulac demanda :

- Pourquoi ce Catalan, qui avait beaucoup à dire, n'a-t-il pas pris la parole ? Je ne pense pas l'avoir entendu pendant nos débats.
- Timidité peut-être, dit Dagoucin. Encore que son français n'était pas mauvais du tout, mais je crois que dans notre groupe, il se sentait avant tout le mari de Longarine... il laissait la parole à sa femme... elle nous a d'ailleurs fait une leçon mémorable sur Spinoza et les passions tristes... je crois même qu'à un certain moment elle a fait mention d'attentats en Catalogne. Il me semble que c'est après cela que nous avons parlé avec son mari. Il est comptable chez Airbus.

Roger Dulac commenta :

- Si je ne me trompe pas, si l'on ne compte pas les attentats en Russie, le FSB de Poutine en est peut-être l'auteur... . En Europe après nous - je veux dire l'affaire du détournement de l'Airbus d'Air France Alger-Paris en 1994, puis la série de 1995 - ce sont les Espagnoles qui ont eu les attentats les plus meurtriers. Je pense à la série dans les trains à Madrid en mars 2004.
- Oui, le mari de Longarine nous en a parlé. Mais c'est quand même neuf ans après notre série ! À Madrid, le bilan fut lourd : 191 morts et plus de mille blessés. Il y a beaucoup de Marocains dans les réseaux en Espagne, c'est dû au statut particulier des villes espagnoles au nord du Maroc : Melilla et Ceuta où les Marocains ont le droit d'entrer sans visa. Les terroristes marocains ne sont pas toujours habiles... ceux de Madrid l'étaient... mais pas ceux de Barcelone... ou alors ils étaient trop confiants dans le soutien divin ! Ils étaient conseillés par un

imam. Le Catalan pense qu'ils ont agi dans la précipitation : un jour à peine avant les attentats, leur base à Alcanar avait explosé dans la nuit du 16 août 2017. À l'évidence ils préparaient des explosifs dans cette maison villageoise, une fausse manœuvre et boum ! Deux terroristes morts ! Alcanar est un village catalan de la *Costa Dorada*. Ce qui restait de l'équipe a donc improvisé, mais si l'on en juge par la puissance de l'explosion d'Alcanar, et du nombre de bouteilles de gaz stockées dans la villa, ils préparaient une série d'attentats de grande ampleur.

- C'est bien là que l'on voit que nous sommes en guerre, dit Dagoucin 2. Les guerres sont pleines d'aléas, il y a des fautes, de tous les côtés. Pour gagner, il faut en faire moins que l'adversaire. Mais nous les avons vus à l'œuvre chez nous au Liban, les terroristes apprennent, chez vous ils seront de plus en plus efficaces.
- Il faut surtout avoir la puissance des grosses divisions !
- Il faut surtout utiliser ses forces avec intelligence !

« Ce n'est pas une guerre de grosses divisions » répondit Roger Dulac à contre temps au capitaine de la DGSI. C'est lui qui avait mentionné les grosses divisions, provoquant la remarque de Dagoucin 2.

- Vous n'y êtes pas ! reprit le capitaine. Pour utiliser ses forces avec intelligence, il faut avoir des forces, d'où l'importance des grosses divisions. En 39, nous n'étions pas si faibles que ça, nous n'étions pas condamnés à perdre. Si nous avions utilisé la ligne Maginot comme une ligne de départ pour des offensives en territoire ennemi, nous aurions peut-être évité la percée des

Ardennes. C'est l'intelligence qui nous a manqué, plus que les grosses divisions : il faut les deux ! Napoléon a souvent battu des armées plus nombreuses que la sienne, comme en 1805 à Austerlitz... mais il avait l'intelligence qui depuis deux siècles ne cesse de nous manquer.

- Et la démographie ? dit Roger Dulac. En 1800, la France avait plus de 20 millions d'habitants, elle était le pays le plus peuplé d'Europe. Dans trente ans à elle seule l'Algérie aura autant sinon plus d'habitants que la France... sans parler de l'Afrique subsaharienne.
- Vous cédez à la fascination des nombres alors qu'il faut changer de paradigme ! Sans les bombes atomiques, c'est-à-dire la puissance scientifique et industrielle, la puissance démographique n'est pas grand-chose. C'est même un handicap.
- Un handicap ?
- Oui ! Sauf s'ils exportent leurs jeunes guerriers en Europe en usant du piège humanitaire pour créer une « cinquième colonne ». Le poids démographique qui pèse sur ces pays les empêche de se développer : ce sont des pays où tout se dégrade, systèmes d'éducation, de santé, de production de nourriture, peu d'industries : quelques brasseries, minoteries... C'est une tragédie... la seule croissance est démographique et elle contribue à la dégradation générale et même à la violence : trop de jeunes pas assez de créations de ressources !

Roger Dulac reprit la parole :

- Je ne sais pas si la Chine est plus peuplée que l'Inde, mais ces deux pays sont les plus peuplés de la planète, et ils se développent !
- Considérablement, dit Dagoucin 1er, qui ajouta : mais ils ont des politiques de limitation des naissances ! En Chine, Mao Tse Tong avait compris le problème du poids démographique, le parti communiste a introduit la politique de l'enfant unique. En Inde, pour des raisons culturelles les familles veulent avoir un garçon, les filles en excédent sont éliminées : le contrôle n'est pas politique, il est familial (je crois d'ailleurs qu'en Chine, il y a un peu des deux). Et puis, en Inde ils ont le problème de la dot. La famille de la fille doit payer celle du mari. Résultat, en Inde une femme qui circule seule est en danger, les viols sont nombreux : la population masculine est plus nombreuse que la population féminine, alors que dans un système naturellement régulé, les femmes sont légèrement plus nombreuses que les hommes. C'est d'ailleurs ce qui va nous arriver en Europe avec tous ces jeunes migrants musulmans en manque de femmes : 1200 femmes agressées ou violées à Cologne lors des fêtes du jour de l'an, en 2016, juste après l'attentat du Marché de Noël à Berlin. Ce qui montre à quel point les musulmans se sentent chez eux en Allemagne. Certains mouvements féministes de gauche et les politiques allemands ont tenté de jeter un voile pudique sur ces viols... ce qui a réveillé l'extrême droite. En raison du silence des autres sur l'islam, le nazisme retrouve son mot à dire ! Enfin... pour l'Inde et la Chine, d'une façon ou d'une autre, avec plus ou moins d'efficacité, et d'effets pervers, il y a un contrôle de la démographie qui a contribué au développement économique et social. Mais surtout, ou en plus, la révolution par la pensée scientifique a totalement transformé

les systèmes de production dans tous les domaines : production des biens et services, production de la santé, production des aliments, production du savoir, etc. Et ce n'est qu'un début, la révolution scientifique n'a que quatre siècles d'existence ! Ces grands pays qui sont aussi des civilisations brillantes sont pleinement entrés dans l'histoire du monde moderne qu'ils façonnent en lui apportant leur génie propre ; en plus, ils luttent contre l'islam sans aucun état d'âme... Regardons les choses en face : la contribution principale du monde musulman à l'histoire moderne est négative : le terrorisme. Prends l'exemple des demandes de brevets auprès de l'Organisation Mondiale de la Propriété Intellectuelle, l'OMPI. Ils sont à Genève. En 2019, le premier pays musulman qui figure sur la liste est la Turquie, au quinzième rang. Le numéro un est la Chine qui vient de dépasser le second : les États unis, puis on trouve dans l'ordre : le Japon, l'Allemagne, la Corée du Sud, et la France en sixième position. Chacun de ces pays est au-dessus de 60.000 demandes de brevets par an. Certes l'inventivité reste forte en Occident, la zone culturelle qui a inventé la pensée scientifique, mais il est clair que la dynamique scientifique a gagné l'Asie non musulmane, qui fait, et fera de plus en plus, des prodiges dans ce domaine. Il faut s'en réjouir !

Dagoucin 2 intervint :

- C'est drôle que tu parles de l'Organisation Mondiale de la Propriété Intellectuelle ; il y a deux mois, je suis allé voir l'OMPI à Genève, nous avons un problème avec un brevet déposé par *Air Products* aux États-Unis et copié par une de nos filiales en Chine. J'en ai profité pour voir où était l'innovation dans le monde. J'ai pensé que les dépôts de brevets étaient de bons

indicateurs du dynamisme scientifique et technique des nations. En bon Phénicien franco-libanais, au croisement de toutes les cultures, j'ai voulu comparer les nombres de dépôts de brevets par pays de ma région d'origine, le Proche-Orient. J'ai pris les principaux voisins musulmans du Liban : la Syrie, la Jordanie, l'Arabie Saoudite, et l'Égypte qui est notre géant démographique (cent millions d'habitants en 2018). Globalement, ces quatre pays ont déposé 8247 demandes de brevets en 2018. Presque deux fois moins que le petit État d'Israël qui en a déposé 15.482 pour la même année. Sans même comparer avec ce que l'on appelle les pays les plus modernes, développés, avancés, etc., il y a dans ce résultat quelque chose de terrifiant. J'exclus le Liban de mes considérations, son économie est en crise depuis 2016. De plus, nous sommes des producteurs de services : commerce, banques, etc., et pas de produits finis... ce sont des domaines qui se prêtent peu aux dépôts de brevets. J'exclus donc le Liban qui, de toute façon, n'a déposé aucun brevet en 2018. Mais les quatre autres pays arabo-musulmans de ma région, soit 162 millions de personnes, ont déposé presque deux fois moins de brevets que 9 millions d'Israéliens !

Le capitaine de la DGSI, Dagoucin 1^{er}, ne put s'empêcher de conclure : « Si Dieu est grand, les musulmans sont petits ! »

Si Roger Dulac avait été intéressé par les faits exprimés par Dagoucin 2, il n'avait pas apprécié la remarque du capitaine qui avait suivi. Pour Roger, elle n'avait aucun rapport avec les faits qui l'avaient précédée. Le capitaine de la DGSI était un homme cultivé qui surprenait autant par ses connaissances que par ses égarements. Il avait visiblement un préjugé défavorable vis-à-vis de l'islam. Il était

peut-être arabisant, mais si tel était le cas il ne le montrait pas. Avant de prendre un poste administratif à Paris, il avait « roulé sa bosse » dans des missions de terrain de l'Armée française. Il avait vécu. Roger était un être intelligent, formaté par l'ENA. Tout jeune sorti de l'École, il était allé d'un haut poste à un autre sans connaître de la vie autre chose que les facilités et les difficultés de la haute administration française. S'il n'avait pas eu le bonheur de vivre quelques années avec Corine, jamais n'aurait-il eu l'occasion de goûter à la délectable et brûlante saveur des « âpres réalités » de la vie. Corine était morte. Elle n'avait pas eu le temps de lui faire passer un cap : le passage au-delà du fleuve tranquille des carrières ordonnées, alors que l'on accède à la haute mer. Pourtant, lentement, il y venait, sans Corine hélas ; hélas, avec celles et ceux que la mort de Corine lui avait permis de rencontrer : les amis du Bataclan. Et dire qu'il n'aimait pas la musique des *Eagles of Death Metal* !

Arrivés devant l'hôtel, les trois hommes décidèrent de dîner ensemble au restaurant de « L'Esprit de France » dont Dagoucin 2 leur vanta les plateaux de fruits de mer. En raison de ses fonctions, Roger Dulac disposait d'un garage dans la rue de Ponthieu, à deux pas de l'hôtel. L'apparition du plateau de fruits de mer donna immédiatement au repas un air de fête, qu'un riesling servi frais souligna d'un or pâle qui brillait dans les verres. Les trois hommes étaient heureux d'être ensemble, ils appréciaient leurs dialogues, ils n'étaient pas toujours d'accord. C'était ce qui faisait l'attrait de leurs conversations : le but des discussions n'était pas d'être du même avis, mais de comprendre ce que l'autre pensait, et pourquoi. Ils avaient retrouvé la piste de l'art divin de la conversation dont Marguerite de Navarre avait tracé la voie. Apprécier la diversité du monde est un pas vers la sagesse.

Est-ce la sérénité joyeuse de l'atmosphère, est-ce le charme de la serveuse qui avait pris leur commande et servi le vin ? Est-ce autre chose ? On ne sait... mais ils se mirent à parler des femmes. Pas à la façon vulgaire des footeux qui enchaînent les propos expédiés comme des penalties de fin de partie où les équipes sont à égalité. Non. Comme peuvent en parler des hommes qui aiment les femmes.

Au regard de ce thème, chacun était dans une situation différente de celles des deux autres. Dagoucin 1^{er} était un militaire célibataire qui pratiquait ce que l'on appelait la monogamie de série. Il avait, en moyenne, une liaison par an, selon les circonstances de service et les postes qu'il occupait. Il récusait l'étiquette de Casanova que ses collègues lui accolaient parfois, clamant qu'il était un monogame que ses mutations professionnelles contraignaient au changement. Difficile de dire où était l'affectation : dans son comportement avéré ou dans sa protestation de monogame convaincu, qui, dans chaque femme, n'aurait aimé que l'éternel féminin. Si l'on admet que cet « éternel féminin » veut dire quelque chose. Les deux autres n'avaient pas à développer un discours contraire à leur comportement. Roger Dulac était un de ces inconsolables de la forêt des amours mortes, tel qu'avec emphase il avait décrit « les Amis du Bataclan », car Corine était morte. Dagoucin 2 était heureusement marié depuis une quinzaine d'années, le couple avait trois enfants (dix, huit et cinq ans : un garçon et deux filles). En dépit de ses nombreux voyages d'affaires, il n'était pas un mari volage qui profite de ses déplacements pour pratiquer une polygamie occasionnelle. Ce qui montre à quel point les excuses du premier Dagoucin manquaient de consistance.

Avant de rencontrer Corine, Roger Dulac avait eu quelques liaisons... une seule avait compté. La première fille avec laquelle il

avait fait l'amour : Françoise Mangin, une fille du collège d'Amiens. Pour elle aussi, c'était la première fois. Ils avaient fait les classes de terminale ensemble. Puis les classes préparatoires aux grands concours, à Henri IV à Paris. Mais pas dans les mêmes sections : elle était une matheuse, il était un littéraire. Trois années d'amour nouveau, comme on le dit d'un magnifique vin jeune, et qui ne vieillit pas. Selon une formule un peu sottise : « la vie les avait séparés », l'ENA et Polytechnique. Françoise était aussi douée en math qu'en amour. Certes, il ne s'agissait pas des mêmes exercices, mais elle montrait autant de joyeuse application aux uns qu'aux autres. C'est grâce à l'amour si simple et beau de Françoise qu'il avait su aimer Corine... il en était persuadé.

- Vraiment ! Comment peux-tu en être aussi sûr ? demanda Dagoucin, le militaire.
- Parce que lorsque l'amour est réussi, qu'il a une fois au moins révélé ses secrets, il ne s'oublie pas. Quels que soient les épreuves et les échecs que j'ai pu rencontrer après. Alors, lorsque Corine a surgi, j'ai très vite reconnu le pays enchanté, connu, aimé, trop tôt perdu !

On n'établit pas avec facilité la réussite et l'échec en amour. Que l'amour de Françoise et Roger s'interrompît après trois ans est un échec si l'on veut du « toujours » dans un domaine où, comme tout ce qui est humain, toujours n'existe pas. Mais si l'on considère l'intensité et les joies que cet amour permit de vivre, c'est un succès. Certes, il y eut après cela les affaires rapides et décevantes vécues par Roger à l'ENA puis dans ses premiers postes... avant Corine. À l'École, les filles accordaient plus d'importance à leurs examens et à leur classement de fin d'études qu'aux affaires amoureuses. Elles avaient la tête ailleurs, le reste aussi : passer devant, neutraliser ou

éliminer la concurrence était leur obsession... . Ce genre d'obsession ne favorise pas l'épanouissement des cœurs et des corps... ni même l'épanouissement de la pensée en général. Il y avait des exceptions... il y a toujours des exceptions. Elles n'étaient pas pour Roger. Quant aux filles du dehors, à leur façon, elles essayaient aussi de faire carrière, par personne interposée. Là encore, il y avait des exceptions... elles n'étaient pas pour Roger. Et puis Corine était venue, la plus belle de toutes les exceptions : elle était pour Roger.

C'est le Franco-Libanais, Dagoucin 2 qui avait lancé le débat sur la femme musulmane. Un thème qu'il connaissait parfaitement en raison de son enfance et de sa jeunesse libanaise. En outre, confronté aux drames du monde arabo-musulman, pour comprendre il avait lu des livres, sans eux son expérience aurait manqué de profondeur, il n'aurait rien su en dire :

- Toute l'opposition – et je dirais l'impossible entente – entre l'Islam et l'Occident pourrait se résumer dans leur conception du féminin. Cet « éternel féminin » dont nous parlions il y a un instant.
- Peux-tu développer ? » demanda Roger Dulac.

Dans la langue latine, l'huitre et parfois la moule désignent de façon imagée le sexe féminin. Les oursins, pinces de crabe, langoustines, etc. avaient été engloutis. Les huitres étaient abondantes et délicieuses. Pour répondre à la question, Dagoucin 2 fit une pose dans sa dégustation :

- Vous, les Occidentaux vous considérez la femme comme un mystère... Vous savez... la fameuse question de Sigmund Freud : « Que veut la femme ? ». D'ailleurs Freud n'a pas compris grand-chose... mais que pouvait comprendre à la femme un

homme dont les premiers travaux portaient sur la reproduction des anguilles ? (un silence puis) Pourtant la question est symbolique de ce qui me semble l'essence de notre civilisation. D'ailleurs, tout comme l'homme la femme chez nous ne cesse de s'inventer. On peut soutenir qu'entre Marguerite de Navarre et une femme d'aujourd'hui il y a un lien, celui de « l'éternel féminin », mais nous devons constater que ce ne sont plus les mêmes femmes : vêtements, diététique, mœurs, esthétique, croyances, etc. tout ou presque est différent. Pourtant, il ne fait aucun doute qu'il s'agit bien de femmes. Ce changement dans la continuité a quelque chose de mystérieux... le mystère de la liberté. Je suis convaincu que ce mystère est le paradigme de notre civilisation dont la religion chrétienne est le noyau dur, le soleil qui nous éclaire.

- Je demande à voir ! dit le Capitaine en gobant une huitre.

« Eh bien, tu vas voir ! » répondit Dagoucin 2 :

- Le christianisme est rempli de mystères : le Dieu unique en trois personnes ; le mystère de l'incarnation ; la résurrection ; celui, chez les catholiques, de la transsubstantiation, de l'Immaculée Conception (reconnue par le Coran). Le fait qu'une religion introduise dans sa dogmatique la notion de mystère est très important, car cela signifie que cette religion laisse une porte ouverte sur l'inconnu : tout n'est pas dit, il y a des choses à découvrir même si elles sont indécouvrables. C'est la grande leçon de saint Augustin et un peu plus tard de Pétrarque qui ne cesse de parler du mystère de son âme, révélé par son amour pour Laure ! Croyez-moi ! ce paradoxe du mystère exploré et indécouvrable est au cœur de notre civilisation (nouveau silence). Il n'y a pas de place pour le mystère dans l'islam. Tout

est dit, il suffit d'obéir au Coran et à la Tradition. L'islam est une religion dont la logique est à la fois implacable et simple. Simple ne veut pas dire simpliste, mais implacable signifie que sitôt que vous êtes à l'intérieur du système vous ne pouvez plus en sortir. Je sais par expérience et pour avoir étudié les textes arabes que la femme est au centre du système.

« Explique ! Explique ! » semblaient dire les deux convives qui faisaient des poses de plus en plus longues dans leur dégustation des huitres du plateau luisant de glace.

- Le point de départ des trois religions du Livre est assez semblable : Dieu crée les sujets du religieux selon une hiérarchie sous son contrôle : les anges, les esprits, l'homme, la femme, les animaux, etc. Il y aurait des nuances à apporter à ce schéma, mais elles ne changent pas le rapport hiérarchique généralement accepté qui place la femme en bas de la hiérarchie qui place l'homme sous le contrôle de Dieu, assisté et parfois entravé par les anges et les esprits. Quant à la femme, elle est sous le contrôle de l'homme qui, lui-même, est sous le contrôle de Dieu. Voilà pour la hiérarchie de la dogmatique religieuse ! Elle s'applique à tous et à toutes ! Quel est le but de ce système créé par Dieu ? Là ! on voit apparaître des nuances à partir d'un objectif commun. L'objectif commun est simple : adorer Dieu ! Dieu a créé les anges et les hommes pour qu'ils l'adorent. Si j'avais un Coran, je vous lirais la sourate 51, versets 56 à 60 :
- « 56 - Je n'ai créé les Démons et les Hommes que pour qu'ils M'adorent.

- « 57 - Je ne désire d'eux nul don et je ne désire pas qu'ils Me nourrissent.
- « 58 - En vérité, Allah est le Donateur, Celui qui détient la Force, le Ferme !
- « 59 - Ceux qui auront mal agi auront à rendre compte de péchés semblables à ceux de leurs pareils, antérieurement. Qu'ils n'appellent pas au plus vite Mon verdict !
- « 60 - A ceux qui n'ont pas cru, malheur ! en ce jour dont ils sont menacés. »

Comme s'il avait attendu une citation que nul ne pouvait faire, Dagoucin 2 profita du silence pour savourer quelques huitres. Après une gorgée de riesling, il reprit son récit :

- Donc, l'objectif est simple : adorer Dieu selon son commandement. Les nuances apparaissent quand on en vient au « comment ? » et au « pourquoi ? ». En plus de la loi mosaïque et du deutéronome que ne récuse pas le Coran, la Bible est remplie de récits présentant des « comment » et des « pourquoi » diversifiés et souvent contradictoires. Des récits que le Coran mentionne parfois, mais sans en venir aux textes, comme par ouï-dire. La complexité des récits est abolie, il n'en reste qu'une sorte d'illustration de la vérité du message coranique. Par exemple, pour le « comment » : l'histoire de Job, celle de Joseph et ses frères, Caïn et Abel, Jonas qui refuse sa mission divine, puis l'accepte, puis n'y comprend plus rien, etc., etc. La complexité du « comment » s'accroît encore avec les Évangiles où le Christ demande à ses fidèles d'être « parfaits comme votre Père du ciel est parfait ». Ce qui place l'espèce humaine dans un devenir à construire et non dans l'éternel

présent d'une révélation achevée qu'il suffit de mettre en pratique. Si l'on en vient au « pourquoi », ça se complique. En général, la Bible parle peu de récompense, en tout cas elle n'est pas explicite sur la vie après la mort, l'éternité, l'enfer, le paradis, etc. On a l'impression que la récompense de l'adoration est l'adoration elle-même. Pour ce qui concerne l'après-vie, le judaïsme n'est pas explicite. Avec le christianisme, nous sommes plus proches de l'islam : les pécheurs seront condamnés « en ce jour dont ils sont menacés ». Je ne vais pas vous faire une description des enfers selon le Coran qui, sur ce point, est beaucoup plus descriptif et imaginaire que les quelques descriptions du christianisme, qui d'ailleurs ont beaucoup perdu de leur acuité dans les imaginations contemporaines. Qui a vécu dans l'univers concentrationnaire nazi ou japonais (voire communiste) a de bonnes raisons de penser que l'enfer imaginaire de l'après-vie est probablement plus clément que celui que les hommes sont capables de créer. Idem, si vous avez le malheur de tomber vivant entre les mains des fous d'Allah. J'ai toujours été stupéfait de constater que tous ceux qui prétendent nous créer le paradis sur terre commencent par nous imposer l'enfer... et on s'étonne que ça finisse toujours mal !

- D'accord ! D'accord, mais où sont les femmes dans ton histoire ?
- Je ne parle pas des femmes, en général ; mais de la femme selon la conception musulmane, une conception exprimée dans le Coran, la tradition, et une abondante littérature à la fois religieuse et érotique en vente à la sortie des mosquées jusqu'à une date récente... j'entends avant que le tsunami wahhabite

n'immobilise l'islam dans ce qu'il a de pire. Et il ne s'agissait pas de votre littérature érotique qui souvent coûte cher, ou est vendue sous le manteau et par souscription limitée, non, des ouvrages bon marché que chacun achetait pour quelques sous, et qui circulaient depuis des siècles. Une véritable littérature populaire, la seule digne de ce nom en terre musulmane. Le Capitaine doit connaître !

Roger Dulac fut fort surpris d'entendre le capitaine répondre :

- Le problème c'est l'abondance des livres, au moins 39 titres publiés depuis des siècles : du neuvième siècle au XIXe. Un grand nombre d'auteurs : Al Jahid, Ibn Hazm, Ibn Daoud, Jalal Ad Din As Suyuti, Guennoun Al Idriss Al Hassani, Nacer Ad Din Al Albani... mais, selon moi, le plus intéressant est Cheikh Nefzaoui avec une prime exceptionnelle à l'émir Ahmed Ibn Suleyman. Ces deux-là résument tous les autres, qu'ils citent souvent.

Grande fut la surprise de Roger Dulac d'entendre le Capitaine citer en arabe le titre du livre de Nefzaoui, traduit en français par « La prairie parfumée où s'ébattent les plaisirs » ; puis, il fit de même pour le livre de l'émir Ahmed Ibn Suleyman « Comment le vieillard retrouvera sa jeunesse par la puissance sexuelle », traduit en français par Mohamed Lasly sous le titre « Le Bréviaire arabe de l'amour ». En langue arabe cela donnait, pour le premier (transcription en lettres latines) : *Ar Rawd Al Atir Fi Al Quati'Ala Al Bah* et pour le second : *Ruju' As Shaikh Ila Sibah Fi Al Quati'Ala Al Bah*. Un capitaine de l'armée française arabisant travaillant à la DGSI, cela se conçoit et c'est presque normal. Mais que le même soit un lettré connaisseur de la littérature érotique de langue arabe, c'est moins courant. Pourtant, alors que la conversation prenait un ton très libre entre les deux Dagoucin, il devint évident que pour ces deux hommes, il s'agissait

tout simplement de comprendre le monde musulman dans ce qu'il avait de plus intime, de plus irrémédiablement différent des autres civilisations : son étrange obsession du sexe féminin.

Par un mélange d'atavisme familial dont il avait du mal à se libérer et de philosophie du « en même temps » propre à son Président, Roger Dulac demanda :

- Ne sommes-nous pas tous obsédés par le sexe féminin... ou la sexualité en général ?
- Certes, aucune civilisation, sauf, peut-être, les habitants de quelques îles polynésiennes, et encore, je n'en suis pas certain, ont réussi à vivre leur sexualité dans une certaine harmonie individuelle et sociale. Peut-être. Certes toutes les civilisations du Livre : les juifs, les chrétiens et les musulmans ont des problèmes avec la sexualité. Mais si tu prends les grandes littératures de l'Occident, tu vois tout de suite la différence avec l'Islam. Je veux bien que les femmes juives, grecques ou romaines n'aient pas été très libres ; mais comparées à la femme musulmane, elles avaient une réelle autonomie et parfois une grande liberté de pensée. De plus, pour les femmes grecques et romaines, la religion était pleine de déesses aux comportements très libres. Sans aller chercher dans la littérature, regarde une rue passante en Occident et dans une ville musulmane. La différence est évidente : la ville occidentale est plurisexuelle, hommes et femmes se côtoient, les femmes vont seules ou accompagnées, les vêtements sont diversifiés, des parties du corps féminin sont visibles, certaines femmes fument en marchant, d'autres mangent un sandwich, une pizza, une glace, certaines font un jogging en short si c'est l'été... mille et un signes de la liberté de mouvement et d'action de la

femme occidentale dans sa sociabilité. Tu ne verras rien de tel dans la rue musulmane, où le port de l'uniforme est une obligation. Selon les pays, le voile qui sert d'uniforme féminin peut avoir des couleurs plus vives, il peut-être plus ou moins enveloppant :

Sourate 33, verset 59 : « O Prophète ! dis à tes épouses, à tes filles et aux femmes des Croyants de serrer sur elles leurs voiles ! Cela sera le plus simple moyen qu'elles soient reconnues et qu'elles ne soient point offensées. Allah est absolu et miséricordieux. »

- Il faut comprendre que dans l'islam, par décision divine, la femme est faite pour ne pas être vue en dehors d'une liste restrictive : son époux, ses enfants, les enfants mâles avant puberté, sa parentèle en général, et ses esclaves (les mâles uniquement s'ils sont eunuques). Face à tous les autres, la femme doit « serrer sur elle ses voiles ». D'où la mortelle monotonie de la rue musulmane, le féminin y est une ombre, le plus souvent blanche ou noire, qui rase les murs, la vie est exclue, car la femme est la vie !

Dagoucin le second prit la parole :

- Je crois que l'Islam a inventé le système total le plus coercitif que l'espèce humaine n'ait jamais mis au point. Il y a à l'origine de l'islam un système anthropologique endogame (on se marie le plus près possible de son propre sang : cousins et cousines) ; alors que la majorité des systèmes qui existent sur Terre sont exogames (on se marie aussi loin que possible de son propre sang). Les Arabes doivent donc surveiller leurs femmes pour qu'elles n'aillent pas se marier loin de la famille. Si la femme choisit une union exogame, elle déshonore le clan familial qui

ne peut retrouver son honneur que dans le sang de la coupable. Il y a là une contrainte anthropologique que je qualifie de totalitaire... et le reste suit, car il y a bien d'autres raisons à la névrose sexuelle du monde arabo-musulman.

Lesquelles ? demanda Roger Dulac

- Le temps libre dans une société pastorale ou commerciale qui travaille peu, dans un milieu peu favorable aux grandes entreprises : le désert ! Dans les pays fertiles, les paysans ont peu de temps à consacrer à l'érotisme, il y a toujours quelque chose à faire. Le pastoralisme et le commerce donnent plus de temps libre, le désir a le temps de murir, et de s'exprimer.
- Je veux bien l'admettre, mais enfin, soyons sérieux ! tout ça n'explique pas ton affirmation, je te cite : « la femme est au centre du système », un système que tu qualifies de totalitaire.

Dagoucin Premier dit alors au second :

- Explique-lui ta théorie de la double pyramide !
- Ce n'est pas une théorie, mais une métaphore, ou une analogie.

Chapitre 14

Un peu de temps fut perdu à débattre des différences entre théories et analogies et à comparer leurs capacités explicatives respectives. Dagoucin Premier en tenait pour la rationalité abstraite de la théorie, alors que Dagoucin Second défendait une approche nuancée alliant rationalité poétique de la comparaison à des éléments pratiques issus de sa propre expérience. Roger Dulac impatient d'en venir aux faits trouvait sans intérêt ce débat d'initiés qui prenaient plaisir à s'opposer en échangeant des arguments quasi ésotériques. Dagoucin 2, le chrétien libanais, perçut l'agacement de celui qui était nouveau dans ce débat amical dont le seul bienfait était de rappeler aux deux amis leurs discussions passées. Il y mit fin en déclarant :

- Imagine une forme cristalline particulière : une bipyramide tétragonale, ou plus simplement : un octaèdre ! C'est une forme fermée composée de huit triangles équilatères. Par exemple l'oxyde naturel de titane, aussi appelé « octaédrite ». Le diamant peut aussi avoir cette forme. Tu as donc deux sommets de pyramides : celle du haut, celle du bas. Le haut c'est Dieu, celle du bas c'est la femme. Entre ces deux sommets, toute la création du vivant cherche ou possède sa place. Les planètes, les pierres, l'eau, les végétaux et les animaux ont une place fixée par Dieu... les anges aussi sauf Satan qui a refusé de faire allégeance à Adam avant sa faute, il se trouve donc avec le serpent, au pied de la femme. Pour les esprits, c'est compliqué, certains, les *djinns*, seront damnés à la fin des temps, pour les

autres, s'il y en a, le Coran en parle peu sauf pour dire qu'ils font partie de la création. Dans cette hiérarchie divine où chaque créature a sa place par rapport au créateur, les hommes sont libres de trouver la leur. Le Coran est la recette infaillible, car divinement énoncée soit par un archange, Gabriel, soit par Dieu pour trouver la place la meilleure : au plus près de Dieu avec garantie de « la vie éternelle », que le Coran appelle « la vie dernière » qu'il oppose à « la vie immédiate ». Cette notion de hiérarchie dans l'ordre divin est fondamentale, la notion de liberté d'acceptation ou de rejet de la hiérarchie divine est aussi fondamentale : l'islam ou la damnation sont la seule liberté de l'Islam. Selon le Coran, « la vie dernière » a prééminence sur « la vie première », l'homme a prééminence sur la femme, le musulman a prééminence sur les non-musulmans, et le croyant qui meurt en martyr pour l'islam aura une place meilleure dans la hiérarchie céleste. Il y a donc un suprématisme musulman que l'on peut comparer aux idéologies suprématistes allemande ou japonaise. Dans cet ordre céleste révélé au croyant musulman, les hiérarchies divines sont immuables. Dans l'islam comme dans les autres religions du Livre, il y a donc débat, combat, entre ce qui mène vers le haut, Dieu, et ce qui mène vers le bas : la femme ! C'est angoissant, mais pas pour le musulman fidèle qui obéit à la loi de Dieu clairement exprimée dans le Coran et la sunna (la tradition). Le fidèle échappe à l'angoisse, car il possède la recette parfaite : il lui suffit de la suivre, c'est-à-dire d'obéir ! Sa seule inquiétude, s'il en a, est de se tromper involontairement : dans sa façon de se vêtir, de se nourrir, de faire ses ablutions, de prier, de se comporter vis-à-vis des femmes, des infidèles, de l'argent, etc., etc. Bien que le Coran lui dise que dans ce cas il ne pêche pas, certains fidèles

vivent malgré tout dans l'obsession du permis (*halal*) et du défendu (*haram*). À l'origine d'une bigoterie pointilleuse ou d'un laxisme hédoniste (« Dieu en décidera, s'il le veut ! »)

Roger Dulac prit la parole :

- Je vois bien ton octaèdre, ses deux sommets du haut et du bas, mais il me semble que dans les religions du Livre si le sommet du haut est Dieu, comme sur le billet de un dollar américain, celui du bas est Satan et pas la femme !
- Je veux bien admettre que sur ce point ma simplification des hiérarchies de l'islam soit discutable, mais elle reste utile et je m'en explique : il est clair que dans le Coran le féminin est associé au mal, par exemple (Sourate IV, verset 117) : « [Ces *Associateurs*] ne prient que des femelles. Ils ne prient qu'un Démon rebelle ». Je rappelle que les « associateurs » dans le Coran sont ceux qui associent une ou plusieurs divinités au Dieu unique. À ce titre, doivent être combattus : les païens de la Mecque et du reste du monde, ainsi que les juifs et les chrétiens. On peut citer dans un registre un peu différent, les versets 19 à 25 et un peu plus loin les versets 28/27, 29/28 et 30/29 de la sourate 53 (l'Étoile) :

« Avez-vous considéré al-Lât et al-'Ozzä et Manât, cette troisième autre ? Ce sont les Sublimes Déesses et leur intercession est certes souhaitée. Avez-vous le Mâle et, Lui, la Femelle ! Cela alors, serait un partage inique ! Ce ne sont que des noms dont vous les avez nommées, vous et vos pères. Allah ne fit descendre, avec elles, aucune probation (*sultân*). Vous ne suivez que votre conjecture et ce que désirent vos âmes alors que certes, à vos pères, est venue la

Direction de leur Seigneur. L'Homme a-t-il ce qu'il désire ? À Allah appartiennent la [Vie] Dernière et Première ».

À sa série de citations et à son long raisonnement Dagoucin 2 ajouta :

- Puis un peu plus loin dans la même sourate :

« En vérité, ceux qui ne croient pas en la [Vie] Dernière donnent certes aux Anges l'appellation de femmes. Ils n'ont sur ce point nul savoir. Ils ne suivent que [leur] conjecture : la conjecture ne tient lieu de rien contre la Vérité. Écarte-toi de ceux qui tournent le dos à Notre Édification et ne désirent que la Vie Immédiate ! ».

- L'idée que Dieu aurait des filles, « les Sublimes Déesses », alors que par faveur il accorde aux fidèles d'avoir des fils est dénoncée comme scandaleuse : « Avez-vous le Mâle et, Lui, la Femelle ! Cela alors, serait un partage inique ! ». Je pourrais aussi citer la sourate 43, verset 15/16 et 18/19, etc. Je ne vais pas vous parler de ces trois déesses dont l'« intercession est certes souhaitée », ailleurs le Prophète récuse ce que certains commentateurs musulmans considèrent comme une « tentation du démon » et l'affaire est vite réglée (voir verset 23)... pas assez rapidement pourtant pour Salman Rushdie, qui fit de ces versets un modeste élément de son roman (1988) *The Satanic Verses* (« Les Versets Sataniques ») ce qui lui valut une menace de mort du Conseil des mosquées de Bradford avant la *fatwa* de l'Ayatollah Khomeini, en février 1989. Cette *fatwa* ordonne aux musulmans pieux de tuer l'écrivain. Une décision qui ne sembla guère gêner l'écrivain bien-pensant John le Carré qui sembla favorable à l'application à l'islam d'une loi de l'Église d'Angleterre du XVIIe siècle contre le blasphème (dernière

condamnation en 1977, abrogation en 2008). Une affaire que votre ministre de la Justice, Nicole Belloubet a semblé vouloir réhabiliter en son temps pour « punir » une jeune blasphématrice utilisant internet : « en même temps », respect de la liberté de parole et respect de l'islam qui ne respecte pas la liberté de parole. Gardé par Scotland Yard, Salman Rushdie n'a pas été tué, il était mieux protégé que l'équipe de Charlie Hebdo, sauf dans l'État de New York où, le 12 août 2022, un chiite d'origine libanaise de 24 ans a poignardé l'écrivain, qui, mutilé, a survécu à l'exécuteur de la fatwa musulmane de 1989. En ce qui concerne l'écrivain musulman indien, beaucoup de bruit et de malheurs pour trois déesses qui n'occupent que quelques paragraphes dans son célèbre roman.

Après avoir bu un verre de vin, le Capitaine de la DGRI ajouta ses propres commentaires :

- De plus, dans sa construction grammaticale, le Coran s'adresse aux hommes, les formules : « dis aux **croissants** », « **Ils** te demandent », « si tu leur demandes, **ils** te répondront », « on fera circuler parmi **eux** », « exception faite pour **ceux** », etc., etc. Un exemple entre cent, sourate 9 l'immunité, verset 113/112 « **Ceux** qui reviennent [*sur leur faute*], **ceux** qui adorent, **ceux** qui louent, **ceux** qui glorifient (?) [*le Seigneur*], **ceux** qui s'inclinent, **ceux** qui se prosternent, **ceux** qui ordonnent le convenable... » . Dieu ne s'adresse qu'aux mâles et rarement aux femmes, sinon pour leur dire d'obéir aux hommes pieux. Ce point est souligné par les commentateurs les plus suivis, je pense à Ibn Khaldûn le savant malékite qui sert de guide à Madame Pamphile et à son mari. Dans « al-Muqaddima » (p. 384-385) il écrit :

« Le grand savant religieux Ibn Al-Khatîb (Ar-Râzî) a dit que les lois religieuses s'appliquent aussi bien aux femmes qu'aux hommes. Pourtant, il n'est pas directement prescrit aux femmes de les observer, par expresse référence dans le texte : mais implicitement, par analogie (*qiyâs*). C'est parce qu'elles n'ont aucun pouvoir (par elles-mêmes). « Les hommes ont autorité (*qawwâmûna*) sur les femmes » (sourate IV, 38/34) ».

- Cette idée que la femme n'est qu'un reflet de l'homme est biblique comme je le montrerai bientôt avec saint Paul. Je dois pourtant admettre que sur ce point Ibn Khaldûn a une position nuancée, à la phrase que je viens de citer il ajoute :

« En réalité, les femmes doivent remplir leurs obligations cultuelles, parce que le Livre le leur enjoint expressément, et non (comme le voudrait Ar-Râzî) par simple analogie ».

Dagocin 2, le chrétien libanais qui avait lu Ibn Khaldun, commenta :

- Je pense qu'ici, Ibn Khaldun fonde son avis sur les quelques versets (trois ou quatre, peu sur 6219) dans lesquels Dieu ou son Prophète s'adresse également aux hommes et aux femmes, par exemple la sourate 24, La Lumière, verset 2 :

« La fornicatrice et le fornicateur, flagellez chacun d'eux de cent coups de fouet ! Que par égard pour la Religion d'Allah, nulle indulgence ne vous prenne en leur faveur, si vous vous trouvez croire en Allah et au Dernier Jour ! Qu'un groupe de Croyants soit témoin de leur tourment. »

- Nous avons ici un clair exemple d'égalité de traitement des hommes et des femmes. D'où le rôle aujourd'hui des femmes dans la guerre sainte, proclamée comme « un temps nouveau

pour les femmes » par Sheik Ahmed Yassin lors de l'attaque suicide de Reem Saleh Riyashi (14 janvier 2004) en Israël. Une jeune Palestinienne mère de deux enfants. Une jeune femme mariée qui avait un amant et qui était condamnée à mort par sa famille. Devenir une martyre de la foi et de la cause palestinienne était donc une sortie islamiquement honorable pour cette femme condamnée à la lapidation par sa famille déshonorée par son adultère : une tragédie à l'intérieur d'une tragédie, où la coutume arabe l'emporte sur le Coran qui prescrit l'égalité des coups de fouet et non la mort de la femme (à ma connaissance, l'amant de Reem Saleh Riyashi n'a subi aucun dommage). Cette terrible affaire fut habilement orchestrée par la propagande télévisée du Hamas qui utilisa les enfants de cette femme sacrifiée pour glorifier le statut de martyr. Le degré d'inhumanité que l'islam peut générer parmi certains de ses fidèles est abominable.

Roger Dulac était surpris de constater à quel point les deux Dagoucin semblaient connaître le monde musulman, l'islam, ses cultures et sa théologie. Dagoucin 1^{er} le Capitaine avait pris la parole pour soulager son ami qui éprouvait le besoin de manger quelques huitres et de boire un verre de riesling frais :

- Dans sa plus simple expression de la vie, la rue musulmane exprime cette tragique absence du féminin, qui se trouve marginalisé dans la vie sociale, économique, culturelle, politique, et même religieuse (les femmes prient moins à la mosquée que les hommes). Un des résultats de cet effacement tragique est une survalorisation de la sexualité. La littérature érotique nous en donne des illustrations explicites, parfois fascinantes de vérité, et même de tendresse, mais également

affligeantes de perversité. Car le plaisir sexuel y apparaît comme subversif d'un ordre où tout demande obéissance au sommet du haut : Dieu, les cieux, le prophète ; alors que le plaisir sexuel est dans l'islam le triomphe du sommet du bas, la terre et l'eau, « la vie immédiate », la femme dont le sexe donne la vie ! Il y a là une contradiction que le Coran et la tradition s'efforcent de résoudre en minimisant le rôle de la femme dans la procréation : elle n'est que le réceptacle qui reçoit la semence de l'homme (avant que la science ne découvre l'ovocyte, le christianisme avait la même conception quasi unisexuelle, mais avec des ambiguïtés : quelques théologiens jugeaient l'orgasme féminin utile à la procréation). Dans l'islam, si le désir est un puissant danger, il peut devenir permis s'il prend place selon les formes convenables : mariage avec des femmes permises (le Coran en fait la liste) : jusqu'à quatre pour le croyant qui a les moyens de payer « la somme convenable » (la dot) et l'entretien des femmes et des enfants. En outre, le croyant a droit à des liaisons avec des concubines et des esclaves (des prises de guerre), selon des modalités définies de façon assez lâche par le Coran et la tradition. Ces principes sont aujourd'hui illustrés par ce qui se passe à l'abri des murs des maisons et des palais des villes musulmanes. Horrifié, le reste du monde acceptera un jour de le savoir, pour l'instant hypocrites nous fermons les yeux. À cela s'ajoute une grande facilité pour l'homme de divorcer d'une femme légitime qui a cessé de lui plaire. Un tel système aboutit à un accaparement des femmes par les hommes riches (jeunes ou âgés), et à créer une rareté relative des femmes disponibles pour les jeunes hommes sans fortune, ou peu fortunés. Ils doivent donc chercher femme ailleurs, dans la prostitution dans leur pays ou

ailleurs (la Thaïlande est une destination prisée des jeunes gens de la Péninsule arabique). Mais aussi en Occident où les relations sexuelles sont devenues très libres.

Dagoucin 2, goba une huitre, but une lente gorgée de riesling frais et reprit :

- Je reviens à la notion de hiérarchie dans la création des adorateurs de Dieu, elle est fondamentale. La supériorité hiérarchique a trois origines imaginaires, ce qui signifie que l'inégalité parmi les Hommes a trois sources : le droit du premier créé de dominer le second (un droit d'ainesse des sexes : l'homme créé avant la femme) ; la foi en l'islam supérieur aux autres religions du Livre ou païennes ; et une sorte d'arbitraire divin qui, dans l'islam, accorde ses faveurs à qui il veut. D'où la violence religieuse qui accompagne l'histoire musulmane dès ses origines.

Peux-tu développer ? demanda Roger Dulac.

- Plusieurs versets proclament l'origine divine de l'inégalité parmi les Hommes, rien à voir avec Jean-Jacques Rousseau... tu te souviens : « L'homme est né libre et partout il est dans les fers » d'où sa proposition d'un nouveau contrat social. Pardonne-moi si je fais un peu le pédant, mais je veux te montrer ce qui fait l'opposition profonde entre le monde musulman et l'Occident. Nous vivons encore dans le projet rousseauiste, je cite le « Contrat Social » : « Trouver une forme d'association qui défende et protège de toute la force commune la personne et les biens de chaque associé et par laquelle chacun, s'unissant à tous, n'obéisse pourtant qu'à lui-même, et reste aussi libre qu'auparavant ». N'est-ce pas là une bonne définition du suffrage universel ? qui n'est pas un principe abstrait et ridicule

d'égalité des talents et capacités, mais celui de l'égalité politique des citoyens qui acceptent une communauté de destin : ton bonheur est aussi le mien, ton malheur est aussi le mien, surtout si la patrie est en danger. À ce niveau-là, liberté et égalité sont des quasi-synonymes chez Rousseau, ils sont en relation de réciprocité, l'un ne peut être sans l'autre. Nous avons là une vision totalement opposée à celle du Coran où les versets qui divinisent les hiérarchies existentielles sont nombreux. L'infériorité de la femme est clairement établie, entre autres, dans la sourate 5, verset 38/34 que je citerai peut-être plus tard. Mais il faut parler d'inégalité ontologique dans le Coran où Dieu établit des hiérarchies qu'il est le seul à pouvoir récuser, en ce sens l'homme riche l'est par faveur divine et non par son travail, idem pour le pauvre. Je pourrais multiplier les citations : sourate 17, verset 32/30 ; sourate 42, verset 10/12 ; sourate 43, verset 31/32 ; etc. Mais je citerai seulement la sourate 16, les abeilles, verset 73/71 :

« Allah a favorisé certains d'entre vous plus que certains autres dans l'attribution [*de ses dons*]. [*Mais*] ceux qui ont été favorisés ne reversent pas leur attribution à leurs esclaves en sorte qu'ils soient avec eux à égalité. Eh quoi ! nient-ils le bienfait d'Allah ! »

- Que l'on ne considère pas la relative ambiguïté de ce verset ainsi traduit comme un reproche fait à celui qui est favorisé de ne pas partager avec ses esclaves, c'est le contraire : il est ordonné au maître de respecter la hiérarchie établie par Dieu... d'ailleurs la sourate 43, verset 31/32 dissipe toute ambiguïté sur ce point. Le devoir religieux de faire l'aumône, et au maître magnanime de libérer l'esclave méritant, sont les seules compensations à l'inégalité des dons divins. C'est ainsi que

toute contestation de la hiérarchie dans le monde musulman, au bout du compte, ne peut que se fonder sur une révolte d'essence religieuse : l'autorité a trahi la loi divine, elle mérite la mort réservée aux apostats ; d'où l'élimination violente de plusieurs califes tout au long de l'histoire musulmane. D'où le cri *Allahu Akbar* lancé lors de tout acte de violence. Allez donc créer une démocratie dans un tel contexte où le fanatisme religieux ne cesse de veiller au grain. Car, en l'absence d'une hiérarchie religieuse incontestable, n'importe quel « inspiré » peut appeler à la révolte contre une autorité accusée à tort ou à raison de s'éloigner des dogmes. On peut ainsi comprendre que pour des musulmans pieux, vivre sous un gouvernement dirigé par des infidèles suivants des lois blasphématoires est une source de ressentiment intolérable, d'où les attentats, les incivilités et la création de quartiers séparés où s'applique la sharia... et souvent un mélange surprenant de trafics et de bigoterie musulmane. Ce cocktail peut aboutir à l'imposition de la sharia, sitôt que la population musulmane majoritaire et excédée par les trafiquants, qui l'exploitent et la nourrissent, confie son destin aux salafistes ou aux frères musulmans : ils convertissent les trafiquants et les transforment en guerriers d'Allah. Les trafiquants passent ainsi d'une « vie de péchés » à une vie dans laquelle les mêmes péchés (sauf l'alcool et le sexe) deviennent des actes de piété dans la guerre sainte. En pays musulman, si la dénonciation d'apostasie rencontre un écho populaire, c'est la guerre ouverte : Syrie, Iraq, Libye, Somalie, Afghanistan, Algérie, etc. pour ne citer que des exemples contemporains. Pour rester en vie, ceux qui détiennent l'autorité veillent à ne rien changer qui puisse provoquer les arbitres reconnus ou autoproclamés du conformisme islamique,

et comme tout pouvoir demande sa part d'action, ils se protègent en usant de systèmes coercitifs brutaux et efficaces. Il y a là, j'en suis convaincu, une explication à la stagnation et à la décadence du monde musulman depuis plusieurs siècles. Les fruits de l'arbre lentement empoisonnent ses dévots et dévotes.

« J'avoue que je n'avais pas perçu ton expertise sur les affaires musulmanes » dit Roger Dulac avec dans sa voix l'expression d'une admiration évidente. Ce qui provoqua cette réflexion du capitaine de la DGSI :

- Tu entends un Libanais chrétien marié à une chrétienne libanaise, dont les familles vivent depuis des siècles dans cet Orient compliqué que peu d'Occidentaux comprennent. Même nos arabisants et quelques autres... certains, surtout à gauche et à l'extrême droite antisémite, tombent en pâmoison devant les obscures simplicités totalitaires du Coran et de la sunna : la tradition, des siècles de commentaires répétitifs qui tournent en rond et n'aboutissent qu'à une mortelle pétrification de la pensée et des actes ! Une pensée, qui, en son fonds, est si pauvre et cruelle que la seule façon d'en assurer la pérennité est de terroriser qui ne pense pas et n'agit pas dans sa conformité ! Pour le moment, en Europe, ils ont assez bien réussi. Nos libertés ont favorisé les ennemis de la liberté. Alors, nos politiciens, nos journalistes, nos écrivains, nos éditeurs serrent les fesses !

Ces interventions n'eurent pas d'effet notable sur le récit du Franco-Libanais qui continua sur sa lancée :

- La préséance dans l'ordre de la création est une sorte de droit d'ainesse : les anges (que seuls les impies croient féminins) dominant les hommes, les hommes musulmans dominant les autres, les hommes dominant les femmes, « la vie dernière » domine « la vie première ». En ce qui concerne la femme, le Coran n'est en accord qu'avec la seconde version de la Genèse. Au début de la Genèse (1 ; 27,28) la formule est : « Dieu créa les êtres humains à sa propre ressemblance ; il les créa homme et femme ». Donc Dieu est unisexe. On peut exprimer cela en disant que Dieu crée les humains en se divisant en deux, il est donc blasphématoire et stupide de se demander si la part féminine de Dieu est supérieure à sa part masculine. Il semble que cette vision soit celle du Christ puisque tant chez Matthieu (19, 4) que chez Marc (10, 6), Jésus rejette le droit juif au divorce en demandant aux hommes de « ne pas séparer ce que Dieu a uni » : le divin se reconstruirait donc dans le couple humain. On voit ici à quel point le Christ a une vision spirituelle du monde, et non une vision réaliste, sociale ou politique. Toutefois, la Genèse en (2, 21) présente une vision hiérarchique différente qui montre la femme créée **après** l'homme et tirée d'une part de son corps, une côte. Ce que le mot-dièse féministe « #balancetonporc » appelle « une côte de porc ». Il est surprenant que cette version soit celle adoptée par le Coran. Elle avait aussi la préférence de saint Paul, très sémite dans sa culture misogyne. Dans sa lettre aux Corinthiens (1 ; 7,8,9,10), à propos du voile à porter pendant le culte, Paul écrit :

« L'homme n'a pas besoin de se couvrir la tête, parce qu'il reflète l'image de la gloire de Dieu. Mais la femme reflète la gloire de l'homme. Et l'homme n'a pas été créé à partir de la femme, mais c'est la femme qui a été créée à partir de l'homme. Et l'homme n'a

pas été créé pour la femme, mais c'est la femme qui a été créée pour l'homme. »

- Culturellement marqué par la culture sémite, tout génial et inspiré qu'il soit, Paul en rajoute une couche dans sa seconde lettre aux Corinthiens (11, 3) :

« Mais je crains que votre intelligence ne se corrompe et que vous abandonniez votre attachement fidèle et pur au Christ, tout comme Ève se laissa égarer par les mensonges habiles du serpent ».

- Ce qui nous ramène à la Genèse, au fruit défendu, et à Dieu disant à Ève (3, 16) :

« Je rendrai tes grossesses pénibles, tu souffriras pour mettre au monde tes enfants. Tu te sentiras attirée par ton mari, mais il dominera sur toi ».

- Tout cela se retrouve dans le Coran, sourate 5, verset 38/34 :

« Les hommes ont autorité sur les femmes du fait qu'Allah a préféré certains d'entre vous à certains autres, et du fait que [les hommes] font dépense, sur leurs biens [*en faveur de leurs femmes*]. Les [*femmes*] vertueuses font oraison (*qânit*) et protègent ce qui doit l'être (?), du fait de ce qu'Allah consigne (?). Celles dont vous craignez l'indocilité, admonestez-les ! reléguez-les dans les lieux où elles couchent ! frappez-les ! Si elles vous obéissent, ne cherchez plus contre elles de voie [*de contrainte*] ! Allah est auguste et grand. »

Dagoucin Premier, le Capitaine, prit la parole :

- Dans le Coran, la formule « protéger ce qui doit l'être » est toujours répétée dans un contexte de comportement « convenable » des femmes. Il s'agit d'un de ces traits culturels

issus d'une anthropologie spécifique. Un peu comme, dans un contexte différent, la formule homérique « femmes à la belle ceinture ». Il ne fait guère de doute que les deux formules, dans des cultures différentes, désignent la même partie du corps féminin : le sexe et ses environs. N'est-il pas merveilleux de constater que ce que les Grecs jugent « beau », les Arabes musulmans considèrent que cela doit être « protégé », donc caché, d'où les voiles, etc., etc. On retrouve ici, sans plaisir, l'expression française qui désigne les sexes comme « les parties honteuses »... et derrière le langage, la Genèse qui nous montre Adam et Ève après avoir mangé le fruit défendu, honteux de leur nudité couvrant leur sexe de feuilles de vigne, la feuille qui cache le fruit (Genèse 3, 7). C'est ainsi que les papes et les évêques de Rome découvrant les statues grecques et romaines lors de leurs fouilles du XVI^e siècle ajoutent aux œuvres païennes des feuilles de vigne qui voilent les sexes : l'Occident est né d'une surprenante christianisation du paganisme des antiquités grecque et romaine, des intégristes parleraient même d'une paganisation du christianisme. Pourtant, en ce qui concerne la sexualité, l'amour affranchit les gens qui s'aiment des pudeurs ordinaires. Il leur arrive même de développer un culte à ces objets du désir et de sa satisfaction. Nous voici en pleine incohérence où le culte rendu au sommet de la pyramide du haut : Dieu, est nargué par un culte étrange rendu au sommet de la pyramide du bas : le triangle magique de la femme... le mont de Vénus ! par son tendre associé : le phallus !

« Et bien ! Parle-nous de cette littérature érotique musulmane dont tu sembles avoir une connaissance étendue » dit Roger Dulac.

- Pas ce soir, répondit le Capitaine qui gobait ses dernières huitres. J'ai besoin des textes, celui de Cheik Nefzaoui : « La prairie parfumée où s'ébattent les plaisirs » ; et celui de l'émir Ahmed Ibn Suleyman « Comment le vieillard retrouvera sa jeunesse par la puissance sexuelle ». Ce sont les grands classiques du genre.

Ils convinrent d'avoir une visioconférence trois semaines plus tard, après que Dagoucin 2 fut retourné à Chicago au siège d'*Air Products*.

Au jour dit, un samedi, à l'heure dite 20.00 heures à Paris, 13.00 heures à Chicago, les trois hommes reprirent leur conversation. C'était le 21 mars 2020.

En raison d'une épidémie, le 30 janvier 2020, l'Organisation Mondiale de la Santé avait proclamé une « Urgence de santé publique de portée internationale » : une « USPPI » dans la terminologie onusienne. Cette décision de l'OMS fut prise cinq jours après que le président chinois Xi Jinping eut déclaré le 25 janvier que la situation était « grave », soit deux jours après la mise en quarantaine de quelque 20 millions de Chinois. De son côté l'OMS ne déclarera la pandémie que le 11 mars. Cette pandémie connue sous le nom de coronavirus ou covid-19 avait commencé en Chine à une date imprécise due à la politique du secret pratiquée par les autorités de ce pays. Le 21 mars, il était clair que l'affaire touchait le monde entier et, outre la Chine, plus particulièrement le monde occidental où la diffusion du mal était si rapide qu'elle mettait en doute la chronologie et les statistiques chinoises. En France, depuis le 17 mars, le confinement s'imposait à toutes les personnes, sauf à celles dont le rôle était essentiel à la communauté nationale : caissières et caissiers des supermarchés, éboueurs, policiers et policières, conducteurs de bus et du métro, infirmières et infirmiers... gens du

bas de la pyramide sociale, ce qui avait pour effet de remettre en cause bien des hiérarchies consacrées.

Cette première visioconférence allait ouvrir une ère nouvelle aux « Amis du Bataclan » et des temps nouveaux à l'Europe et au monde entier. Toutefois, en ce samedi 21 mars 2020, le confinement était encore nouveau, il n'existait pas aux États-Unis et dans plusieurs pays. Il commençait tout juste en France et Roger Dulac allait encore régulièrement à l'Élysée. Cela changerait bientôt et les visioconférences avec le Président ou avec ses conseillers seraient bientôt la règle pendant quelques mois étranges où la vie sembla suspendue entre modernités techniques et terreurs archaïques.

On n'en était pas encore là, et en ce jour tout semblait normal, avec pourtant une diffuse inquiétude de fin des temps. Dire que cette vague angoisse existentielle stimula leurs explorations de la littérature érotique serait excessif, mais il est vrai que l'ombre de la mort projette souvent avec force les soleils mouillés de la vie. Au début du débat, il y eut quelques tâtonnements techniques lors du réglage des caméras des ordinateurs. Et dans un cas, celui du Capitaine de la DGSI, l'expert dont on attendait beaucoup, une inquiétude quant à la durée de connexion de son ordinateur dont la batterie donnait des signes de faiblesse : il avait des difficultés à brancher son ordinateur portable sur le secteur. Heureusement, ce problème à la fois mineur et essentiel fut vite résolu par l'usage d'un nouveau cordon de connexion. Les premiers échanges furent consacrés à cet incident qui leur semblait symptomatique de leur époque où une puissance considérable dépendait d'une multitude d'agencements de choses mineures, mais indispensables. C'était le vieux problème du grain de sable qui paralyse la machine. Alors qu'ils échangeaient sur ce thème plutôt banal, Roger Dulac n'avait pas

conscience du fait que la question des masques de protection et des tiges cotonnées indispensables aux tests médicaux, objets d'une technologie industrielle ordinaire, allaient prendre un tour dramatique en France.

Après s'être assuré que tout le monde était connecté, que les images des trois amis apparaissaient lors des prises de parole alternées, le capitaine de la DGSI, Dagoucin 1^{er} dit :

- Je vous préviens, je ne parlerai pas de la littérature érotique française, trop abondante et variée. De plus, je la connais mal dans sa diversité. À l'exception des libertins, elle ne me semble pas porteuse d'une grande conception du monde comme celle des érudits musulmans des quinzième et seizième siècles, ou encore celle de la Chine archaïque que je connais un peu. Chez nous, l'érotisme s'est fondu dans un mouvement plus général qui a imposé un hédonisme hyper individualisé et commercialisé. Et c'est une autre histoire. Alors que dans le monde musulman, l'érotisme avait pour but de faire participer le plaisir des corps à une idéologie religieuse, l'islam ; ou, dans le cas de la Chine archaïque, à une conception du monde qui recherche l'harmonie de l'union du yin et du yang (le féminin et le masculin).

De Chicago, Dagoucin 2 déclara qu'il n'avait aucune connaissance des conceptions chinoises philosophiques ou érotiques, mais qu'il serait heureux de bénéficier des connaissances du Capitaine en la matière. De son côté, Roger Dulac tenait avant tout à mieux comprendre le monde musulman. Il insista pour que la discussion s'engageât sur les deux ouvrages que le Capitaine avait mentionnés lors de leur dernière rencontre à Paris : « La prairie parfumée où s'ébattent les plaisirs » et « Comment le vieillard retrouvera sa

jeunesse par la puissance sexuelle » (traduit en français par un certain Mohamed Lasly sous le titre valorisant : « Le bréviaire arabe de l'amour »). Il en avait noté les références, et rapidement parcouru quelques pages dans des éditions mises en ligne sur internet. Le moins que Roger Dulac pouvait en dire est que les deux auteurs arabo-musulmans y allaient franc jeu. Mais il attendait du Capitaine et de son ami franco-libanais des explications plus substantielles qu'une lecture rapide de textes dont, sans les connaître, Corine et lui avaient spontanément pratiqué les recettes... surtout le « Tao de l'art d'aimer » de la Chine ancienne que Corine avait enseigné à Roger.

Nos deux amants avaient en leur temps vécu leurs sexualités dans la liberté que permettait l'époque. Une époque où tous les plaisirs et toutes les perversités avaient gagné un droit à l'expression : les *homo sapiens* ouvraient des portes souvent fermées avec pour seule contrainte des choix de liberté. En résultait de grands dangers et de grandes joies... il fallait, avec prudence, acquérir cette sagesse qui est à la fois confiance en soi et confiance en l'amour. Destin ou chance : nos deux amants avaient trouvé leur voie royale ! Détruite, hélas, par trois terroristes musulmans entrés au Bataclan pour y faire leurs dévotions meurtrières au cri de *Allahu Akbar* ! La cruauté et la bêtise avaient effacé le beau sourire d'une femme libre. Une femme qui créait des objets utiles, beaux, harmonieux, et qui faisait l'amour comme une reine.

Roger Dulac, ce roi qui avait perdu sa couronne, demanda à Dagoucin premier, le capitaine de la DGSJ :

- Peux-tu me dire quelle est la motivation de ces hommes qui décrivent de façon si crue plaisirs et pratiques sexuels dans un contexte où les relations entre les hommes et les femmes sont

contrôlées, et mutilées, à la fois par la coutume et par la religion ?

- Je dirai que l'un n'empêche pas l'autre et même que l'exclusion contrôlée du féminin provoque des formes particulières d'obsessions sexuelles. Dans sa singularité, elle prend une forme religieuse qui peut surprendre. Nos deux auteurs sont très clairs sur ce point. Je te les cite dans leur préface, d'abord Cheik Nefzaoui :

« Je commençais alors mon travail de composition demandant le secours de Dieu, bénissant l'envoyé de Dieu d'une manière parfaite que le salut et la bénédiction de Dieu soient sur lui. J'intitulais mon ouvrage *la Prairie parfumée où s'ébattent les plaisirs*. Dieu est le seul qui puisse favoriser quelqu'un pour le faire agir d'une manière juste et droite... Nous lui demandons son assistance et ses directives pour marcher dans le chemin le plus sûr ».

- Puis l'émir Ahmed Ibn Suleyman , nommé grand mufti par Soliman le Magnifique (1494-1566) :

« J'ai composé ce livre et mon but n'est certainement pas de contribuer par mon œuvre à inciter à la débauche et à encourager le péché, mon but n'est pas d'aider le fornicateur qui viole l'interdit et rend licite ce que Dieu a déclaré illicite. Mon but est de venir au secours de celui dont le désir n'aboutit pas à la réalisation de ce qui est permis et qui est la cause du peuplement de la terre et de l'accroissement de la race : idée qu'exprime le conseil du prophète Paix et Prière sur son âme : "Copulez et reproduisez-vous, pour que je sois fier de vous devant les autres nations" »

- . Donc, le premier demande à Dieu de l'aider à découvrir les secrets de la sexualité et le second se propose, grâce à une

sexualité bien conduite de renforcer la communauté musulmane, l'*omma*. Si l'on considère ces entrées en matière, il semble évident que, comparé au christianisme qui considère la sexualité comme un obstacle, l'islam semble pour les hommes une religion sexuellement libératrice. Tu n'as pas oublié la poésie religieuse de Marguerite de Navarre, dont la pensée est totalement orthodoxe par rapport à la doctrine de l'Église :

- « Qui suit la chair à Dieu ne saurait plaire
- « Qui suit la chair, il est à Dieu contraire ;
- « Qui suit la chair, il n'est point Fils de Dieu ;
- « Qui suit l'Esprit, par lui ne peut déplaire ;

Etc.

Or, les chrétiennes et les chrétiens ont fini par expulser les prêtres des chambres à coucher, alors que les ulémas n'ont jamais cessé leur contrôle absolu sur les femmes. Ils ont dès le XIXe siècle, sous l'influence du wahhabisme, proscrit les livres érotiques des siècles antérieurs qui accordaient trop d'importance à la femme.

- Tu viens de nous dire que ces livres avaient été écrits par des dévots. Y a-t-il là contradiction ? demanda Roger Dulac
- Des évolutions aussi différentes de la condition féminine ont certainement des origines lointaines dans des modèles anthropologiques très anciens (la femme celte, romaine, gothe, ibère, slave, etc. n'était certainement pas voilée, ni victime d'une clitoridectomie), mais pour ma part, outre le Coran et la tradition, je m'en tiens à mes deux textes érotiques qui permettent de comprendre le sort pénible de la femme musulmane en dépit ou peut-être en raison d'une sexualité si

librement exposée dans ces ouvrages. D'abord, nos deux livres sont écrits par des **hommes** prestigieux et pieux : Nefzaoui est un cheik et Ahmed Ibn Suleyman est un émir et un érudit religieux dont l'ouvrage est une commande de Soliman le Magnifique. Or dans l'Empire turc, le conseil des oulémas, dont l'auteur était probablement membre, avait un droit de regard sur l'ensemble de la vie politique, économique et culturelle. Il est inconcevable que nos deux auteurs aient pu échapper aux dogmes de l'islam.

- Alors comment expliquez-vous ce mélange d'invocations divines et de sexualité débridée ?

La réponse à la question vint du Franco-Libanais de Chicago :

- Pendant des siècles, et même jusqu'à la moitié du XXe siècle, ces livres ont fait partie de l'éducation sexuelle du jeune musulman en âge de se marier. Ils y ont appris des pratiques et des positions que l'on retrouve chez les peuples les plus divers. Rien d'original en cela, puisque les conquêtes musulmanes ont permis aux Arabes d'accéder à de nombreux peuples, à leurs femmes, et à leurs civilisations. Lorsque des peuples se rencontrent, les échanges ne sont jamais à sens unique... . Toutefois, dans le cas des Arabes musulmans, le monopole de la domination était largement en leur faveur : on prenait des femmes, légitimes ou concubines, on n'en donnait pas aux autres avant qu'ils ne soient convertis à l'islam (ce que les autorités musulmanes n'encourageaient pas : elles avaient besoin des infidèles payeurs d'impôts et fournisseurs d'esclaves et de concubines) ; toute pratique culturelle contraire à l'islam était réprimée ; le pouvoir politique et militaire était exclusivement musulman. Je crois avoir déjà parlé d'*apartheid* à

propos du sort des juifs et des chrétiens en pays musulman, et c'est de ça qu'il s'agit.

- Nous sommes bien d'accord, dit le Capitaine, mais si tu le veux bien revenons aux textes qui intéressent tant notre ami « le politique ».
- Nous n'allons tout de même pas passer une heure ou deux à lui citer des textes obsédés par les diverses formes de sexes féminins, une dizaine si mes souvenirs sont exacts, ainsi que les recettes (positions, onguents, aphrodisiaques, diététiques, etc.) qui permettent de satisfaire ces organes féminins dont le point commun est un appétit insatiable pour le pénis adéquat qui les pénètre... sans compter ces concubines étrangères qui initient des musulmans incroyables au plaisir féminin de la sodomie !
- Tu as tout dit ou presque ! Le pénis adéquat, tout est là !

Dit le Capitaine qui avait repris la parole :

- L'obsession de la sensualité absolue de la femme et de l'appétit du sexe féminin décrits en long et en large dans chaque livre sont au centre de ces ouvrages. Les descriptions anatomiques sont précises, parfois imagées, poétiques avec une pointe d'humour ; parfois crues. Le clitoris n'est pas oublié, ni sa fonction dans le plaisir. Je vous cite l'émir : « Il suffit de le caresser très doucement avec le pénis ou le doigt. Il faut surtout éviter les gestes brusques et les mouvements violents à son niveau. Celui qui sait l'utiliser amène la femme à jouir rapidement et par là même se l'attache et suscite en elle un grand amour pour lui ». Le plaisir comme technique de domination ! Une domination qui peut se retourner contre l'homme puisque la femme crée désir et plaisir ! Il est évident

que toute l'affaire est menée d'un point de vue masculin, comme le Coran où Dieu ne s'adresse qu'aux hommes. Toutefois, l'autonomie de la femme qui peut, en quelque sorte, prendre les choses en main est évoquée par Cheik Nefzaoui qui parle du lesbianisme comme une réponse à des pénis défaillants que des « super pénis » résolvent avec vigueur, une vigueur fantasmagorique qui a dû créer bien des complexes (on y reviendra). Toutefois, dans chaque ouvrage, on trouve ici ou là, des remarques agréables sur la tendresse avant, pendant et après le coït qui unit les amants. Toutefois, le thème dominant est le caractère monstrueux, car insatiable, du désir du vagin pour être comblé par un pénis dont les limites ordinaires ne sont pas à la mesure du désir féminin. Et c'est là que l'on retrouve la peur qui commande au musulman de contrôler par tous les moyens la femme dont la sexualité est hors contrôle, et représente un danger suprême pour toutes les hiérarchies, soient-elles humaines, sociales ou divines !

- Et quels sont ces moyens de contrôle ? demanda Roger Dulac
- Le plaisir que l'homme, instruit par la lecture de nos deux auteurs, peut donner à ses femmes est un moyen de contrôle. Mais ce n'est pas le seul, car le vagin est insatiable ! On ne va pas recommencer à te citer les versets du Coran qui ordonnent de contrôler les femmes... . Allez ! je te cite ce verset du Coran où le prophète exprime sa colère vis-à-vis de ses femmes à la suite d'une querelle au sein de son harem, sourate 66, versets 1 à 5, je cite ce dernier :

« Si [le Prophète] vous répudie, peut-être son Seigneur lui donnera-t-Il, en échange, des épouses meilleures que vous, des Soumises [à

Allah], dévotieuses, glorifiant [le Seigneur] (?), [ou bien] ayant été mariées [ou bien] vierges ».

- En un mot, tenez-vous tranquilles ou je vous divorce ! L'exemple vient d'en haut, pourquoi voudrait-on que le musulman de base ait un comportement différent de celui du prophète de Dieu ! Il a déjà bien du mérite à se contenter de quatre épouses légitimes, plus un certain nombre de prises de guerre (esclaves et concubines), alors que le prophète jouit sur ce point d'une liberté absolue. Je citer quelques versets explicites de la sourate 33 :

49 - O Prophète ! Nous avons déclaré licites pour toi tes épouses auxquelles tu as donné leurs douaires, celles des esclaves qu'Allah t'as données par fait de guerre, les filles de ton oncle et de tes tantes maternelles qui ont émigré avec toi, la femme croyante, si elle se donne au Prophète, si le Prophète veut la prendre en mariage, dévolue à toi, à l'exclusion des Croyants.

50 - Nous savons ce que Nous avons imposé [*aux Croyants*], à l'égard de leurs épouses et de leurs esclaves -, [*tout cela, Prophète !*], afin qu'il n'y ait pas sur toi de gêne. Allah est absolu et miséricordieux.

51 - Tu remets à plus tard celle d'entre elles que tu veux ; tu donnes accès auprès de toi à celle que tu veux, ainsi qu'à celle que tu recherches parmi celles écartées de toi. [*En cela,*] nul grief à toi. Cela est très propre à leur donner de la joie, à ce qu'elles ne s'attristent point et à ce qu'elles agrément ce que tu leur accordes à toutes. Allah sait ce qui est en vos cœurs. Allah est omniscient et longanime.

- Même si Dieu ne jouait aucun rôle dans les affaires de Monsieur Hefner très attaqué par les ligues de vertu chrétiennes et les

féministes bien-pensantes, en s'en tenant au verset 51, avec des idées beaucoup plus libérales sur les mœurs et la politique, on peut dire que dans son manoir de *Play Boy*, Hugh Hefner avait une activité sexuelle très cora-nique !

« Façon de parler ! Je sais qu'une ex-femme et *playmate* de Hefner, Crystal Harris, a raconté dans un livre l'envers du décor du harem de Holmby Hills à Los Angeles : hallucinant de cupidité, jalousies, perversité et stupidité ! Seul avantage, les femmes pouvaient s'en échapper sans risquer la mort... bien qu'il y eut quelques suicides ». Dit Roger Dulac qui ajouta : « Pouvez-vous en revenir à votre double pyramide, et m'expliquer en quoi le désir féminin met en danger toutes les hiérarchies ? » Demanda Roger Dulac, qui ajouta :

- J'en suis d'autant plus surpris que la IIIe République, et même la IVe avant de Gaulle, ont refusé d'accorder aux femmes le droit de vote au prétexte qu'elles étaient sous le contrôle de l'Église et qu'elles voteraient pour le curé et contre la République laïque !
- Cela montre bien l'incohérence des idéologies, ces constructions d'idées qui reposent sur le vent changeant de l'Histoire ! Cela montre aussi la différence entre l'islam et le christianisme. L'héritage sémitique misogyne transmis au christianisme par la Bible a été contrebalancé par les cultures tribales de l'Europe ; puis de façon ambiguë, par les cultures grecque et romaine, machistes et patriarcales en leur fonds, mais qui accordaient une place importante au féminin dans leurs cultes religieux : les déesses, les pythonisses, etc.

- Finalement, islam et christianisme n'ont pas une vision très différente de la femme : elle conteste l'ordre voulu par les hommes.

Répondit Roger Dulac à l'explication donnée par le Capitaine qui répliqua :

- Si l'on s'en tient aux idées générales... en effet, les différences tiennent à des nuances difficiles à percevoir... en tout cas, j'avoue ne pas les percevoir clairement. Mais je sais qu'elles existent ! Je suis convaincu que, comme le phénomène de l'évolution des espèces, les transformations des civilisations se font à partir de nuances imperceptibles, qui aboutissent à de grandes mutations dans le temps.
- Bref ! Tu avoues que tu n'y comprends rien !
- Tout à fait ! mais il n'est pas nécessaire de comprendre pourquoi et comment une chose est venue à l'existence pour décrire la chose existante et ses différences avec une autre chose existante ! afin de l'accepter ou de la combattre. Alors revenons aux textes si tu le veux bien, et répondons selon ces textes à la question : pourquoi la femme met-elle en danger toutes les hiérarchies divines établies par le Dieu du Coran ?
- Oui ! venons-en aux faits... selon les textes !
- Je commencerai par l'émir et grand mufti qui écrit « Comment le vieillard retrouvera sa jeunesse par la puissance sexuelle » que je cite :

« Certains ont affirmé que l'appétit sexuel de la femme est supérieur à celui de l'homme. D'autres ont dit qu'alors que la femme n'est jamais rassasiée, ni excédée par la copulation, l'homme est au

contraire très vite rassasié et excédé, et son désir de copuler baisse si il s'y adonne immodérément. Si on copule, parait-il, nuit et jour, des années durant avec sa femme, elle n'atteint jamais le point de saturation. Sa soif de copuler n'est jamais éteinte ».

- Et notre auteur de nous donner des exemples de zoophilie, où des femmes âgées (souvent les confidentes éclairées de nos auteurs) racontent des histoires qui illustrent la façon dont le désir irrésistible de la femme pulvérise toute hiérarchie :

« J'ai élevé cette enfant qui est la fille d'un grand commerçant. Ses parents sont morts dans cet endroit même. Elle est restée toute seule, elle avait hérité de l'argent et de l'or et on a continué à vivre ici. Un jour elle est venue avec cet âne et elle lui a fait subir un entraînement tel qu'il s'est mis à la monter deux ou trois fois par jour... ».

- Dans un autre de ces contes pervers, le super pénis est celui d'un ours. Résultat : peu d'hommes sont en mesure de satisfaire le vagin insatiable, d'où l'importance du savoir donné par nos auteurs ainsi que leurs recettes : magiques (récitation de certaines formules), ou médicinales pour allonger ou épaissir le pénis, sans oublier une diététique adaptée. Ces histoires de l'émir Ahmed Ibn Suleyman, sont, en quelque sorte, confirmées par notre autre auteur, le Cheik Nefzaoui, qui ajoute des variantes purement sociales et politiques à l'entreprise de destruction des hiérarchies divines par la femme au désir incontrôlable.

Le Capitaine but un verre de vin frais et reprit :

- En plus du mariage préférentiel des cousins, en tout cas pour le premier mariage, le principe de l'homogénéité sociale est un

élément important du mariage musulman. Or, la femme en chaleur permanente est toujours prête à provoquer un renversement des valeurs. Je cite « La prairie parfumée où s'ébattent les plaisirs », page 205 : « Les femmes ont été créées telles que des Satanes femelles, ne cesse pas de craindre leur piège. Ce propos est connu de tout le monde... Les femmes ne distinguent plus le maître de l'esclave, même si le nez de celui-ci est mutilé, lorsque le désir les enflamme. Les femmes ont des huis qui s'épanouissent au rythme des périodes régulières ; elles ne cherchent alors qu'un instrument capable de les combler d'une façon complète. » Et notre auteur de nous conter, entre autres, les exploits d'un esclave noir appelé Dirgham, et ceux d'un pauvre bossu du nom de Bouhloul, dont les super pénis satisfont les dames mariées des meilleures familles. Le malheureux Dirgham a une fin atroce : torturé, son corps est exposé sur les remparts de la ville, son sexe coupé mis dans sa bouche. Certains soldats français morts pendant la guerre en Algérie ont eu droit à cette coutume. Les Arabes musulmans ont des pratiques étranges lorsqu'il s'agit de rétablir l'ordre divin.

Roger Dulac allait poser une question au Franco-Libanais lorsque son portable crypté Teorem sonna. C'était un message du Président. Il voulait le voir le plus vite possible. Roger dut à regret interrompre la conversation avec ses deux amis, qu'il promit de contacter sitôt qu'il le pourrait. À pied, Roger Dulac était à quinze minutes environ du Palais de l'Élysée. C'est la raison pour laquelle ses désirs impérieux de déménagement étaient victimes de sa procrastination provoquée à la fois par attachement sentimental et considérations pratiques. Alors qu'il entrait dans l'avenue Gabriel - nom homonyme de l'archange qui dans la sourate 66 ; verset 4 et 5 menace de divorce

les femmes du prophète de l'islam - Roger pensait qu'il serait bon d'avoir, un jour, une visioconférence avec sœur Étienne pour avoir, sinon la vue de l'Église catholique sur ces questions, au moins celle d'une femme qui avait une foi exceptionnelle. La cour principale de l'entrée de la rue du Faubourg Saint-Honorés était vide, les gardes le reconnurent, il vit au loin sur le perron qu'un huissier l'attendait, il monta quatre à quatre les marches du grand escalier Murat qui conduisit au premier étage où se trouve le bureau du Président.

Chapitre 15

Il n'y avait pas grand monde dans la pièce qui servait de sas entre la salle du conseil des ministres et le salon de réception du Président. Rien à voir avec l'agitation habituelle. Roger avait l'habitude d'y passer avant d'aller voir le Président : les aides de camp et un petit secrétariat y donnaient les dernières nouvelles. Ces visites entretenaient les amitiés utiles : informations sur les anniversaires, naissances et enterrements, les remises de décorations, les pots d'honneurs, concerts et spectacles des mardis de l'Élysée...

Rien de tel en ce jour où les quelques présents étaient silencieux ou se chuchotaient des nouvelles sur « la maladie ». En ce temps de confinement, parmi les quelque trois cents personnes qui formaient le personnel de l'Élysée, celles qui, grâce à internet, pouvaient travailler à domicile ne venaient plus au Palais. Seuls les huissiers, les gens de service (nettoyage, techniciens, etc.) et les gardes restaient sur place. Il est vrai que nombre d'entre eux logeaient dans les petites chambres et appartements du rez-de-chaussée ou ceux des soubertes ; du même coup, ces gens relativement invisibles étaient devenus très visibles. Roger Dulac se demandait parfois si un chamboulement des hiérarchies sociales n'était pas « en marche » ; il aimait ce mot, il narguait le parti présidentiel qui dans ces circonstances exceptionnelles n'avait pas fait un seul pas en avant. Sélectionnés à la sympathie ou selon d'autres critères dans un milieu dont le nom n'a pas de sens : « la société civile » (pourquoi ne pas dire « le peuple français ») ; élus sur un quiproquo, ils étaient des amateurs dont on aurait pu se passer, mais qui formaient ce parti

unique qui complétait le système. Pourtant, on aurait pu se passer d'un grand nombre de ces individualités sans relief, comme on se passait à présent d'un grand nombre de conseillers, communicants, etc. qui, hier encore, avaient semblé si importants.

Même le personnel des cuisines avait été réduit ; il est vrai qu'à l'entresol, le restaurant-cantine des employés et des visiteurs ne servait plus la foule régulière des jours ordinaires. Sans être désert, puisque les principaux conseillers étaient tous à leur poste, l'Élysée était plus calme que d'habitude, le silence y avait gagné une qualité particulière... celle de l'inquiétude, et même de la peur.

Les islamistes avaient raison d'utiliser le Coran pour marquer la différence entre l'esprit de l'islam et celui de l'Occident : « Nous vaincrons, car nous aimons la mort et vous aimez la vie », rien de surprenant dans ce slogan qui illustre l'opposition marquée par le Coran entre « vie immédiate » et « vie dernière » dont les trois amis du Bataclan venaient abondamment de parler.

En Occident, plus personne ne voulait mourir, cela se comprend sans peine. Les vieux y pensent beaucoup, ils sont hyper prudents et les jeunes n'y pensent pas, ils se croient immortels. « Tout cela est bien de notre temps », pensait Roger Dulac, qui, malgré lui, avait dû changer de temps. La mort de Corine, une femme si bien faite pour la vie, comme tant de morts le sont, avait lentement, presque tendrement, réintroduit la mort. Non comme une obsession morbide de slogan musulman, mais comme une vérité élémentaire qu'il faut accepter aussi élégamment que possible... comme un dernier signe de la splendeur de la vie. Pourtant, à la fin des années soixante, entre 1968 et 1970, la grippe de Hong Kong avait fait plus de 31.000 morts en France (comme ce nouveau virus, que Dulac appelait « *confinator* »)... pourtant pendant cet hiver-là, on n'avait confiné

personne. Pas plus d'ailleurs que lors de la grippe asiatique de l'hiver 1957-1958 dont on estime les morts en France entre 11.000 et 100.000, ce flou statistique dit à quel point ces affaires étaient jugées secondaires par rapport à la crise politique de l'époque. L'idée du temps, venue des temps passés, était : quand on est malade, il arrive que l'on en meure, mais pas toujours. Il faut dire qu'en ces temps, la télévision n'était pas omniprésente, les hystéries collectives étaient locales, rarement nationales, jamais mondiales. Pas de chaînes CNN, France 24, TF 1, 2... de gauche vêtues de l'habit d'Arlequin de la neutralité, etc. avec des journalistes qui vous disent : « Notre premier devoir est de vous rassurer », « Il faut rassurer les Français », comme si le public était un enfant peureux... ce qui veut dire : la peur domine ! pas le souci de la vérité, pas l'objectif de parler de responsabilité et de courage. Le courage : non ! La pétoche : oui ! Pourtant, dans la France actuelle, avec le coronavirus, covid-19, « *confinator* », si nous sommes à égalité (pour le moment) avec la grippe de Hong Kong, nous sommes loin des 400.000 morts, voire plus, dus à la grippe espagnole de 1918-1919 (et peut-être 50 millions de morts dans le Monde). Là, ce fut sérieux, il y eut introduction de gestes barrières, masques, lavage des mains, grands débats au Parlement (il n'était pas « en marche », il marchait)... mais peu de confinements systématiques. La pandémie suivit le cours naturel de ces choses-là : beaucoup de cas, beaucoup de morts, les autres sont vaccinés par leur système immunitaire, s'il fonctionne bien. Des gens célèbres en moururent, le poète Guillaume Apollinaire (1880-**1918**), l'écrivain Edmond Rostand (1868-**1918**) ; les peintres autrichiens Gustav Klimt (1863-**1918**) et Egon Schiele (1890-**1918**), connus pour leurs peintures érotiques. En particulier Egon Schiele est l'annonciateur de toutes les tempêtes, celles de la sexualité

obsessionnelle d'un adolescent contemporain de Freud (1856-1939), celles de l'Europe qui prépare son suicide.

Egon Schiele, jeune prophète de l'image, a senti dans tout son être que la Première Guerre mondiale avait changé le monde en projetant l'ombre de la mort sur toute vie. Il souligne de traits noirs toutes ses figures. Ce prophète en images sait que le meilleur de la civilisation est encore loin : l'avenir devient une abstraction. Dans son dernier tableau « la Famille », Egon Schiele peint son couple en « Sainte Famille nue », avec un divin enfant qui n'est pas encore né, et ne naîtra jamais. Il ne faut pas regarder ce tableau trop longtemps, il vous brise le cœur, les larmes vous viennent aux yeux. Cette œuvre pourrait être considérée comme un monument dédié aux tragédies innombrables de la grippe espagnole. Le couple avait contracté le virus, Édith sa femme enceinte de quatre mois meurt le 28 octobre 1918, il achève le tableau avant de mourir trois jours plus tard. Si l'on s'en tient à un érotisme superficiel, le peintre autrichien est dans son œuvre aussi réaliste que nos deux auteurs musulmans des XVe et XVIe siècles (« l'hostie rouge », 1911), mais l'esprit de l'œuvre est totalement différent : Egon Schiele célèbre la liberté de la chair comme une jouissance sans joie, comme le mystère triste d'une libre solitude qui glorifie la femme ; et cherche Dieu, alors que les auteurs musulmans l'ont trouvé depuis longtemps et qu'il les aveugle. Les modèles du peintre autrichien sont des filles du peuple, des pauvres, des prostituées, lui-même... la mort hante la chair, rien à voir avec les nues de Renoir qui respirent la santé heureuse et sont des hymnes à la joie de vivre. Pourtant, Schiele n'est pas un peintre de la désespérance, mais du mystère, la clef de son œuvre est dans un de ses poèmes : « Je peins la lumière qui vient de tous les corps ». Oui, tous !

Pourtant, si l'on excepte le temps bref de la grippe espagnole, on parlait peu autrefois de ces choses-là... alors que pour *confinator*, on ne parle que de ça ! D'une façon bien-pensante et consternée dictée par une minorité écolo agissante qui assure son pouvoir par la peur. Ces gens baisent en latex, roulent casqués en vélo ou en trottinette, skient de même, persuadés que le vent de l'histoire dans leur dos les pousse en avant. Ces vieux enfants apeurés veulent de toute force infantiliser les Français et leur slogan : « Confinez les cons finis ! » (« les gars qui fument des clopes et qui roulent au diesel » de Benjamin Griveaux ou « les gens qui ne sont rien » du Président) a fini par s'imposer à tous et à toutes. Comme toujours, la jeunesse a résisté, c'est tant mieux ! Même si l'on doit admettre qu'il y a dans tout ça des vérités élémentaires qui défient le temps, le nôtre et les autres. Après tout, le Décaméron de Boccace est l'histoire d'un confinement de jeunes gens qui s'assemblent pour fuir la peste et se raconter des histoires de vies. Il en est de même, dans un contexte différent, de l'Heptaméron de Marguerite de Navarre : pas d'épidémie, mais une catastrophe naturelle, une inondation. De toutes les façons, en littérature le confinement de l'écrivain est obligatoire.

Roger Dulac comprenait sans peine que devant la mort évitable tout soit fait pour l'éviter, encore fallait-il que les mesures de précautions soient raisonnables. Or, dans sa politique de communication, le gouvernement de son Président avait décidé de s'en tenir à la peur et aux avis des experts, ils se réunissaient chaque jour dans le salon Murat au rez-de-chaussée. Joachim Murat le général de Napoléon, gendre de l'Empereur, qui achète le Palais en 1805. Un fougueux général connu pour ses charges sabre au clair. Ça tombait bien ! le Président avait moult fois répété « Nous sommes en guerre » dans un de ses discours télévisés. Formule malheureuse,

que dira-t-il le jour où nous serons vraiment en guerre, comme il ne le dit pas dans le Sahara et, en France, dans certains quartiers ? Cela s'appelle avoir peur des vérités de l'Histoire, et ne rien connaître à la guerre.

À première vue, pour le virus c'était sagesse que de suivre les avis des gens qui savent. Malheureusement, on peut être très savant et manquer de sagesse, de bon sens, et de modestie. Tous les professeurs de philosophie ne sont pas Socrate, ou Paul Ricœur. Alors les avis partaient dans tous les sens, les savants confrères en profitaient pour régler de vieux comptes de disputes d'ego académiques, ça allait à hue et à dia : il fallait tester, mais tester n'était pas indispensable ; il fallait des masques, mais on pouvait faire sans ; un produit X donnait de bons résultats en association avec un antibiotique selon l'un, il était immédiatement attaqué par d'autres. Seules les statistiques quotidiennes, données à l'unité près, région par région avec comparaisons mondiales, fonctionnaient parfaitement... on se serait cru en URSS au temps des chiffres mirobolants des plans quinquennaux... sauf qu'il s'agissait de malades et de décès. La peur était mise en statistiques. La politique de transparence absolue sur les statistiques ne faisait que masquer l'opacité des réponses de bon sens : masques et tests. La France n'avait pas de masques et manquait d'éléments simples pour pratiquer des tests qui auraient permis de ne confiner que les porteurs malades ou sains de *confinator*. Alors, la communication gouvernementale tournait autour du pot, qui tournait au désastre. C'était comme en juin 40, l'ennemi allait vite les réponses étaient lentes. Seuls les petits soldats des hôpitaux menaient une résistance héroïque tout en improvisant des équipements ad hoc ; faute de masques adéquats, nombre d'entre eux en mourraient. Le slogan de la peur « Confinez les cons finis ! » avait fini par l'emporter, avec

quelques exceptions de salut public... héros et héroïnes anonymes : caissières des supermarchés, livreurs, chauffeurs de bus, éboueurs, infirmiers et infirmières, médecins...

La limpidité des statistiques avait eu un effet pervers : donner l'impression que la maladie était celle des vieux. Selon les statistiques, ils étaient les plus nombreux à en mourir (80 à 90%, selon les pays ayant des statistiques fiables). Effet pervers, car si les vieux en mouraient davantage la transmission ignorait les âges, voire les espèces (l'origine du virus était peut-être animale). Donc, si les jeunes n'en mouraient pas trop ils transmettaient le mal, avec, malgré leur foi en leur immortalité, le risque d'en mourir et de causer la mort de celles et ceux qu'ils aimaient. Tardivement, la propagande avait fini par aborder ce thème qui en voilait un autre : on laissait mourir les vieux. De toutes les façons, l'abondance de messages peu clairs, voire contradictoires, avait rendu le bon sens bien informé peu audible. Les citoyens ne savaient plus qui quoi croire.

Autant que sur les statistiques et le confinement, la communication aurait dû insister sur la responsabilité de chaque citoyen. Malheureusement, la France était de plus en plus peuplée de tribus et de moins en moins par des citoyens. Dans les « quartiers sensibles », euphémisme pour tribus blacks-beurs, les jeunes ont continué à ne rien respecter des lois et décisions, mauvaises ou bonnes, du gouvernement français. Le reste de la jeunesse s'est efforcé de vivre en faisant des compromis pragmatiques : continuer à vivre, faire la fête de temps en temps, tomber malade sans symptômes aigus, éviter, mais pas toujours de tuer grand-papa et grand-maman, etc. Dans la foulée, le gouvernement du Président a mis en sommeil son projet de réforme des systèmes des retraites, qui, mal engagé par un filou (il ne jouait pas franc jeu avec ses

impôts), avait abouti à un fiasco. « *Confinator* » avait remplacé les gilets jaunes et les manifestations contre la réforme des retraites... c'était un progrès, d'autant que l'élimination des vieux avait pour effet positif dans sa perversité de stimuler les entreprises des pompes funèbres et de soulager les caisses des retraites.

Toutes ces idées iconoclastes, et d'autres encore, avaient un jour ou l'autre traversé l'esprit de Roger Dulac. La mort de Corine avait fait de lui un homme nouveau. Nouveau au sens où il ne croyait plus en ces choses qui maintenaient ensemble les assemblages qui faisaient la vie de son temps. Ce n'était pas du cynisme, mais un détachement amusé devant tous ces gens qui se croyaient si importants. Lui, il se sentait comme un bout de liège insubmersible qui suit les courants aux rythmes changeants d'un fleuve immense. La mort de Corine l'avait rapproché des mystères de la vie.

Il s'était annoncé, l'huissier en jaquette avait ouvert la porte du salon doré : le bureau du Président. On disait parfois « le salon de musique », souvenir probable de l'usage de cette pièce au temps où, après 1753, la marquise de Pompadour logeait en ces lieux que l'on appelait encore « le palais d'Évreux ». Un drôle de type que ce comte d'Évreux (1679-1753). Louis-Henri de La Tour d'Auvergne, fils du duc de Bouillon : très vieille noblesse française. Il était comte en effet, mais cadet et presque sans le sou. Il fallait maintenir son rang à la fin du long règne de Louis XIV (1643-1715 : imaginez Louis XIV condamné au quinquennat) ; en ce temps-là il devenait de bon ton d'avoir son palais à Paris, et pas seulement un appartement ou une dépendance à Versailles. Le comte d'Évreux vendit des terres, spécula sur d'autres, etc., mais pour que le comte eût son palais, le compte n'y était pas Alors, en 1707 il épousa une bourgeoise, Marie-Anne Crozat, la fille de l'homme le plus riche du siècle de Louis

XIV : Antoine Crozat. Une fortune considérable faite dans le commerce du tabac, du sucre, des navires-corsaires et la traite des esclaves. Un homme étrange, sorte de caricature du « Bourgeois gentilhomme », mais aussi entrepreneur schumpétérien avant l'heure usant sans scrupules des moyens de son temps. Il fut le premier propriétaire de la Louisiane, en Amérique. La dot apportée par Marie-Anne Crozat au comte d'Évreux se montait à 2.000.000 de livres. Au fil du temps, Crozat y ajouta diverses largesses accordées au comte et à sa famille, les de Bouillon. Une famille qui méprisait la jeune épouse qui avait reçu pour sobriquet « notre lingot d'or ». Marie-Anne Crozat avait onze ou douze ans, l'époux en avait 35. Le comte désargenté put donc faire construire son palais. Un poète, connu en son temps sous le nom de Des Préaux-Boileau (notre Boileau : 1636-1711), dans sa cinquième satire « À Monsieur le Marquis d'Angeau », raillait la cupidité des aristocrates dans ces vers passionnés :

Alors le noble altier pressé de l'indigence
 Humblement du faquin rechercha l'alliance
 Avec lui trafiquant d'un nom si précieux
 Par un lâche contrat vendit tous ses aïeux
 Et corrigeant ainsi la Fortune ennemie,
 Rétablit son honneur à force d'infamie

Cupide autant qu'orgueilleux et cruel, le comte renvoya son épouse titrée, mais d'origine roturière le jour de l'inauguration du palais en 1722, pour y vivre à l'aise avec sa maîtresse, une duchesse de Lesdiguières... et d'autres. On raconte que quelques années plus tard, la jeune comtesse, jolie et pleine d'esprit, eut de son côté une

liaison heureuse avec le prince de Soubise. La malheureuse fille du Marquis de Chastel (titre acheté par papa) devenue comtesse par son triste mariage mourut à l'âge de trente ans, en 1729. À la mort du comte, en 1753, Louis XV achète le palais pour sa maîtresse, devenue son amie intime, Jeanne Antoinette Poisson ennoblie du titre de Marquise de Pompadour, puis de celui de Duchesse de Menars. Drôle de palais, et drôles d'histoires de fesses, de titres et d'argent pour la résidence des Présidents de la République française. Charles de Gaulle n'aimait pas cet hôtel particulier, il disait : « C'est un palais de la main gauche », comprenez, c'est un lieu pour amours illégitimes et affaires louches... d'ailleurs le Président Holland a maintenu la tradition haut la main ... sans aller, heureusement, jusqu'à l'exploit heureux et triste du Président Félix Faure mort dans le salon d'argent alors que sa maîtresse Marguerite Steinheil (issue d'une bonne famille protestante, les Japy) lui faisait une fellation. Ce qui permit à Clémenceau de déclarer : « Il se voulait César, mais ne fut que Pompée ! ».

Si l'on considère toutes ces choses accumulées par l'histoire, il faut s'attendre à ce qu'un jour ou l'autre les « indigènes de la République » et leurs collabos fassent subir à notre histoire un tri sélectif et ordonnent qu'au lieu d'un vulgaire bateau sur la Seine, le palais de l'Élysée devienne un musée de l'esclavagisme blanc, évidemment blanc : il dura deux à trois siècles. Oubliant au passage qu'il y eut aussi, et qu'il y a encore, un esclavagisme noir... et musulman : ils ont duré plus de mille ans. Impossible de faire de l'Histoire débitée en tranches choisies, le saucisson pur porc de la bien-pensance.

Dans son bureau, à sa table Louis XV, assis dans un fauteuil sobre de style Empire, le Président était en train de lire. D'un geste large et

familier, il fit signe à Roger Dulac de venir s'asseoir en face de son bureau, dans un des deux fauteuils dorés de style Louis XVI. Il eut un bref sourire demandant l'indulgence de Roger alors qu'il achevait sa lecture. C'était une vieille édition (1970) des « Discours et messages » du général de Gaulle édités chez Plon. Sa phrase ou son paragraphe achevé, il referma le livre et l'agita devant Roger pour qu'il en lise le titre ; puis, il le lui tendit : « Je te le prête. Quel type ! Quand même quel type ! ». Un portable sonna, le Président répondit un bref « J'arrive ! ». Puis il dit à Roger Dulac : « Ce sont les experts de la covid-19 ». Il lui demanda de l'attendre, qu'il n'en aurait pas pour longtemps. L'ami-conseiller avait l'habitude de ces interruptions, elles pouvaient durer une heure, jamais plus. Sauf situation particulière, le Président n'aimait pas les réunions de travail trop longues. Sur ce point, il semblait avoir fait sien le principe du révolutionnaire Saint-Just : « On ne gouverne pas sans laconisme ». C'était d'autant plus surprenant que ses discours étaient en général trop longs et qu'il avait tendance à tourner en rond. Roger avait souvent voulu lui en faire la remarque, mais la servilité qui entoure les hommes de pouvoir avait fini par l'influencer, pas par esprit servile, mais par une sorte de respect dû à la fonction de son ami et un reste obscure, qui lui venait des bas-fonds de l'histoire de France et de la monarchie de droit divin : « qui était-il pour critiquer une parole aussi élégante ? ». Malheureusement, l'élégance en politique est une vertu mineure, si elle n'est pas au service de la force et de la clarté d'une vision du bien public.

Comme à son habitude, le bureau du Président n'était encombré d'aucun papier ou dossier, il faut dire qu'à lui seul le meuble était majestueux. Tout ce que le Président devait lire était soit dans ses appartements particuliers auxquels on accédait par un long couloir, soit dans un petit bureau fonctionnel dans le salon d'angle où il se

retirait pour penser et étudier ; méditer aussi sans doute, car il avait choisi pour ce bureau de labeur un étrange tableau de Simon Hantaï « Écriture rose » rempli de textes religieux et philosophiques que Roger trouvait indéchiffrables. Un tableau que certains disaient mystique. Roger Dulac n'était pas à même d'en juger, après une brève période ouvertement mystique au collège jésuite de La Providence à Amiens, son copain s'était fait baptiser par l'Église catholique... depuis ces temps lointains, la foi religieuse de son camarade tout comme la sienne était l'aspect le plus secret de leurs personnalités.

Lorsque le Président était dans le salon doré, s'il avait besoin d'un dossier, il le commandait par interphone et le renvoyait sitôt consulté. Outre un livre, une écritoire, une pendulette ancienne, deux chandeliers Louis XV dorés en bronze, transformés en lampes modernes et un porte-lettres, il n'y avait aucun autre objet sur la table-bureau. Le Président avait toujours un livre sur son bureau, rarement le même vu deux fois, cette lecture choisie accompagnait sa solitude. Roger avait posé sur le bureau le livre que le Président venait de lui prêter, la lumière lui faisait face, elle venait du Sud par trois fenêtres qui donnaient sur le jardin de l'Élysée. Il voyait au plafond des scènes mythologiques qui devaient dater du temps de Madame de Pompadour, Vénus, Cupidon... . Au-dessus des portes des N et des E entrelacés (à la façon des V et des A pour Victoria et Albert en Angleterre) rappelaient les amours de Napoléon III et d'Eugénie de Montijo. Décidément, l'Élysée avait une histoire où les amours, légitimes ou non, s'en donnaient à cœur joie.

Eugénie de Montijo était une très belle femme, sportive, aimant les bains de mer, l'équitation et le chocolat. Son mariage avec Charles-Louis Napoléon en 1853 fut un mariage d'amour... encore

que Napoléon III fût un mari volage, comme l'étaient les hommes de ce temps-là, qu'ils soient des quartiers populaires et industriels comme Saint-Denis, ou du faubourg Saint-Germain : des aristocrates ; tous fréquentaient les bordels, populaires ; ou ceux, chics, autour de la gare Saint-Lazare. En témoignent, peut-être, deux muses aux seins nus et gracieux qui de chaque côté de la cheminée s'envolent sur les boiseries du mur avec une légèreté qui semble narguer les seins lourds des cariatides de marbre blanc de la cheminée. La France a le culte des saints sous toutes leurs formes.

Ayant longtemps vécu en France, Eugénie et sa sœur aînée avaient eu Stendhal pour professeur d'histoire et Mérimée pour prof de français. Les Montijo étaient des bonapartistes dès le Premier Empire et Monsieur Marie-Henry Beyle (1783-1842), né à Grenoble, encore inconnu sous le nom de Stendhal, avait dû communiquer à la petite Eugénie sa passion pour Napoléon Ier, dont il avait été un Intendant des armées puis un Conseiller d'État. De là à ce qu'Eugénie tombât dans les bras du neveu de l'Empereur, il n'y avait eu qu'un pas franchit sans hâte entre 1849 et 1853. Charles-Louis-Napoléon Bonaparte, président de la République fut logé à ce titre au Palais de l'Élysée de 1848 à 1853. Il avait déjà compris que le quinquennat était un temps trop court ! Il prépara son coup d'État du 2 décembre 1853 dans le salon d'argent, là même où son oncle avait abdicé après Waterloo. Quant à « l'abdication » de Félix Faure, le 16 février 1899, elle avait eu lieu dans la même pièce. C'est la faute à Victor Hugo si Napoléon III n'a pas reçu la reconnaissance due à son extraordinaire aventure de modernisateur de la France. C'est injuste, mais c'est ainsi... encore que la défaite de 1870 a dû jouer son rôle. Féministe à sa façon, l'Empereur permit à Eugénie de devenir Impératrice des Français, de 1853 à 1870. Relativement effacée

comparée à son mari visionnaire et actif, elle fut la dernière femme qui eut un grand titre politique marquant dans l'histoire de France.

Ayant cessé de rêver sur le peu qu'il savait du passé de l'Élysée, Roger Dulac commença à se demander si le Président allait encore le faire attendre longtemps. Vingt bonnes minutes s'étaient écoulées depuis son départ et le temps risquait de paraître long. Il s'avisa du livre qu'il avait posé sur l'imposant bureau Louis XV, il le reprit, le feuilleta et s'arrêta au hasard à la page 391, il lut :

« Si la politique doit évidemment tenir compte des débats et des études, elle est tout autre chose que des études et des débats. La politique est une action, c'est-à-dire un ensemble des décisions que l'on prend, de choses que l'on fait, de risques que l'on assume, le tout avec l'appui du peuple. »

C'était le tome IV des « Discours et messages », Roger fut consterné. Il avait l'impression d'avoir accompli un de ces gestes de divination dont on usait autrefois en ouvrant la Bible au hasard pour y trouver réponse à quelque préoccupation. C'était comme si la statue du « Commandeur » Charles de Gaulle, comme dans le « Don Juan » de Mozart, eût rendu son oracle sur le bureau même qui avait été le sien. Il sembla à Roger Dulac que depuis la mort du dernier vrai Président-roi de la République française, François Mitterrand, il n'y avait eu que des débats et des études, suivis parfois d'actions, mais jamais « le tout avec l'appui du peuple ». Où était l'appui du peuple lorsque Nicolas Sarkozy avait décidé, sur les conseils d'un intellectuel qui se prenait pour Malraux, de déboulonner le tyran de Libye, Kadhafi ? ce qui avait abouti à une catastrophe de longue durée et de longue portée ; où était l'appui du peuple lorsque le traité de Rome de 2004, rejeté par référendum le 29 mai 2005, fut légalement et frauduleusement accepté par Nicolas Sarkozy le 8 février 2008 sous le

nom de traité de Lisbonne ? Où était l'appui du peuple lorsque François Hollande décida sur l'avis d'un *lobby gay* d'imposer à tous un nouveau Code civil ? Ce qui a conduit à l'insémination artificielle pour toutes.

Le Président avait-il lu ce passage avant de lui remettre le livre ? Avait-il compris qu'il avait commencé son quinquennat dans la même logique que ses pauvres prédécesseurs : l'illusion que la victoire électorale est le commencement d'autres victoires, alors qu'elle n'est que le commencement des épreuves. Oh, bien sûr ! ces présidents passés et non réélus n'étaient pas sots, on n'est pas élu par des millions de personnes si l'on n'a pas « quelque chose » qui fait la différence. Mais, quel que soit ce « quelque chose » il n'est pas la garantie d'une capacité à gouverner efficacement. Roger Dulac se demandait parfois s'il ne vivait pas une époque où les qualités qui permettent de remporter une élection ne sont pas à l'opposé de celles qui font d'un élu un homme d'action.

Le Président entra dans le salon. Il vint s'asseoir devant son bureau, dans l'autre fauteuil Louis XVI près de Roger Dulac, qui reposa le livre sur le bureau :

- Tu comprends, lire de Gaulle ça me change de tous ces experts qui m'exaspèrent !

Il regardait Dulac avec un petit sourire de satisfaction, celle de son bon mot... . C'était son côté « petite phrase », elles semblaient tirées des chansons à la mode des années 70/80 qu'il connaissait par cœur et chantait volontiers... ou des dialogues des films de Michel Audiard qu'il citait parfois. Mais les « petites phrases » n'étaient pas toujours bien calibrées, « traverser la rue pour trouver du travail », « pognon de dingue », « les gens qui ne sont rien » avaient fait du chemin... et

même tracées un sillon difficile à combler. Le pire, c'est encore que les petites phrases n'étaient pas nécessairement fausses. Par exemple « le pognon de dingue » : plus de 31% du Produit intérieur brut français va aux dépenses sociales, cela n'empêche pas les « quartiers sensibles » de s'enflammer sitôt que la police nationale arrête un innocent délinquant (les « racisés » sont toujours innocents), ni le pays de connaître des grèves coûteuses, de souffrir d'une insécurité de plus en plus pénible, et de voir se multiplier les pauvres et les suicides d'agriculteurs, d'enseignants, de policiers et de personnel hospitalier. Certes, les dépenses sociales sont, avec l'économie souterraine (drogue, petite et grosse délinquance), des filets de sécurité qui achètent de moins en moins la paix sociale, mais ils ne règlent pas les problèmes de fonds. Ces expédients encouragent les gouvernements successifs à la procrastination. En fait, « les quartiers sensibles » ont intérêt à s'enflammer de temps en temps pour assurer le flot des aides sociales... c'est un peu comme Erdogan le calife turc qui par intermittence relâche ses migrants orientaux sur l'Europe pour s'assurer le paiement du *jizya* généreusement offert par Angela Merkel. *Jizya* : taxe que les infidèles du Livre doivent payer aux musulmans. Roger Dulac avait envie de dire ces choses mal pensantes à son ami le Président, mais une fois de plus il n'osait pas.

« Alors, tu as jeté un coup d'œil au livre ? » demanda le Président qui ajouta :

- Quel passage t'a-t-il particulièrement impressionné ?

Roger Dulac prit le livre et lut à haute voix le passage qui l'avait frappé comme un oracle :

« Si la politique doit évidemment tenir compte des débats et des études, elle est tout autre chose que des études et des débats. La politique est une action, c'est-à-dire un ensemble des décisions que l'on prend, de choses que l'on fait, de risques que l'on assume, le tout avec l'appui du peuple. »

- Oui ! Je l'ai lu. Il m'a déprimé. Comment veux-tu que j'aie l'appui du peuple avec l'équipe d'amateurs qui m'entoure ?
- Mais c'est toi qui les as choisis !
- Pas tout à fait ! Ils m'ont suivi et aidé lors de ma conquête du pouvoir... comme toi ! Pour mon parti, c'était des volontaires sélectionnés sur dossier.
- Attention ! Ne va pas croire que je plaide pour ma pomme. Je connais ma place, je ne suis pas fait pour les premiers rôles... à peine pour conseiller. Je suis un technicien de la gestion administrative, et, à l'occasion, pour toi, je veux bien être le fou du roi... et encore, je joue mal mon rôle, il y a trop de choses que je n'ose pas te dire.
- Quoi par exemple, allez : chiche !

Roger Dulac était pris au piège. Peut-être l'avait-il inconsciemment tendu pour enfin retrouver l'innocence de leur amitié d'autrefois. Pourtant, il fut désarçonné par la simplicité directe de la question du Président.

- Par exemple... par exemple... Tiens ! tu choisis mal tes auxiliaires dans l'action et tu les gères mal. En un peu moins de trois ans, 15 de tes ministres et secrétaires d'État t'ont quitté, par décision volontaire ou par nécessité. Si j'en viens à ton cabinet, tu as eu 18 défections. Tu les tues au travail sans qu'ils

soient portés par une grande idée. Ta gestion des ministres et secrétaires d'État par objectifs « à l'américaine » est une absurdité, cela donne des questionnaires bureaucratiques abscons, les gens perdent leur temps à remplir les cases pour montrer que les objectifs sont atteints ou en bonne voie, sans souci du réel, ça devient surréaliste ! C'est les soviets sous Staline : on ne pense plus, le plan pense pour toi ! Tiens ! ta « *start-up nation* » personne ne comprend ce que ça veut dire, c'est comme ton « nouveau monde », ça ne veut rien dire, c'est creux et prétentieux. C'est de la com ! pas une vision digne du pays ! La France a deux mille ans d'histoire, il n'y a que les migrants qui sont nouveaux, c'est quand même pas aux migrants que tu t'adresses ! Les Français sont les héritiers de deux mille ans d'histoire, plus peut-être avec la grotte de Lascaux. Ils héritent par choix ou par enracinement, et toi tu veux les mettre hors sol ! Tu crois que la France ce sont tes « premiers de cordée », friqués, polyglottes et mondialisés, mais c'est absurde. Les premiers de cordée ne sont rien sans ceux qui les suivent et assurent l'escalade : les sherpas ! La France compte des millions de sherpas, et tu les méprises !

- Ben mon vieux quand tu y vas, tu fais pas dans la dentelle... vas-y, continue !
- Tu choisis mal les hommes et les femmes. Comment as-tu pu faire confiance à ce pêcheur en eau trouble de Benalla ?
- Il était déjà avec les socialistes et François Hollande !
- Ce n'est pas une raison. Toi, d'habitude si prudent en ce qui concerne les diplômes officiels, tu n'as pas relevé que ton protégé n'avait pas été accepté dans la réserve du Service

Action de la DGSE en raison de son « profil psychologique » : celui de l'arriviste type, sans scrupules, prêt à tout. Passeports diplomatiques à l'appui, il a montré tous ses talents !

- J'en ai tiré la leçon... mais que veux-tu, je suis entouré de jeunes super-diplômés comme toi, et comme moi, qui ne connaissent rien du terrain. Ils ne savent rien des choses telles qu'elles se font au jour le jour, alors oui, de temps en temps ces personnalités interlopes me sortent des choses trop bien formatées, j'ai le même problème avec Michelle Marchand qui s'occupe de mon image et de celle de ma femme...
- La fameuse Mimi, gangsters et boîtes de nuit, la secouriste de Benalla... la France des zones d'ombres. Ça pue tout ça !
- C'est sur le fumier que poussent les roses.
- Ne joue pas les littéraires, nous ne sommes pas au théâtre.
- Dis donc, tu n'en rates pas une pour te foutre de moi !
- C'est de ta faute, tu m'as demandé de jouer au fou du roi. J'y prends goût.

Le Président eut un rire un peu forcé, mais où l'on sentait une forme de satisfaction surprenante. Celle d'un homme intelligent qui entend ce que personne n'ose lui dire.

- Et bien continue !
- Ta tête de liste aux élections européennes, cette Natalie Loiseau, difficile de faire pire !
- Mais enfin, elle avait une carrière imposante au quai d'Orsay, directrice des ressources humaines ; directrice de l'ENA

- Directrice de L'École Nationale d'Administration, tu parles ! parce que les Affaires Étrangères ne la supportaient plus ! Elle avait une casserole africaine, l'affaire béninoise, cette Françoise Nicolas, une autre sherpa sacrifiée...
- Ah ! l'Afrique ! la corruption, les magouilles... . On n'en sortira jamais. Il faudrait les recoloniser, mais ce n'est plus l'époque. On est obligé de faire avec ce qu'on a...
- Avec ce qu'on a ? On a le terrorisme musulman alors on fait avec ?
- Ne dis pas de bêtises... on les combat !
- Dans le Sahel, mais en France on fait avec !
- En France, on est prudent ; il faut éviter la guerre civile.
- Guerre civile ? Moi, je dirais guerre de libération nationale !
- Tu y vas fort... trop fort !
- J'y vois clair depuis que Corine est morte.

Le Président regarda Roger Dulac avec intensité, il lui toucha l'épaule dans un geste de sympathie. Un voile était tombé sur son regard devenu inexpressif. Dieu seul sait à quoi il pensait... et même s'il pensait à quelque chose. Roger savait que le mémoire de maîtrise en philosophie du Président portait sur Machiavel. Il se demandait souvent si son copain n'était pas au sens propre comme au figuré un de ces princes de la Renaissance, dont il avait la beauté mystérieuse et inquiétante. Par exemple César Borgia (1475-1507), celui dont la devise a quelque chose du parti unique « En Marche », **E.M**, Emmanuel Macron : *aut caesar aut nihil* (César ou rien). Il faut dire que la façon dont son copain avait manœuvré tous ses adversaires

lors de sa course au pouvoir suprême, y compris, et surtout, le président de l'époque, était machiavélique. Le hic c'est qu'à la fin, à sa mort à 31 ans, César Borgia n'était plus rien. Il n'en serait rien resté si Machiavel n'en avait pas parlé.

« Allez ! Continue ton travail de déconstruction ! » Dit le Président qui avait repris son visage de tous les jours, lisse, sans émotion particulière. Ce qui était remarquable, car Roger savait qu'il ne supportait pas la contradiction parmi ceux qu'il considérait comme ses subordonnés, c'était peut-être son plus grand défaut. L'exceptionnelle tolérance dont bénéficiait Roger Dulac était due à leur passé amical et lointain, ces choses ne s'improvisent pas ; une fois faites, elles ne se refont pas, elles sont ce que le temps a donné sans penser au futur. Elles surprennent lorsque le passé se présente. Roger Dulac sentait la présence de ce passé qui lui permettait non pas de « tout dire », ce qui ne signifie rien, mais de dire ce qu'il sentait et que seule l'amitié permettait de dire :

- Je vais te donner encore deux exemples de personnes par toi choisies et que tu n'aurais jamais dû nommer à des postes d'importance pour ton avenir et ta mission...
- Et qui donc... . Allez, tu vas dire Christophe Castaner !
- Exactement ! Une catastrophe au narcissisme délirant qui l'aveugle au point où il ne croit pas en ce qu'il fait, mais uniquement en son image. Si tu donnes du pouvoir à un type de ce genre, tu vas nécessairement à la catastrophe : c'est un joueur qui a le don de l'échec, qui se croit malin parce qu'il est de gauche et surfe sur les émotions du moment. Une calamité qui va te couter cher ! Il t'a déjà coûté ta police qui va voter en masse pour le Front national... sans compter l'Armée...

- Et l'autre c'est qui ?
- Son jumeau ou presque : Benjamin Griveaux ! C'est quand même incroyable ! tu prétends créer un nouveau monde et tu t'entoures de gens qui sont de jeunes politicards carriéristes locaux ou régionaux rompus à tous les coups tordus des élections locales... des élections que les Français boudent de plus en plus. Je veux bien qu'il soit intelligent, peut-être plus que Castaner, mais enfin ! Il a le don de se faire détester par son arrogance, sans compter son manque de dignité, comme Castaner, dans ses propos sur ses pairs et opposants et opposantes... Et puis, pour couronner le tout, son affaire avec cette Alexandra Taddeo est d'une médiocrité sans nom. Qu'il se masturbe, on s'en branle ! mais comment les Français pourraient-ils faire confiance à un homme de plus de quarante ans qui envoie à une femme qu'il connaît peu, cette Alexandra Taddeo (une « hirondelle » russe ?) des détails de son anatomie sexuelle « en marche ». Quelle absence de jugement, quelle immaturité, et c'est à ça qu'il faudrait accorder le pouvoir de gouverner les Français ! Et la Belloubet, ta Garde des Sceaux ! Elle, comme Castaner, elle, une agrégée de Droit, elle croit plus aux émotions qu'au Droit français ! Elle déclare qu'insulter l'islam c'est grave (alors qu'une adolescente lesbienne qui répondait à des insultes de musulmans a reçu des menaces de mort). Elle invite une famille de trafiquants pour leur présenter des excuses, et ils refusent l'invitation ! Mon pauvre ami ! Des gens de cet acabit tu en as plein les caisses ! Tous ces vieux adolescents de gauche te ressemblent, c'est pour ça qu'ils sont venus à toi ! Le drame, c'est que toi, tu es différent, tu y crois, tu veux réussir. Et moi, j'ai peur que la France ne croie plus en toi !

- En admettant qu'ici ou là tu aies raison, il me reste deux ans pour la faire changer d'avis.

Chapitre 16

En quittant l'Élysée, alors qu'il traversait la cour principale qui mène au faubourg Saint-Honoré, Roger Dulac, en homme toujours un peu à contre temps (c'était d'ailleurs le thème du poème qui avait conquis le cœur de Corine), se demandait s'il n'avait pas été trop franc. Avait-il eu raison ? Ses vérités étaient-elles en adéquation avec celles des événements ? Où est le vrai lorsque les faits s'enchaînent dans le chaos de l'Histoire ? La certitude de l'erreur ne vient que lorsque le passage du temps la rend manifeste, il est toujours trop tard, comme pour la ligne Maginot ! Mais est-ce vrai ? Après tout, Roger Dulac était un homme qui disposait d'une culture assez vaste pour le guider dans ses jugements. Et l'amour de Corine lui avait donné quelque chose de plus... le sens du mouvement de la vie aimait-il à croire...

Et pourquoi pas ! La force d'un être est dans sa joie de connaître, elle n'est pas dans ses connaissances livresques et théoriques que mesure la réussite à des examens qui donnent accès au pouvoir. À ce compte, la France qui regorge de diplômés de haut niveau devrait être une puissance aux stratégies sans failles. Pourtant nos militaires de hauts rangs, tous saint-cyriens, se font battre en six semaines en 1940 : les saint-cyriens, Gamelin (major de sa promotion en 1893), Weygand, Pétain, tous deux saint-cyriens **et** académiciens, sont dépassés par la stratégie allemande. Quant aux politiques de l'époque, leurs références sont souvent de première classe : Paul Reynaud est diplômé de HEC et en Droit ; Édouard Daladier est un agrégé en histoire-géographie ; Albert Lebrun, le dernier Président de

la IIIe République, est major de Polytechnique et de l'École des Mines. C'est à son propos que Charles de Gaulle écrit dans ses mémoires : « Comme chef d'État, deux choses lui avaient manqué : qu'il fut un chef, qu'il y eût un État »... d'où la Constitution de la Ve République : elle force l'élu à être un chef et organise l'État. Plusieurs de ces personnages associés à la pire défaite de l'histoire de France sont de purs produits de la méritocratie républicaine : Albert Lebrun, Pétain, Daladier sont d'origine modeste. Alors qu'est-ce qui ne marche pas ? Où est la faute ? Aujourd'hui, nous sommes tous énarques, ou l'équivalent ; alors qu'à coup sûr, le dilettante Jean Moulin n'aurait jamais réussi le concours d'entrée. Si le résultat n'est pas bon, ce n'est pas la faute à « pas de chance », ou au manque d'intelligence abstraite au service d'un arrivisme féroce.

Pourtant, il faut bien qu'il y ait une faute quelque part. Une ou plusieurs qui s'enchaînent. Alors qu'environ 57% du PIB de la France est prélevé par l'État pour ses dépenses et que le pays a près de 70% de fonctionnaires de plus que l'Allemagne, on a l'impression que rien ne marche : police sous-équipée et manquant d'effectifs ; armées aux dotations rognées ; hôpitaux en grève ; Justice sans moyens ; campagnes sans services ; insécurité dans les villes ; etc.

En remontant les champs Élysée, Roger Dulac s'était totalement absorbé dans ses pensées. Lui aussi était un produit de ce système d'excellence qui ne marchait plus, il le savait ; mais lui, il avait passé un examen particulier, celui dont le jury est la mort et ses bourreaux. Examen sans réussite et sans échec, on passe d'un monde à un autre : celui des morts ; ou celui des vivants qui ont vu la mort et ses tueurs armés du Coran et de la kalachnikov, ou d'une arme improvisée : mortier de feu d'artifice, boule de pétanque, couteau de cuisine ou feuille de boucher, camion, voiture, etc. La mort de Corine

avait fait de lui un homme nouveau. Pourtant, l'homme nouveau était encore un nouveau-né, il ne savait pas s'orienter, aller ici ou bien là ! Une question le hantait : où est la faute ?

La réponse, une des réponses possibles, était peut-être dans **les temps** : les temps différents de l'action. Il y a d'abord le temps court des choses ordinaires, comme l'administration des hommes et des choses à laquelle il était si bien formé. Ces affaires administratives qui se suivent et demandent action, réaction ou indifférence, où l'on remporte des victoires tactiques n'est pas le temps long qui demande une vision qui conduit au succès dans le temps long : celui des victoires stratégiques. Il y faut une vision inspirée, mystérieuse, souvent à contre-courant des nécessités de l'instant : celles de ce temps court, celui des politiciens qui ne pensent qu'à ne pas faire de vagues pour être réélus, ou celui des bureaucrates ordinaires qui veulent grimper dans la hiérarchie (on dit : « Pas de couilles, pas d'embrouilles ! »). On rencontre aussi des personnes qui acceptent l'inacceptable qui leur a donné le pouvoir. Ainsi Pétain et Laval (ou ces maires qui se font élire par les « quartiers sensibles ») qui agissent dans le temps court de la France confrontée aux occupations allemande ou musulmane. Alors que de Gaulle agit dans le temps long de sa vision de la France et de la défaite allemande.

Roger Dulac pense que son Président ressemble à Philippe le Hardi, fils du roi Jean le Bon disant à son père en plein combat : « Père, gardez-vous à droite, père, gardez-vous à gauche ! », le fameux « en même temps » ; alors que dix ans après la défaite de Crécy, qui a décimé la noblesse française, les Anglais sont en train de remporter la bataille de Poitiers, le 19 septembre 1356. Le drame du Président sera d'être un enfant de son époque, celle du temps court, celui qui oublie le lent mouvement du temps long. Mais après tout,

ce n'est pas de sa faute si le mandat du président-roi de la Ve République a été écourté de deux ans par des socialistes étourdis et revanchards. Charles de Gaulle voulait donner dix ans au président-roi, non renouvelables. C'était raisonnable dans la mesure où la France pouvait produire des hommes de caractère. Des hommes ou des femmes dignes d'exercer cette royauté républicaine qui tire la leçon de plus de mille ans d'histoire de la nation française. Quel genre de personnages produisons-nous aujourd'hui ?

Lorsqu'il évaluait rationnellement ce que l'époque appelait « le réveil arabe », Roger Dulac pensait qu'il s'agissait du dernier épisode de la fin d'un monde, celui de l'Islam, dernier sommeil devenu cauchemar. Un monde qui n'est fort que de la faiblesse morale des autres. Grâce à Corine, son intuition lui confirmait-elle cette certitude. Une certitude planétaire. Toutefois, il ne pouvait exclure que la rencontre des lâches abandons français et de l'arrogance conquérante musulmane, si elles se prolongeaient sur un demi-siècle ou plus, ou moins, pût permettre aux musulmans de passer des cruautés d'amateurs du temps court à la conquête d'un temps long, en France et en Europe. Des crétins armés ont plus de pouvoir que des intellectuels aux mains vides : c'est la grande leçon de Charlie Hebdo. Quant à l'Angleterre, elle poursuivrait sa navigation séparée, solidement attachée au navire amiral de son ex-colonie américaine. Et l'Allemagne, pour continuer à vendre des voitures, finira par faire dire aux Turcs « *Heil Hitler* », ils n'attendent que ça !

Homme conscient de ses insuffisances, Roger Dulac savait qu'il n'était pas un homme d'action. Pourtant, il se savait doté de l'art de pressentir le temps long ; mais, pourvu d'une modestie maladroite, il n'avait que rarement le culot de faire état de son savoir. Sauf s'il se lâchait, comme il venait de le faire avec son Président et dans ses

pensées en remontant les Champs-Élysées. Et puis, dans le monde de l'action, il savait qu'il ne sert à rien d'avoir seul raison trop tôt. L'action, qui a besoin des autres, ne suit pas. Alors il attendait que la graine à peine visible devienne plante et fleurs. « Les Amis du Bataclan » étaient pour lui une façon utile et agréable de faire ce que recommande Voltaire : « Cultiver son jardin ». La récolte était longue à venir. Entre la mort de Voltaire, le 30 mai 1778 et le début de la Révolution française, il y a un peu plus de dix ans d'attente. Roger Dulac n'est pas Voltaire ; de plus, il est toujours vivant.

En cette période de début de confinement, elle faisait suite aux manifestations des gilets jaunes, les Champs-Élysées avaient toujours cet air de fête qui en fait une artère pleine de vie. Après avoir été incendié par les manifestants, le « Fouquet's » était flambant neuf, si l'on peut dire, même si ici ou là quelques magasins et succursales de banques portaient encore des signes de déprédations dues, le plus souvent, aux *Black-Blocks*. Un mouvement anarchiste paneuropéen très minoritaire, mal connu, dont les médias parlaient beaucoup et recueillaient peu d'entrevues, alors que la police procédait à de rares arrestations de ses activistes. Le contraire des gilets jaunes qui en prenaient plein la tronche et parlaient beaucoup, sans grande cohérence hormis l'expression d'une révolte de la misère, du mépris et du déclassement... sans oublier les inévitables crétins. De plus, Roger Dulac n'avait pas trouvé mention de blessures par LBD (Lanceur de Balles de Défense), grenades de désencerclement, matraques et arrestations de *Black Blocks*, alors que les gilets jaunes avaient dégusté : des centaines d'arrestations, des dizaines de blessés. À croire que le ministère de l'Intérieur avait ressorti les vieilles techniques des agents provocateurs pour déconsidérer et briser le mouvement des gilets jaunes. Quand on a un préfet de police de Paris qui s'appelle Lallement et un ministre de l'Intérieur

bien-pensant de gauche, il faut s'attendre à tout. Par contre, lorsque les « quartiers sensibles » s'enflamment, la police marche sur des œufs et prend des coups tout en évitant d'en donner pour ne pas permettre aux *racisés*, aux collabos, et au ministre de l'Intérieur de faire campagne contre « les violences policières ». Roger en avait fait une fois la remarque au Président, sur le thème du « deux poids deux mesures » : « Vous êtes dur avec les Français qui veulent qu'on les écoute et qu'on les respecte et doux avec ceux qui veulent détruire la France ! »... pas de réponse. Il s'était promis de poser la même question à Dagoucin, le capitaine de la DGSI. Il lui avait répondu que pour cette raison, il votait, à contrecœur, pour le Front national, devenu le Rassemblement national. La fille était plus politique que le père, et pas antisémite, mais elle n'avait pas son éloquence et ne savait pas travailler. Était-elle paresseuse ou manquait-elle d'intelligence, ou bien les deux ? Dagoucin ne savait pas trancher.

Arrivé chez lui, Roger Dulac, afin de ne pas penser à l'absence de Corine, se connecta sur le réseau des Amis du Bataclan. Histoire de voir s'il y avait des messages et des demandes de conversations par visioconférence comme l'habitude était en train de se prendre en raison de *confinator*. Il y avait plusieurs messages, beaucoup de salutations diverses et de remerciements des hôtes de la dernière réunion de Fontainebleau. Alors que même la jeune Anglaise, baptisée Nomerfide par l'Étudiante, avait envoyé un message enthousiaste, Dulac remarqua l'absence de réaction de la famille Pamphile. Il répondit aux mots aimables par quelques mots aimables, assurant les fidèles de Fontainebleau et leurs connaissances de sa disponibilité pour leur parler seul à seul ou en réseau, s'ils le souhaitaient. Sauf cas particulier, il envoyait une réponse standard. Elle était copiée autant de fois qu'il y avait de demandes d'assurances que les « Amis du Bataclan » continueraient à exister malgré

l'épidémie. Le confinement ne permettait plus d'organiser les rendez-vous de Fontainebleau du dernier vendredi du mois. C'est en faisant ce travail qui prenait un air de routine qu'il tomba sur un message bouleversant. Un message de Françoise Mangin, son premier amour, perdue de vue depuis leurs entrées dans leurs grandes écoles respectives : Polytechnique pour elle, l'ENA pour lui. Elle écrivait :

« J'étais à Bombay du 22 au 30 novembre 2008, au Café Léopold puis au Taj Mahal Palace. Je n'ai pas été blessée. J'ai besoin de parler. Prière de me laisser un message ou de m'appeler au plus vite. Merci ! »

Outre son numéro de téléphone, elle avait ajouté à la fin de son message une émoticône : un cœur brisé. Sans le message qui indiquait qu'elle était présente lors de la série d'attentats dans la ville de Bombay, le cœur brisé aurait semblé ridicule.

Roger Dulac savait que l'attentat de Bombay s'était déroulé sur plusieurs jours, du 26 au 29 novembre 2008. Les terroristes avaient fait officiellement plus de 166 morts et plusieurs centaines de blessés. Des sources indépendantes, mais non vérifiables évoquaient 200 morts et plus. Sept objectifs avaient été choisis pour cibles presque simultanées : des hôtels célèbres et luxueux, l'Oberoi Trident, le Taj Mahal Palace ; des cafés-restaurants fréquentés par les touristes indiens et étrangers ; un hôpital ; une gare bondée comme le sont toutes les gares indiennes ; un immeuble connu pour loger des juifs (la maison Nariman) ; plus des cibles d'opportunité : une voiture de la police, un taxi... au total, 12 objectifs attaqués. Les agressions combinaient les rafales de kalachnikovs et les explosifs. Puis, après deux nuits de massacres, les terroristes ont mis à feu des explosifs et allumé des foyers d'incendie dans le Taj Mahal Palace. Tous ont été tués, sauf un Pakistanais. Ils parlaient hindi et ourdou, et

citaient le Coran, en arabe ou en ourdou, tout en massacrant les gens.

Elle n'avait pas été blessée disait son message. Roger l'appela immédiatement. Elle apparut sur son écran et lui sur le sien. Elle devait avoir pleuré, son visage était bouleversé, les larmes avaient laissé un sillon luisant sur ses joues, mais peut-être venait-elle de prendre une douche ou un bain : une serviette de toilette formait un turban sur sa tête. Il y eut un instant de silence. Elle reconnaissait lentement son amour collégien Roger Dulac. Avait-il tant vieilli se demandait-il ? Elle n'avait guère changé, même son chagrin, si chagrin il y avait, lui restituait le visage qu'il lui avait connu autrefois lorsqu'elle avait de la peine. Elle le reconnut enfin :

- Ah bon, c'est toi !?

Elle était entre question et affirmation, à la fois surprise et rassurée.

- C'est toi qui as créé « Les Amis du Bataclan » ?
- C'est un collectif, ça s'est fait un peu tout seul. Au début, nous étions tous des survivants du Bataclan... Après, des survivants et survivantes d'autres attentats sont venus à nous.
- Alors, toi ! Tu étais au Bataclan ! J'ai du mal à t'imaginer dans un endroit pareil... Tu te souviens ? Tu ne voulais jamais aller en boîte ni aux concerts de rock !
- J'y étais avec ma femme, Corine. Elle aimait un groupe américain très bruyant, les *Eagles of Death Metal*, quel nom à la con ! Corine est morte, ils l'ont tuée à côté de moi, une balle de kalachnikov, je ne me souviens pas exactement quand... . Je l'ai portée sur mes épaules hors du Bataclan.

Soudain, Françoise pleurait. Comme elle pleurait quand elle était adolescente, ce qui était rare. La mort de son grand-père, à Dijon. Roger pleurait aussi, car comme l'écrit Dante dans « Vie Nouvelle » (1293-1295) : « Adonc, pour la raison que les malheureux, quand ils voient autrui avoir d'eux compassion, sont plus près de se laisser aller aux larmes, comme ayant pitié d'eux-mêmes... ».

Les sanglots avaient interrompu la conversation. De chaque côté des consoles de visualisation, les secrets de la douleur s'imprimaient sans paroles sur les pixels des écrans. C'est elle qui trouva la force de relancer la conversation :

- J'ai aussi perdu quelqu'un que j'aimais...

Cet aveu, dit d'une voix cassée par la douleur, permit à Roger de se ressaisir. Les banalités de la vie, même tragiques, reprenaient le dessus pour sortir le dialogue des douleurs qui ne se partagent pas.

- Tu étais mariée ?
- Non, un homme rencontré au Taj, un Russe... ne va pas t'imaginer que je suis devenue... comment dire... une femme qui couche facile ! Non ! mais mon Boris c'était un coup de foudre ! Il m'a sauvé la vie... il a perdu la sienne. Il te ressemblait... enfin, un peu !

Il sentit que la douleur remontait dans sa voix, il enchaîna :

- Parle-moi, raconte-moi ce que tu veux me raconter.

Elle changea brusquement de registre, elle semblait évasive :

- Pour m'inscrire sur ton site, je lis qu'il faut être accepté par un Ami du Bataclan qui te donne un mot de passe, un nom tiré de

l'Heptaméron ou du Décaméron. Cette idée d'une renaissance me plaît ! D'où vient-elle ? Quel nom veux-tu me donner ?

- Je t'appellerai Nomerfide 2, deuxième du nom, je vais l'enregistrer et te dire pourquoi je te le donne. Une des premières venues aux « Amis du Bataclan » était une étudiante en littérature de la Sorbonne. Elle a survécu au mitraillage de la terrasse du « Petit Cambodge », rue Alibert à Paris, le 13 novembre 2015. Nous avons l'habitude de l'appeler « l'Étudiante », elle est aujourd'hui Maîtresse de conférence à la Sorbonne, littérature de la fin du Moyen-âge et de la Renaissance : spécialiste de Marguerite de Navarre et de Boccace, l'Italien. C'est elle qui a eu l'idée de nous faire raconter nos histoires... une sorte de thérapie par le récit partagé et l'amitié. Aujourd'hui, nous appelons notre « Étudiante » Osyle, pour Louise de Savoie, la mère de Marguerite de Navarre. Osyle est l'anagramme de Louise, ou Loyse. Dans le roman tous les personnages sont désignés par une anagramme de leur nom véritable.
- Et moi dans tout ça ? Pourquoi deuxième du nom ?
- J'y viens. Parce que la première est une Anglaise qui a vécu un attentat à Londres. Il y a dans L'Heptaméron un personnage historique, une amie de Marguerite de Navarre du nom de Françoise de Fimarcon. L'anagramme de « de Fimarcon » donne Nomerfide. Je n'ai jamais oublié ton prénom Françoise. Il sent la framboise, le velouté et la douceur du fruit !
- Vil flatteur !
- Non ! Réaliste : la vie sépare, les souvenirs restent !

- Ils restent hélas ! Je sais que tu peux comprendre ma peur, celle du retour de mes souvenirs de Bombay. Crois-tu que si nous en parlons, je me sentirai moins mal ?
- Comme nous le disons sur le site, c'est lent, cela prend du temps. Je ne veux pas te mentir, mais tu ne seras plus jamais celle que tu étais avant. Je ne suis toujours pas sorti du trou où le meurtre de Corine m'a jeté. Quelque chose de ces instants est toujours avec moi... mais grâce aux Amis du Bataclan, j'ai appris à vivre avec. Et parfois, j'ai même l'impression d'avoir payé très cher pour accéder à quelque chose qui me manquait.
- Et quoi donc ?
- Certaines choses ne se décrivent pas, elles ne peuvent que se vivre.
- Je n'en suis pas là ! Ce que j'ai vécu ne me permet que d'accéder à ce que je voudrais n'avoir jamais vécu. Je ne suis pas maso, alors je souffre et ma souffrance est inutile.
- Pardonne mon côté un peu mélodramatique, mais je crois que le malheur nous met face à notre mystère. Si le malheur l'emporte, nous ne pouvons plus vivre. S'il ne l'emporte pas, il nous force, pour survivre, à acquérir quelque chose... quelque chose d'indéfinissable, mais de vrai. C'est cette vérité indéchiffrable qui aujourd'hui me permet de vivre. Certains appellent ça « la résilience », mais ce n'est qu'un mot pour une vérité totalement individualisée : chaque « résilience » est un parcours unique. Ne tombe pas dans l'abîme imbécile du surhomme où Nietzsche est tombé... ce truc que tous les idiots qui veulent faire savant répètent : « Tout ce qui ne me tue pas me rend plus fort ». Je ne suis pas plus fort, je suis peut-être

plus faible, car je suis moins bête... je suis différent, j'ai fait un pas vers le mystère.

- Eh bien moi ! je ne sais plus où mettre les pieds !
- Avec nous, avec moi, tu trouveras toujours quelqu'un qui peut t'entendre et te comprendre.
- Ne sommes-nous pas condamnés à la solitude ?
- Seulement si nous le voulons !

Il y eut un silence prolongé. Roger reprit la parole :

- La solitude est un leurre dans la mesure où elle n'est pas choisie, mais imposée par le malheur. Elle peut être choisie pour se consacrer au bonheur, à la méditation, à la pensée, à la création, à l'amour, et, si l'on en ressent l'appel, à la rencontre avec Dieu...
- Un leurre ! mais ma douleur n'est pas un leurre ! Je ne tiens que parce que j'ai un fils de l'homme que j'aimais. Ma douleur n'est pas un leurre !
- Le leurre est un terme de fauconnerie, c'est un morceau de cuir teint en rouge en forme d'oiseau que le fauconnier place sur son poing ganté, ou lance en l'air, pour faire revenir son faucon sur son gant. Le leurre est une réalité qui te fait revenir sur ton point fixe : le malheur.
- Et alors ? Faut-il oublier, se faire lobotomiser pour être heureuse ?
- Je ne dis pas ça ! D'ailleurs, s'il en était ainsi pourquoi créer les Amis du Bataclan qui racontent leurs histoires vraies. Il suffirait de se saouler la gueule ou de prendre les drogues idoines. Il ne

s'agit pas d'oublier, mais de se rappeler de tout, et de vivre avec ! Alors raconte ! raconte comme tu ne l'as peut-être jamais fait, et sache que je vis chaque jour avec une souffrance qui a la même cause que la tienne.

Elle raconta :

- J'avais été invité à Bombay par une équipe de mathématiciens qui travaille sur la théorie des cordes : l'unification hypothétique entre la relativité générale et la mécanique quantique. Les Affaires étrangères avaient payé mon voyage. Comme les autres invités étrangers, j'étais logé par la ville de Bombay, certains au Taj, d'autres à l'Oberoi. Bon ! Je ne vais pas te parler des diagrammes de Feynman, c'est passionnant, mais je sais que tu n'y comprends rien. Mais voilà, j'étais à Bombay pour ça ! Boris aussi. Le moins que je puisse dire est que nos particules ont interagi.

En plus de l'amour, elle avait toujours eu le sens de l'humour... enfin, un humour matheux pas toujours facile à comprendre. Mais, bon, Roger Dulac avait compris : les particules sont les éléments les plus petits qui composent la matière : plus l'espace les sépare plus ils interagissent. L'amour se joue aussi dans la matière, donc elle avait eu des orgasmes. Les particules de Corine avaient interagi avec celles de son Russe. Roger Dulac éprouva une jalousie primitive : il n'avait jamais oublié que ses particules à lui avaient interagi avec celles de Françoise, bien avant celles de ce Russe. Il fut sur le point d'en faire la remarque sur le même ton humoristique, qui, dans son cas, eût été faux. Heureusement, il sentit tout ce qu'il devait à Françoise sans laquelle il n'eût pas su reconnaître, se faire aimer, et aimer Corine. Existe une intelligence du cœur qui s'oublie quand on développe trop celle qui permet la réussite aux examens d'entrée des pouvoirs.

Roger Dulac se souvenait d'une histoire que lui avait racontée un des principaux conseillers du Président. Un gars né à Échirolles, au pied des Alpes, énarque comme tout le monde autour du Président... enfin, presque... . Il était d'origine modeste ce qui, sans être exceptionnel, n'était pas courant. Il pratiquait l'alpinisme en amateur dans sa jeunesse. Il crapahutait avec un ami de son quartier. Un jeune pas très malin, mais bon grimpeur. Le conseiller du Président avait raconté ce qu'il considérait comme une histoire drôle à Roger Dulac : un jour, en fin de matinée, arrivés au sommet, après avoir guidé celui qui n'était pas encore énarque à passer la dernière corniche, le copain, il était le « premier de cordée », s'était exclamé : « Regarde un peu, même nous autres qu'on est cons, on voit que c'est beau ! ». À l'époque, ils avaient ri de ce propos naïf de « gens d'en bas », « les gens qui ne sont rien », eux qui se considéraient comme des « gens d'en haut », bien-pensants, pas populistes, devenant « quelque chose », loin du peuple, même s'ils en viennent. Un peuple sympathique, serviable, parfois servile, sans grande éducation et qui se sait « con ». Jusqu'au jour où il fait une révolution. Mais la mort de Corine avait tout changé, le mot du jeune alpiniste avait pris une autre dimension, celle de ce qu'à présent Roger Dulac appelait l'intelligence du cœur. Celle qui, sans filtre, vient spontanément aux gens du peuple, et sans laquelle la nation perdrait son âme.

Roger Dulac voulait entendre à nouveau la voix de Françoise, il craignait que le silence se prolongeant elle sombrât à nouveau dans le mutisme :

- Tu étais arrivée à Bombay le 22 novembre...
- Oui ! le 22. Et j'ai rencontré Boris le même jour, en soirée. Le Centre de recherches quantiques de Bombay avait organisé un

cocktail de réception pour les invités à la conférence. On a tout de suite sympathisé... je t'ai dit : un coup de foudre ! On avait pris l'habitude en fin d'après-midi, après les visites touristiques organisées par les Indiens, d'aller prendre un verre au « Leopold Café », il n'est pas très loin des deux hôtels où étaient logés les participants, l'Oberoi et le Taj. Le 26 en début de soirée, nous n'en étions plus très loin lorsque le café a été attaqué : rafales d'armes automatiques, explosion de grenades, un carnage. Boris m'a dit qu'ils tiraient avec des kalachnikovs, une arme russe, très connue. On a couru se réfugier dans notre hôtel, on a prévenu la réception, une jeune femme en sari du Taj, bordeaux avec un liseré doré, nous a dit qu'il y avait eu une attaque terroriste à la gare. Le Taj Mahal Palace est un hôtel aussi luxueux qu'immense, le hall d'entrée est toujours très animé, son espace circulaire est vaste et lumineux avec des décorations florales gigantesques, une sorte de fontaine de fleurs, des sofas, des fauteuils et des tables basses ; des statues aussi. En hauteur, il y a des terrasses étagées qui font le tour de l'espace, les terroristes ont mitraillé les gens en tirant de là-haut. Un autre groupe tirait dans le hall d'entrée, en bas. La réception est toujours pleine de mouvement, mais jamais encombrée, il y a de la fluidité. Les employées sont gracieuses et stylées, les hommes aussi. C'est impressionnant, l'animation et le luxe sont rassurants. Encore choqués par l'attaque du Café Léopold, nous sommes allés nous asseoir à une table du petit restaurant du rez-de-chaussée, au bout d'un couloir. Le Shamiana : atmosphère calme, du genre « luxe et volupté », musique douce, j'ai commandé un gin-fizz, Boris un thé, c'est peut-être le seul Russe qui ne boit pas !

Elle prit conscience du fait qu'elle venait de parler de lui au présent. Un pur présent, même pas un présent du subjonctif. Elle tomba dans le silence, ses yeux se mouillèrent de larmes, elle eut de brefs sanglots. Puis ce fut le silence. Ce fut comme s'ils étaient entrés ensemble dans la forêt des amours mortes, où chaque arbre est un souvenir : les arbres sont une des mémoires de l'univers, les amoureux le savent puisqu'ils gravent leurs noms sur l'écorce. C'était comme si perdus dans cette forêt, ils se rencontraient pour y vivre ensemble, ou ensemble s'en échapper. La forêt est un refuge réel et symbolique, les amants en fuite s'y réfugient, les bandits aussi, les ermites y méditent, les sorcières y cueillent des plantes, les enfants s'y égarent et les ogres y résident. C'est le lieu où l'on se perd et se retrouve. Comprit-elle que perdus dans la douleur, ils ne s'étaient jamais quittés ? Car se retrouver c'est comprendre que le lien autrefois noué ne fut jamais rompu. Tout amour réussi, par son intensité, par la richesse des découvertes faites, participe à la généalogie des êtres qui le vivent, nous ne naissons pas une seule fois dans nos vies.

- Et si l'amour n'est pas réussi, demanda-t-elle ? As-tu eu des amours... médiocres ?
- Oui, parfois, lorsque mon désir était à bout et aveuglait ma capacité à discriminer entre sexualité et amour. Et toi ?
- Non. Jamais ! J'ai toujours repéré les tocards à temps. Entre toi et Boris, il n'y eut personne. Des tentatives, des approches, mais personne !
- Nous sommes différents.
- C'est une évidence !

La conversation avait masqué les douleurs trop vives, Roger demanda :

- Comment s'est faite l'attaque du Taj Mahal Palace, il n'y avait pas de protection du genre « opération Sentinelle » ?
- Bombay, c'est bien plus tôt. Et d'ailleurs, je crois que l'attaque de Bombay a servi de modèle opérationnel aux djihadistes : attaquer simultanément des cibles molles, rendre l'intervention des forces de police confuse. À Bombay, la police n'était pas du tout préparée à ce genre d'attaque, c'est la raison pour laquelle l'attaque a duré presque trois jours, et deux nuits. C'est extraordinaire de voir comment dix hommes entraînés et armés jusqu'aux dents peuvent créer le chaos dans une ville de plusieurs millions d'habitants désarmés. J'ai peur qu'ils fassent leur prochain coup dans une petite ville ou un village... il nous faudrait un système d'alerte et d'intervention ultra rapide. Enfin, je suppose qu'en France on a tiré des leçons de l'attaque de Bombay... nos attaques du 13 novembre 2015 n'ont duré que quelques heures...

Roger Dulac l'interrompt : « **Que** quelques heures... tu y vas fort ! » Elle se reprit :

- Je veux dire par là que les Français étaient mieux préparés que les Indiens et que les terroristes pakistanais étaient mieux entraînés que les Français d'origine maghrébine formés en Syrie qui sont venus comme réfugiés à travers la Grèce ; et nos locaux formés sur le tas, les Merat, Koulibali et compagnie. Pour les dégâts nous sommes presque à égalité. Similitude des stratégies de la terreur : cibles molles ; massacres de civils désarmés dans une grande ville ; attaques simultanées de lieux

publics, clos si possible. Tout ça montre bien que les terroristes musulmans ont une conception unifiée par une pensée à la fois religieuse et stratégique où la tactique fait l'objet de comptes rendus critiques afin d'améliorer les effets de terreur. Je ne me fais aucune illusion, ça va continuer, encore et encore... avec des coups de plus en plus tordus. D'un point de vue mathématique, les Pakistanais l'emportent avec plus de 166 morts et quatre à cinq cents blessés, mais les musulmans français originaires du Maghreb ne sont pas mauvais non plus. Ils étaient neuf, ils ont fait 130 morts et plus de trois cents blessés. 16,6 morts par terroriste pour les Pakistanais, 14,4 pour ceux de chez nous. Le match est serré !

- Ta comptabilité n'a pas de sens ! le terroriste du 14 juillet à Nice était seul, son bilan est terrible. Non ! je n'aime pas ton image, même si elle n'est pas fausse. Il y a en effet une compétition dans l'imagination de l'ignoble mis en actes. Au nom de Dieu, ces gens n'ont pas de limites dans l'horreur. L'islam est une étrange religion qui permet à ses séides de se permettre tous les crimes.
- N'est-ce pas le cas de toutes les religions ? Depuis des siècles, Dieu est un bon slogan publicitaire invitant aux massacres ! Tu sais, le fameux « Dieu est avec nous ! »
- Certes, mais la violence n'a pas besoin de Dieu. Elle est un fait humain, elle nourrit bien des choses, en bien ou en mal... la guerre en est une. Pourtant, tu ne trouveras dans aucune autre religion un prophète qui déclare à tous propos que ses fidèles doivent imposer sa religion par tous les moyens, y compris la guerre ; et donne, lui-même, dans sa vie des exemples de massacres réussis. Ça, c'est une exclusivité de l'islam ! Jésus

Christ, le Bouddha, Confucius, Lao Tseu... et même Moïse ne font l'apologie ni de la violence ni de l'esclavage. D'ailleurs, les musulmans sont aujourd'hui les seuls à nous tuer et à se tuer entre eux en répétant « Dieu est grand », « Si Dieu le veut », etc.

- Franchement, je n'ai aucune connaissance de l'islam et ce n'est pas ce que j'ai vécu à Bombay, puis en France qui m'incite à lire leur bouquin ! Ceux de Bombay, eux aussi, n'arrêtaient pas de dire des trucs religieux alors qu'ils nous massacraient. Une femme a sauvé sa peau en récitant quelque chose du Coran, en arabe.
- Tu l'as entendue ?
- Non ! C'est elle qui me l'a dit, après, quand nous sommes sortis du Taj. Mais je les ai entendus crier leur truc « Allahu Akbar ». Et puis Boris parle, parlait, un peu l'ourdou. Il avait été soldat en Afghanistan. Officier. Il m'a dit qu'ils avaient un chef, il avait un téléphone mobile, la ligne n'était pas toujours très bonne, il parlait très fort, il parlait ourdou et hindi. Il disait où en était l'opération au Taj et recevait des ordres. Ils cherchaient des étrangers, des occidentaux pour en faire des otages, enfin, on suppose, parce qu'à la fin ils ont tué tout le monde. Après, les Indiens ont dit que le chef véritable, son correspondant, était au Pakistan.
- Sait-on comment ils sont venus à Bombay ?
- Par la mer. Sans doute à bord d'un navire de pêche des services pakistanais qui les a laissés au large. Ils sont venus dans un canot pneumatique... la police indienne l'a retrouvé sur une

plage de Bombay. Ils se sont séparés en plusieurs équipes... en tout cas, ceux qui ont attaqué le Taj étaient quatre.

- Comment sont-ils entrés dans l'hôtel ?
- L'attaque du Café Léopold a créé une panique, Boris et moi avons été les premiers à revenir dans l'hôtel, nous avons été les premiers à franchir la porte, les portiers nous ont reconnus. Ils avaient entendu les tirs et les explosions, mais ne pensaient pas à une attaque... je crois qu'ils n'ont pas compris ce que nous leur disions. Je crois qu'une dizaine de minutes après nous un groupe d'une trentaine de personnes, plus peut-être, s'est précipité à la porte de l'hôtel, en fait une double porte, monumentale. À ce moment-là, j'étais déjà avec Boris dans le petit restaurant, nous avons entendu un peu de bruit, et c'est tout. Nous nous croyions en sécurité... qui pourrait attaquer le Taj ? Un portier a fermé les portes, mais le maître d'hôtel a fait ouvrir la porte, il y avait des clients du Taj dans le groupe. Certains ont été tués dans le hall d'entrée lorsque les tueurs ont ouvert le feu. Ils s'étaient mêlés à la foule en panique qui cherchait refuge dans l'hôtel. Rusés, ces guerriers aux armes cachées dans des sacs de sport !
- Tu les as vus ?
- Les sacs de sport ou les tueurs ?
- Les deux !
- Les sacs de sport, la police indienne et leurs troupes spéciales les ont trouvés après la mort des terroristes, on les a vus à la télévision indienne, comme le canot pneumatique. Les terroristes, je les ai vus de loin, et, plus tard, dans un regard

bref quand ils nous tiraient dessus lors de notre évasion. Je les ai surtout entendus tirer et quelques fois parler. Par exemple, alors qu'ils nous ordonnaient d'ouvrir la porte de notre refuge. Quand il pouvait comprendre ce qu'ils disaient, Boris me traduisait ; et puis après, quand nous avons pu nous échapper du Taj, les autres otages m'ont parlé. Nous avons besoin de nous parler, surtout lorsque le serveur sikh du restaurant, un type formidable, nous a guidés pour trouver refuge dans les cuisines et, de là, nous guider dans un escalier jusqu'au sixième étage dans un grand appartement qu'il appelait « *chambers lounge* », nous étions une vingtaine, trente peut-être, toutes nationalités confondues. Le chef cuisinier était avec nous, avec quelques employés de l'hôtel, des gens admirables. Il y a vraiment beaucoup de gens bien chez les Indiens. Dans notre refuge, certains avaient déjà perdu un proche, d'autres étaient sans nouvelles, ils essayaient de les joindre sur leurs portables. Certains répondaient, d'autre pas. Nous sommes restés là, un jour et une nuit, attendant des nouvelles de secours qui ne venaient pas. L'appartement avait une kitchenette, il y avait de quoi manger, et surtout de quoi boire. Boris et moi, nous nous sommes isolés dans une petite chambre. Nous nous sommes aimés comme des fous ! C'est là que notre fils, Antoine, a été conçu, j'en suis certaine. Il va avoir onze ans... . Je crois te l'avoir déjà dit : le maître d'hôtel, Jomon, je crois, et Heman Oberoi le chef cuisinier du Taj, avec une partie de son équipe, étaient réfugiés avec nous dans ces « *chambers lounge* », des gens magnifiques ! Je crois que le maître d'hôtel a été tué en combattant les terroristes. Grâce aux Indiens qui étaient avec nous, nous pouvions suivre ce qui arrivait au-dehors. La police locale faisait ce qu'elle pouvait, mais elle était sous-équipée, ils

attendaient les troupes spéciales envoyées par la capitale fédérale à New Delhi, mille kilomètres au moins, ça a pris deux jours ! À un certain moment, je ne saurais pas te dire quand, on a entendu des tirs nourris, pas seulement les kalachnikovs des terroristes, puis une explosion. Une grenade défensive russe, puissante et dangereuse m'a dit Boris. Plus tard après notre libération, j'ai appris que c'était une tentative de la police locale d'attaquer les terroristes, un échec sanglant pour ces pauvres gens, ce sont eux qui avaient reçu la grenade. Au matin du 28, les terroristes ont allumé deux ou trois incendies dans l'hôtel, il y a eu des explosions, ils ont forcé la porte de notre refuge. On s'est échappé par une autre porte qui donnait sur un escalier qui menait aux cuisines. Les terroristes nous poursuivaient dans les escaliers, ils tiraient au hasard, des gens étaient touchés. On a traversé les cuisines en courant et ça tirait de partout ! Une porte des cuisines donnait sur un long couloir qui conduisait à une sortie sur la rue. C'est dans ce couloir ou dans les cuisines, alors que je courais parmi la foule des gens cachés avec nous dans l'appartement, mais avec beaucoup d'autres personnes venues d'un peu partout que l'apocalypse nous est tombée dessus. Une fuite éperdue dans un large couloir que deux ou trois terroristes criblaient de balles en criant « Allahu Akbar ».

- Il était long, ce couloir ?
- En vérité, moins de dix mètres, je pense. Mais dans le souvenir inscrit dans mon corps, avec les cuisines, un kilomètre au moins. Et puis, il y avait un croisement avec un autre couloir d'où venaient en courant d'autres gens en panique, la rencontre des deux flux a accru la densité de la foule et les terroristes, trois je crois, ont tué de plus belle. La terreur et le

chaos. Je courais protégée par Boris qui était derrière moi, il m'encourageait, il me couvrait de son corps. Il a été tué par les terroristes qui nous poursuivaient dans le couloir. Jusqu'au bout, j'ai cru qu'il était derrière moi, ce n'est qu'en arrivant dans la rue, après avoir croisé des soldats indiens déguisés en ninjas qui tiraient sur les terroristes que j'ai compris qu'il n'était plus là. J'ai immédiatement su qu'il était mort et qu'il m'avait sauvé la vie.

- Mon Dieu, mon Dieu, Françoise, nous avons traversé l'enfer !

Il lui raconta le Bataclan, la mort de Corine, qu'il avait vécue dans la confusion, celle que Françoise venait de lui décrire.

Chapitre 17

Après avoir cheminé dans « une forêt obscure », Dante raconte sa traversée des enfers puis du purgatoire guidée par le poète Virgile, pour arriver au paradis et y retrouver la femme qu'il aime, une certaine Béatrice. Certes, guidée par Marguerite de Navarre, la traversée des enfers avait permis à Roger de retrouver Françoise, mais le paradis était encore loin. C'est que leur aventure n'était pas celles contées par les récits qui font la littérature et les religions, mais des histoires vraies concoctées par la ruse et la cruauté quand elles s'allient à la religion et à la bêtise.

Ils avaient pris l'habitude de se rencontrer sur internet, d'abord sur le site des Amis du Bataclan, puis de façon indépendante en utilisant leurs lignes téléphoniques personnelles : un de ces programmes du NET qui permet de parler des heures tout en se voyant sur l'écran. Enfin, lorsqu'il y eut une accalmie dans les mesures prises contre *confinator*, ils se retrouvèrent à la terrasse d'un café de l'entrée de la rue de Rivoli, pas très loin du Louvre, il était encore fermé. Le premier rendez-vous fut étrange.

Dire « premier » est abusif puisque pendant des années, trois, ils s'étaient donné des rendez-vous dans des cafés, ou chez l'un ou chez l'autre. Des rendez-vous d'amour où la passion était vive. Celle des sens, évidemment ; mais elle se confondait avec cette sensation d'amour absolu, comme, peut-être, seule l'adolescence permet de le vivre... si la chance ou le drame en est donné. Shakespeare en a fait « Roméo et Juliette ».

Du temps de leurs jeunesse, on ne sait pas lequel des deux avait en premier dit à l'autre : « Je suis heureux, ou heureuse que tu existes ! ». Mais on sait de façon certaine que cette déclaration d'amour spinoziste (alors qu'ils n'avaient pas lu Spinoza) avait été prononcée à maintes reprises. Par cette déclaration, on comprend qu'ils vivaient pleinement la merveilleuse expérience de l'amour selon Spinoza : « l'amour est une joie accompagnée de l'idée d'une cause extérieure ». Comme dans « Le cantique des cantiques » de la Bible de Jérusalem, elle et lui étaient la « cause extérieure » d'un bonheur mutuel. Il y avait dans cet amour une force qui allait au-delà de la splendide innocence de leur âge. Hélas, le don avait été reçu trop tôt, ils étaient encore englués dans cette innocence aussi belle que désarmée dont seul le temps, ce que l'on en fait et ce qu'il nous fait, permet de se libérer. Dans ses « Fondements de la métaphysique des mœurs », Emmanuel Kant écrit : « C'est une belle chose sans doute que l'innocence, le malheur est seulement qu'elle sache si peu se préserver, et qu'elle se laisse facilement séduire ». S'étaient-ils laissé séduire par l'ambition ? Puisque les grandes écoles qui les avaient séparés sont en France une des voies royales des ambitions. Non ! Françoise Mangin n'avait que la passion des maths, une ambition de connaissance autoentretenu par ses dons. Quant à Roger Dulac, il n'était qu'obéissant, ses parents le voulaient énarque, pour des raisons qu'il avait du mal à comprendre. Ces enseignants idéologues de gauche sont toujours pleins de contradictions qu'ils n'avouent jamais. En homme sans passion particulière, ce qui le protégeait de la cupidité, il avait obéi. Ce n'est que beaucoup plus tard, après avoir rencontré Corine, qu'il entra dans le monde, pour lui nouveau, des passions irraisonnées et magnifiques. C'est un homme nouveau qui retrouvait Françoise.

Entre l'un et l'autre, l'amour est vite revenu. Ils ont évoqué la ville d'Amiens de leur jeunesse. Comme autrefois, ils se comprenaient à demi-mot et les lieux évoqués les ramenaient pas à pas dans la forêt des amours anciennes : « Tiens ! c'est là que nous... », « Te souviens-tu du jour où... », etc. Pourtant, ce n'était plus le même amour, il était lesté de ces souvenirs de la vie qui n'ont rien à voir avec les moments de l'amour. La beauté de l'innocence avait été perdue. Ils ne la regrettaient pas et c'était heureux, ils ne portaient pas la charge des regrets du temps passé. Quand elle est excessive, la nostalgie devient une passion triste. Ils avaient vécu selon leurs vœux, surtout Françoise qui s'était totalement investie dans ses recherches et dans ses quelques jours de passion absolue avec son Russe qui lui avait donné un enfant. Roger avait eu la chance de réussir ce que ses parents voulaient qu'il réussît... jusqu'à sa rencontre avec Corine cela avait suffi à son bonheur. Après, c'était Corine qui avait suffi à son bonheur. Corine était morte. Françoise avait demandé :

- Penses-tu que l'on n'aime qu'une seule fois dans sa vie ?
- Surement pas ! Mais je ne suis pas seul au monde, cela dépend des caractères ; des époques aussi : si l'on fait toujours plus ou moins la même chose, les expressions du sentiment amoureux changent selon les époques, et les civilisations... . Ce que je sais, car c'est toi qui me l'as enseigné : si l'on a aimé totalement une fois, on sait reconnaître l'amour s'il se présente une seconde fois.

« Oui, je comprends... », avait-elle répondu avec un air sérieux : celui-là même qu'elle avait lorsque sa pensée était totalement occupée par sa recherche en mathématiques. Puis, d'un air mutin, elle demanda :

- Et une xième fois ?
- Il y a tout de même des limites... encore qu'un tempérament amoureux puisse aimer en se trompant sur la personne et d'erreur en erreur finir par trouver l'amour véritable, ou ne jamais le trouver. La vie de Charlie Chaplin, cet éternel amoureux souvent déçu, sauf par Paulette Goddard, qui finit par trouver le bonheur avec Oona O'Neil est un cas intéressant. Il n'y a pas de lois absolues en amour, quelques règles seulement.
- Lesquelles Monsieur l'expert ?
- Celles du respect, et je dirais d'une sorte de politesse amoureuse... comme se laver les fesses et le sexe au savon de Marseille avant de faire l'amour...
- Ce que j'ai toujours fait ! Mais pourquoi au savon de Marseille ?
- Il respecte le parfum naturel du corps. Aimer, c'est aussi aimer l'odeur du corps aimé. Ne dit-on pas des personnes détestées que l'on ne « peut pas les sentir »
- Vrai ! Et pour l'amour quoi d'autre encore, « Maître » ?
- Cela se vit et ne se dit pas !
- Malin rusé !

Elle avait souri de ce joli sourire qu'il aimait... celui de la fille intelligente et amoureuse qu'il avait connue. Elle demanda :

- Aimes-tu ton travail ?

L'esprit de vérité qui animait les conversations des Amis du Bataclan était entre eux renforcé par la complicité amoureuse qui les avait unis, et qui, pas à pas, reprenait ses droits.

- Avant la mort de Corine, j'aimais mon travail. Je vivais tranquille. Je ne me posais que les questions pratiques liées à mes tâches. J'aimais ces questions et ma recherche de solutions. J'étais, et je suis toujours un bon technicien des affaires administratives. Je vivais cela comme un sport : on suit les règles, on veut gagner, sans se poser des questions sur les buts ultimes de toute l'affaire...
- Et qu'est-ce qui a changé ?
- Tout ! La mort de Corine a tout changé ! Et toi ? Celle de ton Russe, ce Boris, qu'a-t-elle changé ?
- Sa mort a changé ma vie que je ne peux plus faire avec lui. Heureusement, nous avons notre fils ! Mais pour le reste non. Ma vie professionnelle n'a pas changé. À l'institut Max Plank, à Heidelberg (j'y ai donné un séminaire pendant trois mois, mes parents se sont occupés d'Antoine), j'ai connu une mathématicienne iranienne très douée. Elle avait fui l'Iran théocratique dont elle haïssait le régime. Elle ne m'a pas parlé de l'islam, je crois d'ailleurs qu'elle était agnostique ou athée. Mais elle m'a beaucoup parlé de ce que fait ce gouvernement d'ayatollahs, les pasdarans, les gardiens de la révolution islamique et autres tueurs de cette folie théocratique. Sais-tu ce qu'ils font aux femmes jugées coupables d'un adultère ?

« Je crois que le Coran parle de cent coups de fouet aux deux complices... non ? » dit Roger qui se souvenait des citations coraniques faites par les Amis du Bataclan.

- Mais non ! C'est pas ça : mains liées ils les entourent d'un drap blanc de la tête aux pieds comme des momies vivantes (blanc pour que l'on voie le sang des blessures). Ils creusent un trou dans le sol et les enterrent jusqu'à la poitrine. Des pierres sont assemblées en petits tas, la foule est convoquée, hommes et femmes qui hurlent des injures et des versets coraniques en lançant les pierres sur les malheureuses... jusqu'à la mort, vingt, trente, quarante minutes plus tard. D'autres accusés des deux sexes sont pendus en utilisant des grues, la strangulation est plus lente. Ils torturent les prisonniers et les prisonnières. C'est la Gestapo divine ! En plus vicieux, cette dictature du bien absolu, car divin, est le sommet de l'horreur. Mon amie de Max Plank s'appelait Férial.
- Elle vivait en Allemagne depuis longtemps ?
- Elle y avait fait ses études, était retournée en Iran pour y enseigner les mathématiques et y faire de la recherche. Elle avait fui le pays en 2010, après la réélection frauduleuse d'Ahmadinejad en 2009. Tu te souviens des grandes manifestations de l'été 2009 à Téhéran ?
- Pas très bien... c'était il y a plus de dix ans. Je sais qu'on a cru que c'était la fin du régime islamique. Mais ils sont toujours là !
- Oui ! Toujours ! Mais il y a eu l'affaire Néda Agha Soltan, je suppose que tu as vu la vidéo...

Pendant de longues minutes, Roger Dulac resta silencieux. Il fouillait dans sa mémoire : ce prénom « Néda » associé au mot « vidéo » évoquait des choses connues et des émotions, ni totalement oubliées ni clairement mémorisées. Voilà qu'il cheminait aux côtés de Dante dans « la forêt obscure » qui mène aux cercles

des enfers... et soudain la vision fut redonnée : une jeune femme, jolie, très, debout parmi une foule peu dense qui crie des slogans, soudain elle s'immobilise, du sang se répand à ses pieds, elle tombe, un homme âgé s'approche, lui parle, un autre vient, il fait des mouvements de secours, le beau visage se couvre de sillons de sang, la foule s'assemble autour d'elle, un homme la porte dans une voiture qui démarre. La foule arrête un homme, elle le bat, dans la confusion on le voit à peine, la cinquantaine, hirsute et bedonnant, très ordinaire... . Il dit « je n'ai pas voulu la tuer », il s'enfuit. La vidéo de la mort de Néda a fait le tour du monde.

- En effet, en effet, je me souviens de la vidéo. Le gouvernement iranien avait multiplié les mensonges pathétiques : le film était un faux de la BBC, du Mossad, de la CIA, Néda était vivante... à chaque mensonge, ils s'enfonçaient davantage. Les musulmans aiment tuer au nom de Dieu, mais ils ne veulent pas que leurs cruautés se voient : l'idée est de tuer noblement, en service divin commandé. L'hypocrisie a toujours été un problème pour les gens du Livre... mais chez les musulmans on atteint des sommets ! Sauf chez Daech et Al Qaeda où la cruauté est transformée en argument publicitaire, il s'est d'ailleurs en partie retourné contre eux... . En effet, je m'en souviens à présent, la vidéo avait créé une grande émotion, je travaillais au Conseil d'État, on en parlait entre collègues. Le gouvernement français avait réagi avec des mots, il y avait eu une manifestation à Paris...
- Les émotions ne changent pas le monde.
- Va savoir ! La graine secrète qui croit ne se voit pas tant qu'elle n'a pas fleuri et produit des graines nouvelles. Les grandes

émotions sont le terreau où pousse la graine nouvelle. Il faut du temps au temps.

- En attendant, ce sont les ayatollahs qui mènent la danse macabre.
- Oui ! l'Histoire est tragique. Nous sommes bien placés pour le savoir.
- Mon amie Férial était une amie de Néda. Elles s'étaient rencontrées lors d'un voyage d'agrément en Turquie. Néda travaillait dans une petite agence de voyages, elle avait appris le turc et servait de guide. Néda et Férial aimaient aller en Turquie. Sitôt arrivées à Istanbul, Izmir ou Antalya les deux femmes quittaient le tchador et portaient des vêtements de liberté... ceux du libre Occident. Leur dernier voyage en Turquie était au début de l'automne 2008...
- Bien avant la tentative de coup d'État de juillet 2016, qui a échoué, hélas...
- Mais ça n'a rien à voir !
- Non, non, bien sûr... mais je dis ça parce que depuis le coup d'État manqué, Erdogan a accentué son programme « frères musulmans » en Turquie où l'on voit de plus en plus de voiles islamiques. Et puis, il y a le soutien d'Erdogan à Daech en Syrie et sa lutte contre nos alliés kurdes... que nous n'aidons plus beaucoup. Depuis que l'Américain a abandonné la région, Erdogan se sent pousser des ailes ! Mais tu as raison, cela n'a rien à voir avec ton histoire. Je t'ai interrompue, excuse-moi ! Néda, c'était une jeune femme politisée, féministe ?

- Selon Ferial, non, rien de tout ça ! Une jeune femme de vingt-huit ans, mariée et divorcée, elle disait parfois qu'elle aimait toujours son ex. et regrettait qu'il n'ait pas compris son besoin de justice et de liberté. Ferial me disait que ce qui faisait de Néda une personne exceptionnelle était son sens de la justice et son caractère sans peur. Quelques jours avant sa mort, alors que les deux jeunes femmes participaient aux grandes manifestations contre les fraudes électorales, un groupe de femmes qui manifestaient aussi s'est approché de Ferial et de Néda. Une de ces femmes a dit à Néda, qui ne couvrait pas ses cheveux, qu'elle était très belle. Néda lui a répondu : merci ! La femme a déclaré (je te répète ce que m'a dit Ferial) : « Prenez garde ! Votre beauté vous met en danger, je suis une psychologue professionnelle, je connais ces gens, ce sont des malades, ils ont peur de la beauté des femmes. Pour eux, c'est l'image de Satan, ils tuent la beauté ! Ma sœur, prends garde ! » Deux jours plus tard, Néda était assassinée. Ils avaient tué la beauté... Boris aussi était bel homme.

Françoise Mangin et Roger Dulac restèrent silencieux un moment. Peut-être pensaient-ils qu'en Iran, la liberté avait ses vrais martyrs et que cette jeune femme éprise de justice était plus qu'un symbole. Elle était la femme immortelle dont la beauté changera le monde. Comme Corine pensa Roger avant de dire :

- Atroce et fascinant. C'est ce dont nous parlions avec les Amis du Bataclan, lors de notre dernière rencontre au « Relais du joyeux chasseur » à Fontainebleau : la femme au centre du drame musulman ! Il y a quelques jours, dans une visioconférence avec deux amis nous sommes encore allés plus loin.
- Ah bon! Et comment ça ?

- Nous avons un « Ami du Bataclan » arabisant qui connaît la littérature érotique musulmane ; et un autre, Franco-Libanais, chrétien, qui peut citer le Coran et nous en expliquer les sourates. Ils nous ont expliqué les obsessions sexuelles du monde musulman, les sunnites en tout cas. Mais toi, tu nous parles des chiites...
- C'est la même chose. Férial m'a raconté qu'il y avait à la télévision de Téhéran une émission religieuse où deux ayatollahs discutent des cas litigieux. Elle m'a raconté qu'un jour le débat portait sur le cas hypothétique suivant, de mémoire je cite Férial : « Une femme mariée est seule chez elle, elle s'expose au soleil nue dans sa cour fermée. Elle est donc protégée des regards. Un homme monte sur le toit de sa maison qui a vue sur la cour fermée de la femme nue. Il tombe du toit. Pendant sa chute, il a une érection. Il tombe sur la femme et la pénètre. Y a-t-il eu viol ? Y a-t-il eu adultère ?
- C'est une blague ?
- Pas du tout ! Férial m'a dit que le débat avait duré deux heures.
- C'est de la folie... conclusion ?
- Les deux sont fautifs. D'après les ayatollahs cités par Férial, la femme devait selon le Coran « protéger ce qui doit l'être, du fait de ce qu'Allah consigne » et l'homme ne devait pas regarder dans une cour qui n'est pas la sienne.
- J'ai déjà entendu cette citation du Coran, si mes souvenirs sont exacts, c'est un extrait de la sourate 5, verset 38/34 C'est vraiment une histoire de fou... la chute n'était donc pas accidentelle.

- Ils ont envisagé toutes les hypothèses, deux heures de programme sur le même thème...
- Alors ? Lapidation, coups de fouet ?
- La chute était peut-être accidentelle, mais pas l'érection ! Lorsque le sexe est en cause, rien n'est accidentel pour les dévots de l'islam ! Fériat m'a dit que les deux malades s'étaient mis d'accord pour cent coups de fouet à partager équitablement entre les deux coupables. La justice islamique, c'est ça ! C'est après ça que Fériat a commencé à ne plus supporter l'Iran.
- Et dire que chez nous, nous avons des idiots qui, librement, portent le tchador ou son équivalent. Et dire que ceux qui chez nous commettent des attentats sont au pire condamnés à la prison à vie, où, logés et nourris par les contribuables français, ils font des études coraniques et du recrutement islamique. Nous devrions nous adapter, avoir deux systèmes répressifs : un pour les Français de souche, l'autre pour les musulmans. Nous en avons parlé avec les Amis du Bataclan, il y a même eu quelqu'un pour proposer de réintroduire la peine de mort pour le crime de terrorisme religieux et d'association au terrorisme.
- J'ai du mal à imaginer un gouvernement français qui aurait le courage de faire ça !
- Oui ! Révision constitutionnelle... changement de société... une révolution réactionnaire, diraient mes parents !
- Ils sont toujours aussi « à gauche » ?
- Plus que jamais !
- Et toi, où en es-tu avec ton Président ?

- Ha ! J'aimerais bien le savoir. J'ai l'impression d'être de plus en plus confus !
- Et lui aussi... et c'est plus grave ! Tu sais, je ne l'aimais pas à La Providence. Je le trouvais superficiel, toujours jouant un rôle, pas franc du collier...
- Écoute ! C'est avant tout mon ami. Je veux bien qu'il ait tous les défauts du monde... mais ça reste mon ami.
- Ça, c'est ton côté « chien fidèle ». Je ne le dis pas de façon méprisante. Tu es ainsi et c'est un des aspects de ta personnalité qui m'a attirée vers toi... autrefois, et peut-être encore. Tu es un affectif... mais prend garde à qui tu aimes !
- Tu sais, je n'aime pas mon Président parce qu'il va réussir, mais aussi parce que, peut-être, il échouera ! L'amitié est un sentiment étrange, il naît de mille complicités qui se sont créées au fil du temps et ce qui s'est fait ne peut être défait. Et puis, dans l'amitié, les défauts de l'ami deviennent attendrissants. Je sais bien que certains êtres peuvent oublier, rejeter, renier, trahir..., je ne suis pas de ceux-là. Force ou faiblesse, je ne sais. Mais c'est ainsi que je suis et j'en accepte les risques.
- C'est peut-être à cause de cela qu'il y eut tant d'amour entre nous. J'avoue que je n'ai jamais compris ce qui nous avait réparés...
- Le temps et les chemins qui divergent. La vie est remplie de possibles... . Je n'ai jamais été très intelligent, je n'ai perçu la divergence de nos chemins que lorsqu'il était trop tard.
- Moi pas ! J'avais toujours l'impression que je finirais par te retrouver.

- Tu as plus de profondeur que moi.

Cela a pris du temps, mais entre les va-et-vient de *confinator*, ils ont fini par se retrouver dans le même lit et, comme le dit Homère à la fin de l'Odyssée : « retrouver leur couche et ses droits d'autrefois ».

L'arrivée de Françoise sous le nom de Nomerfide 2 parmi les Amis du Bataclan se confondit avec celle d'un grand nombre de nouvelles adhésions. Il y en eut d'un peu partout dans le monde. Tous les continents étaient représentés aux Amis du Bataclan, à l'exception de l'Océanie où il y avait peu de musulmans. Sauf en Nouvelle-Zélande (1% de musulmans) où le seul attentat d'importance, et dont l'objectif était de tuer et terroriser, était un attentat contre les musulmans commis par un jeune homme entré en guerre **contre** l'islam de la façon dont l'islam est entré en guerre contre le monde. Les deux mosquées de la ville de Christchurch furent attaquées par un jeune Australien qui fit 51 morts en quelques heures. Il y eut des manifestations de masse partout dans le monde musulman. Les attentats commis par des musulmans dans le monde occidental ne font l'objet d'aucune manifestation de protestation dans le monde musulman : on a même parfois des manifestations de soutien aux terroristes. Dans les pays occidentaux, cette affaire permit aux musulmans de reprendre le slogan de propagande habituel : « Nous sommes les premières victimes du terrorisme ! ». Le slogan est remarquable par la confusion qu'il crée. Dagoucin, le Capitaine de la DGSI, en avait expliqué les subtilités à Françoise et Roger lors d'une rencontre à la terrasse du café de la rue de Rivoli. Comme toujours lorsqu'il parlait des affaires musulmanes, Dagoucin était précis :

- Si l'on prend une longue période, de 1979 à 2019 il y eut 33.769 attentats islamistes dans le monde, ils ont fait 167.000 morts en trente ans. 0,5 % de ces morts sont en Europe et 91,2% sont des habitants d'autres pays non occidentaux. Des pays où il y a de nombreux musulmans, ce qui permet aux musulmans de dire qu'ils sont les premières victimes du terrorisme. En oubliant que parmi ces victimes indigènes il y a de nombreux Coptes d'Égypte, de chrétiens du Liban ; d'Irak et de Syrie. De juifs quand il en reste en pays musulman, de zoroastriens, d'hindous et de bouddhistes ailleurs dans le monde. Ce slogan repris à chaque attentat est une façon intelligente de brouiller les cartes et de cacher le fait que c'est une guerre mondiale que le monde musulman mène pour assurer le triomphe de sa foi et de sa civilisation. Si je m'en tiens à la France uniquement, entre 2012 et 2019 nous avons eu 263 morts.

Françoise prit la parole :

- Si je comprends bien, statistiquement, pour la période considérée, je veux dire la longue période, 1979-2019, cette guerre a fait plus de morts musulmans que non musulmans.
- En effet !

Roger Dulac et Françoise buvaient une bière, « Staropramen » (« le vieux Pragois »), le capitaine buvait une boisson d'autrefois, un « blanc limé » : un peu de vin blanc mouillé de limonade. Roger intervint :

- Alors comment peux-tu dire que la phrase : « Nous sommes les premières victimes du terrorisme » est une habileté de propagandiste. Je crois qu'il y a quelque temps lors d'une de nos rencontres de Fontainebleau tu avais déjà évoqué ce

thème. J'avoue que j'en perçois... comment dire... la roublardise... mais je n'arrive pas à comprendre pourquoi.

- Nous à la DGSI, nous savons que la bonne propagande n'est pas celle qui cherche à imposer des contre-vérités. Les contre-vérités attirent l'attention sur les vérités possibles, et c'est dangereux. Une bonne propagande cherche à créer de la confusion, en mettant en doute l'existence d'une vérité possible, car c'est dans la confusion que s'imposent les pulsions qui conduisent aux violences irrationnelles. De la part des musulmans, il est donc habile de créer de la confusion en utilisant une vérité statistique qui cache le but recherché. Le but recherché est la conquête du monde par l'islam. Que font tous les systèmes totalitaires avant d'attaquer leurs ennemis du dehors ? Réponse, ils éliminent les ennemis du dedans ! En raison de son message guerrier et de son absence de structures d'encadrement, l'islam est avant tout une religion qui produit des guerres civiles. Toutes les religions du Livre sont promptes à produire des dissidences, qu'elles appellent hérésies, et qu'elles combattent avec férocité. Les catholiques ont eu le bonheur de créer une structure calquée sur celle de l'Empire romain, avec le pape comme empereur, ce fut efficace et cela permit de contrôler la tentation des dissidences violentes. Ça n'a pas marché à tous les coups, mais dans l'ensemble, ce fut efficace puisque la civilisation européenne est issue de cette structure religieuse qui a même influencé ceux qui la combattaient. L'islam n'a pas eu de structure organisationnelle à imiter : un livre de recettes à appliquer, et c'est à peu près tout. C'est la raison pour laquelle cette religion est condamnée à périr dans sa propre violence et sa civilisation avec. Leur seule chance de prolonger leur agonie est d'étendre leur violence au monde

entier, pour essayer par ce biais d'unir les fidèles contre l'ennemi extérieur : nous, infidèles au dernier message divin donné à Mohammed !

- Nous allons donc vers un temps de violence extrême, et ce que nous avons vécu au Bataclan et toi, Françoise, à Bombay, n'est qu'un épisode local d'un combat mondial.
- C'est exactement ça Roger. D'une façon quasi officielle, la Troisième Guerre mondiale a commencé le 11 septembre 2001, mais nous ne l'avons pas perçue comme telle.
- Et pourquoi ?
- Illusion de la puissance, sentiment de culpabilité vis-à-vis de la colonisation, illusion pacifiste comme après la Première Guerre mondiale. Et puis, décadence des classes dirigeantes qui ne représentent plus leurs peuples, mais s'en servent pour satisfaire une cupidité sans bornes.
- Cupidité de l'Occident, ressentiment du monde musulman. Nous en revenons à notre discussion de Fontainebleau sur les « passions tristes » de Spinoza.

« Pouvez-vous m'expliquer tout ça ? » demanda Françoise. On reprit les explications données par Longarine sur la philosophie de la joie et de la liberté de Spinoza, sa dénonciation des « passions tristes » fondées sur des idées inadéquates, etc. On peut d'ailleurs, pour faciliter la compréhension de Françoise citer in extenso les propos de Longarine :

« Pour Spinoza, nous sommes des êtres de désirs et du *logos*, de la raison : il faut penser nos désirs, en être conscients. Les désirs, c'est ce qu'il appelle les affects (capacité de désirer et de satisfaire ses

désirs : d'où l'importance du terrain de jeu des désirs : le corps et la nature chez Spinoza). Et quel est le but de tous ces désirs et raison ? Réponse : la joie de vivre ! Spinoza est le philosophe de la joie de vivre ! Pour Spinoza, être heureux, vivre joyeusement, c'est vivre en harmonie avec sa nature parmi la Nature : tout l'univers. Le chien qui vit selon sa nature de chien est un chien heureux, la puce qui vit selon sa nature de puce est une puce heureuse. C'est l'impossibilité de vivre selon sa nature qui crée la tristesse, la douleur, la mort. Sauf s'ils sont mal domestiqués, les animaux vivent spontanément selon leur nature, et la raison n'intervient pas, ou peu, dans leur existence. *Homo sapiens* est différent, sa nature est mystérieuse, car divine, multiple, complexe et irrégulière : nous ne connaissons guère plus notre nature que ce que nous comprenons de La Nature ! Ce que je reproche à l'islam c'est de nous imposer une seule vision de la Nature et de notre nature. De plus, nous sommes tous différents. Je veux bien admettre que chaque animal est différent, mais ces différences sont marginales par rapport à leur nature : aucun lion ne peut devenir végétarien. Comparez ce fait avec la variété des cuisines inventées par *homo sapiens* pour se nourrir. Se nourrir, se reproduire sont des désirs, des affects. Ces affects doivent être satisfaits pour que l'être vivant puisse persévérer dans son être et croître jusqu'aux limites de sa nature. La satisfaction de cette nature expansive de la vie est la source de la joie. La splendeur de l'univers en nous est le fait que nous ne connaissons pas les limites créatrices de l'union de nos affects et de notre raison. L'islam crée un obstacle formidable à l'exploration des limites créatrices de cette union de nos affects et de notre raison : le Coran et le prophète ont tout exploré. Or cette union fait de nous des êtres créateurs de notre nature : ce que nous appelons la culture, la civilisation. Et c'est en créant que nous trouvons la joie. Sauf si nous souffrons d'une jalousie perverse, le

spectacle d'un être qui arrive au sommet de sa nature ou d'un aspect de celle-ci nous remplit de joie ! C'est ainsi que nous partageons la joie des vainqueurs des Jeux olympiques ; pourtant, leurs désirs et leur raison ne sont pas les nôtres ! Je vais prendre un exemple très simple : tu fais un exercice de math, une équation, tu sèches, tu ne trouves pas la solution, tu n'es pas joyeuse... soudain l'idée de la solution te vient : tu l'appliques, ça marche ! Tu éprouves une joie : tu te sens croître dans ton être. Il y a mille et une façons d'éprouver la joie de croître dans son être, d'être créateur. L'amour bien fait est une de ces joies ! Spinoza distingue deux types de joie : la joie active, la joie passive. La joie passive naît d'une idée fautive de ma nature et de mon désir. Par exemple le drogué qui se drogue éprouve une joie passive. Il se trompe sur sa nature biologique qui n'est pas compatible avec les effets à long terme de l'usage de la drogue (j'ajoute que le sexe, le pouvoir, l'argent, la nourriture peuvent devenir des addictions : des joies passives). Le drogué se trompe également sur la nature de son désir, qui n'est pas de sombrer tôt ou tard dans le désespoir du manque ! Il nous faut donc développer des idées adéquates de la Nature (c'est-à-dire tout l'univers) et de la nature de nos affects afin de vivre dans la joie de la croissance de notre capacité de vivre. Créer notre vie et ne pas subir le chaos des possibles ! Ou celui que l'on nous impose. Spinoza est aussi le penseur de la liberté ! »

- Ho là là ! Vous avez des cracks aux Amis du Bataclan. J'aime son exemple de solution d'une équation difficile, j'aime aussi sa phrase : « l'islam crée un obstacle formidable à l'exploration des limites créatrices de cette union de nos affects et de notre raison », c'est exactement ce qu'à sa façon me disait Férial. Une femme d'une intelligence et d'une sensibilité trop grandes pour

la civilisation dans laquelle elle devait vivre. Il y a dans l'islam quelque chose de monstrueux !

« Comme dans toutes les religions ! » dit Dagousin qui ne cachait pas son athéisme. Un athéisme tolérant, dans la mesure où les religions respectaient son absence de foi. Ce qui provoqua cette réponse de Françoise :

- Certes, mais à notre époque, seul l'islam produit des monstres à la chaîne, dormants ou actifs !

« Dormants jusqu'au jour où ils deviennent actifs » ajouta Dagousin qui expliqua le *modus operandi* du terroriste « moustique » par opposition au terroriste militant organisé, recevant formation, directives et moyens d'action d'une organisation répertoriée :

- Le militant organisé, on peut le repérer, le surveiller, le coincer. Le moustique, c'est autre chose ! Impossible, ou presque. C'est un gars plus ou moins intégré, qui ne pose pas de gros problèmes ; au-delà, pour les moins intégrés, d'une petite délinquance : vols, trafic de drogue, incivilités. Chez les mieux intégrés, ils ont une profession, par exemple ce Mickaël Harpon, employé à la préfecture de Paris, depuis 2003. Vraisemblablement converti à l'islam par son épouse musulmane. Il est habilité au « secret défense », ce qui signifie qu'il a accès à des fichiers sensibles : terroristes, imams radicaux, informateurs, adresses des policiers, etc. Il souffre de surdité, il est originaire de la Martinique. Lors des attentats contre Charlie Hebdo, il dit à ses collègues que « C'est bien fait », des signes de radicalisation apparaissent : refus de serrer la main des femmes, pas d'alcool lors des pots avec les collègues. Il fréquente une mosquée salafiste dirigée par un

fiché S (considéré comme radicalisé). Mais voilà, métis, Martiniquais, handicapé (surdité), musulman... l'idéologie victimaire marche à fond. Les signes sont ignorés... pas d'amalgame ! et « pas de couilles, pas d'embrouilles ». Le 3 octobre 2019, il tue au couteau quatre fonctionnaires de la préfecture, en blesse deux autres avant d'être abattu. L'enquête auprès de l'épouse et de l'imam de la mosquée donne les déclarations habituelles : bon époux, un brave homme, discret, il avait quelques frustrations professionnelles, d'autres dues à son handicap. Bref, l'islam et l'imam n'y sont pour rien ! On ignore encore l'étendue des dégâts qu'il a causés à la préfecture de police et au ministère de l'Intérieur. Et encore, celui-là avait donné des signes de « radicalisation », terme ridicule puisque l'islam est par nature radical. Seuls les individus qui connaissent mal le Coran, ou le rejettent ne sont pas radicaux !

« Alors, on est foutu, dit Françoise ». Dagoucin la regarda avec une expression de surprise et d'incompréhension :

- On n'est pas foutu, Madame, on est en guerre, et on va la gagner. C'est tout !

CHRONIQUES DE LA
TROISIÈME GUERRE
MONDIALE

TOME II:
LA FORÊT DES AMOURS MORTES

La Forêt des amours mortes » est le tome deux de la trilogie des « Chroniques de la Troisième Guerre mondiale ». C'est donc un roman-documentaire qui, comme les autres, obéit au principe mal pensant d'Alexandre Dumas : « Qu'importe de violer l'Histoire pourvu qu'on lui fasse de beaux enfants ». Pour ce qui concerne la beauté des enfants, lectrices et lecteurs sont seuls juges. Quant à l'écrivain, il peut seulement dire que son travail participe à un combat contre le totalitarisme sous toutes ses formes.

PAUL BAYLEVILLE